

B
22 III = R

Institut Royal Colonial Belge

SECTION DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires. — Collection in-8°.

Tome XIV. — Fasc. 1.

Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

AFDEELING DER STAAT- EN ZEDEKUNDIGE
WETENSCHAPPEN

Verhandelingen — Verzameling

in-8°. — B. XIV. — Afl. 1.

LA

GRANDE CHRONIQUE DE L'UELE

suivant la collection du
MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE, de la **BELGIQUE COLONIALE**, etc.
ainsi que des documents inédits
en possession de l'auteur ou lui communiqués

PAR LE

R. P. L. LOTAR,

MISSIONNAIRE DOMINICAIN,
MEMBRE DU CONSEIL COLONIAL,
MEMBRE TITULAIRE DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE.



BRUXELLES

Librairie Falk fils,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Successeur,
22, rue des Paroissiens, 22.

BRUSSEL

Boekhandel Falk zoon,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Opvolger,
22, Parochianenstraat, 22.

1946

**Publications de l'Institut Royal
Colonial Belge**

**Publicatiën van het Koninklijk
Belgisch Koloniaal Instituut**

En vente à la Librairie FALK Fils, G. VAN CAMPENHOUT, Succr.

Téléph. : 12.99.70 22, rue des Paroissiens, Bruxelles C. C. P. n° 142.90

Te koop in den Boekhandel FALK Zoon, G. VAN CAMPENHOUT, Opvolger.

Telef. : 12.99.70 22, Parochianenstraat, te Brussel. Postrekening : 142.90



LISTE DES MÉMOIRES PUBLIÉS AU 1^{er} JUIN 1946 (¹).

COLLECTION IN-8°

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Tome I.

PAGÈS, le R. P., *Au Ruanda, sur les bords du lac Kivu (Congo Belge). Un royaume hamite au centre de l'Afrique* (703 pages, 29 planches, 1 carte, 1933) . . . fr. 250 »

Tome II.

LAMAN, K.-E., *Dictionnaire kikongo-français* (XCVI-1183 pages, 1 carte, 1936) . . . fr. 600 »

Tome III.

- | | |
|--|----------|
| 1. PLANQUAERT, le R. P. M., <i>Les Jaga et les Bayaka du Kwango</i> (184 pages, 18 planches, 1 carte, 1932) . . . | fr. 90 » |
| 2. LOUWERS, O., <i>Le problème financier et le problème économique au Congo Belge en 1932</i> (69 pages, 1933) . . . | fr. 25 » |
| 3. MOTTOUILLE, le Dr L., <i>Contribution à l'étude du déterminisme fonctionnel de l'industrie dans l'éducation de l'indigène congolais</i> (48 p., 16 pl., 1934) . . . | fr. 60 » |

Tome IV.

MERTENS, le R. P. J., *Les Ba dzing de la Kamitsha* :

- | | |
|--|-----------|
| 1. Première partie : <i>Ethnographie</i> (381 pages, 3 cartes, 42 figures, 10 planches, 1935) . . . | fr. 120 » |
| 2. Deuxième partie : <i>Grammaire de l'Idzing de la Kamitsha</i> (XXXI-388 pages, 1938) . . . | 230 » |
| 3. Troisième partie : <i>Dictionnaire Idzing-Français suivi d'un aide-mémoire Français-Idzing</i> (240 pages, 1 carte, 1939) . . . | fr. 140 » |

Tome V.

- | | |
|--|-----------|
| 1. VAN REETH, de E. P., <i>De Rol van den moederlijken oom in de inlandsche familie</i> (Verhandeling bekroond in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935) (35 blz., 1935) . . . | fr. 10 » |
| 2. LOUWERS, O., <i>Le problème colonial du point de vue international</i> (130 pages, 1936) . . . | fr. 50 » |
| 3. BITTREMIEUX, le R. P. L., <i>La Société secrète des Bakhimba au Mayombe</i> (327 pages, 1 carte, 8 planches, 1936) . . . | fr. 110 » |

Tome VI.

MOELLER, A., *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province Orientale du Congo belge* (578 pages, 2 cartes, 6 planches, 1936) . . . fr. 200 »

(¹) Vu les circonstances, l'I.R.C.B. a décidé d'appliquer à la présente liste de ses publications, de sensibles réductions de prix.

B 22 III^a R

LA GRANDE CHRONIQUE DE L'UELE

suivant la collection du
MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE, de la BELGIQUE COLONIALE, etc.
ainsi que des documents inédits
en possession de l'auteur ou lui communiqués

PAR LE

R. P. L. LOTAR,
MISSIONNAIRE DOMINICAIN,
MEMBRE DU CONSEIL COLONIAL,
MEMBRE TITULAIRE DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE.

ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE
BIBLIOTHEQUE
Palais des Académies, rue Ducale, 1
B - 1000 BRUXELLES - BELGIQUE

INST. ROYAL COLONIAL BELGE.

GRANDE CHRONIQUE DE L'ELITE

surveiller la construction de
MODERNISANT GROUPEMENT DE
l'unité des communautés nationales
en déposant les fondations de l'unité mondiale

Mémoire présenté aux séances du 27 juillet 1942 et 17 avril 1944.

ACADEMIE ROYALE DE BRÉGENT
BIBLIOTHÈQUE
B - 1006 BRUXELLES - BELGIQUE

AVANT-PROPOS

Le 27 juillet 1942, un extrait de la « Grande Chronique de l'Uele » du R. P. Lotar fut présenté à notre section, sous le titre : « Ponthier et les Arabes du Bomokandi, 1891 ».

La publication en fut différée jusqu'à la présentation de l'ouvrage complet.

C'est cet ouvrage complet que j'ai l'honneur aujourd'hui de déposer sur le bureau de la section, aux fins de publication dans les Mémoires de l'Institut. Je ne puis me défendre d'un sentiment très vif d'émotion, en songeant à la grande joie qu'aurait éprouvée le R. P. Lotar s'il avait pu lui-même nous présenter sa « Grande Chronique de l'Uele », qu'il a préparée par de longues et laborieuses recherches et qu'il a conçue comme un monument solide élevé à la mémoire des sympathiques conquérants de ce coin de terre congolaise qu'il aimait passionnément.

Au moment où la mort le frappa avec une soudaineté impressionnante, il venait précisément de terminer le dernier chapitre de l'ouvrage. La rédaction n'était toutefois pas définitive. Il se proposait de la revoir, de la retoucher, de la parachever avant de la livrer à la publicité.

Ce travail de parachèvement, Mademoiselle Coosemans, qui fut pendant quinze ans sa dévouée secrétaire et collaboratrice, n'a pas hésité à l'entreprendre. Elle s'en est acquittée comme nul autre n'aurait pu le faire. Elle connaît pour les avoir copiées, classées et reclassées, les nombreuses notes dont le R. P. Lotar s'était servi, et elle

a réussi à les mettre en œuvre, en respectant scrupuleusement l'esprit et la méthode de notre regretté confrère.

Je suis certain de traduire le sentiment unanime de la section des Sciences morales et politiques de l'Institut en présentant à Mademoiselle Coosemans l'expression de notre profonde reconnaissance.

La « Grande Chronique de l'Uele » constitue le couronnement de l'œuvre du R. P. Lotar, qui s'était proposé d'écrire l'histoire de l'occupation du Congo septentrional.

Elle fait suite aux « Souvenirs de l'Uele », qui furent publiés comme des essais, par fragments isolés, dans la revue Congo (¹). Vers elle convergent la « Grande Chronique de l'Ubangi » et la « Grande Chronique du Bomu », parues dans les Mémoires de l'Institut, respectivement en 1937 et en 1940.

La « Grande Chronique de l'Uele » décrit les événements qui se rapportent à l'occupation de l'Uele et à la pénétration vers le Nil. Ces événements se placent entre 1890 et 1898, date de la seconde bataille de Redjaf, et ils sont dominés par deux grandes expéditions : celle de Van Kerckhoven-Milz et celle de Chaltin.

La méthode du R. P. Lotar est suffisamment connue par ses précédents travaux. Il groupe les faits autour de quelques dates choisies et les expose dans un ordre strictement chronologique. Son style est celui du chroniqueur, sobre et concis. Aucune recherche d'effet, mais préoccupation constante d'objectivité et souci méticuleux de l'exactitude dans les moindres détails.

Sans vouloir s'attarder à décrire les situations indigènes et l'organisation créée par les nouveaux arrivés, l'auteur ne manque pas d'insister sur les services rendus par les

(¹) R. P. L. LOTAR, Souvenirs de l'Uele, dans revue *Congo*, 1930, I, 607-611, 771-781; II, 1-8, 149-169, 635-661. — 1931, I, 493-514, 671-686; II, 482-505. — 1932, II, 1-22, 342-361, 498-503. — 1933, I, 199-213, 333-350; II, 658-682. — 1934, I, 1-12. — 1935, I, 641-667; II, 665-684.

sultans indigènes et sur les qualités de diplomatie que les chefs d'expédition durent déployer dans leurs négociations avec ceux-ci. Pour montrer combien il apprécie cette collaboration des sultans indigènes, il a réservé un appendice spécial à leurs notices biographiques.

Les premiers chapitres de la « Grande Chronique de l'Uele » ont pour objet de la situer dans le cadre géographique et dans le cadre historique.

La voie de l'Itimbiri était moins indiquée que celle de l'Ubangi pour la pénétration de l'Uele. Si elle fut cependant choisie, c'est que l'identité de l'Ubangi et de l'Uele, établie par l'exploration de Vangèle, ne fut connue à Bruxelles qu'en 1889.

Quatre croquis accompagnent la « Chronique », pour permettre de suivre les itinéraires des différentes expéditions. Ils indiquent les principales étapes et les postes dont le choix fut déterminé, entre autres, par les accidents du terrain, les possibilités du ravitaillement et de la défense, et l'attitude des populations environnantes.

Le lecteur pourrait trouver que certaines de ces expéditions manquaient de cohésion et de prudence. Le R. P. Lotar l'avertit, dès le début de son exposé, que toutes ces expéditions répondaient à des instructions formelles de Léopold II. Dès 1886, et peut-être même dès 1884, le Fondateur de l'État Indépendant avait vu clairement la nécessité d'occuper l'Uele d'urgence. L'abandon du Soudan égyptien exposait le Bahr-el-Ghazal et la province d'Equatoria à devenir une proie facile pour les esclavagistes. Il fallait à tout prix empêcher la formation d'un foyer d'anarchie sur les confins des bassins du Congo et du Nil. Toutes les grandes Puissances qui avaient des possessions en Afrique se rendaient compte du danger qui menaçait leurs colonies. Léopold II fut le premier à passer à l'action. Il pénétra dans la région menacée et y instaura l'ordre et la paix.

Je ne résiste pas au plaisir de vous lire, et c'est par là

que je terminerai, la dernière page de la « Grande Chronique de l'Uele » :

« L'Enclave (de Lado), écrit le R. P. Lotar, n'était pas destinée à nous rester.

» Mais, en l'abandonnant après la mort du Roi, nous en avons tout de même conservé quelque chose; quelque chose que ni le Roi, ni Chalatin, ni ceux qui l'ont accompagné, ni ceux qui l'ont suivi n'auraient pu jamais céder : le mérite d'avoir accompli sur le Nil une grande œuvre en rétablissant au Soudan, et les premiers, l'ordre et la paix. Et, dès lors, nous gardons encore autre chose, à Redjaf, au pied de la célèbre montagne, près des croix du pauvre cimetière où reposent Saroléa, Cajot et d'autres : ce que la Ligue du Souvenir Congolais entend ne pas se laisser s'égarer dans l'oubli : les noms et l'histoire de ceux qui furent à la peine et qui doivent rester à l'honneur. Que serait le Congo si ceux-là nous avaient fait défaut et s'il n'avaient pas été simples, ardents et désintéressés ?

» On a dit, on a même écrit que plus d'un parmi les vétérans bougonnaient quelquefois contre la témérité des aventures où ils se lançaient eux-mêmes. Peut-être bien. Mais ils faisaient comme les grognards de l'Empire. La vieille garde grognait, mais elle marchait toujours.

» Au surplus, d'autres ne bronchaient pas.

» C'est le souvenir de cette épopée que nous revendiquons encore au bord du Nil, au bord du grand fleuve mystérieux, en comptant la prise de Redjaf au nombre des plus brillants événements qui ont illustré notre histoire militaire coloniale. »

E. DE JONGHE.

17 avril 1944.

comme une des rares îles malaisiennes dont elles
furent l'implantation et l'assassinat de l'illustre
et modeste missionnaire belge, lequel fut nommé
aujourd'hui à la mémoire de ses deux compagnons
d'armes qui périrent avec lui dans les batailles
contre les tribus autochtones.

PREFACE

La *Grande Chronique de l'Ubangi*, éditée en 1937, par les soins de l'Institut Royal Colonial Belge, était suivie, en 1940, de la *Grande Chronique du Bomu*.

Pour compléter cette étude historique sur la partie septentrionale de notre colonie, qu'il avait entreprise il y a six ans, le R. P. Léon Lotar préparait la *Grande Chronique de l'Uele*, qui devait faire suite aux « Souvenirs de l'Uele » de 1860 à 1890, publiés par la revue *Congo*. Depuis un an, à peu près, il travaillait à cette *Grande Chronique de l'Uele* avec tout son enthousiasme, tout son cœur, car il aimait particulièrement cette région où il avait passé bien des années, comme fonctionnaire de l'Administration du Congo, d'abord, comme missionnaire dominicain, ensuite. Il aimait ces Azande, ces Mangbetu, qu'il avait coudoyés chaque jour, qu'il avait interrogés sur l'histoire de leur contrée, au cours de ses randonnées en brousse; il souhaitait réveiller de l'oubli l'œuvre de tant de pionniers qui étaient morts là-bas et dont il avait vu, en passant, les tombes; il voulait faire revivre bien des gestes de ceux qui ont fait de l'Uele cette « terre d'héroïsme », comme la nomme le colonel Müller. Le travail touchait à sa fin; il y avait encore ajouté quelques pages la veille de sa mort. Et voilà qu'il était frappé soudainement, sans avoir le temps même de jeter encore un regard vers cette œuvre inachevée dans laquelle battait tout son cœur.

Cette riche documentation, qu'il avait mis des années à recueillir, en interrogeant des indigènes, et qu'il avait enrichie grâce à la complaisance de plusieurs coloniaux qui avaient généreusement mis à sa disposition leurs carnets de route, leurs croquis, cette riche documentation ne pouvait être perdue. C'est pourquoi je me suis donné pour tâche de poursuivre ce travail, dans l'esprit même de son auteur, aux côtés de qui j'ai travaillé pendant plus de quinze ans, depuis qu'à son dernier retour d'Afrique il avait été frappé d'une demi-cécité. Je me suis aidée de toutes les notes qu'avec ordre et patience il avait rassemblées, des conférences qu'il avait données à Bruxelles, à Anvers, à Ostende et ailleurs.

L'Institut Royal Colonial Belge a fait bon accueil à mon offre de collaboration et je suis heureuse de pouvoir présenter à ceux qui aiment notre colonie, cette *Grande Chronique de l'Uele*, dans laquelle vit la pensée de notre cher disparu, le vaillant missionnaire, le savant éclairé que fut le R. P. Léon Lotar.

MARTHE COOSEMANS.

Mars. 1944.

LA

GRANDE CHRONIQUE DE L'UELE

Trois événements simultanés décidèrent le Roi, dès au moins 1886, à occuper l'Uele :

1° Le conflit avec le gouvernement de la République française concernant la délimitation des frontières dans la région de l'Ubangi. A ce sujet, nous renvoyons le lecteur à notre *Grande Chronique de l'Ubangi*, publiée au nombre des *Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge* en 1937.

2° L'abandon par le gouvernement égyptien de ses provinces soudanaises, notamment du Bahr-el-Ghazal et de l'Hat-el-Estiva (Equatoria), qui comprenaient tout le bassin de l'Uele.

Rappelons simplement ici que, déjà en 1884, à son arrivée au Soudan, Gordon avait proposé au gouvernement britannique d'abandonner Karthoum, de se retirer sur le Bahr-el-Djebel avec vapeurs, troupes et munitions, et de placer le Bahr-el-Ghazal et l'ancienne Equatoria (Hat-el-Estiva) sous le protectorat de l'E. I. C.

En 1886 (26 février), Emin recevait à Wadelai un courrier venu par l'Uganda et contenant une dépêche officielle du Khédive Tewfik, avec traduction française, signée Millar, et une autre dépêche en anglais de Johan Kirk, consul général de Grande-Bretagne à Zanzibar.

Le pli de Millar faisait savoir que le gouvernement égyptien ne pouvait assister Emin, que le Soudan devait être abandonné, qu'en conséquence Emin recevait carte blanche; il pouvait quitter la région et à cet effet se mettre en rapport avec Kirk à Zanzibar. Enfin, Stanley, à la tête d'une expédition organisée dès 1886, pour relancer Emin Pacha sur le Bahr-el-Djebel, arrivait au lac Albert le 24 avril 1888, par la voie de l'Aruwimi. L'explorateur avait à faire à Emin trois propositions confirmant l'abandon du Soudan par le gouvernement égyptien : le Pacha devait, ou bien suivre Stanley jusqu'à Zanzibar, pour, de là, regagner l'Égypte avec ses troupes; ou bien s'établir dans la partie méridionale de son ancienne province et y organiser le pays au nom et pour compte de l'East African Association; ou enfin passer au service de Léopold II, souverain de l'État Indépendant du Congo, qui reconstituerait l'ancienne Province Équatoriale, comprenant donc le bassin de l'Uele. Emin en serait nommé gouverneur et aurait à ouvrir et à maintenir les communications directes du Nil avec le Congo (¹).

3° La poussée, au Nord des Falls, des incursions des traitants esclavagistes menaçant ainsi de faire leur jonction avec les bandes mahdistes du Soudan et de couper aux Européens la route de l'Uele et du Bomu. (Voir à ce propos, dans revue *Congo* : « Souvenirs de l'Uele : les Arabes des Falls », mai-juin 1935.)

(¹) Voir « Souvenirs de l'Uele : Le Gouvernement égyptien », par L. LOTAR, dans revue *Congo*, juin-juillet 1938.

CHAPITRE PREMIER.

LES VOIES D'ACCES VERS LE BAS UELE.

Pour atteindre l'Uele, la voie naturelle à cette époque eût été celle de l'Ubangi, si le problème de l'identité des deux rivières avait été résolu.

Il fallait chercher une autre voie de pénétration vers le bas Uele si l'on voulait s'y installer sans plus tarder. On choisit la voie de l'Itimbiri, dont on ne connaissait pas même le cours avec précision. Stanley, à sa première descente du Congo, en 1876, ne s'y était pas arrêté; puis,

Novembre 1883. sept ans plus tard (en novembre 1883), passant de nouveau au confluent de l'Itimbiri pour se rendre aux Falls et y installer un poste, Stanley ne s'arrêta pas davantage.

Décembre 1883. De même, en décembre 1883, à sa descente des Falls vers le Pool. En 1886, tout ce qu'on pouvait en dire n'était connu que par les explorations que nous résumons ci-après.

* * *

Junker, qui, douze ans après Schweinfurth, avait exploré dans le bassin de l'Uele, en avait atteint le cours 24 février 1883. inférieur le 24 février 1883, à la station gouvernementale égyptienne d'Abdallah, dite d'Alikobbo, située sur la rive nord de la grande rivière, en face de l'extrémité orientale de l'île Mutemu. A Abdallah, Junker recueillit des indigènes et du personnel des zéribas des renseignements qui lui apprirent que le confluent du Bomu et de l'Uele se trouvait à cinq ou six jours à l'Ouest. En même temps il apprenait à Abdallah, et de même source, que les expéditions d'Alikobbo, l'ancien traitant devenu fonction-

naire du gouvernement égyptien, avaient poussé au Sud de l'Uele jusqu'à la Likati ou au Rubi, une rivière de 100 m de large qu'on disait n'être pas un affluent de l'Uele et qui se déversait dans une « grande eau » à laquelle les Soudanais donnaient, en leur langue, le nom de « Barakkasabbe »⁽¹⁾.

Les renseignements géographiques recueillis à la zériba d'Abdallah par Junker en 1883 ne furent connus en Europe et au Congo que plus de trois ans plus tard. Cependant, le problème du Barakkasabbe, posé par Junker en 1883, faillit, dès l'année suivante, être résolu à leur insu par Hanssens, d'abord, puis, peu après, par Grenfell.

Mai 1884 En mai 1884, poursuivant sa route vers les Stanley-Falls, au delà de la station de Bangala (Nouvelle-Anvers), dont il venait de confier la fondation à Coquilhat, Hanssens arrive le 4 juin, à bord du « Royal », au confluent de l'Itimbiri. Il en décide une rapide exploration, d'autant plus intéressante que ni la relation ni les cartes de Stanley n'en ont encore fait mention. Il remonte l'Itimbiri; à peine le steamer s'est-il engagé dans la rivière, qu'un des compagnons de Hanssens, Courtois, est atteint d'hématurie. Soixantequinze kilomètres seulement viennent d'être remontés, par un cours tortueux, dont rien encore ne peut révéler la direction générale avec précision. Pour tenter le rétablissement de Courtois, Hanssens redescend, afin de regagner au plus tôt les Falls. Courtois meurt en route, près de Basoko.

L'Itimbiri, où venait de pénétrer Hanssens, n'était autre — comme le révélera bientôt, en 1887, la publication par

⁽¹⁾ Voir revue *Congo* (décembre 1931) : Souvenirs de l'Uele.

Pour autant que l'orthographe du nom ait été exactement donnée dans la relation de Junker, il faudrait y voir le composé de deux racines arabes : barak = étang, lac, extension de rivière; et sabb = écoulement, courant d'eau.

Junker de son ouvrage — que le Rubi, qui se déversait dans la « grande eau », le Congo, appelé par les Soudanais le « Barakkasabbe ».

* * *

Six mois plus tard, Grenfell, à bord du « Peace », venant du sud, où il a relevé les confluents de la rive droite du Congo et pénétré fin octobre 1884 dans l'Ubangi, jusqu'à $1^{\circ}23'$ lat. N., arrive à son tour, le 2 décembre 1884, au confluent de l'Itimbiri; il décide, comme l'avait fait Hanssens, de s'y engager; il remonte assez lentement la rivière pendant quatre ou cinq jours; sa marche est arrêtée par les rapides qu'il désignera sous le nom de « rapides de Lubi (Rubi) », par $2^{\circ}55'$ lat. N., et connus depuis sous le nom de « rapides de Gô », immédiatement en amont du confluent de la Tele (rive sud de l'Itimbiri). Grenfell rebrousse chemin, en émettant l'hypothèse que l'Itimbiri-Rubi pourrait bien être l'exutoire de l'Uele. Il gagne le Congo, pénètre dans l'Aruwimi, le Lomami et revient, en janvier 1885, au confluent de l'Ubangi, qu'il remontera jusqu'à Zongo.

L'exploration de l'Itimbiri par Grenfell avait du moins démontré que cette voie semblait être tout naturellement désignée pour se rapprocher d'Alikobbo (Abdallah) sur l'Uele.

* * *

L'Ubangi, découvert le 20 avril 1884 par Hanssens et Vangèle, avait été, comme nous l'avons vu, remonté six mois plus tard (octobre 1884) par Grenfell, jusqu'à $1^{\circ}23'$ lat. N., puis, au cours d'une deuxième exploration, en janvier 1885, jusqu'à $4^{\circ}20'$ lat. N., soit un peu en amont de Zongo. Les résultats de l'exploration Grenfell avaient éveillé l'hypothèse de l'identité de l'Ubangi et de l'Uele⁽²⁾. La question, restée litigieuse, de la délimita-

(2) Hypothèse Wauters, directeur du *Mouvement géographique*.

tion de la frontière franco-congolaise doublait l'hypothèse géographique d'un intérêt politique. Cette délimitation, 5 février 1885. prévue par la convention du 5 février 1885, n'ayant pas été effectuée conformément à l'interprétation, non doutueuse, de son texte, le Roi refusa de l'approuver.

Pour prévenir l'avance française dans l'Ubangi, il décida de confier à Vangèle la conduite d'une expédition qui remonterait la rivière aussi haut que possible. Le projet français d'occuper non seulement l'Ubangi en aval des rapides, mais toute la région s'étendant au Nord du 4^e parallèle, semblait certain. Au moment de la signature de la convention du 5 février 1885, le gouvernement français l'avait laissé entendre au ministre de Belgique à 23 février 1885. Paris. Le 23 février, à la Conférence de Berlin, le baron de Courcelles, ambassadeur de France, avait de même ouvertement déclaré que son gouvernement considérait la limite septentrionale de l'État du Congo comme arrêtée au 4^e parallèle Nord.

Le Roi chargea Vangèle de résoudre le problème de l'Ubangi en remontant cette rivière au delà des rapides de Zongo.

Cette expédition Vangèle, qui s'accomplit en octobre 1886. 1886, devait échouer devant les difficultés qui avaient arrêté Grenfell au 4^e parallèle, à Zongo, en 1884.

Le Roi songea, dès lors, pour prévenir l'éventuelle avance française au Nord et Nord-Ouest du 4^e parallèle Nord, à se faire ouvrir la route de l'Uele par l'Itimbiri (Rubi).

Le Roi avait confié à Stanley, au moment du départ de ce dernier de Bruxelles (expédition de secours Emin Pacha), des instructions écrites à remettre à Vangèle; mais ces instructions ne furent pas remises à ce dernier; nous en ignorons le texte, mais nous savons qu'elles contenaient au moins ces indications : Alikobbo étant proche de l'Itimbiri, Vangèle devait, en aval des rapides de Gô, établir un poste de dépôt du ravitaillement nécessaire à

l'expédition qu'on projetait d'envoyer occuper l'Uele, puis, de ce point (on ignorait les possibilités de navigation en amont des rapides), il devait gagner Alikobbo. La position géodésique d'Alikobbo était indiquée avec précision dans la carte de Junker que Schweinfurth, alors au Caire, venait d'envoyer au Roi.

Vangèle (écrit Dejaiffe) ⁽³⁾ avait, en 1887, reçu du Roi la mission d'atteindre le bas Uele par la voie de l'Itimbiri. Vangèle quitta Léo avec Liénard, à bord de l'A. I. A., en même temps que Dhanis et 100 soldats, à bord de l'*Henry Read*, ces derniers en destination des Bangalas. Vangèle et Liénard remontèrent l'Itimbiri jusqu'au point terminus de la navigation (rapides de Gô), puis ils s'engagèrent dans le bassin de la Tinda. Dès les premiers jours ils y étaient arrêtés par des marais que les porteurs déclaraient infranchissables. Vangèle avait alors rebroussé chemin ⁽⁴⁾ et était rentré en Europe faire rapport au Roi, à qui il demanda de reprendre la route de l'Ubangi pour atteindre par là l'Uele.

Cette expédition, qui fut poursuivie au cours des trois derniers mois de l'année 1887, fut décisive, et le 1^{er} janvier 1888 Vangèle arrivait dans la région d'Yacoma, par 22°25' longitude Est et 4°10' latitude Nord, à deux pas du confluent de l'Uele et du Bomu, soit à 60 km d'Alikobbo.

Munitons et ravitaillement épuisés et en présence de l'hostilité des indigènes, Vangèle dut rebrousser chemin ⁽⁵⁾.

⁽³⁾ Notes inédites en possession de l'auteur.

⁽⁴⁾ D'après la plupart des auteurs, Vangèle avait bien remonté l'Itimbiri jusqu'aux rapides de Gô, mais, d'après Dejaiffe, aurait établi son campement plus en aval, à l'endroit où s'éleva plus tard le poste d'Ibembo, au confluent de l'Elongo; fit-il également de ce point une tentative pour pénétrer vers le Nord ? Nous l'ignorons.

⁽⁵⁾ Ce fut le 15 mars 1889 qu'une dépêche du Gouverneur général Camille Janssens, expédiée de Saint-Paul de Loanda, parvenait à Bruxelles, annonçant que Vangèle avait remonté l'Ubangi jusqu'au delà de Zongo par 21°55' de longitude Est et pouvait dès lors certifier l'identité

* *

Cette même année 1888, le gouvernement de l'État Indépendant du Congo prenait, pour des raisons d'un autre ordre, une décision importante qui allait préparer l'occupation méthodique de l'Uele.

On avait appris que les Arabes avaient pénétré au Nord des Falls, dans le bassin de l'Aruwimi, et pris la direction du Rubi et de l'Uele. Il convenait de leur couper la route. Déjà, en juin 1888, Baert, commissaire de district des Bangalas, avait poussé des reconnaissances jusque dans le bas Aruwimi. Il parvint à se faire accompagner, Juin 1888 de Yambouya à Yangambi, par Tippo-Tip lui-même (17 juin). Les constatations qu'il fit durent le décider à proposer au Gouverneur général la création d'urgence d'un poste sur le bas Aruwimi (Basoko) d'où l'on pourrait rayonner non seulement vers le Nord-Est, mais au Nord par la vallée de la Lulu.

Dès septembre de la même année la fondation de Basoko était décidée. Jérôme Becker, alors en Europe, devait regagner l'Afrique pour, tout en assumant la charge de Résident des Falls, fonder le nouveau poste. On lui avait désigné comme principaux adjoints : Roget, Tobbyck et le D^r Dupont. Le poste établi, Becker devait prendre le commandement de l'avant-garde de l'expédition qui serait organisée pour occuper l'Uele (⁶).

Becker et Roget n'arrivaient cependant à Banane que le 20 octobre (1888) (⁷). Mais au moment où Becker débar-

de l'Ubangi et de l'Uele-Macoua de Schweinfurth et Junker. De ce point il estimait que la distance qui le séparait d'Alikobbo était de 60 km environ. Un mois plus tard, le 15 avril, le courrier d'Afrique apportait au Roi la relation du voyage de Vangèle (voir *Grande Chronique de l'Ubangi*, par L. LOTAR, et *Mouvement géographique* d'avril 1888).

(⁶) Le *Mouvement géographique* du 13 janvier 1889 annonçait qu'une épidémie de variole ravageait la population indigène des chutes et avait entravé l'organisation de l'expédition Becker et son départ pour Léo.

(⁷) En arrivant à Banana, Roget avait été subitement indisposé, mais se rétablissait bientôt (*Mouvement géographique* du 13 janvier 1889).

quait à Boma, Dhanis, alors aux Bangalas, avait déjà reçu ordre de le précéder.

Dhanis avait quitté les Bangalas (Nouvelle-Anvers), le 4 octobre 1888. **24 octobre (1888)**, en compagnie de Bia, Ponthier, Milz, les sous-officiers Luyckx et De Valckenaere, et d'un détachement de 121 soldats haoussa et bangala. En route il avait fondé Umangi, Upoto et Yambinga.

8 février 1889. Le 8 février 1889 le détachement arrivait au confluent de l'Aruwimi et, à l'endroit où Hanssens avait, en 1884, installé un petit poste de quatre soldats haoussa, la station de Basoko était fondée. Elle devenait le chef-lieu d'un nouveau district, dénommé momentanément « Aruwimi-Uele ». Roget en reçut le commandement provisoire.

3 janvier 1889. Pendant ce temps, Jérôme Becker s'était embarqué au Pool sur le s/s « Ville de Bruxelles », le 23 janvier 1889, en compagnie de Tobback. Le Dr Dupont devait les suivre de près.

16 février 1889. Becker et Tobback arrivèrent aux Falls le 16 février et y trouvèrent Haneuse et Tippo-Tip, qui se préparait à remettre la direction des Falls à son neveu Raschid ben Mohammed, celui même qui avait attaqué la station en 1886. Tippo-Tip quittera les Falls le 7 janvier 1890, pour Kasongo, Zanzibar et La Mecque.

La politique de l'E. I. C., qui, nécessairement, devait consister à refouler les traitants en amont des Falls, provoqua la démission de Jérôme Becker, partisan convaincu de la bonne entente avec les Arabes. Becker n'allait donc pas prendre le commandement du nouveau district Aruwimi-Uele. Dès le 28 juillet 1889, Roget en prenait la direction à titre définitif (⁸). Il établit successivement les postes de Bomaneh, sur la rive droite de l'Aruwimi, à trois ou quatre heures de vapeur en amont du chef-lieu; Bassoa, sur la Lulu, à quatre heures de pirogue de Basoko;

(⁸) Il était arrivé à Basoko avec 270 hommes, portant ainsi à 600 l'effectif de la station.

Yambisi, sur la Lulu, à neuf heures de pirogue en amont du confluent.

Juillet 1889. En juillet 1889 le personnel du district comprenait :

Roget, commissaire de district;

Ponthier, qui résidera à Basoko jusqu'à fin 1889;

Milz, fixé d'abord à Bomaneh, puis à Bassoa;

Les sous-officiers Villers, De Bauw et l'interprète Soliman, adjoints au chef de poste de Basoko.

A la fin de l'année 1889 et au cours de 1890 viendront renforcer ce personnel :

Brasseur, Dejaiffe, Vande Sande, De Brabant, Duvivier, Mahutte.

CHAPITRE II.

LIAISON ITIMBIRI-UELE.

Jérôme Becker, démissionnaire, quittait les Falls le 3 décembre 1889. 3 décembre 1889. 3 décembre 1889; mais, en descendant vers le Pool, il s'arrêta à Basoko, où il rencontra, en compagnie de l'Arabe traitant Kipanga-Panga, qui opérait déjà dans le bassin de l'Itimbiri et jusqu'au bas Uele, le chef bandjia Djabir (¹).

Il s'entretint avec lui de la question géographique du bas Uele, du problème de l'identité de l'Ubangi-Uele et des itinéraires suivis par Kipanga-Panga. Djabir offrit à Jérôme Becker de le conduire jusqu'à l'Uele, approximativement par la route qu'il venait lui-même de suivre en compagnie du traitant.

Janvier 1890. Le voyage s'effectua en janvier 1890. Becker, guidé par Djabir et son escorte, remonta l'Aruwimi jusqu'aux rapides d'Yambuya, puis, par terre, à travers le bassin de la haute Lulu, déboucha sur l'Itimbiri, en aval des rapides de Gô. Il rencontra là Baert, commissaire de dis-

(1) Voir « Souvenirs de l'Uele », revue *Congo*, mai 1935.

trict des Bangalas, qui s'aventurait en reconnaissance le long de la rivière. Becker et Djabir firent, par voie de terre, sur la rive nord, la route de Gô au confluent de la Likati (rapides de Djamba), remontèrent en pirogue cette dernière rivière jusqu'au point où devait être fondé, quelques mois plus tard, par Roget, le poste d'Engwettra, point terminus de la navigation, et de là, en trois jours, atteignirent l'Uele, en face du village de Djabir, situé au confluent de la Zagiri.

D'Yambuya à Djabir, le voyage avait duré vingt-quatre jours, y compris le repos aux étapes. L'itinéraire se détaillait comme suit :

De Basoko à Yambuya (un jour);
 De Yambuya à Ushua (trois jours);
 D'Ushua à Ukengele (cinq jours);
 D'Ukengele à ..., en amont de l'Aketi (trois jours);
 De l'Aketi au confluent de la Likati (trois jours);
 Remonte de la Likati (deux jours);
 D'Engwettra à Djabir (trois jours).

Becker regagna Basoko et descendit vers Boma pour 1^{er} juillet 1890. rentrer définitivement en Belgique le 1^{er} juillet 1890. Il fut ainsi le premier officier de l'E. I. C. qui put atteindre l'Uele en traversant la région parcourue déjà par les Arabes des Falls.

Revenu à Basoko, il avait pu fournir à Roget, sur l'itinéraire à suivre au delà du Rubi vers l'Uele, des indications que nul encore n'avait pu donner avec précision.

* * *

Avril 1890. En avril 1890, accompagné de Milz et de Duvivier, Roget, se basant sur les données de l'expédition Becker, quittait Basoko pour atteindre Djabir sur l'Uele et y fonder un poste. Ils partirent par voie d'eau, descendirent le Congo jusqu'à l'Itimbiri, remontèrent cette rivière, rele-

vant partout des traces du passage des traitants. En région ^{1^{er} mai 1890.} mabinza, Roget fonda, vers le 1^{er} mai, immédiatement en aval du confluent Elongo-Itimbiri (rive droite), Ibembo, la première en date des stations de l'Uele, dont la mission devait être de barrer aux caravanes de traitants le passage de la rivière et de servir de relais aux Européens et soldats noirs qui, par l'Itimbiri, devaient ultérieurement gagner Djabir et le bas Uele. Le poste fut confié à Duvivier. Cela fait, Roget et Milz poursuivirent la montée de l'Itimbiri jusqu'aux rapides de Gô, puis, par voie de terre, le long de la rive nord, atteignirent le confluent de la Likati. Ils établirent, dans l'angle d'amont du confluent Likati-Rubi, un petit poste, Ekwangatana, confié à un gradé noir et dépendant d'Ibembo.

Roget et Milz regagnèrent Ibembo pour, de là, faire route vers le N.-N.-E., dans la direction de la haute Likati et de Djabir, à travers le bassin de la Tinda.

* * *

Le retour à Basoko de Kipanga-Panga et de son compère Abianga, alias Lembe-Lembe, n'eut pas pour conséquence l'abandon immédiat par les traitants du bassin de la Likati et de la Tchimbi.

Dans le camp de la Tangali, laissé vraisemblablement à la garde d'un chef indigène voisin, — peut-être celle de Bwataro-Engwettra, — était venu s'installer bientôt, au début de 1890, un autre traitant connu des indigènes sous le nom d'*Yambumba*. Cet *Yambumba* semble n'avoir été qu'un sous-ordre de Kipanga-Panga, chargé pendant son absence d'opérer, en son nom, au Nord de l'Itimbiri, avec mission de diriger sur Basoko l'ivoire qu'il récolterait. Son séjour dans la Likati fut de courte durée. Dès qu'il apprit, après le passage de Becker, que Roget et Milz se disposaient à quitter Basoko pour s'installer chez Djabir, sur l'Uele, il décampa vers l'aval, fit transporter son ivoire à la Tschimbi, où il somma un petit chef mobwasa,

Gonzo, de lui procurer des porteurs pour passer l'Itimbiri et gagner la Lulu. Les Mobwasa de Gonzo refusèrent de l'aider, s'enfuirent dans la forêt, furent traqués et massacrés. Gonzo fut pris et tué. L'Arabe parvint cependant à faire passer son ivoire sur la rive sud de l'Itimbiri.

A ce moment, Roget venait de remonter la rivière et de fonder le poste d'Ibembo.

Au lieu de gagner au plus tôt la Lulu, Yambumba, pour en imposer aux natifs, annonça qu'il allait attaquer Ibembo.

Averti par les rumeurs indigènes, Duvivier, qui commandait le poste, se porta à sa rencontre; il l'atteignit en territoire mabinza, sur la rive gauche de l'Itimbiri, à un endroit que nous ne pouvons préciser, mais que nous croyons voisin de l'Yokko, le battit et mit en fuite son escorte. Yambumba put regagner la Lulu.

* * *

Les seuls renseignements que nous possédons sur les débuts de la station d'Ibembo sont les suivants; nous les devons aux notes laissées par Daenen, arrivé de l'Itimbiri cinq mois plus tard.

Les chefs indigènes qui se mirent immédiatement en relation avec le poste étaient :

1° *Mondongo*, un magbuta, c'est-à-dire un chef de villages riverains de pagayeurs, en amont du poste, au confluent de l'Elongo;

2° *Assipaka*, dépendant de Mondongo, établi en aval de la station et de la boucle formée par l'Itimbiri devant la falaise (rive gauche) occupée plus tard (1900) par la mission des Prémontrés;

3° *Epali*, immédiatement en aval d'Assipaka, même rive (droite);

4° *Macolo alias Katanga*, en aval des précédents (rive gauche);

5° *Aménée* et *Monganga*, dont les villages se trouvaient à l'intérieur, en pleine forêt (rive droite), et assuraient le portage et le ravitaillement en vivres du personnel blanc et noir de la station;

6° *Nasimou*, village palissadé dans la forêt au Nord d'Ibembo, près de l'Elongo, sur la route conduisant vers Mopocho, Engwettra et Djabir;

7° *Adongo*, à l'intérieur, dans la forêt (rive gauche), et chez qui une rencontre avec les derniers Arabes à l'Itimbiri aura lieu en mars 1891;

8° Sur la rive gauche de l'Itimbiri, tout à proximité du poste et sur la route conduisant à Mapalma, qu'avaient jusqu'alors suivie les traitants des Falls venus par la Lulu, une succession de petits villages, depuis la rive jusqu'à une journée de marche vers l'intérieur et dont le chef était Magbolo, qui fut au service des Arabes;

9° Plus en aval encore, dans le bassin de la Tschimbi (rive droite de l'Itimbiri), Gonzo, un mobwasa tué, comme nous l'avons vu, par Yambumba, peu après la fondation du poste d'Ibembo (mai ou juin 1890);

10° Enfin, plus en aval encore, vers le confluent de la Tschimbi, le chef Likwangula⁽²⁾, qui fournissait au poste des porteurs.

*
**

Pendant la seconde quinzaine de mai (1890), Roget,
17 mai 1890. parti d'Ibembo (17 mai) en compagnie de Milz, s'était

(2) Dans les notes laissées par D'Heygere, magistrat, qui pénétra dans l'Itimbiri en 1894, nous lisons à propos de ce Likwangula :

« Likwangula, petit, maigrelet, n'a rien du physique des gens de la contrée; il porte le léger tatouage des gens de la Lulu; figure énergique, rude. Van Kerckhoven, alors commissaire de district aux Bangalas, avait fait son éducation. Likwangula lui avait été signalé comme petit chef rebelle; Van Kerckhoven le fit arrêter; le malheureux allait être passé à tabac, quand Van Kerckhoven apprit qu'il avait été calomnié. Il se l'attacha et en fit un homme de son escorte, mettant à profit son courage et sa roublardise. Likwangula eut même la faveur de descendre

engagé au N.-N.-E. dans le bassin forestier et marécageux de la Tinda, pour atteindre l'Uele à hauteur du village de Djabir. A mi-chemin d'Ibembo à la Likati il avait installé un petit poste, Mopocho, confié, comme celui

23 mai 1890.

d'Ekwangatana, à un gradé noir (23 mai).

Le surlendemain (25 mai) il franchissait la Likati aux environs du village du chef bandia Bwatara (Engwettra). Trois jours plus tard (le 27) sa petite colonne débouchait sur l'Uele, juste en face du village de Djabir.

Bien accueilli par le sultan, Roget décida d'établir une station sur la rive nord de l'Uele, en face du point où il avait atteint la rivière et à l'emplacement même de l'ancienne zériba égyptienne de Deleb (3).

CHAPITRE III,

LIAISON UELE-BOMU.

Au moment où Roget et Milz arrivaient à Djabir (27 mai), Vangèle était sur le point d'atteindre Yacoma.

30 mai 1890.

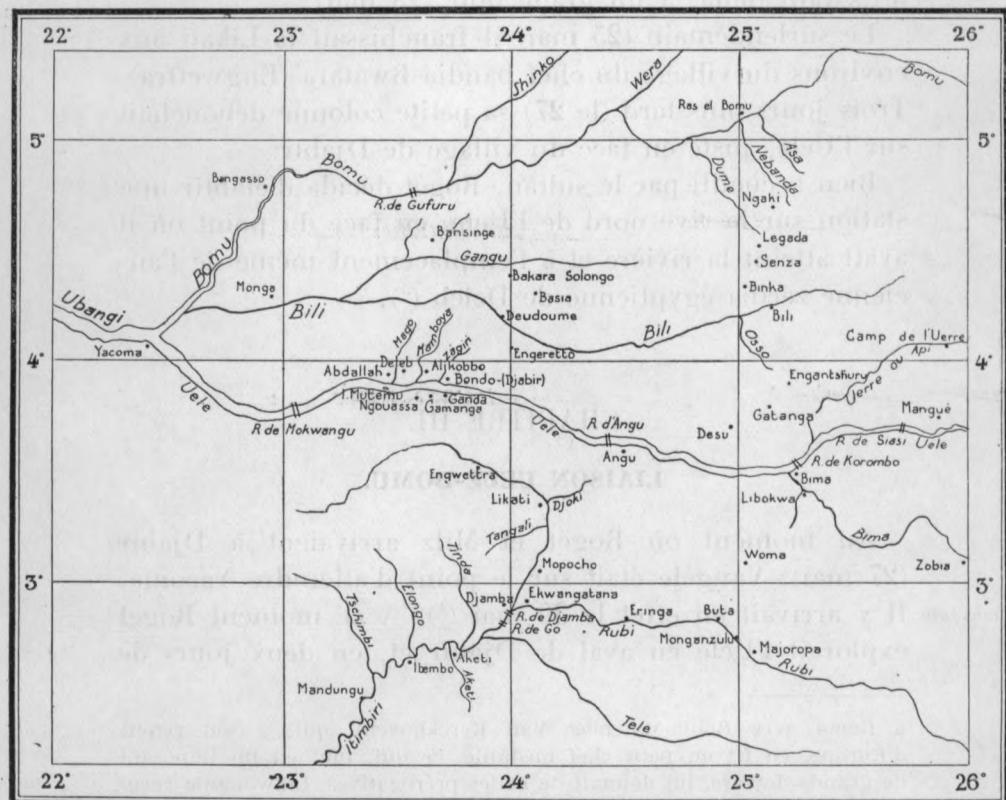
Il y arrivait en effet le 30 mai (1). A ce moment Roget explorait l'Uele en aval de Djabir et, en deux jours de

à Boma avec Boula-Matendé (Van Kerckhoven), qui, à son retour d'Europe, en fit un petit chef médaillé, ce qui, tout en lui imposant de grands devoirs, lui donnait de belles prérogatives. Likwangula reçut de Van Kerckhoven deux chassepots et, avec vingt hommes seulement, alla fonder un village au confluent de la Tschimbi. En quatre ans (vers 1893) le village comprenait plus de 400 âmes. Ses indigènes sont originaires de tous coins. Ils contribuent à assurer le portage entre Ibembo et Engwettra ».

C'est ce Likwangula qui devait bientôt donner son nom aux indigènes venus de toutes parts pour former les petites chefferies conventionnelles (chefferies likwangula) riveraines de l'Itimbiri et plus tard jusque sur l'Uele.

(3) Sur la crête rocheuse du Timba, sur la rive ouest de la Mamboya, affluent nord de l'Uele, près d'Alikobbo.

(1) Voir dans les *Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1937, « La Grande Chronique de l'Ubangi », par L. LOTAR, pp. 76 et suiv.



LIAISON ITIMBIRI-UELE ET UELE-BOMU.

pirogue, descendait jusqu'à l'ancienne zériba égyptienne d'Abdallah, dont il ne retrouvait, écrira-t-il plus tard, aucun vestige.

Si, au lieu de se rendre ensuite en exploration vers le Nord, comme nous le verrons bientôt, Roget avait tenté immédiatement de descendre l'Uele en pirogue, au delà d'Abdallah, il eût pu rejoindre Vangèle à Yacoma le 1^{er} ou le 2 juin.

Mais la région d'aval était signalée par Djabir comme peu sûre; les agents du gouvernement égyptien eux-mêmes, anciens traitants nubiens, ne s'y étaient pas aventureés, disait Djabir. Sur l'Uele ils n'avaient pu dépasser Bagozo, village situé en aval, à hauteur de rapides réputés infranchissables. Ils avaient bien atteint, sous la conduite de Rafai (2), venu du Shinko, le confluent Uele-Bomu, mais par la route du Bomu.

Cette considération n'eût vraisemblablement pas arrêté Roget si ce dernier avait eu du moins connaissance de l'arrivée de Vangèle à Yacoma, et Roget aurait ainsi pu réaliser personnellement la liaison Haut-Ubangi-Alikobbo dès le début de juin 1890.

* * *

Tandis que Milz commence la construction de la station, Roget, guidé par Djabir, explore au Nord de l'Uele. Il atteint la Mbili, arrive chez Deudoumé, traverse la Mbili, en remonte la rive droite, atteint le village de Miranda, arrive chez Bakara-Solongo, près des sources de la Gangu, traverse la Gangu entre les confluents de la Diua à l'est et de la Dimba à l'ouest, atteint Bansinge, situé, comme huit ans auparavant, à l'époque où l'a visité Junker, entre les sources de la Dimba à l'ouest et de la Guyo à l'est. A Bansinge il fondait un petit poste, confié à un gradé noir. Au

(2) Voir sur Rafai, notice biographique, à l'appendice du présent ouvrage.

retour il prenait un chemin plus à l'est, traversait la Gangu à un passage difficile, que la caravane mettait quatre heures pour franchir, passait par le village de Basia, ^{9 juin 1890.} retraversait la Mbili et rentrait à Djabir le 9 juin. Il reliait ainsi son itinéraire à celui de Junker, d'Alikobbo à Bansinge (³).

*
* *

^{Août 1890.} En août 1890, Roget reprend la route de Basoko, laissant à Milz le soin d'organiser les débuts de notre occupation dans le bas Uele.

A Basoko, Roget remet le commandement du district Aruwimi-Uele à Fiévez (⁴).

*
* *

Nous savons, par des communications adressées par le gouvernement local à l'administration centrale à Bruxelles, que fin août Milz avait remonté l'Uele en amont

(³) L'itinéraire de Junker (« Souvenirs de l'Uele », revue *Congo*, 1932) se détaille comme suit : Arrivé sur le bas Uele, à hauteur du confluent de la Bima, le 11 janvier 1883, il s'était dirigé vers le N.-N.-O., et après avoir traversé la Mbili et le Roembi, son affluent nord, il arrivait le 30 janvier à la station de Dwaro ou Dwaru (père de Djabir), à proximité des sources du Pango, affluent de la Mbili. Il y resta quelques jours. Le 4 février il partait pour gagner au Sud, sur la rive nord de l'Uele, la zériba d'Abdallah, traversant à cet effet les affluents de la Gangu, puis la Gangu même. Le 13 février il arrivait au village de Bansinge; le 13 il traversait la Gangu, le 17 la Mbili, à une heure en amont du confluent de la Gangu; le 18 la Mamboya, et arrivait ainsi le 19 à la station d'Alikobbo, et enfin le 21 à la station d'Abdallah, située dans l'angle occidental du confluent Uele-Mago, en face de l'extrémité orientale de l'île Mutemu, par environ 23°12' longitude Est de Greenwich et près de 0°50' à l'Ouest du confluent de la Zagiri, où Roget établira sa station de Djabir en 1890. Junker quitta la zériba d'Abdallah le 26 février pour reprendre au Nord la route suivie à l'aller et revenir ainsi le 4 mars chez Bansinge, d'où il poursuivait sa marche vers le Bomu.

(⁴) Roget rentra en Europe (Bruxelles) vers le 5 décembre 1890, au moment où l'on venait d'y apprendre la jonction Vangèle-Roget à Djabir. Le 2 février 1891, Roget donnait à la Société de Géographie à Bruxelles une relation de son voyage.

de Djabir et qu'il avait poussé jusqu'au confluent de la Bima.

Ce fut vraisemblablement à ce moment qu'il y installa un petit poste de noirs confié à un gradé de la force publique, poste qui fut l'origine de la station de Bima, dont le premier chef de poste sera Van Cauwenberg, installé par Ponthier le 7 août 1891. Milz était rentré à Djabir dès le 4 septembre.

*
* *

Le premier adjoint que reçut Milz à Djabir fut Dejaiffe. Arrivé à Basoko mi-juillet (5), soit un mois avant le retour de Roget, Dejaiffe fut désigné par ce dernier pour rejoindre Milz; il quitta l'Aruwimi au début de septembre (5 septembre?) avec un détachement de 24 jeunes soldats bas-congo et 4 elminas ayant servi aux Indes. Par la voie du fleuve et de l'Itimbiri, il arrivait à Ibembo le 9 novembre. De là il suivit, mais au prix de quelques difficultés (car il passa trois semaines en marches pénibles et haltes forcées dans la forêt), l'itinéraire parcouru quatre mois plus tôt par Roget et Milz.

30 sept. 1890. Le 30 septembre il arrivait à Mopocho, qu'il trouvait abandonné par la garde de cinq hommes qu'y avait installée Roget en mai. Ces hommes avaient quitté leur poste pour aller annoncer à la nouvelle station de Djabir que le traitant Kipanga-Panga et sa bande revenaient vers l'Uele pour se venger du sultan, qui avait rompu avec eux toutes relations en acceptant la fondation d'une station d'Européens dans son territoire.

(5) Etaient arrivés à Basoko en juillet, en même temps que Fiévez : Brasseur, Dejaiffe, Vandesande, de Brabant. A la fin de l'année 1890, Fiévez remontera la Lulu pour visiter les camps arabes d'Utschope et l'Yambumba. Il poussera jusqu'à Bakongolia. L'année suivante (1891) un second voyage le conduira à Bokondadu et de là, sur l'Itimbiri, jusqu'aux rapides de Gô. Il redescendra ensuite par voie de terre.

Milz et Djabir, accompagnés d'un détachement de réguliers et d'un groupe de lanciers abandia, avaient aussitôt décidé de partir à la rencontre du traitant. Ils étaient arrivés juste à temps pour lui barrer le passage de la Likati et infliger à sa bande des pertes sérieuses.

Kipanga-Panga avait aussitôt rebroussé chemin.

^{1^{er} octobre 1890.} Dejaiffe le rencontrait le 1^{er} octobre (⁶). Le lendemain Dejaiffe débouchait sur la Likati, où il trouvait (rive nord) Milz, le sultan et leurs gens. Après une halte d'un ou deux jours, Milz, Djabir et leur troupe rentraient à Djabir, le 7 ou le 8 octobre, en compagnie de Dejaiffe (1890).

* *

Au moment où Dejaiffe venait de quitter Ibembo pour gagner Djabir, à travers la forêt de la Tinda, Daenen arrivait à Ibembo avec 50 hommes; il avait été commissionné à Boma le 18 juin (1890) par Coquilhat pour commander l'avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven.

Daenen établit dans l'angle amont du confluent Elongo-Itimbiri un poste distinct de la station d'Ibembo, fondée par Milz vers le 1^{er} mai 1890, et qui servirait de transit aux hommes et aux bagages de l'expédition.

* *

^{8 octobre 1890.} Comme nous l'avons vu, Dejaiffe, installé à Djabir le 7 ou le 8 octobre, prenait la direction des travaux de défrichement, de plantations et de bâtisses, tandis que Milz se réservait les relations avec le sultan et les populations environnantes, qui, tôt ou tard, devaient faire leur soumission au gouvernement de l'E. I. C.

Milz me conseillait de bâtir en briques (écrit Dejaiffe). Or, je n'avais ni moules à briques, ni instruments de maçon et de

(⁶) Voir dans revue *Congo*, mai 1935, les « Souvenirs de l'Uele », par L. LOTAR : « Les Arabes des Falls ».

menuisier, ni ouvriers qualifiés. « Fais des moules en carton », me dit Milz. Ainsi fut fait, et bientôt un peloton de quatre-vingts femmes piétinèrent la terre à briques. Les premières briques, séchées au soleil, me serviraient à dresser des maçons en construisant d'abord un four du modèle de ceux que j'avais admirés à Basoko et qui permettrait de cuire au bois 25.000 briques en quatre jours, ce qui me permit de commencer l'édification de la première maison en briques de l'Uele. Et ce n'était pas une petite maison dont j'entreprenais la construction : rez-de-chaussée : 16^m50 de façade; premier étage : 13^m50, avec véranda de 1^m50 tout autour de l'étage. Le rez-de-chaussée devait servir de magasin et l'étage d'habitation. J'étais le maître-maçon et l'architecte, mais très vite mes élèves firent aussi bien que moi. Les plantations poussèrent à merveille : riz, maïs, manioc, patates douces. Je prévoyais déjà le moment où elles pourraient suffire à la garnison. J'avais apporté d'Europe des graines potagères, et les radis, les salades, les haricots, les choux de toutes sortes permirent d'alimenter agréablement notre cuisine. Nous fabriquions le vinaigre, l'huile d'arachide et même le sucre de canne. Tout cela était nécessaire, car les provisions apportées par Roget et Milz s'épuisaient. Djabir nous fournissait du poisson en abondance et les poules étaient innombrables dans le pays. Tous les dimanches mes chasseurs me rapportaient au moins une antilope-cheval, parfois des sangliers, dont la presque totalité était mangée par la garnison (7).

Quelques semaines après l'arrivée de Dejaiffe à Djabir, un troisième officier venait de Basoko, le sous-lieutenant Mahutte.

L'arrivée d'un deuxième adjoint décida Milz à s'absenter du poste pour tenter la liaison Djabir-Uele-Bomu.

Les tribus qui se trouvaient entre l'Uele et le Bomu semblaient hostiles aux Européens, dont la présence se confondait pour eux avec le retour des agents du gouvernement égyptien, disparus depuis dix ans. Celles de la rive gauche de l'Uele, aussi farouches, barraient également le chemin. Il fallait les soumettre, car il fallait se frayer

(7) Notes inédites en possession de l'auteur.

un passage par voie de terre, l'Uele étant impraticable à cause des rapides et des chutes.

Une première expédition fut donc organisée par Milz, de concert avec le sultan. Elle comprenait une centaine de fusils, quatre cents lanciers et des porteurs. Mahutte accompagnerait Milz et Djabir.

L'objectif était les tribus de la rive droite, les plus rapprochées de la station. L'expédition s'enfonça donc dans l'intérieur. Neuf jours après son départ elle rentrait à Djabir, ayant subi un échec complet. Le sultan l'avait sauvée de la destruction en sacrifiant une partie des siens. On ne se découragea pas et une nouvelle expédition fut minutieusement organisée. Elle comprenait 130 hommes armés d'albinis, d'autres munis de fusils à pierre de nos magasins et de ceux de Djabir, outre mille lanciers et les porteurs. Cette fois, Dejaiffe accompagna. Mahutte, malade, veillait à la garde de la station.

Les espions ennemis (poursuit Dejaiffe) avaient tenu leurs tribus au courant des préparatifs de la nouvelle expédition et de son importance. Lorsque notre colonne quitta la voie fluviale elle établit une zériba sur la rive, où nous passâmes une journée entière. Dès le lendemain, à l'aube, nous nous mettions en route en suivant un sentier conduisant vers les premiers villages hostiles. Le pays était déboisé. Djabir avait établi la formation de marche, une formation de tacticien consommé. Les mille lanciers formaient un immense rectangle de 300 m. de large (en tête) et de 500 à 600 m de profondeur; quelques fusils à pierre parmi les lanciers. Les Blancs, les soldats de l'État avec les fusils à pierre et les bagages marchaient au centre, en suivant le sentier, nos soldats prêts à intervenir.

Après deux heures de marche, nous abordions le premier village, qui était abandonné, ainsi qu'une succession d'autres villages. Nous ne repérâmes aucun indigène; ils avaient fait le vide devant nous, et cependant nous nous sentions sous leur surveillance. Nous marchâmes ainsi toute la journée. Vers 4 heures de l'après-midi seulement, nous décidâmes de nous arrêter à l'extrémité d'un village et de nous organiser pour la

nuit... La zériba commençait à s'élever quand une immense clameur de cris retentit tout autour de nous et d'innombrables ennemis s'avancèrent vers notre campement en brandissant lances et carquois. Nos travailleurs se replierent aussitôt en arrière des fusiliers, répartis en six groupes en avant de l'enceinte en construction. Arrivés à trente mètres de nous, les indigènes nous envoyèrent une nuée de flèches que nous voyions arriver et qu'ainsi nous évitions adroitemment. Les lanciers ennemis s'avancèrent jusqu'à quinze mètres en faisant leurs danses de guerre. A ce moment, nous commandâmes l'ouverture du feu. Il fallut tirer un bon quart d'heure avant de leur faire lâcher pied. Ils emmenèrent leurs blessés, mais laissèrent sur place une cinquantaine de cadavres. De notre côté, un soldat était tué, trois blessés, et parmi ceux de Djabir, huit tués et une vingtaine de blessés.

Nous activâmes l'achèvement de notre zériba pendant la nuit. Les trompes de guerre en ivoire se mirent à lancer des appels (ces primitifs parlent toute la nuit d'un camp à l'autre). Ils nous disaient que nous étions cernés par trois camps commandés par trois grands chefs dont le principal était le sultan Maletinda. Ils reconnaissaient qu'ils avaient subi de grandes pertes, mais à l'avenir ils n'auraient plus de pertes, parce qu'ils allaient se contenter de nous assiéger jusqu'à ce que nous mourions de faim, et alors nous serions tous mangés, les Blancs et Djabir surtout. C'était le thème de chaque nuit.

« C'est sérieux, nous dit le Sultan, mais ils ne nous ont pas encore. »

Dès le lendemain matin, les cases des villages furent visitées, afin de recueillir tous les vivres abandonnés. Les lanciers du Sultan avaient déjà fait pénétrer dans la zériba tous les cadavres ennemis... Djabir fit creuser des puits à l'intérieur de la zériba, la soif nous talonnant sérieusement. Enfin, nous usions toutes nos initiatives pour la résistance. Nos assiégeants nous apprirent qu'ils étaient plus de 15.000 guerriers autour de nous. Le neuvième jour seulement, nous fûmes sauvés par l'audace de Djabir, qui, pendant la nuit, nous avait demandé de lui confier le commandement absolu de cent soldats de l'Etat.

Vers la fin de la nuit, précédé de ses meilleurs éclaireurs, il était sorti silencieusement de la zériba à la tête de nos fusiliers, s'était faufilé entre deux des camps ennemis, s'était rabattu sur le camp de Maletinda et, au point du jour, l'avait réveillé

à coups de fusil tirés à bout portant. Plus de deux cents indigènes restèrent sur le terrain et une panique folle ayant atteint le restant du camp, ce fut une débandade éperdue. Presque en même temps les deux autres camps étaient levés aussi rapidement.

Djabir nous revint triomphant et aussitôt nous décidions une poursuite rapide afin d'achever la déroute de nos ennemis. Nous marchâmes jusqu'au soir et campâmes encore une nuit au milieu d'un riche village, où nous nous ravitaillâmes abondamment le lendemain. Puis, jugeant les tribus suffisamment matées, nous décidâmes que l'expédition était terminée et prîmes le chemin du retour.

Cette randonnée eut un immense résultat : les tribus de la rive gauche vinrent successivement faire leur soumission, et peu après il en fut de même de celles situées entre l'Uele et la Mbili.

* *

C'est à ce moment aussi que Rafai et Semio, installés, le premier au confluent Bomu-Shinko, le second plus en amont, à Ras-el-Bomu, s'empressèrent d'entrer en relations avec les Européens de Djabir.

Mais Rafai, ancien ennemi de Djabir, ne pouvait espérer voir traverser par ses émissaires les territoires de ce dernier. Il devait attendre l'arrivée à Djabir de l'expédition Van Kerckhoven (juillet 1891) pour voir aboutir ses tentatives d'entrée en relations avec l'Européen.

Cependant, faute de personnel, le chef de la grande expédition de l'Uele ne put lui donner satisfaction.

Ce ne fut, comme nous le verrons plus loin, que six mois plus tard qu'il fut permis à Van Kerckhoven de désigner comme Résident chez Rafai le lieutenant de la Kéthulle de Ryhove, désigné jusqu'alors pour faire partie de l'expédition du haut Uele. de la Kéthulle n'accompagnera Van Kerckhoven que jusqu'à Bomokandi.

* *

Quant à Semio, il parvint, mais à grand'peine, à envoyer un émissaire aux Résidents installés chez Djabir, ce der-

nier tenant jalousement à se réserver les relations avec les Européens.

Nous reproduisons ici, comme nous l'avons fait dans la *Grande Chronique du Bomu*, ce que nous dit de ces tentatives de Semio la relation que nous en a donnée Gustin, qui devait la tenir de Milz, et même de Semio, qui l'accompagna, à partir de Bomokandi, dans toute la marche en avant vers le Nil.

Un jour, Semio apprit que des Européens étaient arrivés au Sud, chez Djabir. Il tourna tous ses efforts pour entrer en relations avec les Blancs. Il employa dans ce but un grand nombre de courriers, qui ne parvinrent pas à tromper la vigilance des sujets de Djabir. Les uns furent tués, les autres faits prisonniers, rarement il en revint. Ne pouvant réussir, Semio eut recours à un autre moyen : il fit demander dans son entourage un Soudanais de bonne volonté qui voulût assumer la périlleuse mission. Il promettait son amitié et le poste de confident près de sa personne à celui qui se chargerait du message et qui reviendrait porteur de la preuve d'avoir parlé à l'Européen. Par contre, en cas d'échec, il lui réserverait la mort.

Le stoïcien qui accepta de servir son maître jusqu'à la mort était un nommé Garfa. Il était petit, malingre, de teint très noir. Il était âgé d'environ trente-cinq ans. Sa physionomie était empreinte d'inquiétude et de tristesse. En route, on ne lui donna que des renseignements vagues sur l'emplacement du poste de Djabir. Il effectua nuitamment son voyage, en évitant les sentiers et les lieux habités. Aux approches de Djabir, sa situation devint de plus en plus critique. Il resta blotti environ trois jours dans un fourré à proximité de la station. Puis, pressé par la faim et la soif, il franchit rapidement, comme affolé, les espaces défrichés qui le séparaient du poste. Il remit son message. Puis, Garfa effectua son retour sous la protection d'une escorte jusque près du Bomu...

Il rapportait pour réponse à Semio que les Européens n'attendaient que l'arrivée de nouveaux officiers pour s'aboucher avec lui.

* * *

Mi-octobre 1890. A la mi-octobre, l'expédition était en partie réunie à Léopoldville, en partie en route vers le Pool. Elle devait être divisée en quatre compagnies de 75 hommes.

La première, qui partirait en avant-garde, par voie de terre, le long du fleuve, en passant par conséquent par Kimpoko, Kwamouth, Tschumbiri, Irebu, Lukolela, Coquilhatville et, au delà de la Lulonga, jusqu'en face de la station de Bumba, un peu au sud du confluent de l'Itimbiri, était commandée par Ponthier, ayant comme chefs de pelotons un sous-lieutenant et un sous-officier.

Les trois autres compagnies devaient gagner ultérieurement Bumba par voie d'eau.

Le contingent noir était composé presque exclusivement d'Haoussa, d'Elmina et d'Abyssins, ainsi que de soldats recrutés en Égypte par le commandant Avaert.

24 octobre 1890. Le 24 octobre, l'avant-garde commandée par Ponthier quittait Léopoldville.

Quant à Van Kerckhoven lui-même, embarqué à Flessingue le 3 octobre, il arrivait à Boma le 2 novembre.

* * *

D'après Dejaiffe, Milz, qui venait, en octobre (1890), de tenter, mais sans succès, d'opérer par la voie de l'Uele la liaison confluent Uele-Bomu⁽⁸⁾, arrivait à traverser le bassin de la basse Mbili, chez Bangasso, au moment même où Vangèle venait de reprendre la route du village de ce chef à Yacoma. Ce fut là que Milz apprit la présence de Vangèle et de ses compagnons en territoire yacoma. Pour des raisons non connues, Milz, au lieu d'atteindre Yacoma par la voie du Bomu, regagna Djabir par la route qu'il avait suivie à l'aller. Il se prépara sans hâte, en dépit de l'insistance que mettait Djabir à l'en dissuader, à tenter par voie d'eau la descente de l'Uele pour atteindre l'Ubangi⁽⁹⁾.

⁽⁸⁾ Voir dans les *Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, 1940,
« La Grande Chronique du Bomu », par L. LOTAR, pp. 11 et suiv.

⁽⁹⁾ Note inédite de Dejaiffe en possession de l'auteur.

D'après Dejaiffe encore, Milz aurait, peu après, en novembre, pris par eau la route d'Yacoma. Arrivé à destination, il y aurait rencontré Vangèle, qu'il aurait invité à l'accompagner à Djabir.

Cependant, d'après Vangèle, la liaison entre Djabir et Yacoma se serait opérée comme suit :

^{1^{er} octobre 1890.} Vangèle, revenu de Bangasso à Banzyville le 1^{er} octobre, après avoir remis à Lemarinel le commandement de l'expédition du haut Ubangi, se préparait à rentrer en Europe après une dernière visite à Yacoma. Revenu dans

^{18 nov. 1890.} ce poste, il y apprit, le 18 novembre, par les rumeurs indigènes venues de Bangasso et des environs, que des Européens étaient installés à Djabir et que l'un d'eux venait de se rendre chez Bangasso. Comme il estimait l'Uele impraticable, il retourna chez Bangasso, où il arriva le 26 novembre, et obtint du chef de se faire guider à travers l'entre-Bomu-Uele jusqu'à Djabir.

Avec ses guides sakkara, son escorte de dix Zanzibarites et dix porteurs, Vangèle quitta Bangasso, traversa le Bomu, la Mbili et arriva, après un total de vingt-quatre heures de marche, sur l'Uele, à hauteur de l'île Mutemu, longea la rive vers l'amont, passa à la hauteur de l'ancienne zériba d'Alikobbo, puis de celle de Rafai. Le ^{1^{er} déc. 1890.} 1^{er} décembre il était au village de Ngouassa ⁽¹⁰⁾, où il obtint pagayeurs et pirogues; il remonta l'Uele et arriva le 2 décembre au village de Gamanza ⁽¹¹⁾. C'est là que le lendemain il rencontra Milz, qui venait à sa rencontre. Le même jour il était à Djabir, où il trouva Dejaiffe, Mahutte, le sergent De Bauw et l'interprète Soliman ⁽¹²⁾.

A la fin du mois, on apprenait à Bruxelles que la jonction entre Yacoma et Djabir venait d'être faite par Vangèle, qui avait résolu le problème Ubangi-Uele.

⁽¹⁰⁾ Sans doute Bwasa.

⁽¹¹⁾ Probablement Bamanza.

⁽¹²⁾ Notes inédites de Vangèle en possession de l'auteur.

CHAPITRE IV.

CONTRE LES ARABES DE LA BIMA.

Comme nous l'avons vu, les bassins de la Likati, de la Tinda, de la Tschumbi étaient, depuis le début d'octobre 1890, débarrassés des bandes des traitants arabes Kipanga-Panga, Abianga, Yambumba, Lembe-Lembe.

Le poste de Djabir aura maintenant à s'en prendre, plus à l'est, dans la basse Bima, à la bande d'un nouveau traiteur, connu sous le nom de Mirambo. Les événements se passent au début de décembre 1890 et coïncident avec la visite que fait à Djabir, comme nous l'avons vu, Vangèle, arrivé de Yacoma le 3 décembre.

3 décembre 1890. Le 5 décembre, à Djabir, Milz apprend que les Matamatamba descendent la rivière Bima. Il offre à Vangèle de partir avec lui à la rencontre des Arabes et même de prendre le commandement du détachement. Vangèle accepte, escomptant que la campagne, de courte durée, ne le tiendra pas trop longtemps éloigné d'Yacoma.

Le 7 (écrit Vangèle) nos préparatifs pour nous porter à la rencontre des Arabes sont achevés : 7 pirogues fournies par Djabir, qui accompagnera, transporteront trente-cinq Zanzibarites de Milz, quinze Zanzibarites et dix Sakhara du poste d'Yacoma (mon escorte), des fusiliers et des lanciers fournis 12 décembre 1890. par Djabir. Nous remontons l'Uele, et le 12 décembre, nous atteignons le confluent de la Bima. Nous y apprenons que les Arabes s'apprêtent à attaquer le lendemain le village de Malangoy. Le chef de ce village, qui nous donne ce renseignement, nous apprend, ce dont nous nous doutions, que les Matamatamba ont rapiné, ont brûlé des villages, tué quiconque résistait ou refusait de livrer l'ivoire.

Le lendemain 13, nous nous portons vers l'intérieur. A 8 heures nous arrivons à Malangoy. Nous y prenons position derrière un boma. Une reconnaissance de dix Zanzibarites est

envoyée avec la consigne de ne pas tirer et de battre en retraite dès qu'ils auront rencontré l'ennemi. Cet ordre fut strictement exécuté. Les Arabes, trompés par cette retraite simulée, poursuivent avec précipitation et finalement viennent se heurter à notre palissade, d'où de terribles salves à bout portant les refoulent dans une fuite éperdue. Poursuivis par nos soldats et par les indigènes armés de lances, les Arabes perdent nombre des leurs. Leur frayeur fut si grande qu'ils abandonnèrent leur ivoire et ne s'arrêtèrent dans leur fuite, nous a-t-on raconté, qu'à Stanley-Falls. Ils ne reparurent plus jamais (¹).

De son côté, Dejaiffe donne de cette expédition au sud de l'Uele la relation suivante :

Milz et Vangèle sont à peine arrivés ensemble (à Djabir) que notre poste (Bima), installé à quatre journées de pirogue vers l'amont, nous signale que le traitant matamatam Mirambo descend la Bima dans le dessein d'attaquer Djabir. Milz et le Sultan décident immédiatement de se porter à la rencontre des Arabes. L'expédition est prête en quelques heures et le commandement en est offert à Vangèle, qui accepte. La colonne arrive à notre poste avancé (Bima) avant Mirambo, qui n'est plus éloigné cependant, et le lendemain, Mirambo, battu à plate couture, s'enfuit vers le Sud, à travers la forêt (²). Milz et le Sultan décident de le poursuivre le plus loin possible, tandis que Vangèle, souffrant, revient à Djabir.

Pendant cinq jours, Milz talonne Mirambo, lui causant des pertes chaque jour et lui faisant des prisonniers; après quoi,

(¹) Le rapport sur cette expédition fut adressé par Milz au Gouverneur général Wahis à la date du 17 janvier 1891. Nous ne possédons plus ni l'original, ni la copie de ce rapport officiel, qui dut parvenir assez tard à Boma, car le Gouverneur général n'y répondit, en félicitant Milz de son succès, que par lettre en date du 25 mai (1891).

(²) Le récit de Dejaiffe ne situe pas où eut lieu la rencontre. HUTEREAU (*Histoire des peuplades de l'Ubangui et de l'Uele*, p. 127) fait allusion à cette rencontre en écrivant : « Mirambo, venant de l'Aruwimi, avait suivi au delà (au Nord) de l'Itimbiri d'autres bandes arabes (vraisemblablement celles de Kipanga-Panga, etc.) qui avaient reconnu le pays et réduit les populations à la misère. Ganza, père de Dagpwa; Pesi, père de Kutukwa, tous deux chefs de villages bagwua, avaient été tués par les patrouilles de ces Arabes. Ces bandes avaient été mises

les munitions menaçant de s'épuiser, il prend le chemin du retour. Les Matamatamba sont bien matés. Ils ne s'aventureront plus dans la région de l'Uele.

Milz rentre donc à Djabir après une quinzaine de jours d'absence, n'ayant subi aucune perte sensible. Vangèle avait attendu impatiemment le retour de l'expédition qu'il avait escomptée ne durer que huit jours. Aussi, il nous quitta avec empressement dès que Milz et le Sultan furent rentrés.

Un mois après l'expédition de Milz et de Vangèle jusqu'au Rubi, à la recherche des bandes de Mirambo, en Janvier 1891. Fiévez quittait Basoko, traversait le bassin de la Lulu à la recherche des Arabes, atteignait l'Itimbiri à un point que nous ne pouvons préciser, puis remontait la rivière jusqu'aux rapides de Gô, reprenait la route de l'Aruwimi en passant par Bakongolia et redescendait la Lulu.

Comme nous ne possédons plus ni l'original, ni la copie du rapport sur cette petite expédition, nous ignorons si Fiévez avait rencontré en route une ou des bandes arabes.

CHAPITRE V.

ORGANISATION DE L'EXPEDITION DU HAUT UELE OU EXPEDITION VAN KERCKHOVEN.

Avant l'arrivée dans l'Uele des agents nommément commissionnés pour faire partie de l'expédition qui devait atteindre le Nil (expédition Van Kerckhoven), et que nous

en pièces à Majoropa par le capitaine Vangèle et le lieutenant Milz ».

Ce Majoropa dont parle Hutereau — et où nous trouverons, à la fin de l'année 1891, Chaltin, venu de l'Aruwimi — est situé sur le haut Rubi, à une longitude légèrement occidentale du confluent Bomokandi-Uele; il ne peut donc y avoir confusion entre les combats qui détruisirent les bandes arabes, l'un sur le Rubi, l'autre sur la basse Bima.

Hutereau fait donc erreur en affirmant que Vangèle et Milz auraient poussé jusqu'à Majoropa.

citons ci-après, le personnel européen qui occupait déjà le bas Uele était composé de :

ROGET (de juin à juillet 1890).

MILZ (de juin 1890 à mai 1891).

DUVIVIER (à Ibembo, de mai 1890 à juin 1891).

DEJAFFE (d'août 1890 à octobre 1891).

MAHUTTE, venu de Basoko à Djabir en 1890 et descendu malade à Basoko en avril 1891.

DE BAUW.

Le Dr VAN CAMPENHOUT.

Nous énumérons ci-après les officiers, sous-officiers et agents qui jusqu'à cette date (janvier 1891) avaient été désignés pour faire partie de l'expédition du haut Uele.

MILZ, qui, descendu vers le Pool en mars 1891, avait été sollicité par Van Kerckhoven, en route vers Boma, de reprendre le chemin de l'Uele pour assurer les fonctions de second à l'expédition.

PONTHIER, commissionné en date d'août 1890 pour faire partie de l'expédition et parti de Léopoldville à la tête de l'avant-garde, le 24 octobre 1890.

DAENEN, commissionné dès le 11 mai 1890 pour précéder l'expédition et installer à Ibembo un poste de transit distinct de la station de ce nom et réservé aux Européens, aux troupes et aux bagages de la colonne.

BINET, commissionné le 23 août 1890, mais décédé à Luozi (Cataractes) le 2 mars 1891.

DE REUS, commissionné le 7 octobre 1890, mais, malade, obligé de rentrer en Europe dès le 3 février 1891, sans avoir atteint l'Uele.

DUGNIOLLE, commissionné le 2 octobre 1890, mais, malade, ne dépasse pas Léo et rentre en Europe le 17 juillet 1891.

BLOCTEUR, commissionné le 23 octobre 1890.

BOSHART, commissionné le 3 novembre 1890, mais ne peut dépasser Coquilhatville.

Le D^r DRYEPOND, commissionné le 5 novembre 1890; malade, il ne peut dépasser Tschoumbiri, le 11 avril 1891.

VAN CAUWENBERGH, commissionné le 5 novembre 1890.

VAN MALE, à la même date.

CRAHAY, commissionné le 7 novembre 1890, décédé en route à Yumbi, le 1^{er} avril 1891.

THOMAS, commissionné le 15 novembre 1890.

HANSEN, Fr., armurier danois (¹).

ROUSSEAU, L., commissionné le 5 novembre 1890, mais n'atteindra pas Djabir. Il sera désigné par Van Kerckhoven pour remplacer à Ibembo le chef de poste Duvivier.

DE LA KÉTHULLE, commissionné le 1^{er} janvier 1891; arrivé dans l'Uele, il n'accompagnera l'expédition que jusqu'à Bomokandi; il sera alors désigné comme Résident chez Rafai (²).

* *

Après l'embarquement de Van Kerckhoven, le 4 février 1891, furent désignés pour rejoindre l'expédition :

BUCQUOI, commissionné le 18 février 1891, rejoint l'avant-garde commandée par Ponthier et est tué par les indigènes, le 3 avril 1891, à Yambila, au N.-E. de Bumba.

VANDE VLIET, commissionné le 4 mai 1891.

GUSTIN, F., commissionné le 19 juin 1891.

GUSTIN, G., commissionné le 19 juin 1891.

BUZON, É., commissionné le 23 juillet 1891.

RAYNAUD, commissionné le 23 juillet 1891.

SALEMPIER, commissionné le 17 août 1891.

COLAS, commissionné le 17 août 1891.

(¹) Nous n'avons trouvé nulle trace de la date de son arrivée dans l'Uele.

(²) Voir *Grande Chronique du Bomu*.

SCHMITZ, commissionné le 2 octobre 1891.

CLOESEN, commissionné le 28 octobre 1891.

HOFFMANN, interprète, commissionné le 10 décembre 1891.

LOUSBERG, désigné d'abord pour le camp d'Yumbi en juillet 1891, puis pour l'Uele (Djabir) en octobre 1891 et décédé à Koi-Mbunza le 4 octobre 1892.

HERNOTTE, commissionné en novembre 1890, mais, arrivé dans l'Uele, sera désigné en qualité de Résident chez Semio (3).

JACQUET...

CHAPITRE VI.

ADHESION DE DJABIR A L'E. I. C.

A Djabir, l'événement principal que nous avons à Mars 1891 signaler au cours du mois de mars 1891 est certainement le contrat passé entre Milz et Dejaiffe, d'une part, et Djabir, de l'autre, par lequel le sultan se plaçait sous l'autorité de l'État.

Le texte de cette convention, qui devait servir de modèle pour l'établissement des actes similaires à passer ultérieurement avec les autres chefs indigènes de l'Uele, était rédigé comme suit :

M. Mils, agissant au nom de l'État Indépendant du Congo, et Djabir, sultan, s'étant réunis à, le, dans le but de prendre certaines mesures d'intérêt commun, sont convenus, après mûres délibérations, des dispositions suivantes qui constituent l'objet du présent acte :

ARTICLE PREMIER. — Le sultan Djabir déclare, tant en son nom personnel qu'au nom de ses vassaux, de ses héritiers et de ses successeurs, placer sous le protectorat de l'État Indépendant

(3) Voir *Grande Chronique du Bomu*, par L. LOTAR.

du Congo tous ses territoires et possessions s'étendant vers le Sud jusqu'à l'Uele; vers l'Ouest jusqu'au royaume du sultan Bangasso; vers le Nord jusqu'aux frontières de l'État; vers l'Est jusqu'.....

Le sultan Djabir déclare solennellement que ces territoires ne sont administrés que par lui et ses vassaux, qu'il ne paie tribut à aucun suzerain, qu'il ne relève d'aucun suzerain et qu'il jouit par conséquent de la plénitude de son indépendance.

Il s'engage à ne nouer aucun rapport avec d'autres Puissances, sinon par l'intermédiaire et avec l'approbation préalable de l'État Indépendant du Congo ou de son représentant délégué. Il s'engage en outre à se conformer à tous les ordres et instructions donnés par ce représentant au nom de l'État.

ART. II. — L'État Indépendant du Congo aidera le sultan Djabir dans la paisible administration de ses territoires et lui promet toute assistance et protection pour le cas où il serait l'objet d'une agression non provoquée du dehors.

ART. III. — Le sultan Djabir s'engage à user de tous les moyens dont il dispose et de ceux qui lui seront fournis dans ce but par l'État, en vue de combattre les marchands d'esclaves et de les chasser de ses possessions.

Il adhère aux dispositions de l'Acte Général de Berlin concernant la traite, mais il déclare ne pouvoir accepter les clauses relatives à la liberté commerciale, l'exploitation et le commerce des produits du pays restant, comme dans le passé, le privilège exclusif du chef du pays ⁽¹⁾.

ART. IV. — Le Sultan abandonne à l'État, moyennant une subvention annuelle dont la nature et le montant sont déterminés dans l'annexe A du traité, tous les produits quelconques provenant de l'exploitation de ses domaines et du sous-sol. Il a été convenu de commun accord que ce tribut ne serait pas inférieur à pointes d'ivoire ou un équivalent, à fixer de

⁽¹⁾ A rapprocher de cette clause les dispositions du décret du 29 septembre 1891 (*B.O.*, 1891) et qu'invoquera la circulaire de Le Marinel (voir *Grande Chronique du Bomu*, p. 27) en date du 14 février 1892. Le décret prévoyait, pour ce qui concerne l'Uele: défense d'acheter les produits du domaine, ivoire et caoutchouc, et interdiction de tout commerce européen quelconque en amont du confluent Uele-Bomu (et au Nord du 4^e parallèle Nord).

commun accord, en caoutchouc, gomme-copal, gommes ou autres articles à agréer par l'État.

ART. V. — L'État promet aux héritiers et successeurs éventuels du sultan Djabir toute l'assistance que lui reconnaît le présent traité, mais seulement dans le cas où ils auront été agréés par l'État et à partir du moment où ils auront reçu son investiture.

ART. VI. — Le sultan Djabir sera tenu de fournir annuellement un contingent de hommes pour les besoins de la Force publique.

Fait à Djabir, le

(s) MILZ.

Rapprochons ici de cette convention ce que Roget dit de Djabir, dans une notice rédigée peu après et intitulée :

District de l'Aruwimi et de l'Uele.

Dans les derniers temps, Djabir, devenu le chef absolu de cette partie du territoire (le long de l'Uele), le chef dans le sens le plus large du mot, car cette contrée n'existe pas comme expression politique lorsque Junker est venu dans ces parages; Djabir, indépendant de tout lien, l'a conquise, l'a peuplée, l'a cultivée et l'a placée volontairement sous le drapeau de l'État Indépendant du Congo.

A notre arrivée, en février 1890, ses sujets lui payaient tribut, il réglait toutes les contestations entre indigènes; mais, depuis, il a contracté l'engagement de s'en remettre progressivement aux lois de l'État. Il a été très sincère, car deux fois des hommes condamnés par lui à la peine capitale ont été remis entre les mains de l'officier du Ministère public et condamnés ensuite par le conseil de guerre du district à la servitude pénale.

L'établissement de cette convention fut le dernier acte posé par Milz avant son départ du bas Uele pour rejoindre le Pool et Boma, où il devait d'ailleurs être sollicité par Van Kerckhoven de reprendre la route de Djabir, en qualité de second de l'expédition.

Quand Milz (écrit Dejaiffe) arriva à Léopoldville, il y rencontra Van Kerckhoven, qu'il mit au courant de ce qui s'était fait dans l'Uele avant son départ de Djabir. Van Kerckhoven, admirateur de Milz, lui demanda si instantanément de remonter avec lui comme second de l'expédition, que Milz finit par céder.

Nous ignorons la date exacte du départ de Milz de
 23 mars 1891. Djabir, mais nous savons que le 23 mars (1891), Duvivier,
 chef de poste d'Ibembo, recevait de Milz un courrier (2)
 24 mars 1891. annonçant son arrivée pour le 24 à midi.

Le lendemain, Milz arrivait par voie d'eau avec Mahutte, malade. Deux jours plus tard, le 26, les deux officiers réembarquaient en pirogue à destination de Basoko.

CHAPITRE VII.

CONTRE LES ARABES DE L'ITIMBIRI.

Trois mois après que Mirambo avait été refoulé au sud du Rubi par Milz et Vangèle (décembre 1890), une tentative d'incursion arabe se renouvelait en aval, dans l'Itimbiri (région d'Ibembo).

22 mars 1891. Le 22 mars, Adongo, un petit chef mabinza de la rive sud, venait annoncer à Duvivier, chef de poste d'Ibembo, que des Arabes arrivés du sud et vraisemblablement par la route de Mapalma, occupaient son village.

Duvivier laissa la garde du poste à quelques hommes, la moitié de sa garnison, et se mit en campagne avec le reste, auquel il put adjoindre six Bangala d'un détachement destiné à Djabir et qui cantonnait au camp de Daenen, au confluent de l'Elongo.

Il descendit l'Itimbiri, s'enfonça dans la forêt de la rive gauche; arrivé au village d'Adongo, il n'y trouva aucun Arabe; mais des indigènes lui signalèrent qu'une

(2) Notes de Daenen.

bande de traitants se trouvait au sud. Impossible d'obtenir des indications précises sur leur nombre et la valeur de son armement.

Duvivier se hasarda néanmoins à travers la forêt par un sentier à peine praticable. Les Arabes, prévenus de son arrivée, commencèrent un feu nourri dès qu'ils aperçurent les hommes de Duvivier.

Ceux-ci n'eurent pas le temps de se mettre à l'abri.

Un gradé noir fut tué, trois soldats grièvement blessés. Les indigènes rapportèrent que les Arabes disposaient de plus de soixante fusils; Duvivier en avait douze. Il parvint à se retirer sans plus de pertes. Comme il ne pouvait distraire de leur destination les contingents de l'expédition Van Kerckhoven pour renforcer la garnison d'Ibembo, Duvivier fut obligé de renoncer à reprendre la route d'Adongo. Les indigènes voisins du camp arabe n'en manifestèrent cependant aucun désappointement, au contraire. Quelques jours plus tard, le chef mabinza Magbolo, engagé dans le parti des traitants, vint faire au poste sa soumission.

Les bandes arabes circuleront encore pendant une année au sud de l'Itimbiri, sans se hasarder à passer la rivière. Elles seront alors, comme nous le verrons plus loin, chassées définitivement de la région par une expédition conduite de Basoko, à travers le bassin de la Lulu, par Chalton (décembre 1891).

CHAPITRE VIII.

MARCHE DE LA COLONNE PONTHIER, AVANT-GARDE DE L'EXPEDITION VAN KERCKHOVEN.

1^e D'Ibembo à Djabir.

Fin mars 1891. Fin mars, l'avant-garde de la colonne Van Kerckhoven, qui avait suivi la voie de terre jusqu'à hauteur des Bangalas, et le gros de l'expédition parti du Pool par voie d'eau étaient réunis à Bumba.

Van Kerckhoven avait débarqué à la station de Bangala (Nouvelle-Anvers) et avec le gros de la colonne avait remonté par voie de terre la rive jusqu'au confluent de l'Itimbiri.

Quelques jours plus tard, Van Kerckhoven décidait que, vu l'insuffisance des moyens de transport pour un contingent de plus de trois cents hommes, l'avant-garde renforcée quitterait Bumba en se frayant, à travers la forêt, une route à peu près parallèle à l'Itimbiri. En conséquence, dès le **3 avril 1891**, Ponthier, avec deux cents hommes, soit trois pelotons commandés par Van Montfort, Van Maele et Bucquoy, quittait Bumba.

Dès le début de la route il constata que tous les villages étaient abandonnés. Pas un homme en vue; mais à tous les croisements de sentiers, une lance, un bouclier, un fétiche quelconque posés à terre indiquaient la voie suivie par les indigènes en fuite. C'était un signe évident de leur hostilité; ils se méprenaient sur les intentions des Européens. La nuit venue, il fallut bien camper près de Yambila et se procurer de l'eau. Le terrain étant peu sûr. Ponthier envoya soixante-quinze hommes sous les ordres de Bucquoy, à la recherche d'une source. Des soixante-quinze hommes, soixante-treize furent massacrés par les lanciers indigènes dissimulés dans le sous-bois. Seuls le

boy de Bucquoy et deux soldats revinrent au campement de Ponthier pour annoncer que leur Blanc avait été tué et dépecé.

Bientôt après, les indigènes, à la faveur de la nuit, tombèrent sur le campement. On dut se défendre corps à corps. Ponthier lui-même tua d'un coup de feu le chef de la bande. Le lendemain matin, on compta cinquante cadavres sur le terrain. Ponthier, après avoir fait rechercher les débris de son sergent et acquis la certitude qu'il avait été mangé, jugeant des forces qui avaient pu lui tuer septante-trois hommes, décida de battre en retraite. Il reprit, sans incident, le chemin de Bumba ⁽¹⁾.

* *

15 avril 1891. Le 15 avril, Daenen, au camp d'Ibembo (confluent de l'Elongo), recevait par le s/s « Ville de Liège » un courrier de Van Kerckhoven, daté de Bangala, lui annonçant son arrivée pour fin mai.

* *

A Djabir, Dejaiffe, poursuivant l'organisation administrative de la station, avait établi en avril (1891), au sud de l'Uele, en territoire mobengué ⁽²⁾, le mobati Ganda, qui allait contribuer avec Djabir, non seulement au ravitaillement du poste, mais au recrutement des militiens de la Force publique. A titre documentaire, repro-

⁽¹⁾ Un carnet de notes que nous avons eu sous les yeux, notes recueillies par une personnalité qui se rendit peu après dans la région, relate ce qui suit :

« Ponthier rejoignit Van Kerckhoven, qui le blâma ouvertement à Djabir, et plus tard lui arriva un blâme du Gouverneur (se basant sur les rapports parvenus à Boma). Ponthier répondit que quel que fut le Blanc qui avait osé le blâmer pour avoir, avec deux cents fusils, battu en retraite devant trois mille lanciers dans la forêt, il lui donnait rendez-vous en Afrique, se mettant en ligne avec lui pour juger de la bravoure réciproque. Le blâme fut levé et Ponthier réhabilité. »

⁽²⁾ Le nom de Mobengué ne serait qu'un sobriquet donné aux Mobaṭi par les Abandia de la rive nord.

duisons ici une note rédigée par Dejaiffe au sujet de l'installation, par lui, de ce Ganda :

Je reçus en avril 1891 la visite de Ganda. De stature majestueuse, il était accompagné d'une escorte nombreuse et d'un troupeau de dix belles chèvres, deux boucs et trois boucs châtrés. Ganda me tint ce langage :

« Je suis du pays de l'Itimbiri; j'ai été en guerre avec les Matamatamba. Les autres tribus, mes voisines, se sont soumises et me sont aussi devenues hostiles. J'ai alors abandonné ma contrée avec ma tribu, me dirigeant vers le Nord. J'ai appris que les Blancs installés ici à l'Uele ont fait de grandes choses et sont des hommes justes de Boula-Matari. Je viens te demander à pouvoir installer ma tribu près de toi. Comme gage de ma sincérité, je t'ai apporté ces chèvres. Elles sont à toi. »

Que pouvais-je répondre (poursuit Dejaiffe) ? Je ne pouvais installer la tribu sur le territoire du sultan Djabir. Je pensai alors aux territoires de la rive gauche, en aval de l'Uele, dont les occupants s'étaient soumis récemment. Certaines parties étaient inoccupées. J'emménai Ganda et sa suite vers celles-ci. Je montrai à Ganda un beau territoire situé à la limite du sultanat et un peu en aval d'un de nos postes détachés. « Cela me convient, me dit Ganda, tu seras content de moi. »

Je fis part au Sultan de l'arrangement que j'avais pris sans le consulter. Il ne protesta pas, mais ne désira pas faire la connaissance de ce nouveau chef dévoué au Blanc. Un mois plus tard, je visitai Ganda. Il était déjà mieux installé que toutes les tribus environnantes. Défrichements et plantations vivrières marchaient de front. De belles pêcheries étaient installées dans les rapides. Des chèvres, des moutons, des canards et des poules paraissaient acclimatés et prospéraient. Bref, un vrai grenier de réserve pour le pays.

Avril 1891. Ce même mois (avril) arrivaient à Djabir des émissaires de Semio (Zemoie) le Vongara, établi à Ras-el-Bomu, et qui, en 1890, s'était empressé d'envoyer à Roget et Milz un premier messager pour entrer en relations avec les Européens.

Dejaiffe ne put que répondre qu'il fallait attendre

I l'arrivée de nouveaux officiers et du chef de l'expédition pour donner satisfaction au sultan.

« C'est bien, me répondit le chef de la délégation (écrit Dejaiffe). Moi et mes compagnons nous retournerons dans quelques jours et je rendrai compte au sultan Semio de notre entretien et de tes promesses. Seul le fils du Sultan⁽³⁾ ne pourra revenir chez son père qu'accompagné de l'officier que tu dois envoyer chez nous. »

Je remis à la mission des cadeaux, dont quelques objets m'appartenant et que paraissait avoir enviés le fils de Semio. C'est ainsi que l'État entra en relations avec le puissant sultan Semio, dont l'aide allait être précieuse pour conduire au Nil l'expédition Van Kerckhoven, programme d'occupation de l'Uele dont la réalisation ne fut pas si lointaine que je l'avais craint.

Le mois d'avril est également marqué par le recrutement, dans la région de Djabir, des premiers volontaires indigènes pour la Force publique. Deux mois plus tard, en juin, le nombre des engagements s'élevait déjà à deux cent cinquante, parmi lesquels nous pouvons compter notamment ceux effectués parmi les villages mobengue.

Dejaiffe écrit à ce propos :

Ce fut ainsi qu'au début d'avril je pus engager comme soldats volontaires les premiers indigènes hommes libres. En moins de trois mois j'en avais enrôlé deux cent cinquante, qui devinrent les plus fiers soldats noirs que j'aie connus. Les engagements se faisaient comme suit :

« Je veux devenir ton fils et servir sous tes ordres », disait habituellement celui que se présentait.

Je lui demandais alors : De quelle tribu es-tu ? Es-tu homme libre ? Es-tu marié ? Combien de femmes, d'enfants ?

Après réponse satisfaisante, je disais à mes candidats :

Amène ici tes femmes, tes enfants et tout ce que tu possèdes. Je t'aiderai à installer les tiens sur l'autre rive, en face de la station, et quand l'installation sera achevée, tu viendras, toi,

⁽³⁾ Probablement Bodué.

loger à la caserne et vivre comme tous mes enfants. Tu recevras ton fusil quand tu connaîtras bien l'exercice et que tu sauras tirer.

Il ne fallait pas quinze jours pour parfaire leur instruction, sans que je m'en occupe. Cette instruction se faisait au clair de lune; les nouvelles recrues rémunéraient les anciens, qui leur apprenaient le maniement des armes.

Quand Milz revint, au début de juillet, mon village ainsi créé en face de la station comptait près de deux mille hommes, femmes et enfants de différentes tribus, mais tous parfaitement soumis et tranquilles.

10 mai 1891. Le 10 mai arrivaient à Ibembo, revenant du Pool à bord du « Ville de Bruxelles », Milz accompagné d'Hernotte et d'un sous-officier (⁴) de la Force publique, ainsi que l'armurier Hansen, d'origine danoise. Milz était escorté d'un détachement de cent soldats. Le steamer et ses allèges débarquaient à Ibembo, au camp de Daenen, sept cents charges destinées à l'expédition.

A ce moment (écrit Dejaiffe) toute la colonne était concentrée à Ibembo (camp de Daenen). Il fallait songer à la transporter à Djabir. Or, Ibembo pouvait tout au plus fournir quelques douzaines de porteurs. C'était insignifiant. Milz sauva la situation. Connaissant le dévouement de Djabir, il m'envoya un courrier, me demandant de m'arranger avec le Sultan pour que trois contingents de trois cents hommes chacun, pourvus de vivres, fussent dirigés sur Ibembo de trois en trois jours. De plus, il fallait créer un dépôt de vivres à Mopocho, à une étape au Sud de la Likati, et un autre plus loin, si possible.

Je fis donc part de la chose au Sultan, qui me répondit :

— C'est bien, mais votre ami Ganda (de la rive sud) ne fera-t-il rien ?

— Il fournira le premier contingent, et le deuxième aussi, et même le troisième si vous le désirez, lui dis-je.

— Eh bien, essayez, conclut-il.

J'appelai Ganda, qui se montra enchanté de nous rendre ce

(⁴) Que nous ne pouvons identifier.

premier service, et comme j'avais trente tonnes d'ivoire dans mes magasins, je lui proposai que chaque homme portât une charge d'ivoire à l'aller (jusqu'à Itembo) et une charge de marchandises au retour.

— Parfait, c'est entendu.

Je lui parlai aussi du deuxième contingent, et même du troisième.

— Ça va, répondit-il, enthousiasmé d'apprendre que les Blancs étaient si riches.

« J'ai assez d'hommes forts », dit-il.

Et trois jours après l'arrivée du premier courrier, le premier contingent de trois cents hommes quittait Djabir pour Ibembo.

Le deuxième contingent de Ganda se mettait en route trois jours plus tard, ce que voyant, le Sultan me dit :

— Et moi, je ne pourrai pas rendre service alors ?

— Mais si, prépare le troisième contingent, le plus beau, lui dis-je, car c'est lui qui ramènera le plus de Blancs.

Ainsi fut fait à la satisfaction de mes deux amis.

13 mai 1891. Mais déjà, le 13 mai, une première caravane de cent cinquante porteurs fournis par Monganga, établi sur la rive nord de l'Itimbiri, quittait Ibembo (camp de Daenen) pour gagner Engwetra et Djabir sous la conduite de Milz. Partie vers les 13 heures, la caravane rebroussait chemin, pour rentrer au camp le soir même à 18 heures : la forêt était sous eau à plus d'un mètre.

Le lendemain, quatre allèges en fer quittaient le camp pour remonter l'Elongo jusqu'au delà des terrains inondés, d'où les porteurs pouvaient reprendre leurs charges.

Le lendemain, Milz et Hernotte remontaient de même l'Elongo pour rejoindre la caravane.

21 mai 1891. Le 21 mai, une deuxième caravane, cette fois de deux cent cinquante porteurs, quittait à son tour Ibembo (camp de Daenen) à destination de Djabir. La route que suivaient à ce moment les caravanes quittant Ibembo pour gagner Djabir était jalonnée par les étapes suivantes :

On remontait l'Elongo, où l'on suivait un sentier parallèle à sa rive orientale jusqu'à *Mondongo*, pauvre village délabré;

on s'engageait alors dans la forêt, en tout temps marécageuse, jusqu'à *Nassimou*, grand village palissadé. On reprenait ensuite pendant quatre jours, et sans voir homme qui vive, la marche en forêt; le terrain se relevait ensuite légèrement. La route bifurquait peu après en deux sentiers conduisant tous deux à *Engwettra*; avant d'atteindre la *Likati* on passait par le village palissadé de *Balangu*, chef qui devait avoir été en rapport avec les Arabes, dont il portait le costume. On traversait ensuite une succession de petits villages et de plantations dévastées par les traitants. De là, une dernière et longue étape conduisait à la *Likati*, en face du poste dit d'*Engwettra*. Au delà de la rivière, au Nord de la station, sur la route conduisant à *Djabir*, se trouvait le village de *Bwatara* (*Engwettra*). Le sentier menant d'*Engwettra* à *Djabir*, élargi et déblayé pour faciliter le transport des charges, conduisait en deux étapes au bord de l'*Uele*, au village de *Gombo*. Un service de pirogues transportait de là voyageurs, munitions et marchandises au village de *Malimba*, situé en aval dans une île. On réembarquait à la pointe occidentale de l'île pour gagner *Djabir*, après avoir franchi une série de rapides ⁽⁵⁾.

Fin mai 1891. Fin mai arrivaient à *Ibembo*, à bord du s/s « Ville de Bruxelles », Van Kerckhoven avec douze blancs et neuf cents charges.

A cette date (écrit Daenen) j'avais ainsi en transit neuf cent cinquante charges, destinées à l'expédition.

4 juin 1891. Le 4 juin, Van Kerckhoven quittait *Ibembo* pour *Djabir*.

*
* *

Au début de juin, on apprenait à Bruxelles que les indigènes (baris) venaient de disperser à *Redjaf* une bande de mahdistes conduits par l'Emir Hasib. Celui-ci avait dû rebrousser chemin et même juger bon de regagner *Karthoum*. Cette nouvelle permettait de présager une occupation facile des territoires que devait atteindre, sur la

(5) Journal de Vande VI^e.

rive gauche du Nil, l'expédition Van Kerckhoven qui, jusqu'à son arrivée dans le bassin de ce fleuve, devait rester dans l'ignorance des événements qui, pendant sa marche à travers l'Uele, s'étaient déroulés au Bahr-el-Djebel.

Fin juin 1891

Mais, quelques jours plus tard (fin juin) on apprenait à Bruxelles qu'Emin avait franchi la frontière nord de l'Est allemand, qu'il était entré dans l'Est anglais et que le commandant Lugard se portait à sa rencontre pour lui barrer la route.

Ce retour d'Emin dans la partie orientale de son ancienne moudirie (rive droite du Nil) n'allait-il pas être pour l'E. I. C. un obstacle au succès de l'expédition Van Kerckhoven, qui ne comptait arriver à Wadelai, Dufilé, etc., qu'en décembre 1892? (6).

* * *

Juillet 1891.

Au début de juillet, toute l'expédition Van Kerckhoven était arrivée à Djabir. Elle disposait dès ce moment de quinze Européens et de cinq cents noirs de la Force publique, originaires de la côte et de différents districts du Congo.

Je mis Van Kerckhoven et Milz (écrit Dejaiffe) au courant de ce qui avait été réalisé à Djabir en trois mois : l'achèvement de ma grande maison en briques dans laquelle neuf Blancs seraient logés; l'établissement de Ganda dans la région et les services rendus par ce chef; on passa en revue la garnison et surtout les jeunes volontaires de la contrée; on alla visiter le nouveau village de la rive sud...

8 juillet 1891.

Le 8 juillet, Daenen levait son poste de transit d'Ibembo, situé au confluent Itimbiri-Elongo, pour

(6) D'après le *Mouvement géographique* de 1891, le 6 mars 1890. Emin était passé au service du gouvernement allemand. Il quittait Zanzibar le 25 avril avec Stuhlmann, Langheld, cent soldats, quatre cents porteurs, dans la direction du Victoria, où il rencontrait Stokes. Depuis, on n'avait plus reçu à Bruxelles de nouvelles sûres à son sujet.

gagner Djabir avec les dernières charges destinées à l'expédition.

Désormais la station d'Ibembo devait seule assurer tout le transit à destination de l'Uele.

20 juillet 1891. Le 20 juillet, Daenen arrivait à Engwettra et n'y restait que le temps nécessaire pour surveiller l'évacuation des charges.

CHAPITRE IX.

2^e De Djabir à Bomokandi.

7 juillet 1891. Ce fut le 7 ou le 8 juillet que Ponthier quitta Djabir à l'avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven, avec Blocleur, Van Montfort, Jacquet, Van Cauwenbergh.

Ils longèrent par voie de terre la rive nord de l'Uele, en passant par les villages des chefs Bangu, Nangwa, Desu, déjà visités par Milz.

15 juillet 1891. Jacquet, atteint d'hématurie, mourait le 15 juillet, sur la route (rive nord), entre les villages de Balubangu, à l'Ouest, et de Nangoi, à l'Est. Il y fut inhumé.

Traversant alors la rivière, Ponthier atteignit Angu, jusqu'alors petit poste de noirs, y installa Blocleur en remplacement de l'armurier Hansen, qui y avait été provisoirement détaché et qui, malade, allait descendre vers la côte.

D'Angu, longeant la rive sud de l'Uele, Ponthier, Van Montfort et Van Cauwenbergh, avec leur contingent **1^{er} août 1891.** d'avant-garde, atteignaient, le 1^{er} août, le confluent de la Bima.

Du petit poste confié à un gradé noir par Milz, l'année précédente, Ponthier faisait la station de Bima, qu'il connaît à Van Montfort. Celui-ci y mourait six jours plus tard. En conséquence, Ponthier fut obligé d'y laisser le dernier adjoint qui lui restait : Van Cauwenbergh.

De Bima, Ponthier continua à suivre, par voie de terre, la rive sud de l'Uele jusqu'à hauteur des rapides de Siasi. Là il passa sur l'autre rive, établit un petit poste qu'il confia à un gradé noir et trois ou quatre soldats, avec mission d'y recruter les pagayeurs bakango, les Embata de Junker, pour assurer le service en aval des rapides jusqu'à Bima et, en amont, jusqu'au confluent du Bomokandi.

*
**

Un itinéraire plus détaillé dressé à la station de Djabir nous donne la succession des étapes alors utilisées de cette station à Bomokandi :

Mogballa, Gatanga, tous deux sur la rive nord; puis on traverse l'Uele pour atteindre, rive sud, le confluent de la Bima; on suit de là la rive sud en passant par Epambala; on retraverse l'Uele à hauteur de l'île Siasi et l'on regagne la rive nord.

*
**

Un autre itinéraire par voie d'eau nous donne : Aguessa, village; rapides; village de Bahma; puis rapides; puis chute de quatre mètres; puis Bengwe, village; trois petites chutes; station de Mwanga; village kendia; village mobengue; succession de petits villages du même chef; rapide de Goya; puis, un peu en amont, confluent de la Bima; de là, par voie de terre, rive sud, village de Baginde; puis passage de l'Uele, à Siasi.

*
**

Ajoutons l'itinéraire que nous donne Gustin, pour l'avoir lui-même suivi en novembre 1891 :

La frontière orientale des territoires de Djabir se trouvait à trois étapes de la station de ce nom. Au delà, hinterland où pullulent éléphants et buffles, puis territoire

du chef Bangu (¹), après la traversée d'une large rivière (non dénommée par Gustin). Bangu, quoique grisonnant à peine, a l'aspect d'un octogénaire; sa taille mesure 1^m75. Il est très maigre et porte une longue barbiche. Les ongles de ses pouces ainsi que de ses petits doigts mesurent 4 cm. A trois lieues de Bangu réside le chef Bikindi (²), dont le fils, vêtu à l'arabe, est très hospitalier. A quatre heures à l'est de Bikindi est la résidence d'Aiangu (³), qui a également adopté le costume arabe. Après Aiangu, quatre heures de marche, au cours desquelles on traverse le village de Libodu (⁴), puis celui de Balubangu (⁵).

On débouche dans une immense cour enclavée dans un bois. Au delà d'une proéminence qui barre cette cour sur toute la longueur, on aperçoit, se profilant sur le fond sombre de la forêt, un tertre rouge surmonté d'un bouquet de petits arbres et clôturé par des piquets; une croix est plantée au sommet de ce tertre. C'est la tombe de Jacquet. A quelques pas de là, le chef Nangoi (⁶). Il est petit, gros, boiteux; son visage porte une tumeur à la joue droite; ses jambes sont couvertes d'ulcères.

En sortant du village de Nangoi, traversée d'une rivière large de 50 m. Trois heures après, on arrive chez Bangoussa (⁷). A trois lieues à l'Est de Bangoussa, on traverse un bois durant quatre à cinq heures. Le village de Desu (⁸) est à 10 km environ au delà. A trois heures de marche de Desu, dans les environs de Bangari, le sol s'infléchit vers l'Uele, qu'on aborde obliquement par rapport au poste de Bima. L'Uele y a 2.000 m de large. Sur l'autre rive, un peu en amont du point d'arrivée, on

(¹) Voir notices biographiques en appendice.

(²) Idem.

(³) Idem.

(⁴) Voir notices biographiques sur les chefs indigènes, *in fine*.

(⁵) Idem.

(⁶) Idem.

(⁷) Idem.

(⁸) Idem.

aperçoit, dans une enclave déboisée, les toits des habitations du poste. En face de la station, à une distance de 1.000 m environ, une grande île boisée émerge de la rivière.

La route de Bima à Bomokandi suit d'abord la crête de partage Uele-Bima. A hauteur de l'île Siasi, où l'on traverse la grande rivière, la rive droite de l'Uele est formée de hautes falaises atteignant environ 80 m de hauteur. Galia (⁹) aurait occupé cette région pour se soustraire aux Égyptiens et à leurs agents Semio, Rafai, Sasa. Cinq lieues plus loin on rencontre Kipa (¹⁰), vêtu d'un costume blanc que lui a donné Ponthier, et d'un casque. Grand, svelte, bien proportionné, pas lippu, le nez non épâté; moustache frisée; pas de barbe. Kipa raconte l'histoire de la région et me déclare qu'il est incapable de convaincre ses gens que nous ne sommes ni Badiadia (Égyptiens), ni Matamatamba (Arabes des Falls).

On quitte Kipa et l'on rencontre les chefs Negbatu (¹¹) et Manda (¹²), où nous logeâmes.

Nous y eûmes la visite de Bori (¹³), dont les territoires terminaient au Sud-Ouest la colonie zande. Bori est albinos. Ensuite, territoire du sultan Bomaninga (¹⁴); puis campement chez Djima-Gobi; ensuite on arrive dans un village du sultan Galia, qui passe pour être suzerain de Bori, Bomaninga, Kipa. Le fils de Galia, Gendo (¹⁵), est vêtu à la mode arabe; il porte une cartouchière soudanaise. Un boy de sa suite est porteur de son fusil, cadeau de Ponthier. Il est le fils préféré de Galia, dont il est l'héritier présomptif.

(⁹) Voir *in fine*, notes biographiques sur les chefs indigènes.

(¹⁰) Kipa, fils de Zemoi, fils de Kambisa.

(¹¹) Voir *in fine*, notes biographiques sur les chefs indigènes.

(¹²) Idem.

(¹³) Pour Bori, voir plus loin : « Les Arabes chassés de la Makongo par Ponthier » (25 octobre). C'est Bori-Urungu.

(¹⁴) Voir notices biographiques en appendice.

(¹⁵) Idem.

Une étape après la résidence de Gendo, on arrive à l'Uele, à hauteur de l'île Siasi. Un poste de quelques noirs y a été établi par Ponthier. Il est principalement chargé de recruter des pagayeurs chez les Abassangos, pour assurer le service de transport vers les postes du Bomokandi et de la Bima.

De Siasi (rive nord), à Bomokandi, le chef Djima, qui a été tué par des Mobengué, a comme successeur un de ses fils sous la régence de Bikwa-Dzabungu, neveu de Djima (¹⁶).

On passe enfin par Mangue, ce dernier le plus rapproché du poste de Bomokandi.

Le poste de Bomokandi est situé à 2.000 m en aval de l'embouchure du Bomokandi, sur une hauteur boisée, à 200 m de la rive de l'Uele. De la rive au poste, pente ravinée par les eaux.

* *

^{6 août 1891.} Le 6 août, l'expédition perdait un troisième agent : d'après une lettre de Rousseau à Daenen et datée d'Ibembo, Hansen, l'armurier danois, arrivé avec Milz le 10 mai à Ibembo, et à qui avait été confié le poste d'Angu jusqu'au passage de l'avant-garde de Ponthier, était déjà descendu, malade, de Djabir.

* *

^{7 août 1891.} Le 7 août, Daenen quittait Engwettra pour Djabir, où ^{18 août 1891.} il arrivait le lendemain. Il y restait jusqu'au 18. Dès cette date il quittait Djabir pour Angu avec un chargement de trente pirogues. Jusqu'à son départ de l'Uele, Daenen assumera le service des pirogues de Djabir vers Bomokandi.

Mes convois (écrivit-il) comprenaient en moyenne trente pirogues, et les trois cents pagayeurs qui m'étaient nécessaires étaient renouvelés à peu près chaque jour.

(¹⁶) Suivant Hutereau : remplacé par son fils Beka ou Bika.

25 août 1891. Pour chacun de ces voyages, Daenen ne disposait que d'une escorte de cinq hommes.

Le 25 août il reprenait la route de Djabir, où il arrivait le 26, pour en repartir le 28, à la tête d'un nouveau convoi de pirogues à destination d'Angu, qu'il atteignait le 31 août 1891. 31 août au soir.

* * *

22 août 1891. Le 22 août, on apprenait à Bruxelles, par une dépêche lancée de San Thomé, qu'un correspondant non dénommé annonçait de Stanleyville, à la date du 30 juillet 1891 :

Kipanga-Panga (le traitant arabe chassé, comme nous l'avons vu, du bas Uele), accompagné de Mulder (?), est arrivé ici il y a cinq jours venant du Nyanza. Il annonce le retour d'Emin. Le Pacha, venant de Sankouri (?), s'est réuni, à Msoua, aux troupes de Selim. Avec un steamer et des pirogues ils sont allés ensemble à Wadelai. Omar Saleh, surpris par une révolte des Soudanais, a été tué avec trois mahdistes. Emin a établi son quartier général à Wadelai. Les chefs madi et bari lui ont fait leur soumission. Six mille défenses d'éléphants ont été retrouvées (dans les anciennes stations d'Emin) et vont être dirigées vers le Sud. Selim, avec le concours des troupes d'Emin, a mis les derviches en complète déroute devant Dufilé. Tous les anciens postes, Laboré, Dufilé, Kiri, Bedden, Redjaf et Lado, auraient été réoccupés; mais cette fois, c'est le drapeau allemand qui y flotterait.

De son côté, le « Reichsanzeiger », moniteur de l'Empire, écrivait :

Emin a passé du territoire allemand en territoire anglais; en quittant la sphère d'influence allemande, Emin a manqué à ses devoirs, et il aura seul à supporter la conséquence de cet acte (¹⁷).

(¹⁷) Le 19 novembre 1891, le même journal devait annoncer : « Le lieutenant Langheld écrit que le 19 juillet un homme de Karagwé est arrivé à Bukoba et a apporté la nouvelle qu'Emin s'était avancé jusqu'à l'Usongora, au Nord du lac Albert-Édouard. Là il s'était

CHAPITRE X.

ADHESION DE ZEMOI (SEMIO) A L'E. I. C.

Août 1891. Ce fut au début de ce mois d'août ⁽¹⁾ que Milz quitta Djabir, chargé par Van Kerckhoven de gagner au Nord-Est la résidence de Semio, sur le Bomu. Il devait tout d'abord répondre à l'appel du sultan, désireux de se mettre en rapport personnel avec les Européens; mais il devait aussi demander à Semio sa coopération à l'expédition qui devait atteindre le Nil. De plus, en contre-partie de la reconnaissance par Van Kerckhoven de la suzeraineté que Semio s'était acquise sous le gouvernement égyptien, sur les régions s'étendant du Bomu au Nord, jusqu'aux montagnes des Amadis au Sud, Milz devait solliciter du sultan l'établissement d'un poste au confluent Uele-Uerré, d'un autre en territoire de Nguma, sur l'Uerré; d'un troisième dans les montagnes des Amadis, postes qui serviraient les uns au ravitaillement, les autres aux transports de l'expédition.

Pour atteindre le Bomu, Milz suivit l'itinéraire ci-après, que nous donne la carte de Du Fief de 1898 :

Il quitta Djabir au début du mois, passa par Engambillo, Yomo, Gembélé, Engeretto, traversa la Bili en aval du confluent de l'Osso, atteignit Zuma, puis Binka, Zenza, Legada, traversa la Nduma, passa par Ngaki, traversa la Nebanda et arriva à Semio (Ras-el-Bomu), en aval de

joint aux hommes qui jadis avaient servi sous ses ordres, dans la Province équatoriale. Emin avait livré plusieurs combats victorieux ».

Le lieutenant Langheld ne s'expliquait pas sur la question de savoir si les dires de cet homme méritaient confiance. Des nouvelles directes d'Emin n'étaient pas arrivées à la côte.

⁽¹⁾ D'après Dejaiffe, Milz aurait quitté Djabir dès juillet, soit quelques jours après la concentration de l'expédition à Djabir (voir *Grande Chronique du Bomu*, p. 18).

I'Assa. Le Bomu franchi, Milz eut la surprise de voir arriver Semio à sa rencontre, à deux heures de marche de sa résidence.

Il avait (écrit Milz) massé sa garde d'environ quatre cents hommes sur deux lignes. Cette troupe était commandée par des officiers qui s'efforçaient d'imiter ceux des armées régulières. Au son des tambours et des trompettes, salués par des décharges de mousqueterie, les Belges furent conduits à l'emplacement qui leur avait été préparé et où quatre maisons, deux habitations pour blancs et deux casernes, avaient été construites à leur intention.

Dans la troupe de Semio se trouvaient soixante Soudanais de l'ancienne armée de Lupton.

Milz nous a tracé comme suit le portrait de Semio :

C'est un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne et assez corpulent, doué d'une physionomie très intelligente. Il rappelle l'aspect des fonctionnaires du gouvernement égyptien. Il a une grande distinction dans son attitude.

De son côté, Gustin, qui ne connut Semio qu'au cours de l'expédition du Nil, nous l'a décrit en ces lignes :

En 1891, Semio semblait avoir cinquante ans. Il ne savait ni lire ni écrire, mais avait un scribe arabe ou katip. Semio n'était pas quémandeur; il était au contraire d'une générosité vraiment désintéressée. Il saluait à la manière arabe le Blanc qu'il ne connaissait pas suffisamment; il prenait entre les mains celle qu'on lui tendait, la portait ensuite aux lèvres, puis au front et enfin à la poitrine, en prononçant avec recueillement le salut arabe. Quant à ceux qu'il connaissait mieux, il leur serrait chaleureusement la main entre les siennes, pendant que sa figure s'épanouissait sous un bon sourire.

A la proposition d'accompagner Van Kerckhoven jusqu'au Nil, Semio n'opposa aucune objection. Il alla même immédiatement jusqu'à faire acheter au Darfour, dont les marchands, en dépit des incursions mahdistes, étaient restés en rapport avec lui, du bétail pour l'expédition.

Pendant son séjour chez Semio, Milz reçut des émissaires de Tamboura « lui apportant de l'ivoire et des paroles de paix ». A cette occasion, Semio proposa d'entrer en relations avec Mbio (résidant à l'Est de Tamboura (Bahr-el-Ghazal).

Mais il fut décidé de remettre la chose à plus tard, quand l'expédition serait arrivée à la Dungu, bien que l'on sût que Ndoruma et Wando feraient obstacle à cette entrée en relations.

*
* *

Pendant ce temps, Van Kerckhoven a effectué un premier voyage de Djabir à Bima. En route, entre Angu et Bima, il a été attaqué par des riverains ababua.

Plus au Sud, le chef Engantchourou ferme la route aux Mobatti du Rubi, qui tâchent d'atteindre Bima pour y vendre leur ivoire. Le chef babua Sikito refuse même les cadeaux offerts par l'expédition.

Un détachement envoyé aussitôt par Van Kerckhoven est attaqué à Engantchourou.

Daenen, à ce moment à Angu, reçoit l'ordre de partir à la rescousse avec quarante hommes. Il passe par Bamangi, Gatanga et arrive à un endroit qu'on lui signale comme l'ancien camp du traitant Mirambo.

Je trouve (dit-il) des piquets de tentes : Vangèle, Milz et Mahutte ont campé ici (en décembre 1890).

A une étape plus loin, Daenen traverse la rivière Ugumbi, le lendemain une autre rivière non dénommée; le surlendemain il arrive à Engantchourou, où un chef mobatti lui apporte spontanément soixante-douze pointes d'ivoire.

Daenen ne pouvait s'attarder dans la région du Rubi. Il devait, en effet, avec une flottille de pirogues, reprendre au plus tôt la route de Bomokandi pour y relancer

Ponthier. Ce ne sera qu'après l'expédition de Ponthier contre les Arabes de la Makongo, comme nous le verrons plus loin (octobre), que, revenu à Bima, Daenen reprendra la campagne et infligera aux Ababua de l'entre-Bima-Rubi des pertes sérieuses qui mettront fin à l'hostilité de Sikito et de ses voisins.

* *

Ce fut pendant ce premier séjour à Bima que Van Kerckhoven reçut de Ponthier avis que ce dernier venait d'entrer en contact avec les traitants venus du Sud. Van Kerckhoven demanda à Ponthier de temporiser et d'attendre si possible son arrivée à Bomokandi, qu'il estimait ne pouvoir atteindre que fin octobre. Cependant, Van Kerckhoven s'empressa d'en faire tenir la nouvelle à Milz, qui se trouvait encore à la résidence de Semio. Il demandait à Milz de décider le sultan à joindre d'urgence ses forces à celles de l'expédition, lesquelles venaient de se heurter aux Arabes. Semio accepta et fit valoir pour la marche vers le Nil le conseil suivant : « ne pas s'avancer trop rapidement; on arrivera plus vite et plus facilement en stationnant de place en place. Quand la renommée de bonté et de justice des Européens aura précédé l'expédition, il n'y aura pas de difficultés à vaincre. »

* *

Septembre 1891. Pendant ce temps, Vande Vliet — désigné à Boma le 4 mai (1891) pour rejoindre l'expédition — arrivait dans l'Uele. Comme Gustin, il nous a laissé son journal de route.

12 sept. 1891. Le 12 septembre il arrivait à Ibembo et y trouvait un pli de Van Kerckhoven le désignant en qualité de chef de poste d'Engwettra. Il était dans cette station dès le

24 sept. 1891. 24 septembre.

A cette occasion, il nous donne, dans son journal, un

portrait d'Engwettra et la description du village de ce chef, que nous reproduisons ici à titre documentaire :

Engwettra est un homme de 35 à 40 ans, de taille moyenne, corpulent, imberbe. Il est vêtu d'un ample veston blanc et d'un pantalon arabe. Il porte des mocassins en cuir. Comme coiffure, un petit béret en tricot blanc. Il tient à la main le bâton de commandement. Dès le début de notre entretien, je suis frappé de l'expression peu agréable de sa physionomie et de son regard fuyant, qui inspire la méfiance. Il m'accueille bien, le sourire aux lèvres, me dit qu'il a capturé beaucoup d'ivoire pendant la dernière expédition qu'il vient de faire et qu'après un repos de trois à quatre jours il compte se remettre en marche dans une autre direction.

Son village trahit une forte influence arabe. Son habitation, située dans un endroit charmant, est entourée de bananiers et de grands arbres. Construite sur le modèle des maisons arabes, avec galerie à claire-voie, elle est tout entière en pisé, badigeonnée de blanc avec des arabesques en rouge, noir et brun. C'est la première construction de ce genre que je rencontre dans le pays.

CHAPTRÉ XI.

CONTRE LES ARABES DU RUBI.

20 sept. 1891. Van Kerckhoven, revenu à Djabir, réembarque le 20 septembre vers l'amont. Son convoi comprend soixante pirogues. Le 27 septembre il arrive à Bima et détache une forte patrouille vers le Sud, dans la direction du Rubi, car, en route, plus encore qu'à son précédent voyage, et jusqu'au confluent de la Bima, il a constaté les exactions des traitants arabes, qui ont dû effectuer de nouvelles incursions depuis que Vangèle et Milz y ont refoulé la bande de Mirambo, en décembre 1890.

Le détachement envoyé par Van Kerckhoven n'est pas revenu le 29. Daenen, encore à Bima, est envoyé à sa

octobre 1891. recherche le 3 octobre. Il le retrouve, après une marche de trois jours (6 octobre), dans des villages ababua, où les indigènes l'ont retenu pour se protéger contre les traîtants qui, du Sud, menacent la région.

Un petit poste de quelques soldats, sous le commandement d'un sergent noir, est installé au village du chef Woma, à trois étapes de l'Uele, à une étape à l'Ouest de Bima, à une étape au Nord de Majoropa (ce dernier village au Nord du Rubi).

CHAPITRE XII.

PONTHIER CONTRE LES ARABES DE LA MAKONGO.

Comme nous l'avons vu, après le 7 août (1891) Ponthier avait quitté Bima, suivi par voie de terre la rive sud de l'Uele, traversé la rivière à Siasi, pour continuer sur la rive nord sa marche par les villages azande de Borirurungu, de Bikwa-Dzabungu et enfin de Mangue; il s'arrêta à hauteur du confluent du Bomokandi. Là, et vraisemblablement grâce à la suggestion de Mangue, ennemi des Arabes, venus du Sud, il avait appris que l'hostilité régnait entre les tribus azande du Nord et celles du Sud de l'Uele. Cette hostilité avait été suscitée par les agissements des Arabes. Ceux-ci avaient obtenu l'alliance des sultans azande Zemoi et Kiravungu, dont les territoires étaient situés entre la rive droite du Bomokandi et la rive gauche de l'Uele pour entreprendre la conquête de la région au Nord de la grande rivière, occupée par les sujets de Mangue, Borongo et Gwei. Grâce à leurs pirogues, qui leur permettaient de fuir à la première alerte, les Bakango (ou Embatta) de Bibi et de Zogbo, vassaux de Mangue, avaient été moins éprouvés que les gens de l'intérieur.

Ces derniers, par leur attitude courageuse, étaient cependant parvenus, malgré les pertes qu'ils avaient subies, à empêcher les hordes arabes de s'établir chez eux.

D'après Mangue, les Arabes, pour atteindre son territoire, étaient partis de chez Bakengai le Zande, où ils occupaient un vaste camp dans l'angle sud, formé par le confluent du Bomokandi et de la Makongo, dans une huma (plaine) que les indigènes nommaient « dipala ». Sur le Bomokandi ils avaient occupé les îles en aval de la Makongo. Dans l'une d'elles, l'île rocheuse d'Yaou, se trouvait établi le Matamatam Seri. Sur la rive droite du Bomokandi ils avaient dévasté les territoires abarambo et azande et s'étaient installés à demeure en chefferie de Zemoi et de Kiravungu, ainsi que dans les îles de l'Uele échelonnées depuis le confluent du Bomokandi jusqu'en amont, vers le mont Angba, en territoire madi. Dans l'une d'elles, l'île Bima, située à hauteur du confluent de la petite rivière de ce nom qui traverse la région de Zemoi, campait Purukandu (¹), tandis que ses deux compères, Kamango et Tukutuku, restés sur la rive sud, avaient poussé à l'Est de Zemoi, jusqu'en chefferie de Mambanga le Barambo. Bien accueillis par ce dernier, ils s'y étaient établis et avaient installé au confluent de la petite rivière Naema une zériba d'où ils comptaient lancer des expéditions sur la rive nord de l'Uele. De là, poussant toujours vers l'Ouest, après avoir occupé la chefferie de Manzali sur la Sano, au Sud-Est du mont Angba, ils tentaient d'atteindre l'ancienne zériba égyptienne d'Hawash, située en chefferie de Suronga, sur la rive sud de l'Uele, à hauteur du confluent de la Gurba (rive nord) (²).

A ces indications ajoutons celles de Gustin, qui suivit

(¹) Le Couroukando de la relation de Ponthier.

(²) Au mont Kudunda, sur la rivière Amala, au Sud du poste actuel de Suronga.

d'assez près Ponthier. Elles nous font connaître des faits antérieurs à ceux que nous venons d'énumérer. Gustin écrit :

A quelques heures à l'Est du poste de Bima, je m'arrêtai chez le chef Kipa, fils de Wole, qui me dit : « Les agents du gouvernement égyptien avaient à peine quitté la région, que les Matamatamba, partis du Nepoko, atteignaient la rive sud de l'Uele, entre le Bomokandi et la Bima et même un peu en aval. Les Ababua leur résistèrent. Pour soumettre ceux-ci, les traitants s'étaient allié les Azande de Galia ⁽¹⁾ de la rive nord ».

Ces derniers événements se passaient donc entre 1886 et 1890.

Poursuivant sa route vers le poste de Bomokandi, Gustin apprit qu'un an auparavant (donc fin 1890), au delà du Bomokandi, les Arabes s'étaient fait de Zemoi et de Kiravungu des alliés pour passer sur la rive nord et y attaquer Mangue ⁽³⁾, Borongo ⁽⁴⁾ et Gwéi ⁽⁵⁾. Mais à peine arrivés sur cette rive (droite), les Arabes avaient été refoulés; craignant de devoir battre en retraite plus en deçà, vers le Sud, ils avaient alors choisi le confluent de la Makongo pour y installer un camp retranché.

* *

La première préoccupation de Ponthier était de frayer un passage à l'expédition Van Kerckhoven; il fallait donc agir au plus tôt pour déloger Purukandu de ses îles et Kamango et Tukutuku de la rive sud de l'Uele. Mais bien que disposant de cent soldats réguliers, Ponthier n'avait plus d'adjoint; au surplus, il ne pouvait, sans instructions formelles de Van Kerckhoven, s'écartier de l'Uele,

⁽³⁾ Mangue, fils de Gima, fils d'Eso, fils de Tombo (HUTEREAU, p. 212, et DE CALONNE, p. 66).

⁽⁴⁾ Borongo, fils de Boweli, fils de Zongo, fils de Ginda, fils de Mabenge (HUTEREAU, p. 152).

⁽⁵⁾ Gwéi, fils de Bodue, fils de Kambera, fils de Mange (HUTEREAU, p. 211).

seule route que devait suivre l'expédition pour atteindre le Nil, et, par conséquent, ne pouvait s'aventurer pour attaquer le camp de la Makongo, base des opérations arabes dans la région. Néanmoins, il pouvait compter sur l'aide d'irréguliers que lui fourniraient Mangue et ses frères et peut-être les chefs azande de la rive sud.

En attendant, Ponthier décida d'établir sans plus tarder une station qui commanderait le confluent Bomokandi-Uele. Il fonda d'abord un poste sur la rive nord, face au confluent du Bomokandi, dans une vaste plaine bordée au Nord et à l'Est par des proéminences boisées. Cet emplacement était mal choisi, à cause des crues subites de la rivière.

En conséquence, Ponthier reporta le poste à 2 km en aval, sur une hauteur boisée, à 200 m de la rive.

En attendant l'autorisation de Van Kerckhoven de remonter le Bomokandi pour attaquer le camp de la Makongo, et vraisemblablement sur la suggestion de Mangue, Ponthier décida d'utiliser la coopération que pourrait lui donner Kiravungu, dont le territoire, situé au confluent même du Bomokandi et s'étendant vers l'intérieur, constituerait un excellent point d'observation des allées et venues des traitants entre leur camp de la Dipala et l'Uele.

Kiravungu pouvait au surplus, comme Mangue, grossir d'un effectif d'irréguliers, armés surtout de lances, le contingent dont disposait Ponthier pour marcher bientôt sur le camp des traitants.

Approuvé par Ponthier, Mangue se rendit donc, dès le début de septembre, chez Kiravungu pour « sommer ce dernier d'aider l'Européen en participant à l'attaque projetée du camp de la Makongo. En cas de refus de Kiravungu, Mangue menaçait ce dernier d'incursionner en son nom personnel sur ses terres ». Kiravungu, qui, faute de moyens suffisants de défense, avait, comme

Zemoi, laissé passer et ravitaillé à travers ses territoires les bandes des traitants, accepta.

Il se rendit aussitôt en personne au camp de Ponthier, qui, explorant sur l'Uele, se trouvait à ce moment dans l'île Wenze, au confluent du Bomokandi. Pour contrôler et préciser les renseignements qu'il avait déjà recueillis, Ponthier l'interrogea sur la connaissance qu'il avait des incursions et des menées arabes dans la région.

Pour se blanchir aux yeux de Ponthier, Kiravungu affirma que, personnellement, il n'avait jamais été en rapport avec les traitants, dont il craignait le contact. Il savait que leurs principaux chefs s'appelaient Kolokando (Purukandu), Seri et Kamango. Ils avaient comme auxiliaires et chefs de bandes deux Noirs, tatoués, anthropophages, qu'ils dénommaient respectivement Bokusu et Boputu. Les traitants occupaient les îles du bas Bomokandi et aussi celles situées dans l'Uele, en amont de l'île Wenze, et notamment l'île Bima, à hauteur du confluent de la petite rivière de ce nom coulant en territoire de son frère Zemoi. Kiravungu confirmait ainsi les données déjà recueillies.

Ponthier lui demanda enfin s'il pouvait le guider et joindre ses lanciers aux soldats de l'État, pour attaquer bientôt le camp de la Makongo. Kiravungu réitéra la promesse qu'il en avait faite à Mangue.

Au cours de cet entretien de l'île Wenze, fut-il question de la collaboration possible de Zemoi, frère de Kiravungu ? Le témoin, dont nous tenons les indications ci-dessus, n'en fait aucune mention dans l'interrogatoire auquel il se soumit à ce sujet en 1934⁽⁶⁾. Mais nous

(7) Nous devons ces renseignements à l'amabilité du R.P. Dockx, O.P., qui, à ma demande, se livra en 1934 à une enquête à ce sujet. Bandia, fils de Kiravungu (interr. du 8 décembre 1934), déclarait en 1934 qu'il était palanga, c'est-à-dire adolescent, à l'époque où Junker (1883) traversa du Nord au Sud le territoire barambo pour se rendre en chefferie Bakengai. En 1891 il avait donc environ vingt-cinq ans.

savons, notamment par la relation d'Hutereau (⁷), que la situation de Zemoi vis-à-vis des Arabes rendait sa collaboration moins aisée à obtenir que celle de son frère.

Dès l'arrivée de Purukandu, Zemoi l'avait accueilli pour s'en servir à des fins politiques. Son but était d'occuper les territoires de son voisin, Avungura, fils de Boso (⁸). Au cours d'une rencontre avec Zemoi, Boso avait trouvé la mort. Mais le succès de Zemoi n'était pas assuré : les indigènes soutenaient maintenant les droits d'Avungura, fils de Boso, et tenaient la campagne. C'est pourquoi Zemoi n'avait pas hésité à accueillir chez lui comme allié Purukandu dès son arrivée (⁹). Il n'en fut pas moins lui-même la victime des traitants, car il devait bientôt déclarer à Gustin que les Arabes lui avaient imposé de les aider à passer sur la rive nord de l'Uele, pour pénétrer en territoire de Mangue et de ses voisins et, de là, atteindre l'Uerré. Il s'était vu de même contraint de livrer aux traitants tout son ivoire et le produit de ses plantations. Son fils, Bangoy, installé plus à l'Est, avait d'abord refusé de se soumettre, mais sur les instances de Zemoi il dut s'incliner. Les Arabes lui firent payer son retard en ivoire, vivres et esclaves.

Accord conclu avec Kiravungu, Ponthier prit immédiatement l'initiative de déloger les traitants des îles de l'Uele.

11 sept. 1891. Dès le 11 septembre Purukandu était chassé de l'île Bima. Nous ne possédons aucune relation de ce premier succès. Nous savons seulement que dix Arabes restèrent sur le carreau. Les autres, avec à leur tête Purukandu, prirent la fuite, gagnèrent la rive sud et, à travers le

(⁸) HUTEREAU, p. 24.

(⁹) Boso, fils de Galia, fils de Mangue, fils de Tombo (voir HUTEREAU, p. 209).

(¹⁰) Kana, sur l'ordre de Tikima, son père, avait réinstallé Boso sur la rive sud de l'Uele, dans un petit territoire occupé momentanément par Galia, père de Boso (voir HUTEREAU, p. 241).

territoire de Zemoi et des Abarambo, au Sud de ce dernier, gagnèrent le camp de la Makongo.

* * *

Dès que Tukutuku et Kamango, installés à l'Est, chez les Abarambo, apprirent, soit directement de leurs chefs, soit par les rumeurs indigènes, l'échec de Purukandu, ils décidèrent de déguerpir à leur tour, abandonnant ainsi les territoires abarambo s'étendant de la chefferie de Mambanga, voisin de Zemoi, à celle de Manzali, sur la Sano.

Du coup, toute la rive sud de l'Uele entre le Bomokandi et la Sano allait être débarrassée des traitants; mais ceux-ci ne mirent aucune hâte à décamper; comme nous le verrons, ils ne devaient arriver au camp de la Dipala que plus de vingt-quatre heures après que Ponthier s'en était rendu maître.

Mambanga ne crut pas devoir les accompagner. Il resta sur place, pour devenir bientôt avec son voisin du Sud, Bazingbano, rallié comme lui aux Arabes, un obstacle à la marche en avant de l'expédition Van Kerckhoven.

* * *

4 octobre 1891. Le 4 octobre Vande Vliet remettait la station d'Engwetra au sous-officier Lens, pour gagner Djabir, où il reprenait momentanément la direction du poste au Dr Van Campenhout.

Comme d'Engwetra, il nous donne maintenant le portrait de Djabir :

En octobre 1891, le Sultan était un homme d'une quarantaine d'années, assez corpulent et d'une taille au-dessus de la moyenne. Il est imberbe, sa figure ronde est marquée au front d'une ligne verticale de tatouages pointillés. Il portait une belle chemise en toile blanche, dont il avait mis le plastron par derrière, une large culotte arabe, des mocassins en cuir jaune-

et un chapeau de paille couvert d'une coiffe blanche. Le petit doigt de sa main gauche était orné d'une bague chevalière en argent. Il était poli et se présentait assez bien.

Djabir avait comme homme de confiance Dahia, qui antérieurement avait parcouru avec lui le Soudan et avait connu Gessi, Junker, Emin et Lupton.

Vande Vliet nous décrit ensuite la station de Djabir :

Vaste corps de bâtiment en briques rouges, élevé sur voûtes et entouré d'un mur flanqué de deux tourelles ou bastions du côté de la rivière. Cette construction, qui a demandé une année entière de travail, sert de logement au commandant de la zone, au chef de la station et au médecin. En ce moment, c'est le Dr Van Campenhout qui remplit à lui seul ces trois fonctions et qui a poursuivi l'œuvre commencée par Dejaiffe.

A gauche du bâtiment principal, une habitation en pisé contient une chambre pour un agent européen, une salle à manger et un magasin. Plus loin, toujours au bord de la rivière, une autre maison en pisé est réservée à l'inspecteur d'État (Van Kerckhoven) quand il vient à la station. Un peu en arrière, un vaste magasin sert d'entrepôt pour les provisions et les marchandises. A deux cents mètres sur la droite s'élèvent de grands hangars et un four pour la confection des briques. L'atelier de menuiserie et la scierie se trouvent au bord de l'eau. Derrière le bâtiment principal, une vaste plaine carrée a été aménagée pour les rassemblements de la troupe. Elle est bordée de bananiers, qui cachent les casemates des soldats, établies sur deux rangées, distantes l'une de l'autre de vingt mètres. Un jardin potager, où se rencontrent tous les légumes d'Europe, est en plein rapport. Il y a en outre des plantations de bananiers et de papayers, des champs de manioc, de maïs et de riz; tout cela entrecoupé de larges avenues.

Djabir est la plus belle station que j'aie rencontrée dans le Haut-Congo; elle est saine et la fièvre y est peu commune.

8 octobre 1891. Le 8 octobre le Dr Montangie, de la Kéthulle, Lousberg, Gustin (Firmin) et Buzon quittaient Djabir pour rejoindre Van Kerckhoven à Bima.

* * *

Les ordres de Van Kerckhoven autorisant Ponthier à marcher sur la Makongo ne durent parvenir au poste de ^{octobre 1891.} Bomokandi que vers le 15 octobre au plus tôt, car nous constatons que Ponthier, secondé par Mangue et Kiravungu, ne se mit en route que le 26 octobre au matin, tandis que Daenen, arrivé de Bima avec un convoi de pirogues, à une date que nous ne pouvons préciser⁽¹⁰⁾, remontait déjà le Bomokandi, pour rejoindre à la Makongo le contingent par voie de terre. La concentration de la colonne partant par voie de terre s'était faite aux environs immédiats du village de Kiravungu, situé alors, comme l'indique la carte de Gustin, à proximité de la rive droite du Bomokandi, à deux heures de marche en amont du confluent.

On suivit à marches forcées un sentier à peu près parallèle à la grande rivière. En route, la colonne se grossit d'une foule d'Abarambo armés. (Daenen en évalue exagérément, semble-t-il, le nombre à quatre mille.)

^{octobre 1891.} Le 27, la nuit tombant, on débouchait sur le Bomokandi, à hauteur du village qu'occupait en 1934 Linza-Linza, capita du chef Boda, à l'endroit même où Purukandu et sa bande avaient traversé la rivière. Kiravungu, Mangue et leurs hommes, favorisés par l'obscurité, allèrent se poster à la rive sur une éminence qui donnait vue sur le camp arabe, situé, comme nous l'avons dit, dans la « huma dipala », à l'angle sud du confluent Bomokandi-Makongo. Les réguliers de Ponthier, des Mobengués, assaillirent le camp à coups de feu et passèrent la rivière. Les Arabes, croyant n'avoir affaire qu'à un faible détachement, furent surpris. Ils résistèrent à peine et prirent la fuite. Ponthier, Daenen, Mangue et

(11) Daenen, d'après ses notes, aurait mis quatre jours pour effectuer le trajet Bomokandi-poste à la Makongo. Cette indication semble à elle seule attester que Daenen fit bien la route par voie d'eau avec tout son convoi de pirogues. Il avait donc devancé de deux jours le départ de Ponthier de Bomokandi, ou, si l'on veut, de Kiravungu.

Kiravungu pénétrèrent dans le camp. Pendant que les gens de Mangue et de Kiravungu et les Abarambo, qui, en route, avaient grossi la colonne, se mettaient à la poursuite des Arabes, les Mobengués de Ponthier éteignaient l'incendie des cases et des magasins que venaient d'allumer les fuyards. Ils sauvèrent ainsi du désastre dix tonnes d'ivoire et de grandes quantités de riz que Daenen put diriger dès le lendemain, par voie d'eau, sur Bomokandi. On trouva dans le camp deux cent cinquante esclaves que les traitants n'avaient pu entraîner dans leur fuite. Ces malheureux étaient attachés deux à deux à l'aide d'une barre de fer, terminée par des anneaux fermés au marteau⁽¹¹⁾. Ceux qui étaient originaires de la région furent remis en liberté. Les autres consentirent à s'enrôler dans l'expédition Van Kerckhoven.

Dans le camp, ou au début de la poursuite, un Arabe fut fait prisonnier. Ni la relation de Ponthier, ni celle de Gustin, ni celles des indigènes interrogés en 1933-1934 ne nous font connaître son nom. D'après les notes fort incomplètes de Daenen, nous croyons qu'il est question d'Ismail, qui fut dirigé sur les Falls par la voie du Bomokandi, de l'Uele, de la Likati et du Rubi.

28 octobre 1891. Le lendemain, 28 octobre, arrivaient au Bomokandi Kamango et Tukutuku, qui avaient quitté les territoires de Mambanga, Manzali et consorts, pour relancer Purukandu à la dipala. En route s'était joint à eux le chef barambo Nengili (clan Biliforo), leur allié. Mais la bande ignorait que les Européens l'avaient devancée et déjà avaient emporté le camp. Aussi n'arriva-t-elle que pour se heurter aux soldats de Ponthier qui gardaient le passage de la rivière à hauteur de l'actuel village de Linza-Linza. Se repliant aussitôt, elle fit un crochet et tenta de franchir le Bomokandi plus au Sud, au « panga » (grand

(12) Relation de Ponthier.

rapide), au confluent de la Sese (⁽¹²⁾). Mal lui en prit. Nengili fut tué au moment où il tentait de passer la rivière. Kamango et Tukutuku disparurent vers le Sud.

Quelques jours plus tard, fin octobre, on apprenait à Bomokandi et à Bima que les Arabes venaient de subir deux échecs en région babua : le chef babua Sikito avait battu le traitant Purukandu sur la route de retraite de ce dernier, de la Makongo vers l'Aruwimi; la rencontre eut lieu sur la haute Bima (en territoire montagneux, d'après Gustin).

On racontait même que Purukandu et presque tout son monde avaient été tués.

Quelques jours après on apprenait encore à Bomokandi et à Bima que Sikito avait détruit une deuxième colonne qui marchait contre lui.

A la même époque (fin octobre), Ponthier était informé à Bomokandi qu'une bande de Matamatamba avait tenté, sous les ordres de Tukutuku, de refluer de la haute Makongo vers le Nord-Est, chez les Abarambo de la vallée du Bomokandi, mais en avait été immédiatement refoulée.

* * *

ctobre 1891. Au cours de ce mois d'octobre, on apprenait à Bruxelles, contrairement aux nouvelles reçues en mai, juin et août, annonçant qu'Emin s'était réinstallé dans son ancienne province de l'Equatoria, que le capitaine Lugard, après avoir reçu la soumission du roi de l'Uganda à l'I.B.E.A., avait poussé au Nord-Ouest; à Kavalli il avait trouvé les anciennes troupes d'Emin, qu'il avait enrôlées, puis avait gagné le Bahr-el-Djebel et atteint Wadelai.

Il se trouvait donc sur la rive gauche du Nil, dont l'expédition Van Kerckhoven visait l'occupation.

(¹³) C'est à cet endroit que Junker avait traversé le Bomokandi pour se rendre chez les Abarambo de la région d'Amadi, chez Bakengai le Zande.

Cependant, toute la bande de Purukandu ne s'était pas dirigée vers le Sud. Une partie avait fui vers l'Ouest, dans l'entre-Bomokandi-Bima, et s'était arrêtée à la frontière méridionale de la chefferie de Bori.

*
* *

22 octobre 1891. Dès le **22** octobre, vande Vliet, en compagnie de Raynaud, quittait Djabir pour Bima, en pirogue. Ils y arri-

4 nov. 1891. vaient le **4** novembre et y trouvaient Van Kerckhoven, de la Kéthulle, le D^r Montangie, Buzon, Gustin (Firmin) et Lousberg, qui avaient quitté Djabir le **8** octobre.

Daenen, revenant de Bomokandi, y arrivait à son tour
9 nov. 1891. le **9** novembre et Henrard le **13**.

A ce moment, de la résidence de Semio, Milz envoyait à Van Kerckhoven un courrier lui annonçant que l'alliance de Semio était chose acquise.

Suivant de près Van Kerckhoven, de la Kéthulle et Buzon, Vande Vliet, Gustin et Raynaud quittaient Bima
14 nov. 1891. le **14** novembre, par voie de terre, en destination de Bomokandi.

En route, Gustin recevait chez Mande la visite de Bori, qui lui demandait de l'aider à attaquer les fuyards de la Makongo, attardés sur ses terres. Mais Gustin, attendu à Bomokandi, ne pouvait interrompre sa marche. Peu après on apprit que la bande qui menaçait Bori avait passé la haute Bima pour prendre, vraisemblablement comme Purukandu, la route des Falls.

*
* *

25 nov. 1891. Le **25** novembre, Milz, accompagné de Semio et des troupes de ce dernier (six cents soldats et cinq cents porteurs), arrivait au camp de Bomokandi.

On s'attendait à recevoir également à ce moment Sasa, dont les territoires étaient situés au Sud de ceux que commandait Semio. Mais Sasa ne se présenta pas à Bomokandi.

En conséquence, il fut, sans plus attendre, déclaré déchu de ses droits de suzeraineté sur les territoires confinant à la Makua, c'est-à-dire sur les territoires azande qu'il avait conquis au Sud de sa chefferie héréditaire. Les dits territoires furent en conséquence confiés à Semio.

* *

A cette date, le chef zande Guima (¹), qui, jusqu'alors, s'était montré favorable à l'Européen, envoyait deux hommes porteurs d'un courrier à Semio, dont il venait d'apprendre l'arrivée à Bomokandi; il lui proposait de s'entendre avec quelques tribus voisines pour fondre, à la faveur de la nuit, sur le premier détachement qui passerait par ses terres. Ce premier détachement que Guima voulait anéantir était composé de cent hommes conduits par Gustin, Raynaud et Vande Vliet.

Semio s'empressa d'aviser Van Kerckhoven, qui venait d'arriver à Bomokandi avec de la Kéthulle et Buzon, de cet audacieux complot et de lui livrer les deux émissaires.

Van Kerckhoven dépêcha aussitôt un courrier à la rencontre de Gustin, en route de Bima à Bomokandi.

Après avoir franchi l'Uele à Siasi (écrit à ce propos Gustin), nous allâmes camper (rive nord) dans un petit village du chef Lia, vassal et neveu de Guima. Ce dernier, qui était à ce moment dans une localité voisine de notre campement, nous fit annoncer son arrivée pour le lendemain matin. Nous ne vîmes rien de suspect dans cette manière de faire, qui est en général celle des chefs indigènes. Ce ne fut que vingt-quatre heures après que nous avions traversé le territoire du traître que nous recevions le courrier de Van Kerckhoven.

Pour mettre Guima à la raison, Semio décida de partir lui-même avec quelques hommes.

décembre 1891. Le 4 décembre, on apprenait que Semio avait dû livrer combat à Guima, que celui-ci était tombé dans la bataille, que son fils, ses femmes et son neveu Lia avaient été faits prisonniers.

7 décembre 1891. Semio rentrait à Bomokandi le 7 décembre, amenant avec lui Lia comme prisonnier.

* * *

Au début de décembre, le chef arabe Kamango réapparaissait vers la haute Makongo, aux confins de la chefferie de Bakengai. Il faisait répandre la nouvelle, jusque dans l'entre Bomokandi-Uele, de la prochaine arrivée d'un fort détachement arabe envoyé des Falls par Saïd (peut-être le Saïd ben Abedi, un des chefs de bande de Kibonghe⁽¹⁴⁾). Ce détachement devait suivre une route directe, non celle du Nepoko.

Contrairement à l'effet attendu, la nouvelle décida les chefs voisins à se déclarer partisans et alliés de l'Européen.

Des villages bakango (pagayeurs embata), qui avaient d'abord suscité maintes difficultés à l'expédition Van Kerckhoven, en refusant d'assumer le transport des charges, s'empressèrent spontanément de ravitailler la colonne en allant acheter des vivres chez les riverains ababua.

Seul le chef barambo Bazingbano, acquis aux Arabes, fit courir le bruit qu'il refuserait de se soumettre. Il tenta même, mais en vain, de rejoindre les traitants chassés de la Makongo, tentative qui n'aurait pu réussir, car Bazingbano et ses gens auraient dû, pour ce faire, traverser, au Sud du Bomokandi, les chefferies azande de Bakengai et de Kama, où ils eussent été immédiatement refoulés, sinon massacrés.

Comme nous le verrons bientôt, il devait entrer en lutte ouverte avec l'expédition dès que celle-ci passerait en territoire barambo.

(14) Voir revue *Congo* : « Souvenirs de l'Uele : Emin Pacha » mars 1933.

Le bas et le moyen Bomokandi, la Bima, la Makongo et la Pokko étaient définitivement débarrassés des traîtants venus des Falls.

* *

Au début de décembre 1891 on apprenait à Bruxelles, par le *Berliner Tageblatt* du 3 décembre, la confirmation des nouvelles annoncées en août; l'affirmation était catégorique :

Emin a rejoint sur les bords du lac Albert ses anciens soldats; il dispose donc de 9.000 hommes (!), y compris son escorte, 1.500 fusils se chargeant par la culasse et 8.000 fusils se chargeant par la bouche. En septembre 1891, le bruit s'était répandu de l'arrivée d'Emin dans l'Est africain; Lugard se portait à sa rencontre avec 300 réguliers et 700 auxiliaires; mais ses soldats soudanais auraient déclaré ne pas vouloir tirer sur le Pacha et ses hommes.

De son côté, la *Norddeutsche Algemeine Zeitung*, à la même date, disait qu'une dépêche de Lugard et une autre de Stuhlmann annonçaient qu'Emin et ses hommes (cinq cents) s'étaient réunis à Selim, mais pour stationner au Sud du lac Albert.

*
* *

La situation à Bomokandi étant réglée, le dispositif de marche arrêté, Van Kerckhoven décidait que l'expédition reprendrait immédiatement la marche vers l'amont.

Les détachements partiraient dans l'ordre suivant :

1° Par voie de terre : Ponthier, Gustin, Montangie, Semio, avec le gros des troupes régulières et les hommes du Sultan;

2° Par voie d'eau : Van Kerckhoven, Milz, Vande Vliet, avec un convoi de douze pirogues chargées d'approvisionnement.

de la Kéthulle et Buzon devaient momentanément rester à Bomokandi pour assurer le service du poste, celui sur-

tout de l'évacuation des charges, dont le transport, de Djabir à Bomokandi, restait confié à Daenen, qui, en outre, venait d'être commissionné en qualité de chef de zone Rubi-Uele, en remplacement du D^r Van Campenhout. Il avait donc la surveillance administrative des stations de Djabir, Angu, Bima, Engwettra et Ibembo.

CHAPITRE XIII.

MARCHE DE L'EXPEDITION VAN KERCKHOVEN, DE BOMOKANDI A AMADIS.

12 décembre 1891. Le 12 décembre Ponthier, Gustin, Montangie, Semio et leurs gens quittaient Bomokandi.

Gustin, dans ses notes, nous a laissé la description suivante de la marche des troupes de Semio :

La force armée de Semio était divisée en unités comprenant environ cinquante hommes; chacune d'elles était composée d'un officier, d'un porte-drapeau, d'un sonneur de trompe, d'un sonneur de cloche, puis de fusiliers. Les tambours et les clairons faisaient le plus souvent partie de l'escorte du Sultan.

En temps de guerre, la troupe se doublait de lanciers qui portaient les bagages et les vivres.

Il y avait aussi des sous-officiers. Les officiers recevaient directement les ordres de Semio et lui faisaient rapport personnellement. Semio les recevait, assis sur une chaise indigène; les officiers se groupaient autour de lui en demi-cercle, en s'asseyant sur des nattes. Beaucoup de ces officiers étaient des membres de sa famille; il y avait également des Soudanais.

En pays ami on marchait en colonne unique; en pays ennemi, en trois colonnes.

La colonne Ponthier-Gustin-Semio suivit une route côtoyant l'Uele en territoire de Kiravungu et de Zemoi.

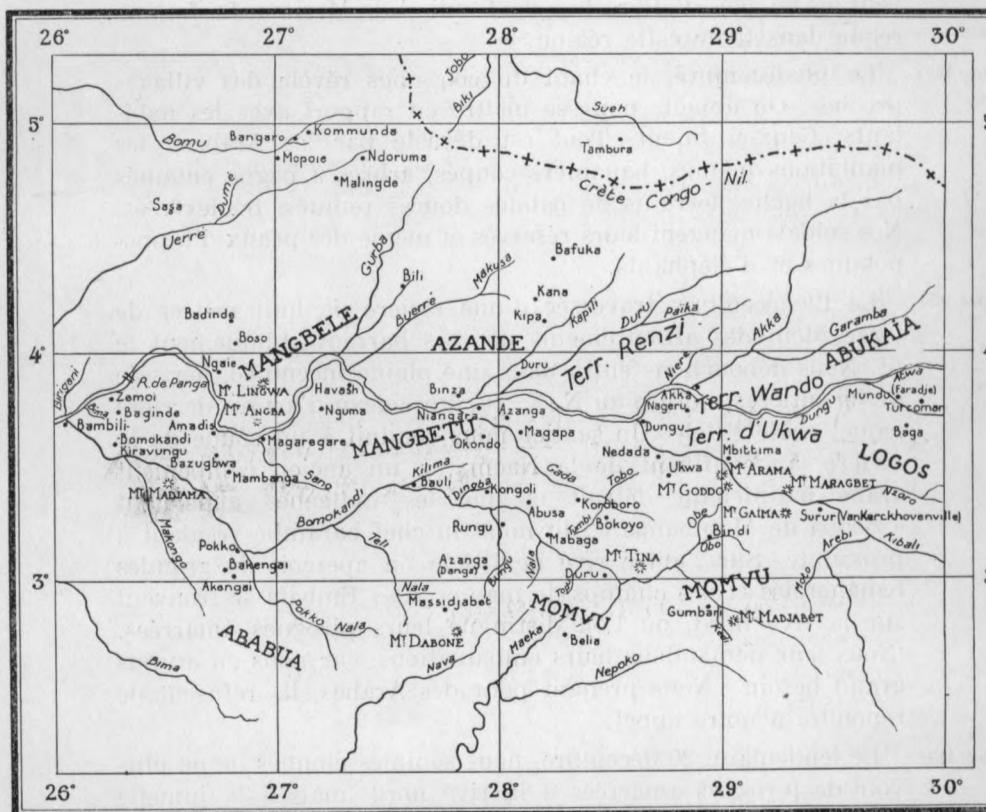
A huit heures à l'Est de Zemoi (écrit Gustin), nous arrivons au village de son fils Bangoy, puis traversée de l'Aka; à une

demi-lieu de là on entend le bruit des chutes dites de « Panga » (Uele). La route part ensuite dans la direction E.-S.-E., s'écartant ainsi de l'Uele et pénétrant en territoire barambo, on passe à Gavarnakoie; au Sud du sentier que l'on suit se trouvent les villages de Poroshie, de Tendi et de Merima. La famine règne dans toute cette région.

Dembre 1891. Le 18 décembre, le chant du coq nous révèle des villages proches. On appelle pour se mettre en rapport avec les habitants. Ceux-ci fuient. Tout est dévasté par les Arabes : les plantations mêmes, bananiers coupés, arbres à pagne entamés par la hache, terrains de patates douces remués, bouleversés. Nos soldats mangent leurs réserves et même des peaux d'hippopotames et d'éléphants.

Dembre 1891. Le 19 décembre, traversée d'une rivière de huit mètres de large, dont des affleurements de rocs barrent obliquement le lit. Nous débouchons enfin dans une plaine incendiée, hérissée de termitières, bordée au N.-E. par un rideau d'arbres derrière lequel coule l'Uele. Un sentier nous conduit à un coude de la rivière, au confluent de la Naema, à un ancien campement arabe maintenant détruit et que les indigènes appelaient « zériba de Mambanga », du nom du chef barambo résidant à proximité. Sur l'autre rive de l'Uele on aperçoit de grandes bananeraies et des champs de manioc. Des Embata se trouvent sur la rive nord, où l'on distingue leurs pirogues amarrées. (Nous leur demandons leurs embarcations, car nous en aurons grand besoin.) Nous prenant pour des Arabes, ils refusent de répondre à notre appel.

Dembre 1891. Le lendemain, 20 décembre, nous sommes étonnés de ne plus voir de pirogues amarrées à la rive nord; mais à la jumelle nous distinguons, sous les charmilles, une épave de pirogue. On décide d'aller la chercher. Mais comment ? On fait un radeau qu'on met à l'eau à cent mètres en amont du poste. Deux soldats armés y prennent place; mais l'équilibre fait défaut. Ils se couchent à plat ventre dans le sens de la longueur, chacun d'un côté, le fusil chargé. Bientôt on ne voit plus que six têtes et deux fusils. Pendant ce temps, les Embata de la rive nord se rassemblent, armés de lances et de flèches. Pour les effrayer et permettre au radeau d'accoster, nous tirons de la rive sud. Les Embata fuient. Le radeau aborde et revient une heure après avec la pirogue. Mais l'épave est en piteux état. On la coupe en deux, on la radoube avec de l'argile et des



EXPÉDITION VAN KERCKHOVEN

pagnes d'écorce. On peut y faire monter sept hommes au plus. Le soir même nos gens s'en servent pour descendre dans des villages embata et s'y ravitailler. Ils reviennent avec deux pirogues en bon état.

décembre 1891. Le lendemain 21, Gustin se sert de l'embarcation pour descendre l'Uele avec quelques hommes. Aussitôt six pirogues quittent la rive droite et tentent de l'envelopper. Gustin laisse approcher. Tir d'enfilade. Fuite des pirogues. On en capture trois.

Ponthier et quelques hommes embarquent immédiatement à la rencontre du chef de l'expédition, attendu pour le jour même. Le soir, en effet, Van Kerckhoven abordait au camp avec sa flottille.

* *

Voyons comment s'était effectué le voyage par eau de Van Kerckhoven.

Celui-ci, Milz, Vande Vliet et leur flottille (cent vingt-cinq hommes) avaient embarqué pour l'amont et remontaient l'Uele pour s'arrêter le soir à la chute de « Panga ». La navigation se poursuivit sans incident pendant les trois jours suivants.

décembre 1891. Le 18 on apprenait que Ngaie (¹), sur la rive nord, était sur le point d'attaquer la flottille.

Le lendemain les riverains déclarèrent que ces bruits étaient sans fondement.

décembre 1891. Le 20, des indigènes, cette fois de la rive sud (Abarambo), se montraient hostiles; les gens de Van Kerckhoven mettaient pied à terre; aussitôt les indigènes prenaient la fuite.

(¹) Ngaie, fils de Berisango, fils d'Eso (voir DE CALONNE, p. 66). Les Amadis du Nord avaient demandé au chef de l'expédition de passer sous l'autorité de Semio, ce qui leur avait été accordé. Mais Ngaie et Gmanda, Azande de l'Ouest, n'avaient pas accepté cette décision. De là leur hostilité contre l'expédition.

Le soir on atteignait le point le plus septentrional de la boucle que forme l'Uele et, pour éviter toute surprise, on campait dans une île.

Le lendemain 21, le passage de la flottille attirait sur la rive des Abarambo armés, crient et menaçant d'attaquer.

22 décembre 1891. Enfin, le 22, on aperçut sur la rive sud un petit détachement de soldats réguliers faisant signe d'accoster. Le détachement avait été envoyé par Ponthier pour annoncer à Van Kerckhoven que Ponthier, Gustin, Montangie, Semio et leurs hommes étaient déjà installés un peu en amont, au confluent de la rivière Naema. Peu après, à 14 heures, Ponthier lui-même descendait la rivière à la rencontre du chef de l'expédition.

Le soir, tout le monde débarquait au nouveau poste, qu'on baptisa du nom des « Amadis », dont le territoire se trouvait sur la rive droite de l'Uele, face à la station.

*
* *

28 décembre 1891. Le 28 décembre on commençait la construction de la zériba du poste.

Le lendemain, 29, arrivaient aux Amadis des émissaires azande annonçant que des Matamatamba avaient envahi la région située au delà du moyen Bomokandi et s'apprétaient à passer la rivière. Des traitants venus du Nepoko étaient installés chez Azanga le Mangbetu. Ils avaient, de là, poussé vers l'Ouest, en chefferie zande de Kana. Une zériba était installée chez les Aumale (Mangbetu), une autre chez les A-Maiogo, près de la chefferie de Kana.

30 décembre 1891. Dès le lendemain 30, quittaient Amadis pour le Sud : Semio avec son contingent et Bodué, fils de Semio; Van Kerckhoven, Ponthier, Milz, Montangie, Gustin, Lousberg, Raynaud.

Ne restaient au poste que Vande Vliet, Henrard et Soliman, l'interprète.

On marcha pendant huit heures en trois colonnes, pour

éviter toute embuscade de la part des Abarambo de Basingbano, qui avait annoncé qu'il attaquerait l'expédition. Ce chef avait avec lui tous les A-Menia.

Quand on atteignit le village de Basingbano, celui-ci avait disparu. On le rechercha, mais en vain, pendant deux jours.

* * *

^{1892.} Le 1^{er} janvier 1892, Van Kerckhoven, Milz, Ponthier, Montangie, Gustin, Lousberg, Raynaud, Semio, Bodué atteignaient le Bomokandi, à l'embouchure de la rivière Mbe, en face d'une île habitée, à une bonne journée de marche du point où l'avait atteint Junker en 1881 (²).

Passé sur la rive gauche du Bomokandi, Van Kerckhoven reçoit la visite de Koruba (³), frère d'Akengai, qui se fait l'interprète du bon accueil que réserve son frère à l'expédition; mais il ne souffle mot sur la présence des Arabes dans son territoire. Par contre, X... (⁴), autre frère d'Akengai, est très loquace au sujet des traitants, mais les indications qu'il donne seront bientôt retrouvées.

Il s'offre même à guider l'expédition à travers la chefferie d'Akengai; mais Van Kerckhoven désire ne pas pénétrer plus avant dans ce territoire, convaincu qu'il s'agit de dépister ailleurs, plus au S.-E., les traitants.

En conséquence, du confluent de la Makongo, Van Kerckhoven décide de remonter la rive droite du Bomokandi pour atteindre le confluent de la Mpoko et s'aboucher avec Kana (⁵) et son fils Lemu.

^{janvier 1892.} Le camp de la Makongo est levé le 8 janvier; mais ce même jour, Ponthier, malade, doit quitter l'expédition. Il redescendra le Bomokandi pour gagner Bima et Djabir.

(²) Voir « Souvenirs de l'Uele », revue *Congo*, Junker, par L. LOTAR.

(³) Le Koroba de DE CALONNE, p. 76.

(⁴) Non identifiable suivant la relation de Milz.

(⁵) Frère de Bakengai.

9 janvier 1892. Le 9 janvier on entre en territoire barambo, où l'on est bien accueilli de village en village.

10 janvier 1892. Le 10 janvier on campe entre le mont Madjema et la Mpoko. C'est là que Van Kerckhoven reçoit Bangoya (⁶), qui vient se plaindre de ses deux voisins : Kana à l'Est et Akengai à l'Ouest. La vérité est que, mal vu de ses propres sujets, à cause de son caractère tyrannique et fantasque, il est devenu vassal de Kana, puis s'est vu dépouiller par celui-ci à la suite des intelligences qu'il a nouées avec les Arabes. En outre, Bangoya a volé des femmes à Akengai. Il vit dès lors en proscrit au milieu des Abarambo, pour se soustraire à la vengeance de ses frères.

D'autre part, ses relations avec les traitants ne sont pas douteuses : il avoue que Kamango lui a donné un fusil et un pistolet d'arçon. On lui fait dire ce qu'il connaît de la présence actuelle des Arabes dans la région. Il déclare qu'ils ont pénétré en territoire de Kana, mais que depuis trois mois ils se sont retirés, c'est-à-dire depuis l'époque où, battus au confluent de la Makongo, ils ont reflué vers le sud, vraisemblablement vers le Nepoko.

12 janvier 1892. Le 12, Akengai en personne arrive à la Mpoko, au camp de Van Kerckhoven. On l'interroge. Il confirme les dires de Bangoya relatifs à la retraite des Arabes. Puis il expose le but de sa visite : il demande à Van Kerckhoven de pouvoir incorporer à sa chefferie les Abarambo voisins (rive sud du Bomokandi), moyennant quoi il s'engage à résérer à l'État tout son ivoire. Mais l'ivoire qu'il apporte est peu important ; il prétend n'avoir pas eu le temps de tout réunir. Van Kerckhoven marque son accord quant à l'annexion à sa chefferie des Abarambo, mal organisés, de la rive sud, mais à condition que l'ivoire soit fourni et qu'Akengai reconnaîsse en toutes matières l'autorité de l'État.

(⁶) Le Bangaw de DE CALONNE, p. 96, frère de Bakengai et de Kana.

janvier 1892. On attend aussi l'arrivée de Kana. Comme ce dernier ne se présente pas, Van Kerckhoven lui dépêche, le 13 janvier, des messagers pour lui signifier qu'on ne pénétrera pas dans son territoire, pour ne pas l'effaroucher, d'autant plus que les Arabes se sont retirés vers le Sud; cependant, il faut qu'il se présente pour faire acte de soumission. Van Kerckhoven ne l'attendra que jusqu'au 16. Trois jours s'écoulent et Kana ne se présente pas. En conséquence, Van Kerckhoven décide de reprendre la route des Amadis.

janvier 1892. Le 16 ou le 17 la colonne passe le Bomokandi.

En chemin, on apprend chez les Abarambo et en chefferie zande de Bowili que les zéribas qu'occupent actuellement les Arabes sont situées au moins à huit ou neuf jours au Sud du Bomokandi, mais à quels endroits ? Aucun danger d'incursion de la part des traitants n'est donc à redouter pour le moment. On peut donc regagner sans crainte l'Uele et même, des Amadis, reprendre la marche vers l'amont, pour atteindre au plus tôt les territoires de Koi-Mbunza, Niangara et enfin le Kibali.

janvier 1892. Le 24 janvier, dans la matinée, un courrier de Van Kerckhoven parvenait à la station des Amadis, annonçant que l'expédition arriverait le même jour.

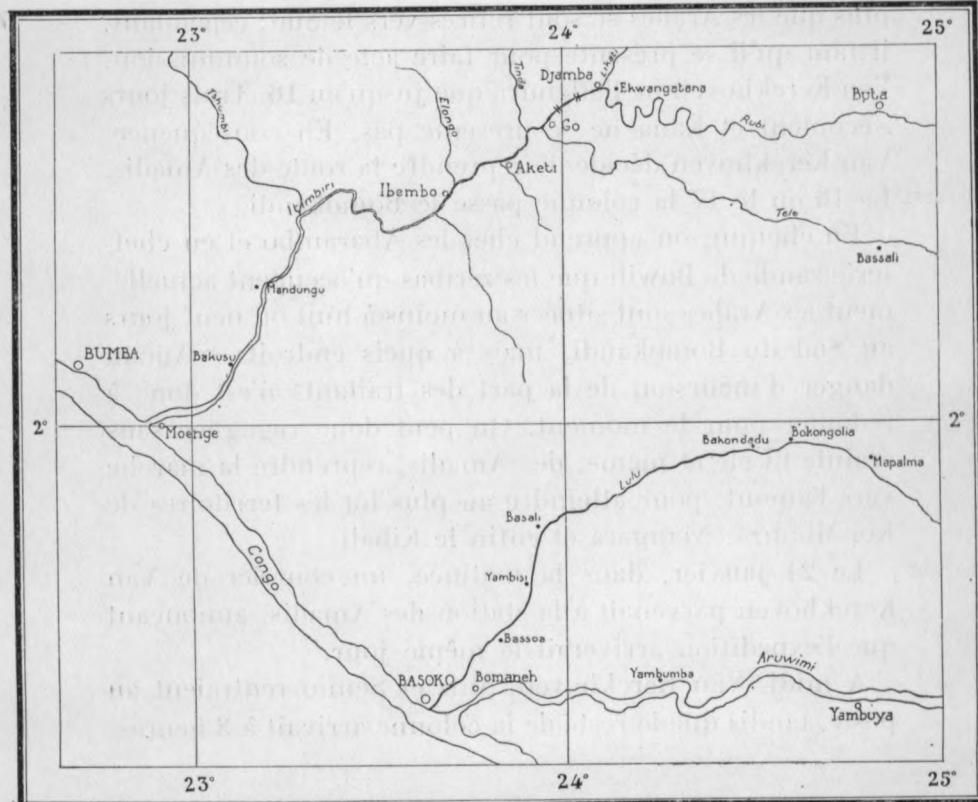
A midi, Van Kerckhoven, Milz et Semio rentraient au poste, tandis que le reste de la colonne arrivait à 3 heures.

CHAPITRE XIV.

EXPEDITION CHALTIN, DE BASOKO AU RUBI.

Pendant que Van Kerckhoven, comme nous l'avons vu, faisait route, dès le 30 décembre, des Amadis vers le Bomokandi, pour refouler les Arabes, Chaltin, commissaire de district de l'Aruwimi, avait déjà poussé une reconnaissance jusqu'au nord du Rubi, en amont du poste actuel de Buta, à la recherche des traitants.

points on which a small number of 300000000 francs had been spent. It is a good plan and no doubt will be adopted according to the advice of the experts, but it must be remembered that the cost of the work will be very great.



EXPÉDITION CHALTIN BASOKO-RUBI.

Il avait quitté Basoko le 14 décembre (1891) avec 180 hommes, dont 28 soldats réguliers, et remonté la Lulu jusqu'à Mapalma.

De Mapalma il se dirigeait, par voie de terre, sur Bassali, village situé sur la rive gauche (sud) de la Tele; puis, continuant vers le N.-E., il avait traversé l'Emmé et le Kauba, franchi le Rubi au village du chef Bobi, à trois étapes en aval des rapides de Mogandzulu.

De Bobi il poussait au Nord vers le village palissadé du chef babua Majoropa, ancien allié des Arabes. A une étape au Nord de Majoropa et à trois étapes de l'Uele se trouvait, au village de Woma, un petit poste de sept soldats installé, comme nous l'avons vu, par Van Kerckhoven, l'année précédente, à la demande du chef qui avait eu à soutenir des attaques de Kipanga-Panga, puis de Mirambo.

En arrivant à Woma, Chaltin, accompagné de vingt hommes seulement, est assailli par une bande de Mogangoro (¹), riverains du Rubi, qui viennent, à l'instigation des Arabes, d'attaquer Woma. La lutte se poursuit pendant toute la nuit.

^{janvier 1892.} Le 27 janvier, Chaltin, revenu sur le Rubi, avait relancé les Mogangoro. Au cours de sa randonnée il n'avait pas rencontré un seul traitant.

Nous reproduisons ici, à titre documentaire, l'itinéraire que nous donne en détail Chaltin dans ses carnets de notes (²) :

Il remonte la Lulu, où sont échelonnés :

Makongo, sur la Lulu, rive droite, petit poste de 2 soldats.

Baffoli, rive gauche, village indigène.

Bassoa, rive gauche, 3 soldats.

(¹) Nous croyons qu'il faut lire les « Moganzulu », riverains sud du Rubi.

(²) Chaltin, carnets inédits.

Yambissi, village indigène sur deux rives. Deux postes : rive gauche, **2** soldats; rive droite, **3** soldats.

Bassali, rive droite, **2** soldats.

Bokondadu, rive droite, **6** soldats.

Bakongolia, sur deux rives, village indigène, **10** hommes.

A cet endroit doit se trouver une agglomération zande.

Chaltn dit : « Quelques-uns se sont fixés aux environs de Bakongolia. Il s'entendent bien avec l'administration et fournissent mes meilleurs soldats ».

Makongo, rive droite, village indigène.

Mapalma, rive droite, **2** soldats.

A partir de Mapalma, route vers le N.-E., à travers forêt, route large, spacieuse, sans une liane ni un tronc d'arbre (ce qui prouve qu'elle a dû être très parcourue).

De Mapalma à Bassali, quatre jours de marche, sans un village. En route on traverse la Makusere, affluent de la Lulu, rive nord, puis le Gunu, puis la Tele, affluent du Rubi, sur laquelle se trouve Bassali, village qui s'étend sur la rive sud de la Tele, chef Madjoa, encore jeune.

Mokere est sur la rive droite.

A deux jours à l'Est de Bassali on traverse l'Emmé et le Kauba, affluents du Rubi.

Arrivée à Bobi, sur le Rubi (près de 100 m de large).

Traversée du Rubi en pirogue.

D'après le chef Bobi, son village est à trois jours de pirogue en amont de grandes chutes.

De Bobi on arrive, par une route peuplée, à Majoropa, village palissadé, réputé le plus important de la région. Majoropa est vieux, hypocrite, possède deux fusils que lui ont donnés les Arabes, dont il fut l'allié (la carte de Wauters du **20** octobre dit Madjora).

Woma, poste de 7 hommes, fut installé par Van Kerckhoven. Le chef Woma est jeune, intelligent; il s'est battu

contre Mirambo et Kipanga-Panga. A Woma on est à trois jours de l'Uele. Les Arabes des Falls ont abandonné la région.

CHAPITRE XV.

EXPEDITION VAN KERCKHOVEN, D'AMADIS A NIANGARA.

Fondation de Koi-Mbunza, de Suronga et de Niangara.

C'est après son retour du Bomokandi aux Amadis que Van Kerckhoven, sur le conseil de Semio, envoie des messagers à Ndoruma, Mbio et Wando, pour leur annoncer l'arrivée prochaine de l'expédition et les inviter à se mettre sans retard en rapport avec elle.

C'est aussi à ce moment que Van Kerckhoven fait choix de la route que prendra la colonne pour atteindre le Nil. On suivra la rive sud de l'Uele, puis on remontera le Kibali et la Nzoro, en se basant sur les cartes de Junker.

* * *

janvier 1892. Revenu, comme nous l'avons vu, au poste des Amadis, Van Kerckhoven, après avoir envoyé des messagers à Ndoruma, Mbio et Wando, décida de confier à Milz le soin d'atteindre les territoires de Koi-Mbunza et de Yan-gara pendant que lui-même redescendait à Bomokandi pour y diriger, de là, vers l'amont, un nouveau contingent de troupes et les transports venus de Djabir.

janvier 1892. Le 29 janvier il quittait les Amadis avec, montées par des pagayeurs embatta, les vingt pirogues qu'il avait amenées de Bomokandi aux Amadis, en décembre dernier.

Dans la nuit du 29 au 30 une partie des pagayeurs désertaient; Van Kerckhoven parvint à en aviser immédiatement Milz; aussitôt Semio se chargea d'opérer la répression des fuyards.

30 janvier 1892. Le 30, dans l'après-midi, Van Kerckhoven avec sa flottille arrivait à hauteur des chutes de « Petit-Panga » et campait en amont, pour ne pas être exposé aux attaques de Ngaie. Mais il fallait assurer une corvée de bois et, par précaution, Van Kerckhoven lui donna une escorte de quarante fusils. Quelques minutes après, des coups de feu éclataient : les hommes de la corvée de bois étaient en contact avec ceux de Ngaie, qui avaient voulu les assaillir dans les passes. A la première décharge, les Azande s'enfuirent. Durant la nuit, une voix, partant de la rive, ne cessait de provoquer la flottille à un second combat pour le lendemain. Les Azande s'obstinaient à confondre Européens et « Turcs », c'est-à-dire agents du gouvernement égyptien. La voix criait : « Les Turcs ont tué le père de Ngaie; la haine qu'il leur a vouée est implacable et toutes vos têtes, que nous vous couperons demain, ne seront pour lui qu'un maigre dédommagement ».

1^{er} février 1892. Le lendemain, 1^{er} février, la flottille reprenait sans autre incident la descente de la rivière.

2 février 1892. Le 2 elle arrivait à Bomokandi.

Le poste semblait abandonné. En approchant, Van Kerckhoven n'avait aperçu que quelques hommes se traînant derrière la palissade, « ce qui (écrivit-il) lui rappelait le camp de Yambuya, « le camp de la famine », où Stanley était venu relancer Berthelot en 1887 ».

Débarqué et entrant à la station, Van Kerckhoven y trouva de la Kéthulle alité, Buzon, chef de poste, malade, et cinq sous-officiers qui venaient d'arriver de Djabir.

Buzon raconta à Van Kerckhoven que les Ababua avaient attaqué le poste et que, quelques jours après, deux sentinelles, placées à l'extérieur de la palissade, avaient été tuées; l'une d'elles avait même été décapitée. Cependant, les armes des deux hommes n'avaient pas été emportées. de la Kéthulle confirma le fait.

Van Kerckhoven décida de pénétrer en territoire babua. Daenen, qui se trouvait alors à proximité, dans une île,

pour y assurer le ravitaillement des hommes qui devaient passer de Djabir à Bomokandi, fut chargé de diriger une opération contre les hommes de Ngambe, qu'on soupçonnait être les auteurs de l'attaque.

Les Ababua ne firent aucune démonstration hostile. Étaient-ce bien eux qui avaient attaqué le poste ?

Quelques jours plus tard, une nouvelle sentinelle ayant été tuée, Van Kerckhoven, aux fins d'enquêter personnellement, se rendit sur la rive gauche, dans les villages ababua, où il apprit que c'étaient des léopards et non des indigènes qui, au début de février, avaient enlevé les sentinelles.

février 1892. Le 10 février, Buzon mourait au poste de Bomokandi.

* *

De leur côté, Milz, Gustin, Vande Vliet, Semio et Bodué avaient quitté les Amadis par voie de terre en longeant la rive sud de l'Uele.

Le surlendemain les éclaireurs sont attaqués par les Abarambos (de Mambanga ?); le détachement s'arrête au pied du mont Madjéma ⁽¹⁾. Attaque des indigènes.

On marche en direction N.-E. et l'on escalade le mont Magaregare ⁽²⁾.

De cette éminence (écrit Vande Vliet), l'œil découvre un panorama magnifique. A nos pieds, se déroule, en un cours sinueux, l'Uele avec ses nombreuses îles de palmiers. La rive nord, dépourvue de végétation et d'une teinte uniformément rouge, se perd au loin en de vagues ondulations. Derrière nous s'étend la plaine semée de nombreux bouquets d'arbres au feuillage vert tendre, parmi lesquels on distingue quelques villages et de grandes bananeraies. A notre droite s'avance l'innombrable armée de Semio, gravissant la montagne en longue file indienne, pour redescendre ensuite dans la plaine.

⁽¹⁾ Le mont Madjéma.

⁽²⁾ Le mont Magaregare suivant Junker, près de la Sano, affluent sud de l'Uele.

ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE

BIBLIOTHÈQUE
Palais des Académies, rue Ducale, 1
B - 1000 BRUXELLES - BELGIQUE

A gauche on aperçoit nos troupes, dont les armes scintillent au soleil et qui gravissent en serpentant la haute colline. Et là-bas, bien loin, l'incendie des herbes continue ses ravages et masque l'horizon derrière un épais rideau de fumée et de flammes.

3 février 1892. Le 3 février on pénètre en territoire du Barambo Nguma, soumis à Koi-Mbunza. On y est bien reçu.

4 février 1892. Le 4 février on détache deux cent cinquante hommes, pour retourner en arrière, jusque chez les Abarambo de Mambanga, et disperser les indigènes qui se rassemblent sur les derrières de la colonne. En route, le contact avec les Abarambo fait perdre au détachement dix-huit hommes, dont les fusils tombent aux mains des indigènes.

5 février 1892. Le lendemain, 5, arrive au camp, où l'on séjourne depuis deux jours, Koi-Mbunza, avec une caravane chargée de vivres. En interrogeant Koi-Mbunza sur sa situation et celle de ses voisins, on apprend que quelques mois auparavant il était parvenu à se mettre en rapport avec l'Arabe Kibonghe, venant du Sud. Ce dernier, disait-il, lui avait proposé d'aller attaquer à la Nekanda, Yangara le Madjaga, qui, jadis (1874?) allié aux trafiquants nubiens et plus tard soutenu par les agents du gouvernement égyptien, avait battu Mbunza et s'était emparé de ses territoires. Mais Koi-Mbunza omettait d'ajouter que tous les membres de la dynastie mangbetu tentaient de renouveler contre Yangara la coalition qui, deux ans auparavant, avait abouti à la défaite des Arabes à la Nekanda.

Hutereau nous a laissé de ce combat livré par les Arabes à Yangara, retranché à la Nekanda, le récit suivant, que nous complétons au moyen de relations indigènes recueillies en 1925 :

Yangara, installé vers la rive gauche de la Gada, entre la Delawa, à l'Ouest, et la Kebu, à l'Est, au village dit de Makomondo, avait depuis 1874 une vaste chefferie s'étendant de l'Uele au Bomokandi.

Vers 1887-1888, il vit arriver chez lui des Arabes de

l'Ituri-Nepoko, qui lui demandèrent des esclaves et de l'ivoire en échange de fusils et de munitions. La bande, satisfaite de ses opérations, se promit de revenir et réapparut l'année suivante (1889). Pour atteindre le Bomokandi, elle traversait cette fois la chefferie d'Azanga le Mangbetu, frère du célèbre Mbunza, dont Yangara occupait aujourd'hui l'ancienne chefferie.

Bara, fils aîné de Mbunza, qui, après l'échauffourée de Nangazizi, en 1874, dans laquelle son père avait trouvé la mort, s'était réfugié chez Azanga, parvint à se mettre en rapport avec les traitants : Kapamba, Matandula et Abianga (³), qui commandaient la bande, et, par esprit de vengeance contre Yangara, les excita à piller et à sacager dès qu'ils auraient franchi le Bomokandi.

Dès que les traitants eurent pénétré dans son territoire, Yangara appela aux armes tout ce qu'il avait d'hommes valides. Ses fils arrivèrent avec leurs gens armés de fusils, dont Yangara avait été abondamment pourvu par les Nubiens, puis par les agents du gouvernement égyptien résidant à Tangasi (⁴).

Le Bomokandi franchi en amont du Rungu actuel, les Arabes, guidés par Bara, se dirigèrent vers Makomondo (⁵), en traversant l'actuelle chefferie d'Onkondongwe.

Yangara abandonna la place et se retira au Nord, dans la huma (plaine herbeuse) qui s'étend vers la Gada. La huma se termine au Nord par un terrain relevé qui fait décrire à la Gada, du confluent de la Kebu à l'Est à celui de la Delawa à l'Ouest, une large boucle. Yangara décide de fortifier l'endroit, en complétant la défense naturelle

(³) Une relation bisanga recueillie par moi en 1926 nomme deux et non trois chefs de bandes : Anganga et Kapamba, ce dernier cité par Hutereau. Le premier fut tué, le second dut fuir vers le Sud.

(⁴) Le Dingba actuel.

(⁵) Makomondo tire son nom de l'endroit boisé proche du village. Le village lui-même était adossé à la Kebu.

que lui offre la Gada au Nord, à l'Est et à l'Ouest, par un fossé (nekanda) (⁶) reliant d'amont en aval les deux extrémités du méandre (⁷).

Dans l'enclos ainsi formé, il accumule des vivres, y enferme les femmes, les enfants et les vieillards et prend le dispositif de défense suivant :

1^o Lui-même, accompagné de Mambanga, son ainé, et de ses pistonniers, s'en va camper, au centre, dans la huma, au Nord de Makomondo. Bientôt se présentent les Arabes, qui occupent le village et construisent deux palissades.

Bara et les Medje qui ont accompagné ce dernier campent en dehors, vers l'Est.

2^o Les fils d'Yangara : Okondo, Kongoli et Tauli, doivent guider leurs bandes le long de la Kebu, pour aller prendre position au Nord de Makomondo.

3^o Les autres fils d'Yangara : Denge, Ganzi, Abondomasí et Kolongbo, et Kabasidu, son neveu (fils de Bondo), doivent avec leurs bandes remonter la Delawa jusqu'à proximité des Arabes et établir le contact avec Okondo, Tauli et Kongoli. Ils ont pour consigne de ne pas attaquer, mais d'attendre les fuyards, les capturer ou les tuer.

Yangara se réserve de prendre l'offensive en fonçant sur le camp arabe.

Dans la huma, au Nord du village, Yangara s'avance prudemment. Il tombe sur les Medje de Bara; ses fusiliers déchargent leurs armes, ses lanciers se lèvent en masse et foncent en hurlant sur les Medje. Bara n'attend pas le choc; il fuit, découvrant ainsi les palissades et laissant le champ libre au tir des Arabes. Sans s'inquiéter des Medje

(6) Ce fossé ou nekanda mesure au plus 300 m.

(7) D'après une relation indigène, le creusement de la nékanda aurait été commencé un an auparavant par Yangara, pour se protéger contre une agression projetée par Bara, Wando et Tauli.

en fuite, Yangara et ses archers font pleuvoir sur les Arabes une nuée de flèches. En fuyant, les hommes de Bara vont se buter à l'Est au détachement d'Okondo, Tauli et Kongoli, qui attaque et change le désordre en panique. Rebroussant vers l'Ouest, les Medje tombent sous les coups de Denge et Kabasidu, dissimulés dans la galerie de la Delawa. Okondo et Kongoli poursuivent leur avance et arrivent à proximité des palissades arabes. Pour se protéger, les Arabes cherchent un abri dans les maisons et sous les hangars. Un coup de feu tiré à bout portant allume l'incendie d'une paillette. Bientôt, tous les toits sont en feu. Dans les deux zéribas arabes, le désarroi est complet. Esclaves, porteurs affolés, courrent, bousculent, escaladent et sont tués par les projectiles de leurs maîtres. Une masse s'écrase et s'entre-tue au Sud, vers les issues. Ceux qui parviennent au dehors ne font que quelques pas et tombent sous les flèches et les lances d'Okondo, Kongoli, Denge et Kabasidu, qui, déjà, ont presque encerclé le camp.

Quelques pistonniers seulement parviennent à percer la ligne des assaillants, pour porter au Bomokandi la nouvelle du désastre (8).

Les prisonniers sont nombreux. Mais le chef Madjaga n'est pas satisfait : Bara lui échappe. Il fait battre la plaine et la forêt pour le capturer. Ses patrouilles volent par les sentiers. Mais Bara, en fuite, vient d'être tué par un de ses hommes.

D'après les notes laissées par Laplume, qui dut tenir ses renseignements d'Yangara lui-même, les fuyards arabes furent poursuivis par des patrouilleurs.

(8) D'après une relation indigène, deux chefs arabes : Kapamba et Kima-Kima, purent fuir. Un troisième : Akika, serait resté sur le terrain. Une autre relation cite : « Kapamba et Angango tués, un troisième, non dénommé, aurait pu fuir ». Enfin, d'après une troisième relation, Matandula et Gongo auraient été tués; Abianga put regagner le Nepoko.

Ce qui en restait fut surpris dans une zériba installée à la petite rivière Topu, affluent du Bomokandi (º).

6 février 1892. Le 6 février on se remet en route.

Le 7 on arrive chez Koi-Mbunza,

... ce point ayant été choisi (écrit Vande Vliet) pour l'installation, au moins provisoire, d'une station. On déblaie en conséquence le terrain.

14 février 1892. Le 14 février chacun a sa hutte et l'on achève une maison pour Milz et une autre, avec enclos, pour Van Kerckhoven. Les hommes de Semio élèvent la zériba du nouveau poste.

On commence le 15 la construction d'un grand magasin pour marchandises et ivoire.

* *

Koi-Mbunza demanda aussitôt à Milz d'établir sur son territoire une station de l'État. Il espérait y trouver d'autant plus d'appui dans sa politique de revanche contre Yangara.

Semio (Zemoi), fort au courant de la situation indigène et des ambitions rivales des chefs dans le haut Uele, fit remarquer à Milz que « Yangara était un personnage beaucoup plus important pour traiter avec l'Européen que Koi-Mbunza. La première grande station à fonder devait l'être en territoire d'Yangara ».

Pour satisfaire partiellement l'ombrageux Koi-Mbunza, Milz décida de maintenir sur la Na-Aka, à proximité de l'Uele, le petit poste qui servirait au moins de relais au gros de l'expédition qui le suivait, pour atteindre le Nil.

De la Na-Aka, et sur le conseil de Semio (Zemoi), Milz dépêcha un messager vers Yangara, lui assurant médi-

(º) La Topu, affluent rive gauche du Bomokandi, en amont du confluent de la Nala (entre les rivières Makeke à l'Est, et Nasada à l'Ouest, donc en chefferie Azanga-Danga).

tion et protection. Yangara, qui s'attendait à l'offensive imminente des coalisés, résidait alors à Makomondo, où il s'était retranché en 1889 contre les Arabes venus des Falls. Ce fut là qu'il reçut le messager lui apportant la proposition de médiation et de pacification de Milz.

En bon Duga, superstitieux comme ses voisins et anciens maîtres mangbetu, Yangara s'empressa de s'en remettre au mapingo⁽¹⁰⁾ pour savoir s'il pouvait accepter sans crainte l'offre de Milz. La réponse de l'augure fut défavorable. Mais la prudence politique l'emporta. Les conseillers du chef et Nenzima, qui exerçait sur son mari une influence décisive, opinèrent dans un sens tout opposé à celui du mapingo. Il fallait ne pas négliger un médiateur, peut-être même un allié, aussi important que l'Européen. Yangara accepta donc les bons offices de Milz et dépêcha vers lui, pour répondre à son message, Okondo, son fils, à qui il adjoignit Tauli, son frère. Tauli participa à cette ambassade pour la seule raison⁽¹¹⁾ qu'il avait son village installé sur la montagne Belemogelu⁽¹²⁾, commandant ainsi la marche N.-O. des territoires de son frère, par où devait déboucher l'expédition Van Kerckhoven. Okondo et Tauli se réunirent au confluent de la Gada, au village de Musa, sujet du chef mangbele Bongudja⁽¹³⁾. Ils y montèrent en pirogue, en compagnie d'Atukabo, fils de Bongudja, emportant quelques pointes d'ivoire destinées par Yangara à être offertes à Milz en présent de bienvenue.

⁽¹⁰⁾ Instrument d'augure medje-mangbetu.

⁽¹¹⁾ Déposition de Kubili, frère de Mangunda, père de Kopa, chef du village des soldats licenciés situé immédiatement à l'Est de Niangara, le long de la route-auto.

⁽¹²⁾ Le mont Belemogelu, très visible de la basse Netado, affluent sud de la Gada, est situé à proximité de la rive gauche de la haute Tuku, affluent de l'Uele coulant entre les rivières Elangwe à l'Ouest et Na-Mbaraza à l'Est.

⁽¹³⁾ En 1926, Atukabo, fils de Bongudja, détenait cette petite chefferie mangbetu. Il me donna, au sujet de l'arrivée de Milz à Niangara, maints détails conformes aux dépositions de Kubili, Pamba et autres.

Les Bakango (Adai) (¹⁴), riverains sud de l'Uele, étaient à cet endroit sujets d'Yangara et la route d'eau offrait plus de garantie à l'ambassade que les sentiers de la brousse, aux approches surtout des terres de Koi-Mbunza.

Quelques jours après (écrit Vande Vliet), le fils de Yangara est arrivé au poste de Koi-Mbunza avec toute une flottille de pirogues, nous apportant la réponse et le salam de son père, et nous disant que Yangara nous engageait vivement à aller nous établir près de sa résidence, où nous trouverions des vivres et de l'ivoire en abondance. « Vous avez mal choisi votre emplacement, ajoutait le jeune ambassadeur; ici, le pays est pauvre et bientôt vous n'aurez plus de quoi vous nourrir. »

C'était vrai. Au début de quelques jours, les vivres de Koi-Mbunza commencèrent à se faire rares. Ce chef aurait voulu nous en fournir davantage, mais ses productions touchaient à leur fin, et son conseil des anciens, animé d'intentions peu favorables à l'égard des Européens, cherchait par tous les moyens à nous éloigner.

Les émissaires d'Yangara reprirent la route de la Gada et de Makomondo, pour annoncer à leur chef l'arrivée prochaine de l'Européen.

* * *

La fondation d'un poste en territoire d'Yangara, un peu en amont de la Gada, étant décidée et la distance entre celle-ci et la station des Amadis semblant dès lors trop considérable, Milz décida de faire choix d'un emplacement situé à peu près à mi-chemin pour y établir une grande station de relais. Celle de Koi-Mbunza ne devrait désormais qu'assumer un rôle tout à fait secondaire, pour ne pas permettre au chef de s'attribuer une importance qu'on entendait ne pas lui reconnaître.

(¹⁴) Adaï: terme medje-mangbetu signifiant « hommes de l'eau » ou pagayeurs, ou simplement « riverains ».

février 1892.

Le 27 février, Milz chargeait Vande Vliet de fonder un poste en aval de Koi-Mbunza, chez Suronga le Barambo; on aurait choisi Guma (¹⁵), par où l'on était passé, pour avoir un poste en territoire barambo de l'Est, mais on jugea plus utile de s'installer, ici comme ailleurs, au bord même de l'Uele. En conséquence, on décida de s'installer chez Suronga, situé approximativement vis-à-vis du confluent de la Gurba, au Nord, et à une seule étape de Guma, au Sud.

Vande Vliet accepta, et, le même jour, Milz, Vande Vliet, vingt-cinq hommes de la Force publique et dix auxiliaires quittaient le campement de Koi-Mbunza pour redescendre l'Uele.

Vande Vliet était accompagné de son interprète Baran-gui (qui devait être Zande ou avait servi sous le gouvernement égyptien, car il connaissait la région du Nord et pouvait utilement être envoyé en pourparlers de ce côté).

Le soir on campait sur la rive gauche.

Le lendemain, 28, on arrivait en territoire de Suronga, à un endroit qu'on estimait bien situé pour l'établissement d'un poste. On campait aussitôt à la rive. Le soir même on recevait la visite de Suronga, qui venait d'être prévenu de l'arrivée et des projets de l'Européen.

mars 1892.

Le 1^{er} mars, Vande Vliet faisait choix d'un emplacement, d'accord avec Suronga. A midi on recevait la visite de Suronga, de Bukoie et de Borongo (¹⁶).

A cette occasion, Vande Vliet nous trace comme suit les portraits de ces personnages :

Suronga est un homme de 35 à 40 ans, de taille moyenne, peu corpulent; il porte une belle barbe qui lui encadre le visage. Son regard est franc, toute sa physionomie respire la bonté; il est d'humeur calme et réservée.

Bukoie, au contraire, est un nègre de haute taille, aux puis-

(¹⁵) Guma ou Djuma, fils de Kangasi, fils de Tagba (HUTEREAU, p. 225).

(¹⁶) Voir en appendice, notes biographiques.

santes épaules. Une longue barbiche lui orne le menton. Il est vif d'allure, s'agit constamment et accompagne ses moindres mots de gestes désordonnés. Mon cadeau le laisse indifférent; je dirais même qu'il paraît désappointé. C'est un personnage à étudier.

Borongo a à peu près la même taille que Suronga, mais il est plus corpulent et mieux conformé. Son regard inspire la confiance. Il parle peu et s'efface devant ses deux compagnons, qui, sans doute, occupent un rang plus élevé dans la hiérarchie nègre. Le fils de Suronga, *Zamba*, a son village entre le poste et le village de son père.

2 mars 1892. Le **2** mars, Vande Vliet envoyait déjà chez Mbili son interprète Barangui. Mais Mbili refusait d'entrer en relations; il réitérait son refus aux messagers envoyés chez lui les semaines suivantes.

3 mars 1892 Le **3** mars, Vande Vliet choisissait un nouvel emplacement, en amont du premier, pour construire la station.

Pendant le séjour de Van Kerckhoven à Bomokandi, de fin février au **5** mars, Sassa avait envoyé au chef de l'expédition un courrier lui apportant sa soumission.

Ce n'est (écrit Milz dans sa relation) qu'après mûres réflexions et après avoir vu comment Zemoi (Semio) était traité que Sassa s'était décidé à cette démarche.

Au surplus, Zemoi ayant renoncé à occuper ses territoires méridionaux jusqu'au Sud de l'Uerré, il constatait que l'expédition n'était pas venue pour soutenir contre lui ses parents ou ses rivaux. Il réoccupera donc ces territoires et surveillera Ngaie et Gmanda, frère de Ngaie. Sasa établira un poste de transit chez Ngaie.

*
* *

5 mars 1892. Le **5** mars, Van Kerckhoven décide le départ de Bomokandi, tous nouveaux renforts étant arrivés de Djabir : neuf Blancs et un contingent noir doivent gagner Amadis par voie de terre, rive sud, guidés par Kiravungu.

Trente pirogues avec trois cents charges sous la con-

duite de Van Kerckhoven et de Montangie marcheront simultanément par voie d'eau.

En remontant la rivière, Van Kerckhoven obtient la soumission des Bakango (Embata), riverains de Zemoi, frère de Kiravungu et de Bangoya. On côtoie la rive sud, pour éviter surtout le contact avec Ngaie. On décide cependant de s'arrêter sur la rive nord, occupée par Basugwa, un allié, pour tenter, de là, de demander aux riverains de Ngmanda, frère de Ngaie, leur soumission. Mais tandis qu'on se rend dans ces villages embata de la rive nord, des gens de Ngaie attaquent; ils subissent de fortes pertes et le fils de Ngmanda est tué dans la bagarre. Dans l'après-midi, un messager de Ngaie menace les Blancs d'un nouveau combat, disant que, cette fois, Ngaie lui-même dirigerait l'attaque. Van Kerckhoven riposte en le menaçant à son tour d'une opération sérieuse. Ngmanda, qui a déjà perdu soixante hommes, fait savoir qu'il abandonne la lutte, mais Van Kerckhoven refuse de traiter.

On ne s'attarde pas à attaquer Ngaie (qui s'obstine à confondre Blancs et Turcs) et l'on poursuit la route, pour atteindre les Amadis.

9 mars 1892. Le lendemain, 9 mars, le jour même où le détachement, parti de Bomokandi par terre, y arrivait aussi.

Van Kerckhoven reçoit là un courrier de Milz annonçant que ce dernier est déjà arrivé au confluent de la Na-Aka, chez Koi-Mbunza, puis a rebroussé chemin pour établir un poste en territoire de Suronga.

Le lendemain (10 mars) on vient prévenir Van Kerckhoven que les Abarambo de Mambanga, armés des dix-huit fusils pris aux hommes de l'expédition le 4 février, se préparent à lui couper la route vers l'amont, sur la rive gauche. Ils l'attendent à peu près à hauteur du mont Angba (situé sur la rive nord); si l'affaire ne réussit pas à cet endroit, ils tenteront une nouvelle embuscade, plus en amont, à la passe d'Isanu.

14 mars 1892. Mais la menace importe peu. Van Kerckhoven compte atteindre Suronga par voie d'eau.

Il quitte Amadis le 14 mars. A midi la flottille est saluée par des provocations partant de la rive sud (Abarambo). On ne s'arrête pas, mais bientôt la flottille, surprise par une pluie d'orage, est obligée d'accoster et de camper dans l'île d'Uara. On y passe la nuit sans incident.

15 mars 1892. Le lendemain on défile à hauteur du mont Angba. On est assailli par des flèches venant de la rive gauche, dans une passe qu'on est obligé de suivre pour éviter la violence du courant. Les hommes de l'escorte ripostent de leurs pirogues à coups de feu, ce qui met en fuite les indigènes. On poursuit la marche et l'on campe le soir à la pointe est de l'île N'Gwabwa, près du coude de Magaregare.

16 mars 1892. Le 16 on franchit les rapides d'Isanu, toujours sous la menace des Abarambo de la rive sud.

17 mars 1892. Le 17, au soir, on accoste, pour camper en territoire de Suronga. On y est bien accueilli.

18 mars 1892. Enfin, le lendemain, on débarque au nouveau poste de Suronga. Van Kerckhoven y trouve non seulement Vande Vliet, occupé aux premières constructions, mais aussi Foulon et sept autres sous-officiers arrivés la veille par voie de terre.

Vande Vliet peut communiquer à Van Kerckhoven les dernières nouvelles reçues de l'amont :

Milz (qui n'a pas encore atteint la Gada à cette date) est déjà en relations par messagers avec Mbio (¹⁷), Wando et Mbittima, fils de ce dernier.

Trois émissaires azande de Wando ont annoncé à Milz qu'on attend l'expédition sur le bas Kibali, à l'ancien poste égyptien de la Nedada (¹⁸), où elle pourra s'établir.

(¹⁷) Yembio, fils de Bazingbi et oncle de Ndoruma.

(¹⁸) Entre Mbittima et Dungu.

- mars 1892. Sans s'attarder davantage à Suronga, Van Kerckhoven reprenait le 19, avec sa flottille la route d'amont, tandis que le lendemain 20, Foulon et ses compagnons, arrivés à Suronga le 17, partaient par voie de terre, pour gagner Koi-Mbunza.
- mars 1892. Le 21, Van Kerckhoven faisait halte à Koi-Mbunza et Foulon l'y rejoignait le lendemain.

* * *

Pendant que Van Kerckhoven faisait, comme nous venons de le dire, route de Bomokandi à Suronga, Milz avait repris le 1^{er} mars la route de Suronga à Koi-Mbunza, pour se rendre, de là, en territoire d'Yangara.

Le 4 il avait quitté Koi-Mbunza; le 6 il campait au passage de la Ne-Kiliwa. Yangara en apprit aussitôt la nouvelle et décida d'envoyer à la rencontre de Milz des messagers de bienvenue; Tauli et Okondo s'embarquèrent et descendirent l'Uele jusqu'à hauteur de la Ne-Kiliwa.

Là, ils apprirent que Milz avait repris sa route et campait maintenant à la petite rivière Boeka.

D'après Ondongandra, vieillard né à la Tuku, rive sud de l'Uele, en petite chefferie mangwade, Milz aurait, à partir de sa rencontre avec Okondo et Tauli, pris la route fluviale (Uele), pour atteindre le confluent de la Gada, tandis que Zemoi, son frère Bazilingbi et leur troupe poursuivaient la marche par voie de terre jusqu'à ce point.

Cette indication nous semble erronée; la plupart des dépositions s'accordent pour affirmer que ce fut par voie de terre que Milz arriva au confluent de la Gada. Seuls deux adjoints (¹⁹) de Milz prirent la route fluviale en utilisant la pirogue qui avait conduit Okondo et Tauli à

(¹⁹) Il nous a été impossible d'identifier, même par leurs noms indigènes, ces deux agents, mais nous pensons qu'il ne peut être question que de Gustin et Cloesen.

la Ne-Kiliwa. L'embarcation leur permettait d'emporter les plus encombrants des bagages.

Avant de quitter la Ne-Kiliwa, Milz avait installé un petit poste de l'État à l'Est de l'endroit où s'élevait jadis (1880) la zériba de Sirimani (Soliman le Kuturia) et à proximité du petit chef mangbele, Awasi (20).

* * *

Sur la Na-Mbaraza, dernière grande rivière qu'il avait à traverser avant d'atteindre l'Imando et enfin la Gada, une famille maiogo résidait depuis plusieurs générations et, dès avant la conquête de la région par Tuba le Mangbetu, y avait acquis une certaine importance. Kondroma y était installé dès avant 1800. Son fils Sato, son petit-fils Begwi, son arrière-petit-fils Konzo, le fils de ce dernier, Banda, continuaient à demeurer au même endroit, étendant leurs palmeraies le long de la rivière. Vers 1869-1870, une fille de Banda, Magombâne, devint femme du grand Mbunza et lui donna un fils, Belongo (21). Une autre de ses filles, Manzeke, devint femme de Bondo (Ekibondo), fils de Magapa et frère d'Yangara. Bondo fut tué (1870?) dans la défaite que Mbunza le Mangbetu, fils de Tuba, infligea à Magapa et ses fils. Manzeke fut prise avec le butin enlevé à Bondo, mais sœur d'une femme de Mbunza, elle devint elle-même épouse du vainqueur et donna à Mbunza, en 1872, un fils : Botuma (22).

Mbunza avait fait de son beau-frère Mambidi, fils de Banda, son capita dans la région de la Na-Mbaraza.

(20) Déposition de Tamboura, fils de Mambidi, Awasi, nom que porte encore le gîte d'étape installé à cet endroit sur la route des caravanes, de Niangara à Suronga. Awasi, considéré comme petit chef, fut remplacé, pour motif de vieillesse, par Gata, fils de Mandi; Gata est aujourd'hui (1925) à la tête d'une importante chefferie mangbele.

(21) Encore en vie en 1926 et résidant en chefferie zande Newoko, au Nord de l'Uele.

(22) Encore en vie en 1926 et résidant en chefferie Ganzi, Bisanga.

Mbunza tué (en 1874), Yangara, vainqueur, avait laissé les choses en état et même accru l'importance de Mambidi.

Cette situation de simple notable avait inspiré à Mambidi le naïf espoir de se faire passer aux yeux de Milz pour un personnage important. Il demanda au commandant l'établissement d'un poste de l'État sur ses terres. Milz ne prêta aucune attention aux ambitions de Mambidi (23).

Sur les indications d'Yangara, il avait d'ailleurs déjà fait choix, pour l'emplacement d'une station, d'un endroit situé en amont du confluent de la Kapili au Nord, de la Gada au Sud et donc immédiatement en aval des rapides barrant l'Uele.

Un pêcheur maiogo, du nom de Mbegu, alias Bwoli, y avait installé son village, c'est-à-dire les deux ou trois cases de son foyer, sur un relèvement de terrain qu'éparnait la crue de l'Uele, inondant, disait-on, la rive tous les quatre ans. Mbegu était un homme du capita Sugbwe, qui, lui, gîtait plus à l'Est, à la Kilika, sur la route conduisant des cases de Mbegu à la résidence d'Yangara (Makomondo). Sugbwe fut chargé par Okondo d'intimer à Mbegu qu'il aurait à déguerpir, à aller tendre ses filets et amarrer sa pirogue à tout autre endroit qu'il lui plairait, à condition, toutefois, que Milz acceptât l'érection d'une zériba à l'emplacement de ses cases.

*
**

Milz, continuant donc sa marche en compagnie de Zemoi, de Tauli et Okondo, de son escorte d'haoussa, des pistonniers et des lanciers de Zemoi, arriva le 18 mars, vers les 14 ou 15 heures, au confluent de la Gada, presque en même temps que la pirogue amenant les deux adjoints embarqués à la Ne-Kiliwa. Au confluent de la Gada, dans

(23) Déposition (1926) de Tambura, fils de Mambidi. Milz se borna à établir un gîte d'étape chez Mambidi.

l'angle N.-E., était situé, comme nous l'avons dit, le petit village de Musa, un Mambi, sujet du chef mangbele Bongudja (père d'Atukabo). C'est là qu'Yangara et sa suite attendaient Milz.

L'entrevue eut lieu devant les cases de Musa. Milz exposa l'objet de sa mission et tomba d'accord pour l'érection d'une station à environ six kilomètres en amont, à l'endroit choisi par Yangara.

Pendant ce temps, Bazilingbi, frère de Zemoi, était parti vers l'Est, à la recherche d'un emplacement destiné au campement, dès le lendemain, de la troupe de Zemoi. Il fit choix de la rive est de la Mangeka, à l'endroit où se trouve actuellement la mission dominicaine (24).

Bazilingbi revint le soir même gîter au village de Musa.

En même temps, Sugbwe prévenait Mbegu qu'il aurait à quitter ses cases dès le lendemain.

Milz et Zemoi, puis les deux adjoints, arrivés par voie
18 mars 1892. d'eau, passèrent la nuit du 18 au 19 mars dans les cases de Musa.

19 mars 1892. Le 19 mars, au point du jour, les deux adjoints remontèrent l'Uele en pirogue, pour gagner le village de Mbegu. Milz reprit la voie de terre en compagnie d'Yangara, de Tauli, son frère, de Mambanga, Okondo, Napesu, Kodja, Kongoli, ses fils; de ses capitaines : Masawa, père de Danga le Maiogo (25); Kparaki, frère de Masawa; Mambidi, père de Tambura; Bongudja, père d'Atukabo; Sugbwe; Madingbwolo; Lembi le Madi (26) et enfin Mambwanga, frère de Lépita, mère d'Yangara (27).

(24) En 1925-1926.

(25) Danga, chef maiogo, à l'Ouest de la basse Gada.

(26) Lembi, toujours en vie en 1926, et résidant à une demi-heure de marche à l'Ouest du village de Tuba, fils d'Yangara (village situé sur la Ne-Tado, à trois heures et demie de marche au Sud de la station de Niangara). Lembi, très âgé en 1926, est contemporain de Mbunza. Il parle couramment l'arabe.

(27) Il était à la Gongo, montagne située entre les sources de la Kiliwa et de la Wawa.

Zemoi marchait aux côtés de Milz. Suivaient Bazilingbi, l'escorte d'haoussa, les fusiliers, pistonniers et lanciers de Zemoi. Le cortège s'était immédiatement grossi d'une foule d'indigènes accourus de toutes parts, hurlant et chantant à qui mieux mieux.

*
* *

De vieux indigènes ont gardé dans la mémoire la claire vision de cette foule faisant cortège à Milz, le matin du 19 mars 1892.

Milz, disent-ils, était petit de taille; au menton, lui pointait une petite barbiche; devant lui aboyait et gambadait, excité par les cris de la foule et s'en prenant aux gamins, son petit chien blanc (un fox-terrier ?).

Trois quarts d'heure après son départ de la Gada, tout le cortège arrivait au village de Mbegu.

*
* *

Voici comment Lengbe-Lengbe, fils de Mbegu, m'a conté, en 1926, l'arrivée de Milz à l'endroit où s'élève aujourd'hui la station de Niangara; je transcris textuellement mon journal de route des 6 et 7 décembre 1926 :

6 décembre : Au gîte Kopa likwangula, à faire chercher par Ondongandra (²⁸) ou aller voir Danga Lengbe-Lengbe, sur sentier à gauche de la route-auto en allant vers la Gada et après le passage de la Djabiri; le sentier qui conduit à son village s'ouvre entre la 2^e et la 3^e case bordant la route-auto, au delà (Est) de la Djabiri. Son village serait peu éloigné.

7 décembre : Vient me voir au gîte d'étape Kopa, à 9 heures du matin, Danga Lengbe-Lengbe, à qui Ondongandra s'est empressé hier d'annoncer que je comptais l'aller voir.

(28) Oncle de Kopa, chef du premier village de licenciés, à l'Est de Niangara.

Danga a 1^m50 au plus, une grosse tête ronde, des yeux vifs, intelligents, le torse osseux, rachitique, comme un malade du sommeil, les bras grêles, le droit presque paralysé, le gauche meilleur; il s'en sert pour présenter la main. Il est vêtu d'un nouveau pagne (*neoggi*)⁽²⁹⁾, ample et non teint, largement déployé au-dessus de la ceinture. Il est accompagné d'une fillette, la sienne, dix ans au plus, qui lui porte son *ne-kilindo* (boîte en bandoulière) en bois, de confection toute récente, et dans lequel il a déposé ses « archives » : un livret d'identité, deux ou trois convocations de palabres, une contrainte par corps. Le livret d'identité est mal rédigé. Celui qui l'a établi semble avoir parfaitement ignoré qu'il avait affaire à un des personnages célèbres dans l'histoire de la station de Niangara.

En 1917 on (L...) l'appelle « le petit chef Danga qui se rend à Rungu pour une palabre de femmes ». Idem sauf-conduit pour Arebi-poste.

Danga mettra les choses au point en me racontant son histoire. Il me dit :

« Mon père Mbegu était homme du capita Sugbwe, ando (parent du côté maternel) de Mambidi, dont la sœur Nekanga était mère de Mbegu. Ce Sugbwe était un maiogo important et, à l'époque d'Yangara (après la mort de Mbunza), il était plus grand capita que Masawa, père de Danga, qui résidait alors à la palmeraie (rive gauche) de la Mangeka; plus grand que le père d'Atukabo. Sugbwe fut beau-frère de Mbunza par sa sœur Idzala, tuée dans l'échauffourée de Nangazizi (1874), et d'Yangara par sa sœur Namongwane, morte à la Kilika, chez Mbali, fils de Sugbwe. »

Danga Lengbe-Lengbe avait (dit-il) 6 ou 7 ans quand Nangazizi, résidence du grand Mbunza, fut pris.

⁽²⁹⁾ Écorce battue de l'arbre *ne-ogggi* (en *medge-mangbetu*) ou *rokko* (en *zande*).

Son père, Mbegu, lui raconta que le premier Blanc qui vint dans la région fut Mbira⁽³⁰⁾, mais lui, Danga, ne le vit jamais. « Ce Mbira repassa la Kapili et retourna ainsi au Bahr pour ne plus revenir. » Danga ignore tout de Schweinfurth, qu'il confond avec Casati, de Miani et de Junker.

« D'ailleurs, dit-il, les simples indigènes pouvaient-ils voir le Blanc ? A cette époque, pouvait-on beaucoup s'écartier de chez soi ? »

Quand Yangara attaqua Nangazizi, les riverains sud de l'Uele, effrayés des événements qui se préparaient et redoutant une victoire et une vengeance de Mbunza, s'enfuirent sur la rive zande (nord). Danga, malade, impotent, fut transporté à dos d'homme.

Danga poursuit :

« Yangara avait reçu Milz à la Gada, chez Atukabo⁽³¹⁾. Milz y passa la nuit du 18 au 19 mars chez Musa, tandis que deux Européens arrivés avec lui (et dont il ignore les noms) réembarquaient en pirogue pour remonter l'Uele.

» Milz, Yangara avec tous ses fils et tous ses capitaines prirent la route de terre, avec Zemoi, dont la troupe armée alla camper au côté amont du confluent de la Mangeka. Il était 7 heures. Le soleil venait de se lever dans la brume. Mbegu et les siens (femmes et enfants) se chauffaient aux bûches, à l'intérieur des cases. Au bruit d'un chant de pagayeurs ils mirent le nez à la porte et virent s'avancer une pirogue montée par deux blancs et qui accosta devant ces cases où Yangara, en compagnie de Milz, venait d'arriver.

⁽³⁰⁾ Nom indigène donné à Casati; mais, comme l'indique la suite du récit, Danga faisait confusion avec Schweinfurth, qui, seul des explorateurs d'avant 1880, passa la basse Kapili.

⁽³¹⁾ C'est-à-dire en chefferie *actuelle* d'Atukabo, fils de Bongudja, chef en 1892.

» Yangara indiqua à Milz l'emplacement du village de Mbegu, pour y dresser sa tente, et Mbegu s'empressa de plier bagage. Il mit ses hardes en pirogue et s'en alla vers l'amont, au delà des rapides, au confluent de la Kilika, chez Mambidi, capita, qui occupait une palmeraie de quelque importance, située comme une oasis tout au Nord de la plaine déserte et encombrée de termitières qui s'étend entre la Gada et l'Uele. »

* *

Le campement de Milz fut entouré ce jour même, 19 mars, d'une zériba palissadée de hauts pieux, qu'une nombreuse équipe indigène avait déjà placés à la rive depuis deux jours.

Yangara fit commencer dès le lendemain la construction d'une maison en pisé où Milz put s'installer plus confortablement que sous la tente.

Le ravitaillement de la zériba fut assuré avec profusion par Yangara. Dès le premier jour, on recevait jusqu'à quatorze pièces de gibier.

* *

25 mars 1892. Le 25 mars, arrivait par voie d'eau Van Kerckhoven, en compagnie du Dr Montangie et du sous-officier Colas. Il y était immédiatement suivi par Foulon, qui reçut ordre de rebrousser chemin pour gagner la résidence de Semio (Zemoi).

* *

Le jour même où Van Kerckhoven arrivait à la station de Niangara, Vande Vliet, à Suronga, recevait la visite du fils de Ndorumma, à qui des émissaires avaient été envoyés d'Amadis, comme nous l'avons vu, dès la fin janvier 1892, par Van Kerckhoven.

Le fils de Ndorumma (écrit Vande Vliet) apportait en cadeau cinq pointes d'ivoire et exposa que son père désirait ardem-

ment que les Blancs vinssent s'établir sur son territoire, à proximité de sa résidence. Il possédait beaucoup d'ivoire dont il ne savait que faire et qu'il échangerait volontiers contre des produits européens.

« Ne restez pas sur la rivière (Uele), disait-il; le pays est pauvre et vous n'y trouverez jamais beaucoup d'ivoire. »

Je fis observer au fils (écrit Vande Vliet) que nous avions dû nous installer au bord de l'eau pour faciliter le transport de nos marchandises.

« Qu'à cela ne tienne, me répondit-il, mon père a beaucoup de monde et la question du portage ne doit pas vous arrêter. »

Vande Vliet savait que l'intention de Van Kerckhoven était d'envoyer chez Ndoruma un ou deux résidents, mais comme il fallait s'en référer à la décision explicite du chef de l'expédition, il ne pouvait que faire connaître à ce dernier la démarche du chef zande.

mars 1892. Le lendemain, 26 mars, arrivaient également au poste : Bagboro, qui se borna à dire qu'il se représenterait, Banguia, voisin du bisanga Koi-Mbunza, et Erruka, chef embata, dont la résidence se trouyait dans l'île Manziggo, en amont de la Tota et de la Sano; en rapports de bon voisinage avec Suronga, Erruka avait été assuré par ce dernier des intentions pacifiques des Européens et il s'était empressé de renoncer à l'attitude hostile qu'il avait, avec les Abarambo, montrée au passage des pirogues de Van Kerckhoven, les 15 et 16 mars.

Mbili seul s'obstina à ne pas se présenter.

*
* *

avril 1892. Le 3 avril arrivaient à leur tour des envoyés de Masinde (³²) et une délégation du chef Badinde (³³), conduite par le notable Bogbo. Badinde était vasal de Semio; sa soumission était donc obtenue d'emblée.

avril 1892. Enfin, le 4 vinrent des délégués de Mbili, qui décla-

(³²) Voir notes sur les chefs *in fine* de l'ouvrage.

(³³) Idem.

raient : « Le chef serait venu voir le Blanc depuis long-temps, car Van Kerckhoven l'avait déjà invité à porter son ivoire au poste de Suronga, mais des indigènes, en passant par la résidence de Mbili, lui avaient raconté que le Blanc de Suronga était parti pour rejoindre le Pacha (Van Kerckhoven) chez Niangara pour y faire la guerre. Mbili demandait un fusil. C'était un grand chef, l'égal de Zemoi. Il avait beaucoup d'ivoire, car il n'en avait jamais cédé aux Turcs ni aux Matamatamba ».

Les délégués ajoutèrent que Mbili se présenterait lui-même au poste endéans les trois jours, mais le délai s'écoula et Mbili ne vint pas.

En réalité, Mbili, comme Ndoruma, toujours méfiant, restait dans l'expectative; il désirait avant tout recevoir de l'Européen fusils et munitions pour augmenter, conformément à l'ancienne politique des chefs indigènes, son armement. A cet effet aussi, Mbili, comme Ndoruma, demandait l'établissement chez lui d'au moins un petit poste de soldats noirs.

A cette date s'attardaient encore à répondre à l'appel de Vande Vliet les chefs abarambo Ntundu, Nendika, Maberre et, au Nord, le Zande Bagborro (³⁴), chez qui Vande Vliet envoya le 6 avril son courrier habituel, Bambu, qui revint avec des hommes de Bagborro et des pointes d'ivoire.

6 avril 1892. Ce même jour, 6 avril, arrivaient à Suronga, venant de Niangara, Milz, se rendant à Bomokandi pour y accélérer l'évacuation des charges de l'expédition; Foulon, arrivé à Niangara avec un détachement, le 26 mars, et désigné aussitôt comme résident chez Zemoi (Semio) au Bomu, dont il prendrait la route de terre à partir des Amadis; Raynaud, désigné par Van Kerckhoven, le 27 mars, pour remplacer, à Suronga, Vande Vliet, et enfin Hansen, l'armurier danois.

(³⁴) Frère de Bili.

avril 1892. Trois jours plus tard, le 9, Milz, Vande Vliet, Hansen et Foulon quittaient en pirogue Suronga pour les Amadis, où ils arrivaient le 12.

avril 1892. Milz et Vande Vliet atteignaient Bomokandi le 19 avril.

* *

Pendant ce temps, à Niangara, Cloesen était commissionné le 1^{er} avril en qualité de chef de poste. Il y séjournera jusqu'au 1^{er} février 1893, assumant ainsi les premiers travaux d'organisation de la grande station, désormais célèbre dans l'histoire de l'Uele.

* *

A cette date (1^{er} avril 1892), Van Kerckhoven se préparait à quitter Niangara pour gagner le Kibali, la Nzoro et le bassin du Nil. Il pouvait détailler comme suit la situation politique dans l'Uele :

1° Dans le bas Uele : Ont reconnu la domination de l'État : Djabir le Bandia, dont les territoires s'étendent de l'Uele à la Mbili et ses affluents nord, et à l'Est, jusqu'à trois journées de marche.

2° Sur le bas Bomu : Rafai le Bandia, installé au confluent du Shinko, chez qui de la Kéthulle de Ryhove est déjà envoyé en qualité de résident.

3° Sur le moyen Bomu : Semio (Zemoi, dit le Bakaré), qui accompagne d'ailleurs Van Kerckhoven dans son expédition vers le Nil.

4° Sasa, établi sur la rive sud du Bomu et au Sud des territoires de Semio; avant l'arrivée dans sa chefferie de Foulon, en route pour gagner la résidence de Semio, Sasa, à la station des Amadis, doit faire parvenir sa soumission à Milz, actuellement en route de Niangara à Amadis (mais l'ombrageux Zande ne se présente pas et n'envoie à Milz aucun messager).

5° Au Sud de Djabir : Ganda, alias Eganda, en territoire mobati dit des Mobengue.

6° Sur la haute Likati : Engwettra, alias Bwatara le Bandia.

7° Dans l'Itimbiri : tous les petits chefs mobinza rive-rains et autres relevant du poste d'Ibembo.

8° Dans la région d'Angu et de la basse Bima : les chefs ababua, Libokwa et autres.

9° Entre la Bima et le Bomokandi, sur la rive sud de l'Uele : les chefs Baginde, Galia, Kipa.

10° Vis-à-vis des précédents, sur la rive nord de l'Uele : les chefs Mangue, Bika, Bori, Bibi, Zogbo, Borongo, Gwéi.

11° Sur le Bomokandi : Akengai le Zande, acquis depuis le départ des Arabes de la Makongo, en octobre 1891.

Bauli, fils de Guramangi (d'après de Calonne), dont la chefferie s'étend dans tout le bassin de la Kilima (Nord du Bomokandi).

Kana, frère de Bakengai, installé au Nord du Bomokandi, entre la Mpoko et la Tely.

A l'Est de Kana : le Mangbetu Azanga, dans le bassin de la Rungu.

A l'Est d'Azanga : Borro le Momvu, Attaro, Ndani le Maiogo, tous trois sur le haut Bomokandi, sont en rapport avec Van Kerckhoven, mais n'ont pas encore fait acte de sujexion.

12° Les Momvu de la chefferie de feu Gumbari (écrit à ce propos Milz) envoient à Van Kerckhoven à Niangara des émissaires demandant, ou leur indépendance entière, ou leur incorporation totale à Wando le Zande, ou à Niangara le Madjaga. Ils insistent pour ne pas être scindés.

Van Kerckhoven donne rendez-vous à ces délégués

momvu sur le bas Kibali, à la zériba de Mbittima, où il doit se rendre pour y rencontrer Wando, vraisemblablement pour leur répondre après avoir entendu ce dernier.

13° Sur l'Uele, rive nord, entre les stations de Bomokandi et des Amadis, reste à obtenir la soumission de Ngaie, et

14° Sur la rive opposée, celle de Kiravungu et de son frère Zemoie, Azande, fils de Kambisa, fils de Tikima.

15° A l'Est de ces derniers, les Abarambo de Bazingbano et petits chefs voisins restent méfiants et même hostiles.

16° Entre Amadis et Suronga, sur la rive nord de l'Uele, les petits chefs amadi sont tenus sous la surveillance de sous-chefs de Semio (Zemoi le Bakaré).

17° A l'Est du poste des Amadis (rive sud de l'Uele), les Abarambo de Mambanga et les Bakangos, leurs riverains, ne sont pas encore soumis. Van Kerckhoven décide d'envoyer contre eux un faible détachement de troupes régulières, mais accompagnées de pistonniers et de lanciers qu'ont fournis comme auxiliaires, non seulement Yangara, mais aussi Akengai et Bauli, les Azande, et Koi-Mbunza le Bisanga.

Mais, entre temps (7 ou 8 avril), Milz, en route de Suronga à Bomokandi, est attaqué par les Abarambo de Mambanga, auxquels il faut riposter pour se frayer passage; mais la soumission de Mambanga ne se fait plus attendre.

18° A l'Est de Mambanga, les chefs abarambo Nguma et Suronga sont au mieux avec l'expédition.

19° A l'Est des deux précédents, le Bisanga Koi-Mbunza a fait acte de soumission, bien que déçu de n'avoir pas eu, auprès de l'Européen, gain de cause dans son hostilité envers Yangara.

20° Toute la chefferie d'Yangara, à l'Est et au S.-E. de celle de Koi-Mbunza et comprenant tout le bassin de la Gada, s'étendant même jusqu'à la rive nord du Bomokandi, a reçu l'expédition avec empressement.

21° Au Nord du poste de Suronga (Azande rive nord de l'Uele), Vande Vliet, à la date du 18 mars, a pu faire rapport à Van Kerckhoven d'un premier échec de contact avec Mbili, fils de Malinginda, le Zande installé sur la rive gauche de la Gurba; mais quelques jours plus tard (7 avril), Mbili sollicite chez lui l'installation d'un petit poste de quatre ou cinq hommes.

Quant à Palembata le Zande, il est venu faire à Vande Vliet sa soumission, le 17 mars.

22° Au Nord de Niangara (Azande d'Ukwa, fils de Wando) la région est ouverte aux communications avec le Bomu et les affluents du Bahr-el-Ghazal; le Zande Abiembo, sujet d'Ukwa, vient, à la demande de Milz, d'installer un village sur la basse Kapili, pour assurer le passage des messagers entre le poste de Niangara et les chefs avongara du Nord jusqu'au haut Bomu et au Bahr-el-Ghazal.

23° Wando, n'attendant pas l'arrivée de l'expédition, a dépêché à Niangara un émissaire pour obtenir de Van Kerckhoven l'établissement, dans ses territoires, de deux postes : l'un sur la basse Dungu, en territoire qu'il a réservé à son fils Ukwa; l'autre au pied du mont Arama, sur le bas Kibali, à la limite S.-E. des terres qu'il a confiées à un autre de ses fils, Mbittima. En attendant, Wando fait établir à cet endroit une zériba où campera l'expédition dès son arrivée au Kibadi. Van Kerckhoven décide qu'après le passage de la colonne du Nil, un poste de dix hommes y sera maintenu. On n'attend plus que la soumission de Renzi, autre fils de Wando, installé dans le bassin de la Duru, dont les velléités ont toujours été d'agir indépendamment des directives de son père.

24° Tambura, installé au Sueh, avait, comme nous l'avons vu, envoyé en octobre 1891, à Milz, alors chez Semio, des émissaires; pour entrer en relations suivies, il n'attend plus que l'arrivée chez lui d'un résident. Foulon, en route maintenant pour Semio, devra en conséquence se mettre en rapport avec Tambura. Bodué, fils de Semio, le guidera à cet effet au Nord du Bomu.

25° Quant à Mbio (Yembio), le projet de l'atteindre par des émissaires, comme le proposait Semio, est remis à plus tard, pour éviter de heurter pour le moment Wando et Ndoruma, ses rivaux. Au surplus, Mbio est trop distant de la route qu'on suivra (le Kibali et la Nzoro) pour ne pas justifier le retard qu'on mettrait à entrer en relation avec lui.

26° Enfin, Ndoruma offre, le 7 avril, à Vande Vliet, chef de station de Suronga, non seulement sa soumission, mais réclame l'installation d'un poste à proximité de sa résidence, aux sources de l'Uerre.

CHAPITRE XVI.

EXPEDITION VAN KERCKHOVEN, DE NIANGARA A MBITTIMA.

Comme nous l'avons dit, étaient réunis à Niangara depuis le 25 mars :

Van Kerckhoven, Montangie, Gustin, Colas, Cloesen et Zemoi (Semio).

8 avril 1892. Le 8 avril, Van Kerckhoven, atteint de fièvre hématérique, dut s'aliter. Il ne souffrit pas que l'avance de l'expédition en fût ralenti. Le jour même, l'avant-garde reprenait sa marche vers l'amont, par voie de terre, en longeant cette fois la rive nord de l'Uele. Elle était commandée par Gustin, qu'accompagnaient quatre Euro-

péens (¹), le fidèle Zemoi, avec une partie de sa troupe et 250 hommes de la Force publique.

Trois jours après, en route, Semio est atteint à son tour d'hématurie. Mais on poursuit la marche pour atteindre au plus tôt, sur le bas Kibali, la zériba que Wando a fait construire à l'intention de l'expédition, au pied du mont Arama (²) et où il a délégué Mbittima pour le recevoir.

15 avril 1892. Gustin et Semio y arrivent le 15 ou le 16 avril.

De leur côté, Van Kerckhoven, Montangie et Colas quittent Niangara le 18 avril, avec 20 pirogues et 230 charges.

18 avril 1892. Le soir ils campent en amont des rapides de l'Eléphant (rapides de Furru-Furru), dont Schweinfurth nous a donné une gravure dans son ouvrage : *Au Coeur de l'Afrique*.

19 avril 1892. Le 19 ils passent les rapides de Letibu, puis les rapides d'Angba (³).

23 avril 1892. Le 23, après un arrêt de deux jours, ils atteignent le confluent Kibali-Dungu et campent dans l'île Bimba.

Van Kerckhoven y reçoit Ukwâ, venu lui souhaiter la bienvenue au nom de Wando, son père.

Le même jour, 23 avril, Van Kerckhoven adressait à Semio, campé avec Gustin au pied du mont Arama, la lettre suivante (⁴), dans laquelle il se plaisait à constater la conduite prudente de Semio depuis le départ du Bomo-

(¹) Que nous ne pouvons identifier ici.

(²) D'après la carte Uele et enclave de Lado, 1903, au 1 : 1.000.000^e, la zériba Mbittima se trouvait sur la rive sud du Kibali, en face du point indiqué « ancien Mbittima » rive nord, soit à environ 29° longitude Est et 3° $\frac{1}{2}$ latitude Nord. Pour y arriver, en partant du confluent Dungu-Kibali, on suivait un sentier rive sud, à peu près parallèle au Kibali, en traversant les rivières Oyo, Ako, Wendu, Dada, Dedu, Bimba, Rongo, Yubo. C'est par ce Mbittima que passait la route venant de Faradje et Doroma, sur la Dungu, pour se diriger au S.-O. vers les sources de la Dingba (poste actuel de Dingba).

(³) Lisez : les rapides situés à hauteur du mont « Abangba ».

(⁴) *Belgique coloniale*, 1895, p. 100.

kandi; l'expédition n'avait eu qu'à se louer de sa collaboration :

J'ai appris avec plaisir que vous avez fait la route de Nianagara à Mbittima dans de bonnes conditions et que la paix a pu être maintenue partout. Il importe que nous procédions de la même manière, afin qu'une bonne réputation nous précède. Comme vous le savez d'ailleurs, si nous sommes quelquefois obligés de punir les sauvages et méchantes populations, nous nous faisons un devoir sacré de ne pas inquiéter celles qui ne nous veulent pas de mal et de pardonner sans arrière-pensée même à celles qui, persuadées enfin de notre action bienfaisante, reconnaissent notre autorité après nous avoir combattus, souvent de la façon la plus traîtresse.

28 avril 1892. Van Kerckhoven ne dut quitter l'île Bimba que le **27** avril au matin, car nous constatons que le **28** il arrivait en pirogue au camp de Gustin et de Semio, sur le bas Kibali.

29 avril 1892. Dans la matinée du **29**, les gongs annonçaient l'arrivée de Wando. Le vieux chef vongara, parti de la basse Dungu, avait traversé l'entre-Dungu-Kibali, averti depuis trois jours du départ de Van Kerckhoven de l'île Bimba.

Quelques instants après, des sons de trompe retentissaient sur la rive nord du Kibali.

Une troupe déboucha en face de notre poste (nous dit le récit de Milz), puis la foule s'écarta afin de livrer passage à une masse animée s'appuyant sur un immense bâton et s'affalant lourdement sur une chaise qu'on s'empressa de placer derrière elle.

Voilà ce que Van Kerckhoven put observer avec ses jumelles. Mbittima lui assura que c'était là Wando.

Van Kerckhoven envoya Gustin le complimenter. Puis, il fit choix d'une pirogue de dimension pour permettre à un homme si immense de traverser confortablement le Kibali qui les séparait. Pendant ce temps, les troupes s'étaient rangées pour rendre honneur au vieux guerrier.

Des clairons étaient prêts à sonner et les longs fusils à piston étaient chargés de façon à produire de véritables coups de canon en l'honneur de Wando. Celui-ci s'embarqua sans trop de difficulté et s'approcha de la berge du poste. Portez armes! puis roulement de tambours, sonnerie de clairons, feu de mousqueterie et, en réponse à tout cela, des cris et des hurrahs de son peuple, réuni sur l'autre rive.

Wando, ému, serra la main des Blancs. Sa chaise fut apportée rapidement et le chef s'assit avec un contentement visible, en appuyant le dos contre l'un des piliers de la véranda.

Van Kerckhoven put observer Wando :

Il ne restait du grand et fort guerrier qu'un volumineux paquet de vieilles chairs, cachées par une chemise loqueteuse en kaniki, surmontées d'une tête grisonnante qu'entourait une bande d'étoffe d'une blancheur plus que douteuse. Bien que les yeux fussent noyés dans la tête et semblaient sans expression, on surprenait par moments son regard s'illuminant d'une flamme vive et intelligente. Chose curieuse, les dents étaient toutes à leur place, blanches et en parfait état de conservation. Les mains étaient très grasses, les doigts assez effilés, terminés par des ongles en deuil de deux à trois centimètres de longueur. Signe de race, disent les Avongara.

Après quelques instants de repos, Wando prit la parole : « Je puis mourir tranquille, car le sort de mes enfants et de mes territoires est assuré. Je suis certain que, loin de se disputer entre eux, mes fils solliciteront d'étendre leurs possessions et que le Gouvernement les y aidera. L'État peut compter sur notre appui et sur notre dévouement. Je désire signer un traité semblable à celui qui a été fait avec Semio et qui nous mettra à l'abri de toute invasion. »

Le traité fut rédigé sur-le-champ; l'article concernant les marchands d'esclaves et la traite ainsi que les invasions étrangères le rendit heureux; il applaudit à l'idée d'une réunion, d'une confédération de chefs avongara pour repousser tout effort que l'étranger pourrait tenter.

L'étranger, pour Wando, était le traitant nubien et le mahdiste venus du Nil et du Bahr-el-Ghazal. Dix-huit mois auparavant, les mahdistes avaient fait chez lui une dernière invasion dont il se plaignait amèrement. Si, ajoutait-il, il était à nouveau menacé par les mahdistes, sans que l'État intervînt pour le protéger, il serait incapable de résister.

A propos de cette entrevue, Gustin, dans son journal, écrivait :

Par déférence pour le vieux chef vongara, Semio ne voulut pas s'asseoir sur une chaise semblable à celle dont Wando faisait usage; il se contenta d'un simple pliant, tandis que les fils de Wando s'asseyaient sur des peaux de léopard. Pendant que l'Inspecteur élaborait le traité à conclure avec Wando, celui-ci, très animé, retroussait sa grande blouse bleue, pour se gratter le genou. Semio était fort ennuyé de l'inconvenance du vieux Sultan et rabaisait discrètement la blouse dès que la main coupable de Wando l'avait relevée.

Wando remit pour le Gouvernement une cinquantaine de défenses d'éléphant, regrettant d'être trop vieux pour travailler. Il désirait séjourner près du poste aussi longtemps que Van Kerckhoven y séjournerait lui-même, car son grand âge ne lui permettait plus de se déplacer souvent et il voulait tout régler avant de partir. Il présenta d'abord à Van Kerckhoven son fils Mbittima, disposé à travailler pour le gouvernement du Congo, puis Ukwa, autre fils, onctueux autant que Mbittima était brutal et emporté.

Concernant sa politique d'extension territoriale, Wando déclara :

1° Qu'il renonçait à s'étendre vers l'Est sur la haute Dungu, où il s'était d'ailleurs butté sans succès aux Logos et où il voulait éviter tout contact possible avec les mahdistes;

2° Qu'il désirait, par contre, s'étendre vers le Sud, jusque sur le haut Bomokandi, en territoire momvu, partagé entre les descendants de Gumbari le Mangbélé et Attaro le Mangbetu.

Là, les parents de Gumbari étaient déjà ses vassaux par voie de conquête; ce qu'il visait c'était de s'agrandir au détriment d'Attaro le Mangbetu, redevenu indépendant à la mort de Gumbari. Il alla même jusqu'à demander à Van Kerckhoven son accord, mais ce dernier se réserva pour plus tard, afin de ménager les deux parties. La question momvu que posait ainsi Wando semblait d'ailleurs malaisée à résoudre pour le moment, faute d'éléments suffisants d'appréciation qu'on ne pouvait recueillir que sur place. Gumbari, le chef momvu, installé sur le haut Bomokandi, avait été tué quelques mois auparavant chez un de ses vassaux, dans un guet-apens préparé par des Mangbetu qu'il s'était assujettis. A sa mort, Momvu et Mangbetu étaient redevenus indépendants; les parents de Gumbari, loin de s'entendre, se soumirent les uns à Wando, les autres à Niangara.

En conséquence, Wando, mû par son esprit de conquête, et Yangara, visant l'accaparement de toutes les occupations mangbetu jusqu'au Bomokandi, ambitionnaient l'un et l'autre de s'annexer tout l'ancien territoire de Gumbari et, par conséquent, aussi de soumettre Attaro et Mbélia, devenus indépendants. Yangara aurait même, dit-on, livré aux mahdistes plusieurs enfants de Gumbari et tué des chefs soumis au gouvernement égyptien.

Au surplus, Van Kerckhoven attendait l'arrivée des délégués momvu venus au poste de Niangara au début d'avril, remettre leur requête d'indépendance ou d'incorporation à Wando ou à Yangara. Mais ils ne se présentèrent pas au camp de Van Kerckhoven sur le bas Kibali.

Par contre, s'était empressé de se présenter au camp de 30 avril 1892. Van Kerckhoven dès le 30 avril, Attaro le Mangbetu, pour

faire reconnaître son indépendance, tant d'Yangara que de Wando.

A la mort de Gumbari, Attaro s'était vu libéré de tout lien de vassalité. Il s'était fixé au mont Tina avec quelques anciens sujets de Gumbari. Le but de sa visite à Van Kerckhoven était donc à l'opposé de la démarche des Momvu. Il parvint à convaincre Van Kerckhoven, qui, à la grande surprise peut-être de Wando, lui assura son indépendance. Sans tarder, l'Inspecteur fit connaître également sa décision à Yangara.

Quel était le but que visait Van Kerckhoven, sinon d'utiliser Attaro dans sa marche vers le Sud du bassin du Nil? Mais, en contre-partie, Attaro devra livrer immédiatement l'Arabe Abianga, installé, disait-il lui-même, sur ses terres et qui avait participé en 1889-1890 à l'attaque conduite par les Mangbetu contre Yangara à Makomondo. Mais Attaro déclare que l'Arabe n'est pas installé à demeure chez lui et que ses relations se sont bornées, lors de ses passages, à des échanges d'ivoire contre des fusils à piston.

er mai 1892. Le 1^{er} mai, Attaro, craintif, avait disparu sans faire ses adieux à Van Kerckhoven.

* *

Van Kerckhoven avait envoyé des émissaires chez Mbio, mais aucun n'avait osé se présenter chez lui, par suite des bruits que faisaient courir les ennemis de ce chef, Wando et Ndorama. Rien, cependant, ne faisait pressentir que Mbio fût hostile; au contraire, Semio continuait à affirmer que ce chef ne ferait aucune objection à son incorporation à l'Etat.

Désirant partir sans retard dans la direction du Nil, Van Kerckhoven ne s'occupa donc pas de Mbio à ce moment.

CHAPITRE XVII.

DE MBITTIMA A SURUR ET AU MONT BEKA.

Toutes affaires semblant réglées, sans attendre Milz, descendu, comme nous l'avons vu, avec Vande Vliet, de Niangara à Bomokandi, Van Kerckhoven décida de quitter le campement de Mbittima pour remonter le Kibali. Les vivres commençaient à manquer et les hommes avaient tendance à se livrer à la maraude.

Pour guider sa route, l'expédition se basera sur les cartes de Junker. L'orographie que lui font connaître ces cartes se résume à peu près comme suit :

Sur la rive nord du Kibali, dira plus tard le rapport de Milz, on peut situer les monts Pelemba et Kondu.

Sur la rive sud, les monts Gaya, Kidot, Kohot et Merut.

Du sommet du mont Merut, on peut voir la plaine qui s'étend jusqu'au pied du mont Arama, « en forme de pierre druidique et à sommet dénudé ». De là, une chaîne part vers le mont Tina. Du mont Goddo (150 m) on voit la ligne faîtière Kibu-Kibali et vaguement la crête Kibali-Bomokandi. On distingue le mont Medzu, près du confluent Kibbi-Nzoro... ».

Semio partira en avant-garde, remontant le Kibali jusqu'au point terminus de la navigation pour pirogues, estimé à quatre jours au Sud-Est, afin de préparer les populations à fournir vivres et porteurs; Van Kerckhoven, le détachement de Milz arrivé, rejoindra Semio en pirogue.

*
**

4 mai 1892. Le 4 mai, Semio et son avant-garde quittaient Mbittima. Le soir il s'arrêtait avec son convoi de pirogues au pied du mont Maragbet.

L'expédition fut soudain arrêtée par un incident que Milz rapporte comme suit⁽¹⁾ :

Van Kerckhoven venait d'apprendre par son service de renseignements qu'une cinquantaine de femmes (de soldats ?) avaient disparu; vingt environ appartenaient à Semio et à ses proches. Le fait était exact, mais Semio assurait que ces femmes avaient fui et que la question ne valait pas la peine qu'on s'en occupât. D'autres affirmaient que des lions ou des léopards les avaient enlevées. D'autres encore prétendaient que c'étaient les hommes de Wando ou de Mbittima qui les enlevaient quand les femmes allaient au bois ou à la rivière.

Le soir du 4 mai, Van Kerckhoven apprenait que les femmes avaient été ravies par les Momvu des monts Goddo⁽²⁾ et Arama.

Des irréguliers qui s'étaient rendus les premiers au village ramenèrent, mais au prix des plus grands dangers, quatre femmes. Douze femmes avaient été enlevées à l'arrière-garde (camp de Mbittima). Le doute n'était plus possible. Que fallait-il faire ? Que deviendrait le poste qui s'installera dans cette région ? Comment les petites caravanes seraient-elles traitées, puisque ces sauvages n'hésitaient pas à voler une colonne nombreuse et bien armée ?

Semio, si rigide quant au respect de la propriété, avait gardé le silence. Mais dans quel but ? Le Commandant le devina sans peine en pensant à la lettre citée plus haut et qu'il avait adressée à Semio le 23 avril.

Toutefois, les irréguliers (les hommes de Semio), soucieux des recommandations qui leur avaient été faites, n'avaient pas tiré une cartouche.

5 mai 1892. Le 5 mai, au matin, Van Kerckhoven décida de mettre à la raison les Momvu du mont Goddo.

Avant le lever du jour, Semio partit du camp de Maragbet, en n'y laissant qu'un sous-officier et un petit détachement, pour y garder les femmes et les bagages.

A huit heures, Semio atteignait les plantations et constatait que les indigènes s'étaient déjà mis sur la défensive. Quelques minutes après arrivait le détachement des réguliers du camp.

(1) *Belgique coloniale*, 1895, p. 100.

(2) Le mont Goddo est au S.-E. du mont Arama.

Les indigènes se retirèrent sur le flanc de la montagne, où déjà le combat avait commencé. Une soixantaine de Momvu restèrent sur le carreau. Le cercle se rétrécit autour des Momvu; on les somma de se rendre; ils refusèrent et se retirèrent sur le plateau formant le sommet de la montagne et dans deux cavernes.

6 mai 1892. Le 6 mai, la bataille continuait toujours; l'interprète Soliman, qui leur criait de se rendre, fut blessé.

Pendant ce temps, au camp de Maragbet, l'arrière-garde était assaillie par les Momvu de Ndima. Les deux jours suivants, les combats sur la montagne se poursuivaient.

9 mai 1892. Le 9, les Momvu, se décidant à sortir de leurs cavernes, avec à leur tête leur chef Nzengot, demandaient la vie sauve pour tous ceux qui feraient leur soumission.

Tandis qu'on parlementait, les hommes restés dans les cavernes tentèrent une sortie. Dans la nuit du 9 au 10, nouvelle tentative de sortie des Momvu, arrêtée immédiatement par une fusillade dirigée sur l'entrée.

Le lendemain, les femmes tentaient de sortir; les hommes s'y opposèrent.

12 mai 1892. Enfin, le 12, 500 femmes parvinrent à sortir ainsi que 150 combattants. Nouvelle proposition de paix de Van Kerckhoven. Les Momvu répondirent qu'ils ne se soumettraient qu'après la mort de leur chef, frappé d'une balle dans la cuisse. Nouvelle nuée de flèches. Le soir, les Momvu tiraient encore.

13 mai 1892. Le 13, enfin, leur chef Nzengot mort, les assiégés sortirent les cadavres des cavernes et les précipitèrent sur les pentes. On apprit par ceux qui se rendaient qu'ils avaient eu peur d'être assujettis à Wando.

Le siège étant terminé, Semio regagna le camp de Maragbet et partit en avant-garde, le 14 mai, en remontant en pirogue le Kibali, tandis que Van Kerckhoven regagnait la zériba de Mbittima pour y attendre l'arrivée de Milz et de son détachement.

De son côté, Milz, arrivé, comme nous l'avons vu, avec Vande Vliet, à Bomokandi, le 19 avril, pour y activer l'évacuation des charges destinées au Nil, en était reparti

dès le 22 du même mois, accompagnant le convoi de pirogues.

En route, entre les Amadis et Suronga, il avait été bien accueilli dans la région de Mambanga (Abarambo). Il pouvait annoncer que toute difficulté de ce côté avait donc cessé définitivement.

2 juin 1892. Milz arrivait au camp de Mbittima le 2 juin.

6 juin 1892. Quatre jours plus tard, Van Kerckhoven et Milz quittaient Mbittima en pirogue avec Montangie, Vande Vliet et un fort détachement.

10 juin 1892. Le 10 ils gagnaient le confluent Nzoro-Kibali, à proximité de la résidence du chef Sourour.

Ils décidaient de poursuivre la route en remontant la Nzoro.

Le lendemain, 11, après un total de onze heures de navigation, ils constatèrent que la rivière était barrée par une succession de rapides et de chutes sur plusieurs kilomètres et qu'elle descendait, non pas de l'Est comme on l'avait supposé, mais du Sud. Il fallait donc renoncer à suivre la voie d'eau, puisqu'il fallait avancer dans la direction E.-S.-E. Mais l'emploi des sentiers indigènes allait être des plus malaisés.

Le pays devient montagneux (écrit Milz). Des chaînes de monts élevés dominent des ondulations nombreuses, mais larges, que présente le terrain, et les bouquets d'arbres se font de plus en plus rares. Cependant, là où elle reste en petits biefs navigable, la rivière est encore assez profonde; sa largeur varie de septante-cinq à cinquante mètres. La population, semble-t-il, fait défaut. Le ravitaillement en vivres frais sera donc aléatoire. La rive nord de la Nzoro est habitée par les Logos, la rive sud par des Logos mêlés aux Mangbetu.

On part donc par terre; de-ci, de-là les soldats trouvent, dans de maigres plantations, du maïs et des courges; la chasse est difficile à cause des hautes herbes.

juin 1892. Le 12, escarmouches des Logos, sur la rive droite (nord) de la Nzoro.

Outre la question du ravitaillement se posait celle du portage : Van Kerckhoven avait compté sur Semio et l'avant-garde pour recruter les porteurs indispensables au transport des cinq cents charges qui accompagnaient l'expédition. Mais, soit que l'ordre eût été mal interprété, soit que Semio eût jugé franchissables les rapides d'amont (dénommés depuis « chutes Milz »), il avait poursuivi sa route, laissant l'expédition sans moyens de transport.

L'arrière-garde ou, plus exactement, la deuxième colonne de l'expédition, conduite par Van Kerckhoven, Milz, Montangie et Vande Vliet et composée de trois cents hommes, fut divisée en deux parties :

La première, formée des deux cents hommes les moins valides, resterait campée au pied des rapides pour garder les charges; la seconde, composée de deux cents hommes, irait à la recherche de Gustin et Semio et ramènerait si possible des porteurs.

13 juin 1892. Cette seconde équipe se mit en route le 13 juin.

La première, restée au camp, fut attaquée à deux reprises par les indigènes. Ces deux cents hommes restèrent pendant vingt-deux jours sans nouvelles de ce qui se passait en amont.

Pendant ce temps, Van Kerckhoven avait une rechute d'hématurie; Montangie et Vande Vliet étaient atteints également. La variole sévissait parmi les noirs.

Les indigènes, surpris par l'arrivée de l'expédition et ignorant son but, faisaient le vide et détruisaient leurs plantations.

Juillet 1892. Le vingt-troisième jour, les éclaireurs des cent hommes de la seconde équipe revenaient avec de mauvaises nouvelles. Pour se frayer un passage, Gustin et Semio avaient dû livrer de nombreux combats; les indigènes faisaient le vide; impossible pour Semio de trouver des porteurs.

Van Kerckhoven décida que Montangie et Vande Vliet quitteraient donc le camp des chutes Milz pour redescendre en pirogue à Mbittima avec les hommes les moins

valides et les charges qu'on n'emporterait pas au Nil. Les autres charges, faute de porteurs momvu, seraient transportées par les soldats eux-mêmes : 22 caisses de cartouches, 10 barils de poudre, 5 de ballottes, 10 ballots d'étoffe, 10 rouleaux de laiton, 15 caisses de vivres d'Europe et les bagages des deux Blancs, Van Kerckhoven et Milz, soit au total environ 90 charges.

juillet 1892. Le 11 juillet, Montangie et Vande Vliet reprenaient en pirogue la route de Mbittima. Faute de pagayeurs, on alla jusqu'à détruire les pirogues qu'on eût dû ramener sur le bas Kibali.

Ce même jour, Van Kerckhoven et Milz quittaient les rapides par voie de terre en direction S.-E., en suivant, pendant quinze jours, la rive sud de la Nzoro, à travers un terrain ondulé, couvert de hautes herbes et entrecoupé de nombreux torrents. En route, escarmouches; douze hommes sont tués par des flèches empoisonnées, d'autres succombent à la variole.

5 juillet 1892. Après quinze jours de marche, on arrivait enfin à Tagomolanghi, sur la Nzoro supérieure, avec les trois quarts de l'effectif parti des chutes Milz. On y campa.

Van Kerckhoven fit surveiller deux points de la rivière en amont du camp pour organiser le passage sur la rive nord, où il espérait s'installer deux jours plus tard. Son but était de marcher de là vers l'Est, pour atteindre la région des Kalikos, où il comptait s'arrêter pendant qu'un détachement se rendrait en reconnaissance à Wadelai.

A Tagomolanghi on apprit, par une femme restée au village, que les Égyptiens y étaient passés autrefois pour y faire des razzias; de plus, tout le gros bétail de la région avait été décimé par la peste bovine; cependant, il y avait encore beaucoup de chèvres. La femme disait qu'on allait pénétrer, non chez les Logos, mais chez des A-Munsi.

Faute d'interprète, Van Kerckhoven ne put faire connaître dans la région ses intentions pacifiques.

2 août 1892. Le 2 août, les vivres faisant défaut, on décidait de partir pour atteindre le Kibbi, que l'on disait proche de Wadelai. De là on enverrait donc des reconnaissances vers le Nil. On fit route vers le Nord, en suivant un sentier indigène sur une distance d'environ 30 km. Puis, toujours par un sentier frayé, on se dirigea vers l'Est; après une vingtaine de kilomètres on était, sans le savoir, à hauteur des sources du Kibbi. Poursuivant toujours la marche vers l'Est, on arriva, le 9, à 15 km environ au Sud du mont Béka (situé lui-même à 10 km environ au Sud du mont Wati). On y campa. La marche avait été difficile; les coupures des hautes herbes avaient provoqué des ulcères; chaque jour, on avait eu à parer à des escarmouches. Heureusement, les vivres ne manquaient plus.

10 août 1892. Le 10, au point du jour, au moment de se remettre en route, à la recherche du Kibbi, la colonne était attaquée par les indigènes. Van Kerckhoven et Milz, ralliant à la hâte quelques hommes, se portèrent à leur rencontre.

Le boy de Van Kerckhoven [d'après Daenen⁽³⁾, un Bakongo du nom de Mampouia], porteur du winchester de réserve de son maître, en voulant recharger son arme, pressa par mégarde sur la détente en rabattant le pontet de sous-garde; le coup partit, atteignant dans le dos Van Kerckhoven, qui expira immédiatement, sans que Milz, qui se trouvait à proximité, ait eu le temps de recueillir son dernier soupir⁽⁴⁾.

Van Kerckhoven fut inhumé sur place.

Milz, second de l'expédition, en prenait dès lors le commandement.

⁽³⁾ Article de DAENEN, dans le *Vieux Congo*, de LÉON LEJEUNE.

⁽⁴⁾ Ce n'est que fin avril 1893 qu'on apprenait à Bruxelles la mort de Van Kerckhoven.

CHAPITRE XVIII.

EXPEDITION DAENEN CONTRE LES ARABES DU RUBI.

Pendant les derniers mois de 1892, au moment où l'expédition Van Kerckhoven allait atteindre le Nil, les dernières rencontres avec les Arabes traitants des Falls avaient lieu dans le bassin du Rubi.

Au mois d'août 1892, le lieutenant Rousseau, chef de poste d'Ibembo, apprenait que des Arabes venaient de s'installer sur la basse Tele⁽¹⁾. Le chef mobinza Modjoie⁽²⁾, installé aux rapides de Gô, fut chargé de les observer.

Un mois plus tard, Brogniez, chef de poste de Bima, apprenait de son côté que les Matamatamba étaient établis à trois journées au Sud de son poste. Ils avaient pour chefs, disait-on, Molambo (peut-être faut-il lire Mirambo) et deux autres Arabes. Les chefs ababua promirent à Brogniez leur concours pour refouler à la première occasion la bande vers le Sud.

A l'annonce de ces événements, Daenen, chef de zone Rubi-Uele, se prépara à entrer une nouvelle fois en campagne au Sud de Bima pour dépister les Arabes jusqu'au haut Rubi. Mais l'intensité et les difficultés du service des transports destinés à l'expédition du Nil le retenaient momentanément à Djabir.

Octobre 1892. Quand ses préparatifs furent terminés, au début d'octobre, il apprit que les Arabes avaient cru prudent de se retirer au Sud du Rubi. En réalité, la nouvelle était pré-

⁽¹⁾ La Tele coule au Sud et parallèlement au Rubi. Le confluent Itimbiri-Tele se trouve immédiatement en aval des rapides de Gô.

⁽²⁾ Nous croyons qu'il faut lire Madjumbi, qui vivait encore une quinzaine d'années plus tard.

maturée; les Arabes restaient installés sur le haut Rubi.

En décembre, Brogniez, à Bima, pouvait annoncer à Daenen, chef de zone, que le chef babua Abili venait de remporter sur les Arabes un brillant succès; il les avait battus et leur avait enlevé quarante fusils.

Cependant, Daenen s'était mis en route. Avec le concours de chefs ababua et notamment Ewama, il projeta d'attaquer la bande qui s'était arrêtée au Rubi et, à proximité du village de Djombi, s'était retranchée dans une zériba sous les ordres de Kamango. Mais les besoins de l'expédition Van Kerckhoven rappelèrent Daenen à Djabir.

CHAPITRE XIX.

EXPÉDITION CHALTIN CONTRE LES ARABES DE LA LULU.

Pendant que Daenen, qui se préparait à marcher sur les Arabes du Rubi, était retenu à Djabir, Chaltin quittait

Décembre 1892. Basoko (décembre).

Le plan suivant avait été arrêté entre le district de l'Aruwimi et la zone Rubi-Uele :

Le poste d'Ibembo se chargerait de chasser les Arabes de l'Itimbiri, tandis qu'au Sud, Chaltin leur couperait la retraite vers la Lulu.

Soit mauvaise interprétation du dispositif, soit contretemps provoqué par des circonstances que nous ignorons, les reconnaissances dans la vallée de l'Itimbiri furent retardées.

Chaltin, qui n'en avait pas moins pris ses dispositions, s'était mis en campagne. Il parvint à attirer une bande de traitants vers la haute Lulu. Il leur y tendit une embuscade qui réussit à merveille.

Un jour, vers l'aube (écrivit-il), on surprit le camp encore endormi; les Arabes furent tués à bout portant; toute une cara-

vane d'esclaves, de l'ivoire, des drapeaux, armes et munitions furent saisis. Quelques traitants seulement parvinrent à fuir.

Les Azande de Kongolia, au Sud, et les Mobinza, au Nord, s'étaient joints aux colonnes de Chalatin et avaient poursuivi les fuyards, qui furent massacrés en forêt.

La relation de Chalatin ne nous permet pas de situer exactement l'endroit où les Arabes furent surpris. Mais selon toute vraisemblance, ce fut au Nord de Mapalma, sur le sentier parcouru par les caravanes pour atteindre l'Itimbiri, aux abords d'Ibembo.

Cette équipée de Chalatin fut le dernier épisode de la lutte qu'eut à soutenir l'État contre les traitants arabes entre l'Itimbiri et la Lulu.

CHAPITRE XX.

EXPEDITION MILZ, DU MONT BEKA A WADELAI.

août 1892. Le 12 août, Milz, après la mort de Van Kerckhoven, quittait le campement installé le 9 au Sud du mont Beka et poursuivait sa marche vers l'Est, toujours à la recherche du Kibbi. Le 14 il atteignait une rivière importante à un point où elle semblait couler vers le S.-E.; faute de ravitaillement, l'expédition fut obligée de s'y arrêter pendant deux jours. Le 17, il envoyait une reconnaissance vers l'aval de la rivière, qu'il supposait être un affluent du Nil. Le soir, elle rentrait accompagnée de guides qu'elle avait trouvés dans les villages et, parmi eux, un ancien boy des Égyptiens parlant un peu l'arabe.

Milz, d'après les renseignements recueillis par l'interrogatoire des guides, jugea qu'on se trouvait sur le khor Arave qui débouchait à Wadelai; d'après ses calculs, il estimait n'être qu'à deux jours de marche du Nil. Le moment était donc venu d'entrer en rapports avec les Égyptiens. Mais, ignorant l'état d'esprit des anciennes

troupes d'Emin Pacha, il crut prudent, au lieu de mettre immédiatement sa colonne en contact avec elles, de leur envoyer un courrier leur proposant d'opérer leur jonction. Il installa son camp sur la rivière Arave, à l'endroit où la reconnaissance venait de l'atteindre. De là, reprenant sa marche vers le N.-O., il partit avec une simple escorte à la recherche du Kibbi.

19 août 1892. Le 19, il avait dépassé au Nord le mont Abanga (¹) et atteignait, à 20 km de là, le mont Lehmin. Il y découvrait une ancienne zériba égyptienne d'une étendue de quatre hectares avec parapet et fossé. A proximité se trouvait le village du chef indigène Lehmin; en l'interrogeant on apprit qu'il avait été en excellents termes de voisinage avec les Turcs. Après deux jours de pourparlers et d'interrogatoires, Lehmin était acquis à l'expédition et lui assurait la soumission des Kakwa et des Kaliko. Par contre, les Lugwaret et les Lubari manifestaient de l'hostilité.

24 août 1892. Le 24 août, sur les indications de Lehmin, on atteignait le Kibbi, qui ne coulait d'ailleurs qu'à peu de distance de la zériba. Milz y installa son détachement dans l'ancienne zériba égyptienne, à laquelle il donna le nom de « camp du Kibbi ».

Cependant, les Égyptiens de Wadelai, auxquels il avait envoyé un courrier le 18 août, ne donnaient pas signe de vie. La raison en était simple. Au reçu de la lettre de Milz, ils avaient tenté de rejoindre l'expédition, mais les Lubari et les Lugwaret du mont Wati les avaient attaqués, leur tuant soixante hommes et leur prenant cinquante fusils. Ils avaient alors repris la route du Nil.

*
* *

15 sept. 1892. Le 15 septembre, Milz décidait, sans plus attendre, d'envoyer de Fort Lehmin (camp du Kibbi) vingt hommes vers Wadelai pour connaître la situation des Égyptiens.

(¹) Voir Junker. Lire Abangba.

Il leur offrait, soit d'entrer au service de l'É. I. C., soit d'être rapatriés en Égypte par la voie de l'Uele et du Congo.

9 sept. 1892. Le 29, les vingt hommes revenaient accompagnés de deux officiers égyptiens, un Blanc, Mahmoud Aga, l'autre, Aga el Dinka, et deux clercs : Mohammed Effendi Acmed et Zadig Effendi, Noir du Kordofan.

Ces quatre envoyés déclaraient que, obstinés à rester sur le Nil, ils acceptaient d'entrer au service de l'É. I. C. Ils exposèrent leur situation : isolés depuis quatre ans, ils étaient sans munitions et presque sans vivres; les indigènes faisaient le vide autour d'eux; ils avaient été obligés de se livrer à de continues razzias pour assurer leur ravitaillement; beaucoup de leurs hommes avaient été tués au cours de ces expéditions, comme aussi dans leurs rencontres avec les mahdistes. Enfin, à la suite d'une épidémie de variole qui avait décimé Wadelai, ils avaient porté leur camp à Boru, à deux heures en amont.

Confirmant les événements du haut Nil, dont on avait eu connaissance par les nouvelles venues de la côte orientale, et de là à Bruxelles et à Boma, les quatre délégués rapportèrent que, lorsque Emin se trouvait encore à Tongourou, les Égyptiens de Wadelai s'étaient divisés en deux partis : les uns, conduits par Selim Bey, voulaient quitter le Nil et rejoindre Stanley; les autres, à l'instigation de Fatel Moulah, se voyant dans l'impossibilité d'emmener les femmes et les enfants et comptant toujours sur des secours qui viendraient du Nord, ne désiraient nullement quitter l'Équatoria. Ils s'emparèrent de toutes les munitions sous prétexte que, restant au Nil, ils avaient seuls le droit d'en disposer encore.

Selim et quatre-vingts hommes montés sur le *Khédive* atteignirent Kavalli; en y arrivant, ils apprirent que Stanley était parti depuis plusieurs jours; ils renoncèrent

alors à le rejoindre et s'établirent chez les indigènes de Mazamboni (²).

Depuis, les mahdistes, après un sanglant échec subi à Dufilé, avaient rayonné vers l'Ouest et occupé tous les postes égyptiens du Makrakra, ne demandant aux indigènes qu'ivoire et vivres. Ils avaient poussé dans la direction de la haute Dungu jusqu'à la ligne faîtière Congo-Nil, mais là, continuellement harcelés et battus par les Logos, notamment du chef Magora, qui leur avait tué un grand nombre d'hommes et enlevé deux drapeaux (³) et vingt remington, ils s'étaient retirés, après deux ans d'occupation, sur le Nil, emportant avec eux bétail et vivres razziés dans les villages. Peu après, partis de Lado et de Dufilé, ils voulaient attaquer les sept cents Égyptiens qui, sous la conduite de Farag Aga, battirent en retraite vers le Sud et s'établirent à l'Ouest du lac Albert, d'où ils voulaient gagner le pays mangbetu par la vallée du Bomokandi. Les autres, composés en majeure partie de Soudanais et de Makrakra, ne voulaient pas abandonner le Nil et livrèrent aux environs de Boru un violent combat aux mahdistes. Ces derniers furent battus et se retirèrent précipitamment vers le Nord. Ils abandonnèrent même Lado, pour gagner Karthoum. Le *Khédive* avait été abandonné et détruit par les indigènes de Mazamboni. Le *Nyanza*, complètement hors de service, avait été tiré à terre à Boru.

*
**

Sur la valeur militaire des troupes d'Emin, Casati écrit ce qui suit :

Les soldats de l'Equatoria, Soudanais pour la plupart, n'ont

(²) Lugard donnait à Londres, fin décembre 1892, une conférence dans laquelle il confirmait avoir atteint Kavalli et y avoir trouvé les anciens soldats de la Province équatoriale conduits par Selim Bey, qu'il avait engagés au service de l'I. B. E. A.

(³) Un de ces drapeaux fut remis à Milz à la fin de l'année 1892, lors de son retour du bassin du Nil vers la Dungu.

jamais reçu une éducation militaire véritable; il n'est donc pas étonnant qu'ils ne possèdent aucune des qualités morales de leur état : la discipline, le dévouement, la loyauté, la tempérance et le respect de tous et de tout. Les officiers, sortis de la masse du peuple et non formés avec une sollicitude toute spéciale, ne jouissent d'aucune autorité, d'aucun prestige, d'aucune estime; ils commandent et se font obéir à l'aide du fouet, dont l'emploi est laissé à leur caprice. Officiers et soldats rivalisent dans la rapine et la débauche avec leurs maîtres, les Egyptiens. Enlever des esclaves, dérober le bien d'autrui, mal-traiter les indigènes sont des passe-temps auxquels s'adonnent ceux mêmes qui disposent de la meilleure réputation. Il ne faut pas oublier non plus que les officiers comptent parmi eux nombre d'Egyptiens qui se sont vu reléguer au Soudan par mesure disciplinaire, autant d'éléments de corruption qui ne restent pas sans influence sur le milieu et sur les individus. Les fonctionnaires civils, Egyptiens et Cophtes, ne sont pas d'une moralité sensiblement supérieure, et leurs occupations préférées seraient bien le vol, la concussion, la médisance, etc. La province est si vaste, les communications si peu commodes, qu'une surveillance rigoureuse est impossible et que bien des actes répréhensibles passent ignorés et impunis. Le fait est d'autant plus certain que le Gouverneur (Emin) lutte seul contre le courant démoralisateur, car il n'a pas un homme de valeur, énergique et honnête, pour le seconder dans l'œuvre à laquelle il s'est voué; c'est en vain qu'à différentes reprises il a demandé le remplacement des employés et des troupes mis à sa disposition; à cette époque, on traite le Soudan par dessus la jambe; tout est assez bon pour le pays des esclaves; bien loin de prendre en considération les requêtes d'Emin, s'amuse-t-on souvent à annuler à Karthoum les décisions prises par lui. En vain encore il parcourt les districts, éloigne les chefs suspects, renvoie les négriers. Emin est seul, il ne peut aboutir. (CASSATI, *Dix années en Équatoria*, p. 233.)

tobre 1892. Le 4 octobre, Milz et Semio, avec quatre cents hommes et les quatre délégués égyptiens, quittaient le camp de Fort Lehmin et, après cinq jours, arrivaient à Wadelai.

Milz y dénombrait, outre les quatre délégués qu'il avait

reçus au camp du Kibbi (⁴), les fonctionnaires égyptiens ci-après :

Fatel Moulah Bey; Mahmoud Aga; Acmed Aga-el-Dinkani; Adam Aga; Chamis Aga; Ali Selim; Farugallah-el-Dingolani; Mohammed Effendi Acmed, scribe; Zadig Effendi, scribe; Sabri Effendi, commis; Isaac, commis.

Sur l'offre de Milz, les Égyptiens acceptèrent de passer au service de l'E. I. C. Le contrat de leur engagement fut rédigé en arabe (⁵).

Milz les divisa aussitôt en deux fractions :

La plus forte, sous la conduite de Fatel Moulah Bey, devait, si possible, s'établir à Dufilé, poste le plus septentrional qu'on supposait pouvoir être occupé avec moins de risques que Redjaf et Lado, situés plus en aval et où incursionnaient encore les mahdistes.

L'autre fraction, forte de cent cinquante hommes, sous le commandement de Mahmoud Aga, devait accompagner Milz et, en attendant l'établissement d'un camp à l'ancienne station égyptienne de Ganda, sur le khor Ayu, occuper un point intermédiaire entre Ganda et Dufilé.

Plus tard, Milz échelonnerait vers l'Ouest quelques postes pour relier les garnisons à l'ancien poste égyptien de Mundu, dans la vallée de la Dungu.

A Wadelai, Milz séjourna pendant huit jours.

16 octobre 1892. Il reprit de là, le 16, la route du Kibbi (camp du mont Lehmin), où il arrivait le 18. Le lendemain il poursuivait sa route au Nord, vers Ganda, où il arrivait le 23. Il y établissait un camp dans la zériba même de l'an-

(⁴) Noms cités dans le journal de Delanghe, publié par E. MULLER dans *Uele, terre d'héroïsme*.

(⁵) Nous ne possédons plus le texte arabe de ce contrat, ni la traduction française qui en fut faite par l'interprète Soliman (nous avons vu que celui-ci accompagnait l'expédition). Cette traduction, comme nous le verrons plus loin (voir mi-juillet 1893), n'était pas conforme à l'original.

cienne station égyptienne. L'endroit était bien choisi comme poste d'observation; il était situé au sommet d'une colline dominant la vallée du khor Ayu et d'où la vue s'étendait au Sud-Ouest jusqu'à la ligne faîtière Congo-Nil.

Le nouveau camp comprenait un effectif, non pas d'Égyptiens, mais de cent vingt-cinq hommes de la Force publique, sous les ordres de Gustin et de cinq autres blancs.

Quant aux Égyptiens de Mahmoud Aga, faute de vivres à Ganda, il les établit à cinq heures au Nord de cette dernière station, au mont Korobé, en attendant que l'organisation du ravitaillement permît leur installation dans le poste intermédiaire qu'il fallait établir entre Dufilé et Ganda.

Fatel Moulah, installé à Dufilé; Mahmoud Aga au mont Korobé et Gustin à Ganda, Milz remit le commandement de l'expédition à Gustin et, en compagnie de Semio et de cinquante-six Azande de ce chef, prit la route du Sud-Ouest pour atteindre la vallée de la Dungu.

En route, entre Ganda et Ndirfi (ligne faîtière Congo-Nil), la colonne fut à plusieurs reprises assaillie par les Kakwa, qui, la voyant venir de l'Est, la confondaient avec les Turcs.

Semio resta à Ndirfi avec la plus grande partie de la troupe, afin d'assurer les communications entre Ganda, la Dungu et le bas Kibali, tandis que Milz atteignait, sur la haute Dungu, le village de Faraki (Faradj), fils de Riggo, chef logo, dont la population ne donnait pas le moindre signe d'hostilité. A proximité de la résidence de Faradj, Milz fondait un poste, donc en amont de l'ancien poste égyptien de Mundu.

8 déc. 1892. Le 18 décembre, par la vallée de la Dungu, il avait atteint le confluent Dungu-Kibali et la station de

Mbittima, qu'il avait quittée en compagnie de Van Kerckhoven plus de six mois auparavant, le 6 juin.

Il y trouvait Delanghe (Florimond), commissionné par le Gouverneur général pour reprendre le commandement de l'expédition au retour de Milz.

* *

Pendant que Van Kerckhoven, Milz, Gustin, Semio et leurs gens avaient fait route du Kibali au Nil, à Bruxelles on était resté longtemps sans nouvelles précises sur la marche de l'expédition.

Fin août, l'administration centrale déclarait ne rien savoir du succès de la colonne au delà du Bomokandi; on ignorait même la victoire remportée par Ponthier sur les Arabes de la Makongo.

Le 8 octobre, au Ministre d'Angleterre à Bruxelles, demandant si Van Kerckhoven était arrivé au Nil, le gouvernement central répondait avoir été informé sans plus de son arrivée à Niangara.

Enfin, le 27 novembre, le *Mouvement géographique* annonçait que l'expédition avait atteint le Nil, mais ajoutait des indications erronées quant à son établissement sur le grand fleuve; « son chef, disait-il, était arrivé à Lado », alors que l'expédition n'avait pas dépassé au Nord Ganda, Korobé à l'intérieur, et Dufilé sur le Nil.

* *

Au moment où Milz prenait la route de retour des postes du Nil à la zériba de Mbittima sur le bas Kibali, 2 janvier 1893. le *Times* (2 janvier 1893) annonçait qu'on venait de recevoir d'Égypte la nouvelle que le khalife d'Omdurman, Abdullah, successeur de Mohammed Acmed, venait d'envoyer, de Karthoum et du Nil Blanc, des forces consi-

dérables pour attaquer les postes établis par les Belges au Bahr-el-Djebel.

On pouvait donc s'attendre à une poussée mahdiste vers Redjaf, Dufilé et peut-être Wadelai; mais sur le Bahr-el-Djebel, nul n'avait encore connaissance des projets mahdistes.

CHAPITRE XX.

EXPEDITION DELANGHE, DE NIANGARA A LABORÉ.

Evacuation des postes du Nil.

janvier 1893. Delanghe, arrivé dans l'Uele avec Verstraeten, De Raeve, Millard et Dodernier, quittait Niangara pour Mbittima à la rencontre de Milz. Millard l'avait précédé d'un jour.

Le 12, Delanghe était au confluent Kibali-Dungu, où il trouvait Milz et Hoffmann qui préparaient l'aménagement d'un poste définitif auquel on allait donner le nom de Dungu.

Dans cette rencontre de Milz et de Delanghe, ce dernier fut mis immédiatement au courant des difficultés qu'allait présenter l'occupation de la rive gauche du Nil, jusqu'à vers Lado et Kero.

janvier 1893. Le 20 janvier, par une lettre adressée à Fiévez, qui se trouvait alors au Bomu⁽¹⁾, Delanghe exprimait l'avis que déjà, faute de contingent militaire suffisant, l'expédition était sur le point de devoir évacuer le bassin du Bahr-el-Djebel ou tout au moins les postes établis sur le Nil.

Il faudrait (écrivait Delanghe) pousser au Nord jusqu'à

(1) Voir *Grande Chronique du Bomu*.

Lado, mais pour ce faire, un renfort de 300 hommes de la Force publique lui était indispensable et l'on n'espérait pas les recevoir avant juin ou juillet.

Ce même jour, 20, Delanghe, accompagné de Milz, reprenait la route de Dungu à Niangara. Milz devait y remettre à Delanghe le commandement des postes du haut Uele et du Nil.

31 janvier 1893. Quelques jours plus tard, le 31 janvier, une partie des hommes de Semio, stationnés momentanément, comme nous l'avons vu, à Ndirfi, arrivaient à leur tour à Niangara.

Ce même jour, le courrier venu de Suronga annonçait l'arrivée prochaine de trois nouveaux agents pour l'expédition : Devos, Dodernier et Raynaud.

Avant de reprendre le chemin du retour vers le bas Uele, Léopoldville et Boma, Milz tint à se rendre au village même d'Yangara pour faire ses adieux à ce chef et mettre au mieux avec lui son remplaçant, Delanghe.

17 février 1893. Le 17 février, Milz et Delanghe arrivaient à la résidence du chef madjaga; ils y étaient accueillis par une multitude d'indigènes accourus à l'appel du chef pour s'y livrer à une manifestation.

A l'occasion de cette visite à Yangara, Delanghe nous trace comme suit le portrait de Nenzima, la femme du chef :

Elle peut avoir trente-cinq ans; elle a des traits distingués et une allure qui ne manque pas de grâce et de prestance. Figure agréable, sympathique, qui s'illumine souvent d'un charmant sourire, laissant voir une superbe denture blanche. Comme une vraie Mangbetu, elle porte la haute coiffure de la race. Toilette très simple : quelques colliers de perles roses au cou, anneaux en cuivre aux pieds et aux poignets. Ceinture de cuivre battu à la taille, soutenant une pièce d'étoffe indigène. Elle porte aux oreilles des anneaux, non en laiton, comme les autres femmes, mais en argent, faits de deux dollars turcs que Milz lui a donnés à son passage à Niangara en mai 1892. Les ongles de ses mains et de ses doigts de pieds sont énormes : trois cen-

timètres; c'est un signe de noblesse. Nenzima entre dans presque toutes les conversations particulières que nous avons avec Yangara. Elle donne son opinion après celle du chef. On voit qu'elle a quelque chose à dire dans le gouvernement du pays et dans la direction des affaires. C'est donc une personne que l'Etat doit soigner. Elle a une autorité très grande sur tous les indigènes, qui la craignent, paraît-il, plus qu'Yangara. Son regard s'illumine quand elle se lève pour manifester son mécontentement à des indigènes en défaut.

*
**

Christiaens, qui arrivera à Niangara en août 1893, décrit de la façon suivante le chef :

Type grand, élancé, coiffé à la mode mangbetu, avec parures en plumes d'aigles et de perroquets; un pagne monumental formant éventail devant la poitrine et derrière le dos. A chaque coude, quatre peaux de chat-tigre superposées, retenues par des bracelets en bois de sorbier, les poignets ornés de bracelets en cuivre enroulés en spirale. A la cheville, plusieurs rangées de colliers en perles de laiton. Il se fait porter assis sur une chaise indigène. Son entrée ne manque pas d'un certain cachet imposant. Il promet tout ce qu'on lui demande, mais oublie vite, paraît-il, ce qu'il a promis.

C'est probablement au cours de ses entretiens avec Yangara au village de ce dernier que Milz apprit que les Arabes du Nepoko venaient d'attaquer Tomu, fils d'Azanga le Mangbetu, puis Azanga lui-même, et que les traitants étaient sur le point de franchir le Bomokandi.

Cependant, plus à l'Ouest, Kana le Zande n'était pas encore menacé par les traitants. La bande semblait plutôt se diriger vers le Nord pour pénétrer en territoire d'Yan-gara et, au N.-O., en territoire de Bauli le Zande, frère de Kana; dès lors, la station gouvernementale de Niangara n'était-elle pas aussi menacée ?

Faute de personnel et d'effectif militaire suffisants, on ne pouvait immédiatement entreprendre une reconnaissance vers le moyen et le haut Bomokandi.

20 février 1893. Rentrés à Niangara-poste le 20 février, Milz et Delanghe recevaient les nouvelles les moins encourageantes des postes situés au delà de la crête Congo-Nil.

Gustin, Semio et le gros de la colonne descendant par la vallée de la Dungu étaient sur le point d'arriver à Mbittima. On racontait que, contrairement aux ordres de Milz, il n'y avait plus d'Égyptiens à Ganda; que FateI Moulah était à Ndirfi avec Mahmoud Effendi et le gros de l'expédition; qu'Acmed el Dinka était descendu à Faradj; que Boone n'avait pas dépassé Magora; qu'Henrard et son adjoint Baras étaient malades et alités à Ndirfi.

15 mars 1893. Le 15 mars, Gustin et Semio, avec le gros de son effectif, arrivaient à Niangara.

*
* *

Comme nous l'avons vu, en janvier 1892 l'expédition Van Kerckhoven avait, d'Amadis, repris la route du moyen Bomokandi. La nouvelle lui était arrivée que les Arabes, venus du Nepoko, s'étaient installés dans la chefferie mangbetu d'Azanga (bassin de la Rungu et de la Nala) et se préparaient à pousser vers l'Ouest en chefferie zande de Kana, frère de Bakengai. Mais, arrivé en chefferie akengai et jusqu'au confluent de la Mpoko, Van Kerckhoven avait appris que les Arabes avaient depuis trois mois repris la route du Nepoko. Cette expédition au Bomokandi eût été l'occasion d'établir, soit au confluent de la Mpoko, soit à celui de la Tély, de petits postes; mais, faute de personnel blanc disponible à ce moment, le projet ne pouvait être exécuté. En mars 1893, l'arrivée à Niangara de Gustin, revenu de Ganda, de Mundu et de Mbitima, décida Delanghe à envoyer sur le haut Bomokandi une reconnaissance. Il venait d'apprendre par Yangara que les Arabes avaient repris la route du moyen et haut Bomokandi. Les Arabes, avons-nous dit, venaient d'attaquer Tomu, fils d'Azanga le Mangbetu, puis Azanga-Popo et menaçaient de franchir le Bomokandi. A l'Ouest

d'Azanga, Kana, cette fois, n'avait pas été menacé, mais le passage probable du Bomokandi par les traitants était une menace immédiate pour la chefferie d'Yangara, pour celle de Bauli le Zande occupant le bassin de la Kilima, et même pour la station européenne de Niangara.

Avec un détachement de réguliers, renforcé par 25 Mundu et 25 volontaires des chefs Arama et Baga, Gustin prit la route du haut Bomokandi, afin d'installer de petits postes d'observation en territoire momvu.

Nous ignorons quelle fut la situation exacte de ces petits postes. Nous savons cependant qu'au cours de son itinéraire de Niangara vers Gumbari il établit un poste noir à l'ancienne station égyptienne de Mbélia (²). Cette expédition de Gustin en mars-avril 1893 préludait ainsi à l'établissement des premières stations européennes du Bomokandi : Gumbari, qu'on installera à six heures et demie environ au Nord de l'ancienne zériba égyptienne de ce nom et dont Adam sera le premier chef de poste; Azanga (devenu l'actuel Rungu), dont le premier chef de poste fut Dulieu; Bauli, station située au confluent Kilima-Bomokandi, et dont le premier chef de poste sera Janssens.

*
* *

Pendant que Gustin opérait sur le haut Bomokandi, la nouvelle arrivait à Niangara, par des rumeurs indigènes, que Fardjuka, venant du lac Albert avec des forces nombreuses, avait atteint la région du haut Bomokandi.

Mais renseignements pris en région momvu, ce bruit était sans fondement.

*
* *

mars 1893. Le 20 mars, Delanghe quittait Niangara pour gagner la

(²) Sur la rive gauche (orientale) de la Maeka, affluent du Nepoko (rive nord).

vallée de la Dungu et constater sur place la situation dans les postes de la vallée du Nil.

26 mars 1893. Le 26, il arrivait à Dungu, où Dulieu dut lui communiquer les dernières nouvelles venues du Nil et des postes de l'intérieur, et les difficultés de pousser de l'avant, vu l'insuffisance des contingents militaires.

Fatel Moulah n'avait aucune autorité sur son monde; il ne désirait pas suivre l'expédition vers l'Ouest, c'est-à-dire gagner l'Uele au cas où la position des postes de Ganda, Korobé et autres ne serait plus tenable. Seul, disait-on, Acmed el Dinka, qui était à Faradje, était homme sur lequel on pouvait compter. On prétendait même que Fatel Moulah essayait de s'isoler des Européens et tentait de se mettre en rapport avec Kabréga, roi de l'Unyoro, pour reprendre possession de l'Équatoria.

On crut dès lors opportun de recourir à l'enrôlement de troupes irrégulières et, dans ce but, Delanghe, avant de gagner Ndirfi, se rendit chez Renzi pour lui demander son concours.

13 avril 1893. En conséquence, le 13 avril, Delanghe quittait Dungu pour se mettre en rapport avec Renzi. Celui-ci promettait sa collaboration, mais demandait en échange des fusils pour combattre Mbio. Renzi devait fournir à Delanghe des irréguliers et les porteurs nécessaires pour gagner l'Enclave. Il se laissa tirer l'oreille, mais finit par s'exécuter.

*
* *

1^{er} mai 1893. Le 1^{er} mai, Delanghe arrivait à Faradje. Il y trouvait Acmed el Dinka et son détachement turc.

A l'occasion de son arrivée à Faradje, Delanghe nous trace comme suit le portrait du chef :

Le Sultan logo me paraît assez sérieux et jouit d'une certaine autorité. C'est un homme de 40 à 45 ans, d'une belle taille, un peu corpulent, large d'épaules. Physionomie peu intelligente; n'a pas la dignité que l'on rencontre chez les grands chefs de

l'Ouest; visage marqué de petite vérole, regard peu expressif, aime la mérissa et tient beaucoup aux étoffes.

Faradje était situé sur la rive nord de la Dungu, par 29°50' longitude Est et 3°45' latitude Nord.

« Sur la rive nord de la Dungu, près de Faradje, se trouve Koffi, bel homme bien découplé, le type de l'ancien turcomane, regard hypocrite. »

*
* *

Gustin repart de Niangara pour regagner Ganda, relançait peu après, le 1^{er} mai, Delanghe à Faradje, tandis que Semio quittait Niangara pour Bomokandi.

mai 1893. Le 9 mai, sur l'ordre de Delanghe, Gustin, Dodernier, Soliman, Acmed, accompagné de son commis le mulâtre Sabri Effendi, et d'un contingent turc, quittaient Faradje pour Ndirfi et les postes de l'Enclave.

Gustin, arrivé à Ganda, devait intimider à Fatel Moulah l'ordre de gagner Gumbiri. Ne devaient rester à Ganda que Gustin, les réguliers et éventuellement les irréguliers.

*
* *

mai 1893. Les porteurs fournis par Renzi fuient en route, de Faradje à Ndirfi, les 9 et 10 mai. Les indigènes, de leur côté, ne ravitaillent pas la caravane. On attribue tous ces déboires aux instigations de Renzi lui-même.

mai 1893. Le 13 mai, Delanghe et Hoffmann quittent à leur tour Faradje pour Ndirfi. En route, mêmes inconvénients de portage et de ravitaillement.

Le 14, on passe du territoire logo en pays kakwa. Pas un indigène à voir, bien que le soir on gîte dans un village : Kologa. A l'écart de ce village se trouve une zériba que viennent d'y installer les détachements égyptiens de Mahmoud Aga et de Bakit Aga Toumsah.

Or Delanghe vient de recevoir du chef de poste de Ndirfi, Henrard, plainte contre Bakit, accusé d'avoir tenté

de soulever ses soldats contre l'autorité d'Henrard et d'avoir même mutilé des femmes et des enfants. Delanghe le condamne à mort.

Sur cet incident, nous lisons dans le journal de Laplume la note suivante :

Un officier turc à Ndirfi avait commis une faute tellement grave : vente d'armes et de munitions, etc., que le commandant Delanghe le fit exécuter. Mais le peloton d'exécution, des Turcs aussi, manqua deux fois le but, et sans un irrégulier mobengé qui passa rapidement devant le peloton et tua l'officier à bout portant, d'un coup d'albini, il est à se demander si le peloton d'exécution n'aurait pas brûlé toutes ses munitions en tirant en l'air, puis aurait fait fuir le coupable.

Delanghe prend alors la direction de Ndirfi avec les détachements trouvés à Kologa, celui de Mahmoud et celui de Bakit, ainsi que celui d'Acmed el Dinka, venu de Faradje. Hoffman accompagne, ainsi que Dodernier, des hommes de la Force publique et des irréguliers ou volontaires de la région.

A propos de la compagnie turque qui suivait l'expédition, Laplume écrit que ces soldats vivaient encore comme dans les postes égyptiens du Nil :

Ces irréguliers et les Turcs avaient avec eux chacun une ou deux femmes, quand ce n'était pas trois ou quatre. Chaque femme avait son boy ou sa boyesse. Le soldat, lui, avait un boy pour porter son fusil, et parfois un autre pour la pipe et la chaise. Une troupe de Turcs en marche était une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, d'estropiés (j'en ai vu plusieurs auxquels leurs chefs avaient fait couper les oreilles, les poings, les pieds), vêtus ou non. Le contraste avec les soldats réguliers congolais était frappant quant à la discipline et à l'allure militaire.

A Ndirfi, où se trouvent 60 réguliers, 30 volontaires indigènes, deux compagnies égyptiennes et quatre Abyssins, Delanghe décide d'envoyer Hoffmann d'abord à

Gumbiri et de là à Wandi, sur l'Yéi. Il veut savoir si les mahdistes y ont poussé des incursions, comment les Égyptiens se sont conduits depuis le départ de Gustin, dans quel état se trouvent les anciennes zéribas égyptiennes qu'on pourrait réoccuper.

La reconnaissance d'Hoffmann se fait rapidement. Il revient à Ndirfi et rapporte :

1° Qu'à Gumbiri les officiers turcs (bumbachis) se livrent à des razzias et à des offensives;

2° Qu'à Ganda, Fatel Moulah a armé de sa propre autorité ses irréguliers makrakra;

3° Qu'à Wandi, ancien poste du Makrakra égyptien, il ne reste que des citronniers et des cotonniers, tout le reste est embroussaillé, la contrée a été dévastée par les mahdistes et Renzi, leur allié. On y a trouvé beaucoup d'ivoire avarié.

* * *

De plus, faisant route de Ganda à Wandi, Hoffmann apprend qu'Omar Saleh est à Lado, qu'il a un avant-poste à Redjaf et un autre à l'O.-S.-O. de Lado, pour parer à une attaque qu'il craint vers sa base (Lado) (3).

* * *

Pendant que Delanghe supputait la possibilité de réinstallation des postes de l'Enclave, arrivaient en juin, à Ndirfi, partis de Dungu en avril, Delbruyère, Niclot, Laplume, Ligot, renfort en vue de la réoccupation de ces postes de l'Enclave. (Massart, malade en route, avait dû rebrousser chemin vers Dungu et Niangara. Il ira fonder le poste de Bélia après mai 1893 et y mourra faute de quinine.)

(3) D'après une lettre de Delanghe à Fiévez en date du 26 octobre 1893, Delanghe aurait effectué lui-même cette reconnaissance vers Wandi.

Mais en même temps, Delanghe recevait un courrier annonçant l'arrivée de Baert dans l'Uele.

Baert était arrivé à Djabir le 2 juin, venant de l'aval, en compagnie de Liénard, chargé de remplacer, à la zone Rubi-Uele, Christiaens, commissionné pour la zone de la Makua.

Baert était désigné pour reprendre le commandement de l'expédition. Mais quelles étaient ses instructions ? Et, faute d'instructions précises, quels étaient ses projets ? Allait-on réoccuper ou non les postes de l'Enclave et surtout ceux du Nil ?

Pendant ce temps aussi, Gustin, arrivé à Ganda, annonçait que Fatel Moulah refusait de quitter ce poste pour Gumbiri.

* * *

Juin 1893. Au début de juin, Delanghe, décidé à réoccuper les postes du Nil, partait de Ndirfi avec Delbruyère, Niclot, Laplume, Ligot, en destination d'Aléma, poste fondé par Gustin au pied de la montagne de ce nom et que commandait le premier sergent Degraeve.

Y résidait également Soliman, l'interprète qui avait accompagné Van Kerckhoven, parce que, au poste, se trouvait une compagnie de « badiadia ». Une femme était cheffesse à Aléma. La région était habitée par les Kakwa.

* * *

3 juillet 1893. Le 3 juillet, Delanghe, Niclot, Laplume, Ligot quittaient Aléma pour Ganda ⁽⁴⁾. Delanghe voulait s'y ren-

⁽⁴⁾ A propos de la route Aléma-Ganda, Laplume écrit : « Des collines et des montagnes à droite et à gauche, du haut desquelles les populations nous regardaient passer; des chutes d'eau; de temps à autre un petit village, des bouquets d'arbres magnifiques, dont le fruit donnait une graisse blanche comme le saindoux et dont la pulpe formait une bonne compote comme de poires. C'était l'arbre à beurre ou bashia. J'appris plus tard que la sève (le latex) de cet arbre était une gutta-percha ».

contrer avec le bey Fatel Moulah pour mettre au point les diverses questions en litige entre Européens et Turcs. Ils y arrivaient le 6.

Delbruyère, avec un détachement provenant de Gumi-biri, s'en allait, le 3 juillet, dans la direction de l'Est, pour atteindre Muggi, où il avait à installer un poste avancé de surveillance des derviches, et de là gagner Laboré, plus en amont.

A notre arrivée à Ganda (écrit Laplume) nous passâmes entre deux rangées de soldats (turcs) qui nous rendirent les honneurs; les fanfares jouaient leurs plus beaux airs; le Bey, escorté de son état-major, vint au-devant du commandant (Delanghe), le congratula, lui souhaita la bienvenue et nous invita au Divan, où se prononcèrent force discours. Je n'y compris pas un mot, du reste. Nous trempâmes nos lèvres altérées dans l'hydromel que nous versaient de jolies esclaves. Les Européens étaient en grande tenue...

De son côté, Delanghe nous donne de Fatel Moulah Bey le portrait suivant :

Le Bey est gras, adipeux, a de petits yeux de cochon; il ne marche pas, il se traîne; blague beaucoup pour ne pas dire grand'chose... S'emballe encore plus que moi dans la discussion. Tourne souvent autour du pot pour répondre à une question ou à une remarque qui le pique. Il a sous lui, à Ganda, deux bimbachi (officiers) et un commis, *Isaac*, métis de Karthoum.

Le divan s'ouvrit par l'exposé des griefs que tous reprochaient à la garnison turque de Ganda.

Delanghe (écrit Laplume) leur reprocha d'être venus misérables se mettre à la solde de l'État du Congo et de se conduire en brigands, en mauvais soldats, en voleurs, le tout appuyé d'actes que les Badiadia avaient commis. Le Bey et les bimbachis, assis sur des nattes, en égrenant leurs chapelets, faisaient mine de ne pas comprendre. Ils s'interrogeaient entre eux du regard. Tout à coup, le bimbachi Acmed el Dinka prit

la parole, approuvant parfaitement le commandant Delanghe et reprochant aux autres de faire semblant de ne pas comprendre. Ce fut alors un déluge de salamalechs. Quant à l'interprète Soliman, il voulut mettre de l'eau dans le vin du Commandant, comme on dit... Il fut déplorable et d'une pleutrerie déconcertante; et pour que nul n'en ignorât, il fut enguirlandé en français, en arabe, en bangala...

De son côté, Delanghe ajoute :

L'illustre imbécile de Soliman a traduit en français le traité arabe fait par Milz en septembre 1892.

Dans le texte français, œuvre de Soliman, il est stipulé que le traité doit recevoir l'approbation du Gouvernement (de l'E. I. C.). Dans celui des Turcs, rien de pareil. En outre, dans ce dernier contrat, il est écrit que nous devons leur fournir des munitions de guerre; dans le mien, on n'en dit rien. Ce sont ces deux considérations qui me forcent à des concessions, afin de ne pas mettre contre nous les Soudanais.

^{10 juillet 1893.} Delanghe se trouvait toujours à Ganda quand, entre le 10 et le 14 juillet, il reçut un courrier de Baert lui enjoignant de reprendre la route de Niangara avec tous les soldats réguliers de la Force publique.

Delanghe n'en décida pas moins de pousser au préalable jusqu'au Nil.

^{14 juillet 1893.} En compagnie de Niclot, Laplume, Ligot, Soliman, il reprenait, le 14, la route d'Aléma pour, de là, gagner Laboré, ancien poste égyptien qu'il avait décidé de réoccuper. Le 16, on arrivait au camp turc d'Aléma, d'où la veille étaient déjà partis Gustin pour Kiri, Muggi, sur le Nil, et Delbruyère et Hoffmann également pour Muggi, mais d'où ils devaient rejoindre, à Laboré, Delanghe, Niclot, Laplume.

^{19 juillet 1893.} Le 19, Delanghe, Niclot, Laplume, Ligot, Soliman quittaient Aléma.

Pour atteindre Muggi et Laboré on eût pu suivre la vieille route des caravanes conduisant d'Aléma à Muggi, ou encore rejoindre plus au Nord celle de Gumbiri et

débouchant vers Kiri et Dufilé. Mais la saison des pluies les avait rendues impraticables.

On partit donc à travers brousse par des sentiers qui, pensait-on, seraient suffisamment praticables.

Contrairement aux prévisions, « la marche est difficile. On perd la route. Niclot et Laplume, malades, sont portés en hamac. Delanghe lui-même est fiévreux. »

A partir du 21, le terrain, très accidenté, est coupé par des torrents; pas moyen d'entrer en relations avec les indigènes.

juillet 1893. Le 22 on campe au mont Moia, chez les Fadjelus.

juillet 1893. Le 23 on repart en direction E.-N.-E., en territoire bari.

Enfin, le 24, on arrive à la rivière Kaia. Impossible de traverser à gué la rivière, qui n'a que 15 m de large, mais 2 m de profondeur et un courant rapide. On part donc en direction N.-N.-E., guidés par un indigène du nom de Kani-Kochou.

Le soir, on trouve un gué de 1^m50 de profondeur et l'on y passe la Kaia. On y campe; mais ce soir même, une partie des porteurs abandonnent la caravane, les indigènes lancent des flèches sur le campement. On reprend la marche après deux jours de halte et l'on va camper au pied d'un Djebel pour permettre à Delanghe et Soliman de partir à la recherche d'une route vers Muggi et d'une autre plus au Sud, vers Laboré.

Fixé sur la direction à prendre, Delanghe, accompagné de Soliman et d'une escorte, prend la route de Muggi et fait partir vers Laboré la colonne Niclot-Laplume, qui traverse trois petites crêtes et, le 31 juillet, arrive au bord du Nil, au Sud de Laboré, au pied d'une montagne presque à pic. Puis on gagne Laboré, où l'on apprend que Delanghe et Soliman sont arrivés à Muggi, où Acmed-el-Dinka et Delbruyère les ont précédés. Les troupes de Gustin et d'Hoffmann sont arrêtées à proximité de Muggi, de même que les auxillaires makrakra de Mohammed.

Casati écrit à propos de Muggi et de la route allant de Muggi à Laboré :

Muggi a une situation assez pittoresque, au sommet d'une colline d'où l'on domine tout le pays environnant et au pied de laquelle le Nil baigne de flots tumultueux les écueils parsemant son lit; derrière, les lignes serpentines aux reflets azurés révèlent les ruisseaux qui glissent entre les bois et les champs fertiles. La population se compose de Bari. La route qui relie Muggi à Laboré longe la chaîne de hauteurs qui s'enfonce dans le S.-E. et qui, venant mourir jusque sur le bord du fleuve, rend le voyage assez fatigant, parfois même difficile. De grandes herbes, dures et serrées, couvrent le sol, tandis que sur la rive opposée, en face de nous, des bouquets de sycomores et de tamarins feuillus escaladant les pentes, égaient le paysage et forment un saisissant contraste. (*Dix années en Équatoria*, p. 240.)

31 juillet 1893. Le même jour, 31 juillet (1893), Delanghe et Delbruyère quittaient Muggi par une route longeant le Nil, pour rejoindre, à Laboré, Niclot, Laplume, etc. et préparer aux premiers préparatifs de la construction d'une station qui porterait le nom de « Fort Léopold II ». On décide d'établir la nouvelle zériba sur un éperon où l'on trouve des vestiges de murs de l'ancienne station égyptienne.

Laboré (écrit Laplume) était entouré de marais. Aussi Delanghe fit établir le nouveau poste plus en amont et à distance de la rive, sur un petit promontoire; des deux côtés il y avait de l'eau potable; la vue était étendue, la défense facile. Pas de marais aux alentours. Le camp était entouré d'un mur en carré de mille mètres de pourtour, d'un mètre de haut et d'un mètre d'épaisseur.

Dès l'arrivée des Européens à Laboré, les indigènes semblaient accueillants. On y reçut la visite de Lissamouré et de Mongatschouk, deux frères de feu Laboré;

mais on constata bientôt qu'il fallait partir en « koia » pour ravitailler le camp. Hoffmann en fut chargé.

Laboré (écrivait Delanghe à Fiévez, en date du 28 août 1893) ne devait être qu'un campement provisoire d'où partirait, sous la conduite de Delbruyère, un contingent pour aller occuper Loufiré, au Sud de Dufilé. Loufiré deviendrait une base d'opérations pour l'occupation du lac Albert, tandis qu'à Laboré se maintiendraient deux compagnies turques de 300 fusils, sous le commandement de Morjan Aga, avec un résident.

D'après ses prévisions et en tenant compte de nécessités actuelles d'un autre ordre, Delanghe estimait toutefois pouvoir atteindre ainsi le lac Albert fin octobre.

En tout se trouvaient déjà sur le Nil, pour être répartis dans les postes provisoires ou définitifs, 300 Turcs, soit les deux compagnies égyptiennes momentanément à Laboré, et 350 réguliers et irréguliers de la Force publique.

En outre, Delanghe réitérait à Fatel Moulah l'ordre d'évacuer Ganda et de se porter à son tour, non plus à Gumbiri, mais sur le Nil, à Muggi, où se trouvaient Gustin et le bimbashi Acmed-el-Dinka.

*
**

Outre la création d'un poste à Loufiré et d'un autre à Dufilé, Delanghe projette également de pousser au plus tôt une reconnaissance plus en aval, pour voir où sont les mahdistes, car des Baris interrogés prétendent qu'ils sont à Bedden et Redjaf.

Il semble cependant que cette reconnaissance n'ait pu avoir lieu, car, en août, Delanghe écrivait à Fiévez « qu'en juillet, déjà, son intention était d'*attaquer* les mahdistes en partant de Laboré, mais qu'il en a été empêché par une promenade militaire qu'il a été faire chez les Koukous

pour les intimider et tâcher d'en obtenir du ravitaillement »⁽⁵⁾.

De plus, il avait à se rendre à la rencontre de Baert, arrivant de Mundu, et à tracer et consolider sa ligne de ravitaillement de Faradje au Nil.

« Il est encore trop tôt (écrivait-il au début d'août) pour décider du tracé de la route d'Aléma vers Ndirfi, Laboré et Dufilé, l'insécurité y étant encore trop grande », bien que des nouvelles qui lui arrivaient de Ganda lui assuraient que la ligne de communication fonctionnait aisément de Mundu à Ganda et de Ganda à Loufiré.

15 août 1893. Dès le 15 août, la situation menaçait de devenir plus pénible dans les postes du Nil : « les soldats mangbetu, dans leurs danses, chantaient leur désir de rentrer chez eux » (carnets Delanghe). Les relations ne s'établissaient pas avec les indigènes. « Les Turcs, officiers surtout, mécontents de ce qu'ils ne recevaient plus de cadeaux, comme avec Milz et Gustin, faisaient montre de mauvais vouloir. »

* * *

17 août 1893. Obligé de partir à la rencontre de Baert, le 17 août, Delanghe quittait Laboré pour gagner Aléma et même Ganda, où Fatel Moulah tardait à évacuer sa garnison sur Muggi.

Devaient partir en même temps que lui les contingents de la Force publique réclamés par Baert. Delanghe prit donc avec lui les Haoussa, les Nubiens et les volontaires mangbetu, ainsi que quelques Makrakra. Mais les irréguliers azande prétendaient partir en même temps; ils réclamaient par la bouche de leur préposé Doka et de Mohammed, ancien soldat régulier de Dungu⁽⁶⁾.

⁽⁵⁾ Le 7 août, Delanghe était parti en reconnaissance chez les Koukous du chef Abou Singi.

⁽⁶⁾ Son vrai nom était Chitéta.

août 1893. Arrivé à Ganda, le 21 ou 22 août, Delanghe intima à Fatel Moulah de ne plus retarder son départ vers Muggi.

Cela fait, il reprit la route de Ndirfi. Mais en passant par Gumbiri, il recevait le soir même un courrier urgent de Fatel Moulah lui apprenant qu'un Turcoman de Lemodu (⁷) lui avait apporté quatre lettres pompeuses de mahdistes proposant aux Turcs de trahir les Blancs et disant qu'il avait des craintes pour Gumbiri et Ndirfi, par suite de la présence d'un détachement mahdiste sur le Bibia, à quelques jours au Nord de Gumbiri. De même, Fatel Moulah avait appris par le même chef indigène que deux espions mahdistes : Saleh Hakim et Rihane, parcouraient la région pour exciter les populations contre les Européens.

Dès le lendemain, Delanghe envoyait en reconnaissance vers le Nord un détachement, qui, quelques jours plus tard, revenait avec comme renseignements que les mahdistes avaient un poste à Lado, un avant-poste à Redjaf et vraisemblablement un autre à cinq ou six jours de marche au Nord de Gumbiri. En conséquence, revenue sur sa décision de faire évacuer Ganda sur Muggi, Delanghe décida d'évacuer sur Ganda ce qui restait d'hommes à Gumbiri et à Aléma, pour maintenir un poste entre Ndirfi et le Nil.

* * *

Nous savons, par une lettre de Delanghe à Fiévez et datée de Gumbiri, 28 août, quels étaient les projets de Baert (⁸), qui, à ce moment, quittait Mundu à la rencontre de Delanghe.

(7) Un petit chef des environs de Rimo.

(8) L'évacuation des postes du Nil était donc un projet qu'on pouvait envisager dès ce moment et qui, réalisée, confirmait l'opinion que le Roi tenait bien plus à consolider d'abord ses positions dans le bassin de l'Uele que de s'établir définitivement sur le Nil. On savait, en effet, que dès avant le passage de l'expédition dans le moyen Uele, le Roi avait prévu, d'accord avec Van Kerckhoven, l'organisation de l'Uele indépendamment de l'expédition du Nil.

Baert comptait s'installer, au plus tôt, au lac Albert, à Kavalli, pour y devancer Portal, qui arrivait avec les Anglais de l'Uganda. Dans sa hâte d'atteindre le lac Albert, Baert projetait de faire route avec son détachement et ceux du Nil, de Ganda à Kavalli, à travers les montagnes, au lieu d'atteindre le Nil à Dufilé et de le remonter jusqu'au lac Albert, au risque d'être en butte à toutes les difficultés de ravitaillement et à l'hostilité des indigènes.

A ce moment, Baert et Ray, avec un détachement de 86 soldats réguliers, avaient quitté Dungu le 14 août; en route, sur la Dungu, ils s'arrêtaient en territoire de Bokoyo, à qui Baert demandait, pour majorer son contingent, l'adjonction de 350 auxiliaires azande.

Aucun espoir n'existeit de recevoir des réguliers du bas Uele ou de l'aval, car tous les miliciens étaient réservés à la campagne arabe.

De Bokoyo, Baert et Ray avaient atteint Mundu le 28 août 1893. **28 août.**

CHAPITRE XXII.

DIFFICULTES D'ETABLISSEMENT DANS LE HAUT UELE ET RENFORCEMENT DE LA DEFENSE.

31 août 1893. Le 31 août, à marches forcées, Delanghe arrivait à Aléma, sans vivres; ses soldats étaient épuisés; beaucoup étaient restés en arrière et ne rejoindraient plus.

On vivait dans la plus grande disette; les kacias ne rapportaient rien. Les indigènes, toujours en embuscade, attaquaient à coups de flèches sur tous les sentiers. Le courrier (journaux) que Delanghe recevait à Aléma lui apprenait que les Anglais étaient près de Kavalli. « Ils occuperont le lac Albert avant nous », écrivait Delanghe.

Delanghe parti, la situation à Laboré s'envenimait par la mésentente des Européens et de ceux-ci avec les Égyptiens,

... hostilité entre Hoffmann, qui avait l'oreille de Delbruyère (écrit Laplume), et, d'autre part, les Égyptiens que soutenait contre Hoffmann l'interprète Soliman. Les réguliers étaient eux aussi hostiles à Hoffmann, qui, de son côté, obtenait de Delbruyère de faire armer d'albini les Makrakra irréguliers, ce qui constituait un réel danger.

Fin août arrivait à Laboré, venant de Muggi, Gustin, accompagné d'Acmed el Dinka.

Acmed, à Muggi, avait voulu, avec ses Turcs, se soustraire à l'autorité de Gustin et avait tenté de le cerner. Puis, il était parti dans la montagne pour rejoindre Fatel Moulah à Ganda.

En même temps, le bruit courait que les mahdistes venaient de Lado pour attaquer les postes de l'É. I. C., notamment Muggi, d'où Gustin se retira immédiatement vers Laboré.

Mais il ne s'y attarda pas. Dès le lendemain, il quittait Laboré avec Ligot, qui venait d'y arriver. Tous deux gagnèrent Ganda avec leurs détachements de réguliers, ceux-ci devant rejoindre l'Uele, conformément aux ordres de Baert.

Laplume fut envoyé en reconnaissance vers Muggi pour voir si les mahdistes s'annonçaient.

*
**

t sept. 1893. En raison des difficultés de ravitaillement à Laboré, Delbruyère projetait de n'y laisser que les Turcs et d'aller se fixer à Dufilé avec Niclot, Laplume, Hoffmann, les soldats réguliers de la Force publique et les auxiliaires makrakra. Mais le détachement de Makrakra refusait de se rendre dans cette région.

Dodernier, venant de Ndirfi, et Degraeve, venant d'Aléma, arrivaient à Gumbiri le 7 septembre, pour en évacuer le détachement de réguliers et les charges et, de là, allaient rejoindre Delanghe à Aléma.

Le 11 arrivaient également à Aléma, venant de Laboré, Gustin et Ligot et leur détachement de réguliers. Pour passer, ils avaient dû se battre aux environs de Gumbiri.

Gustin portait à Delanghe, comme nouvelles, qu'Acmed, instigué par le métis berbère Sabri, avait quitté Muggi pour rejoindre Fatel Moulah à Ganda.

Ce 11 septembre, Delanghe, Gustin, Degraeve, Ligot, Dodernier se préparaient à gagner Ganda, pour faire route ensuite vers Ndirfi, Faradje et Mundu.

19 sept. 1893. Le 19, Gustin, Degraeve et l'interprète Soliman partaient en avant-garde pour Ganda.

20 sept. 1893. Le 20, Delanghe, Ligot, Dodernier partaient à leur tour, mais par une autre route, Ligot à l'arrière-garde.

Entre Aléma et Ganda, la colonne Delanghe était attaquée et l'on perdit des hommes et des charges. Pluies torrentielles. Les difficultés étaient dues peut-être à ce qu'on avait été mal guidé par les indigènes au lieu de prendre la route suivie par Gustin.

Le 21 la colonne atteignit Ganda. Au Divan, elle fut l'objet d'une réception cordiale.

Le 22, nouvelle tenue du Divan; on mit les choses au point : autorité des Européens, etc. Cependant le conflit persistait entre l'autorité des officiers belges et celle des Égyptiens.

Jusqu'à l'arrivée de Baert, on décida qu'il y aurait à Ganda un résident avec ses adjoints, qui communiquerait avec Fatel Moulah, lequel, seul de son côté, commanderait aux Turcs.

23 sept. 1893. Pendant ce temps, à Niangara, Christiaens, qui venait d'y arriver le 17 août en qualité de chef de zone de la Makua, en remplacement de Cloesen, alors à Mundu,

recevait de ce dernier, le 23 septembre, un courrier annonçant qu'au Sud les Arabes marchaient sur le Bomokandi.

octobre 1893. Cependant, le 31 octobre, Alban Lemaire, chef de poste d'Azanga, écrivait qu'il n'était pas informé de la marche des Arabes sur le Bomokandi, mais qu'il savait seulement qu'ils se concentraient sur l'Aruwimi, au camp de Mongaleré, près de l'embouchure du Nepoko.

Six semaines plus tard on apprenait à Niangara qu'au lieu de se diriger vers le moyen Bomokandi, les Arabes du Nepoko avaient poussé au N.-E., dans la direction de Gumbari et de Mbélia.

22 nov. 1893. Le 22 novembre, le chef du petit poste de Mbélia faisait savoir que sa situation était devenue intenable. L'affaire devenait d'autant plus importante que, le 26 novembre, Baert faisait savoir à Christiaens, à Niangara, qu'abandonnant l'Enclave, il décidait de marcher sur le lac Albert, en prenant la voie du Kibali et de Gumbari.

Il fallait donc s'assurer du passage par cette voie.

Le lendemain, 27, le sergent Vander Haeghen quittait Niangara pour Mbélia avec cinquante hommes. Un engagement avec les Mundu faisait perdre à ceux-ci quarante des leurs.

embre 1893. A leur tour, le 22 décembre, les sergents De Walsche et Lahaye partaient pour Gumbari.

anvier 1894. Le 7 janvier suivant, Vander Haeghen rentrait à Niangara, après avoir évacué le poste de Mbélia sur Gumbari.

* *

Depuis un mois (28 août) Delanghe était sans nouvelles de Baert. Il écrivait à la date du 28 septembre dans son journal que, s'il avait les mains libres, il ne renoncerait pas à l'occupation des postes riverains du Nil; il y porterait dès maintenant tous les Turcs, donc ceux se trouvant encore à Ganda sous les ordres de Fatel Moulah Bey, et, au besoin, dégagerait Delbruyère (toujours à Laboré avec Laplume et Hoffmann) en le portant à Loufiré, dont il

avait projeté la création depuis juillet. Quant à Ganda, grande station de l'intérieur, il n'y laisserait que Gustin et 150 soldats.

A ce moment aussi des nouvelles lui arrivaient du Nil et de Mundu :

1^o Delbruyère avait, en reconnaissance, rencontré des mahdistes armés de lances et de fusils à piston;

2^o Henrard était toujours installé à Ndirfi;

3^o Barras était à Magora avec un transport;

4^o Baert, accompagné de Bonvalet, Van Holsbeek, Delmotte, Ray, de 200 soldats et 250 porteurs armés, était à Mundu et se préparait à partir à Magora et, de là, comp-tait se rendre à Ganda.

* *

30 sept. 1893. Le 30 septembre, Laboré, à son tour, était évacué par Delbruyère, Niclot, Laplume et les troupes régulières, laissant le poste aux deux compagnies égyptiennes qui y étaient cantonnées depuis juillet.

Après deux mois d'occupation, le mur d'enceinte était achevé (écrit mélancoliquement Laplume). Les cultures qu'on avait établies pour parer à la disette de vivres qu'auraient dû fournir les indigènes n'attendaient que la maturité; si l'on était resté à Laboré, où nulle menace de derviches n'existeit, et si l'on avait simplement liquidé les irréguliers, on eût pu vivre; des indigènes auraient ravitaillé notre fort.

Niclot, malgré tout, désirait rester sur le Nil; « il voulait (poursuit Laplume) s'installer avec ses réguliers dans une île située à hauteur de Laboré ». Mais Delbruyère ne pouvait l'y autoriser. L'ordre catégorique était d'évacuer sur Ganda. Il était d'ailleurs temps de quitter Laboré, par crainte de l'indiscipline des irréguliers, surtout à l'occasion des koïas.

Ce 30 septembre, Delbruyère, Niclot, Laplume, Hoffmann et les soldats réguliers quittaient donc Laboré dans

la direction de Muggi, pour, de là, gagner le mont Moia par la route suivie en juillet.

Ils campèrent plusieurs jours au pied du mont Moia, en attendant les ordres précis de Delanghe.

Ligot y était envoyé de Ganda par Delanghe pour relever Niclot et Laplume et leur permettre de rejoindre au plus tôt Delanghe à Ganda. A Moia restaient donc Delbruyère, Hoffmann et Ligot.

Là, le gradé abyssin Georgi, mécontent de Delbruyère, désertait avec une bande d'Abyssins armés et passait chez les mahdistes.

en oct. 1893. Fin octobre, ordre de Delanghe parvenait au mont Moia de lever le camp et de gagner Ganda; mais les irréguliers (Makrakra de Mohammed) refusaient de partir, ne voulant pas, disaient-ils, être en garnison avec les Turcs.

* * *

Pendant ce temps, à Ganda, Gustin souffrait d'un froid à la poitrine, Delanghe était atteint de dysenterie et obligé de s'aliter. Les vivres manquaient pour Blancs et Noirs. Les Turcs, cependant, rapportaient de leurs koïas des vivres qu'ils refusaient de partager avec les autres.

Des discussions surgissaient entre Delanghe et Fatel Moulah à propos de l'occupation de Laboré, laissée à la garde des Égyptiens.

Pour Delanghe, Laboré était un avant-poste garantissant, contre les mahdistes, Dufilé et Loufiré.

Fatel Moulah estimait que Laboré était trop faible comme position; il aurait fallu, disait-il, se retirer au khor Ayu, au Sud. Mais ce serait éventuellement céder du terrain aux mahdistes, faisait remarquer Delanghe.

Le Bey proposait alors que les Européens occupassent seuls Laboré et que les Turcs allassent au Sud, à Dufilé et Loufiré, où il y avait déjà une compagnie turque. Mais quand Fatel Moulah reçut ordre de se rendre à Loufiré, il

refusa. Delanghe n'insista pas. Baert déciderait quand il serait sur place.

*
**

Sans nouvelles de Baert, tout le monde à Ganda restait dans l'inaction.

Cependant, pour prévenir autant que possible tout conflit entre Égyptiens, d'une part, réguliers et irréguliers de la Force publique, d'autre part, on établit le camp de ces derniers sur une colline, à distance de celui des Égyptiens.

Par précaution aussi on avait installé le magasin servant de dépôt de munitions et d'articles d'échange entre la maison de Laplume et celle de Degraeve. Un soir, les Turcs, sous prétexte de vouloir être payés, pénétrèrent au magasin mal éclairé et parvinrent à voler dans l'obscurité trois caisses de cartouches.

*
**

Fin octobre, Gustin, fin de terme, quittait Ganda, accompagné de Niclot, désigné, lui, pour la station de Niangara.

*
**

Delbruyère, qui devait avec son détachement rejoindre Ganda, avait quitté le campement du mont Moia et s'était arrêté à Bangasso. Delbruyère partit, avec ses soldats, de Bangasso, à l'insu de Delanghe, qui le fit poursuivre par Laplume, lequel l'atteignit pour lui dire qu'il devait s'installer à la rivière Kobbo. Delbruyère s'y rendit avec ses Makrakra et Hoffmann. Au Kobbo se trouvaient alors déjà Dodernier et Ligot. Ce dernier avait donc précédé Delbruyère à son départ du mont Moia.

Fin octobre se trouvaient donc réunis au Kobbo Delbruyère, Ligot, Laplume, Dodernier, Hoffmann. Delbruyère décida bientôt d'évacuer immédiatement le

Kobbo sur Magora, où l'on savait qu'il était arrivé ou devait arriver Baert.

* *

En même temps que la nouvelle que Baert était à Magora, on apprenait au Kobbo, puis à Ganda, qu'à Magora les irréguliers désertaient avec armes et bagages; la nuit du 11 au 12 octobre, 56 irréguliers, 31 Mundu et Fadjelu, engagés à Faradje, et d'autres, au total 106 hommes, 104 fusils dont 37 albini ou chasse-pots et 56 fusils à piston avaient disparu (⁹).

Ayant ainsi constaté lui-même les difficultés provenant de l'indiscipline des irréguliers makrakra, azande, mundu, Baert donna ordre de désarmer les irréguliers de toutes les stations du bassin du Nil (¹⁰). A Magora, où l'ordre aurait dû être exécuté sans délai, on retarda le désarmement.

L'ordre fut donc envoyé à Delanghe à Ganda, qui, ses Mundu désarmés, se préparait à partir avec tout son monde, ainsi que cent hommes de Semio, pour Magora, au premier appel de Baert, et mettre ainsi à sa disposition tout le contingent de réguliers.

Cependant, le projet de Baert n'était plus celui qu'on supposait en se basant sur son dernier courrier reçu à Ganda. Il déclarait maintenant vouloir aller de l'avant dans le bassin du Nil.

Mais, le 13 octobre, veille du départ de Baert de Magora vers Ganda, les auxiliaires azande de Bokoyo refusèrent à leur tour de marcher.

La nuit du 13 au 14, les Makrakra désarmés fuyaient; probablement affamés, ils revenaient avec une bande armée de fusils volés quelques jours auparavant et, sous

(⁹) Carnets Laplume.

(¹⁰) Lettre de Delanghe à Fiévez du 25 octobre 1893.

le commandement de Mohammed, ils enlevaient du bétail.

*
**

1^{er} nov. 1893. Pendant ce temps, à Ganda, Fatel Moulah et les siens réclamaient leurs arriérés de solde. Delanghe réunit le divan, où l'on décida que les Turcs se rendraient à Magora pour y recevoir cet arriéré de solde et éviter ainsi des transports de colis de Magora à Ganda.

Autre litige : Delanghe se refusait à ce que Mahmoud Effendi, que Fatel Moulah avait envoyé au mont Kaya pour y tenir garnison, revînt à Ganda. Fatel Moulah, au contraire, le désirait, ou tout au moins voulait l'envoyer au mont Wotogo, afin d'être indépendant des Européens.

La discussion fut telle que Delanghe décida de rompre tout pourparler avec le Bey jusqu'à l'arrivée de Baert. Le Bey n'arborait plus, et cela depuis plus d'un mois, le pavillon de l'État au mât de son camp.

*
**

9 nov. 1893. Le 9 novembre, arrivaient, à Ganda, Mahmoud et son détachement qui, après l'évacuation de Muggi, avait reçu ordre de Fatel Moulah de s'arrêter au mont Kaya, pour ne pas grossir l'effectif de Ganda et aussi pour se soustraire à l'autorité des Européens.

A Ganda, Delanghe recevait de Delbruyère, en route pour le Kobbo, un courrier annonçant que Georgi et ses Abyssins et le caporal Mahmoud Mohammed avaient fui, pour passer, disait-on, aux mahdistes.

14 nov. 1893. Le 14 novembre, Delanghe était atteint d'hématurie.

15 nov. 1893. Le 15, un courrier de Baert arrivait enfin à Ganda et annonçait que ce dernier ne dépasserait pas Magora et que Delanghe avait carte blanche pour le maintien ou l'évacuation des postes par les Turcs et les irréguliers.

23 nov. 1893. Delanghe, guéri dès le 23, était pourtant encore d'une très grande faiblesse.

Il quittait cependant Ganda le 25, pour rejoindre Baert à Magora. Il était obligé de se faire porter en hamac. Il était accompagné de Degraeve, Soliman et la compagnie turque de Ganda qui se rendait à Magora pour y chercher son arriéré de solde.

Le 27, on campait au mont Longani.

Entre-temps, Delbruyère, Laplume, Ligot quittaient le camp du Kobbo et étaient arrivés à Ndirfi, pour gagner Magora fin novembre. Ils y trouvaient Baert, Gustin, Baras et Ray. Trois jours plus tard, et sans attendre Delanghe, Baert et Gustin reprenaient la route de Mundu avec cent hommes de Semio et une vingtaine de soldats sierra-léonais.

embre 1893. Le 4 décembre, arrivaient à leur tour à Magora, Delanghe, Degraeve, Soliman et la compagnie turque.

embre 1893. Deux ou trois jours après, nouvel incident : On avait retardé à Magora d'exécuter l'ordre de désarmer les irréguliers; aussi, un soir, révolte des Makrakra armés, qui incendièrent le camp pour faciliter le vol des munitions. Laplume et Degraeve et quelques réguliers parvinrent à sauver à temps poudre et munitions, mais une caisse fit explosion par l'incendie du toit du magasin, ce qui éteignit le sinistre par la combustion des maisons voisines. Avec les marchandises sauvées on parvint à payer les Turcs venus de Ganda, qui retournèrent à Ganda avec Soliman. Cette station de Ganda serait donc maintenue, mais laissée aux seuls Turcs avec Soliman comme résident ou délégué de l'État.

*
**

embre 1893. Le 8 décembre, nouvel incident, dû encore aux Makrakra. On apprenait à Magora que Delmotte avait été tué sur la route de Magora à Mundu par des porteurs makrakra. Delanghe, Delbruyère, Laplume, Degraeve Doderzier, c'est-à-dire tous les Blancs de Magora, accompagnés des réguliers, prirent, le 9, la route de Mundu : Ligot à

l'avant-garde avec les irréguliers azande; Delanghe au centre avec Delbruyère, Degrave, Dodernier et les réguliers ainsi que les bagages; Laplume en arrière-garde avec les irréguliers mangbetu.

Quelle marche ! (écrit Laplume), des fous, des vidés, des mourants : pauvres soldats ! J'avais, comme toujours, l'arrière-garde. Nous étions attaqués tous les jours. Je faisais mettre le feu aux herbes pour arrêter les indigènes qui nous assaillaient. Chaque nuit, au moins deux alertes...

11 décembre 1893.

Le 11 décembre, on arrivait à Mundu. On y trouvait Baert, Gustin, Bonvalet, Wterwulghe, Van Holsbeek. Dautzenberg était nommé chef de poste de Mundu, avec comme adjoints Baras et Ray, revenus de Magora.

La famine sévissait à Mundu, car la contrée était hostile; les indigènes ne ravitaillaient pas. Heureusement, le poste avait une plantation, notamment de sorgho, à Turcoman, à trois heures à l'E.-N.-E. de la station (à la fin de décembre la récolte allait donner plus de vingt tonnes de sorgho).

*
* *

L'abandon du bassin du Nil ne mit pas fin aux difficultés de ravitaillement dont avait souffert jusque-là l'expédition. A Mundu, le 19 décembre, Baert envoyait Bonvalet avec 125 soldats chez Faradje, pour y réquisitionner des vivres; Faradje promettait d'en apporter; mais, le 21, au lieu d'arriver avec une caravane de ravitaillement, Faradje attaquait le poste à 10 heures du matin avec des armes volées par les Mundu et autres irréguliers déserteurs de Ndirfi, de Magora, etc. Mais il fut mis immédiatement en déroute.

Le lendemain, 22, Bonvalet atteignait le village de Faradje et y mettait le feu.

Le 19 également, Wterwulghe, avec Laplume, Ligot et 260 soldats, avait été envoyé aux champs de Turcoman

21 décembre 1893.

pour y commencer la récolte de sorgho. Le 23, Gustin l'y rejoignait avec Baras et 300 hommes.

Etant aux aguets (écrit Laplume), les indigènes avaient d'abord vu partir trois blancs avec 200 soldats, puis encore 300 autres avec deux blancs. Il ne devait donc plus, pensaient-ils, rester grand monde dans la zériba. Aussitôt, ils décidèrent d'attaquer le poste pour s'emparer des armes et des marchandises.

Mécontent surtout des irréguliers azande, Baert avait décidé de les désarmer, mais les Azande avaient fui avec armes et bagages. Les irréguliers de Mundu, constatant la fuite des Azande avec leurs armes, pour être maîtres des magasins, commencèrent par tuer des réguliers. Dautzenberg, chef de poste, était en ce moment au potager. Entendant des coups de feu, il rentra vivement dans la zériba, voir ce qui se passait. Il n'allait pas loin.

Les soldats (irréguliers) le prirent, l'attachèrent nu au mât de pavillon et voulaient le faire mourir sous le fouet. Un sergent mundu en eut compassion; il n'aida les soldats en quoi que ce fût et resta spectateur en dehors de la zériba. Les révoltés n'avaient pas encore trouvé de chichette pour le frapper, qu'ils aperçurent l'avant-garde de Bonvalet, venant de Magora, retraverser la Dungu. Cette avant-garde était formée de réguliers. Comprenant ce qui allait leur arriver, les révoltés décampèrent au plus vite et lâchèrent Dautzenberg. Celui-ci, nu et libre, crut qu'on allait lui tirer dessus. Il fila vers la Dungu, détacha une pirogue et se laissa emporter par le courant. La pirogue s'arrêta à un îlot, où les hommes de Bonvalet le retrouvèrent dans l'après-midi.

*
**

Après l'incident Dautzenberg, on refit la zériba, on creusa autour du poste un fossé.

1^{er} janvier 1894. Le 1^{er} janvier 1894, Baert, à Mundu, faisait connaître sa décision de regagner Niangara, pour y préparer un nouveau programme d'occupation du haut Uele, renonçant au maintien de garnisons dans l'enclave de Lado et peut-être même sur la haute Dungu. Devaient le suivre à Niangara : Gustin, Bonvalet, Van Holsbeek, Laplume.

Quelques jours plus tard, on apprenait du poste de Djabir que Semio se préparait à envoyer un renfort de 1.000 hommes à Baert pour Dongu, renfort qui devait partir dans le courant de janvier. Semio répondait de la sorte à la demande qui lui avait été faite antérieurement à la décision de Baert et qui visait alors la réoccupation de l'enclave.

* * *

Au début de janvier 1894, la situation à Mundu semblait précaire. Sur douze Européens présents à la station (Delbruyère, Gustin, Laplume, Bonvalet, Hoffmann, Van Holsbeek, Dautzenberg, Ray, Degraeve, Soliman, Ligot, Baras, Wterwulghe), six souffraient du foie : Delbruyère, Bonvalet, Hoffmann, Van Holsbeek, Dautzenberg et Ray.

C'est à ce moment que Baert réitérait l'ordre de désarmer les irréguliers.

L'exécution de cet ordre, que l'on tenait pour indispensable, devait produire de graves incidents.

Au poste de l'Akka, Millard remit d'exécuter cet ordre, ce qui permit aux auxiliaires de fuir en emportant leurs armes.

Bientôt nous verrons les mêmes incidents se produire en aval, à Gumbari, à Mbélia, au poste d'Azanga, aux Amadis, à Bomokandi.

* * *

Pendant ce temps, on s'était occupé de l'installation de postes sur le Bomokandi.

1^o Chez Azanga le Mangbetu, en janvier 1894, Dulieu était déjà installé comme chef de poste. Fin mars, Alban

Lemaire venait l'y remplacer; quelques jours plus tard, à la suite d'un incident qui avait coûté la vie à Girimbi, frère d'Azanga, tué accidentellement, Dulieu revenait reprendre le commandement du poste, puis on jugea opportun de lever provisoirement la station.

2° Chez Bauli, en janvier, Janssens était déjà installé comme chef de poste. Fin mars, Dulieu venait d'Azanga le remplacer.

3° Verstraeten, qui, de l'aval, avait gagné le bas et le moyen Bomokandi, avait été envoyé dès le 5 janvier chez Kana le Zande, situé sur la basse Tély, vraisemblablement pour y établir sans retard un poste à la demande même des Azande du Sud. D'abord bien reçu, il fit avec Kana l'échange du sang. Deux jours après, il était attaqué et ne regagnait Mpoko qu'à grand'peine.

*
* *

avvier 1894. Le 7 janvier, Vander Haeghen, parti, comme nous l'avons vu, le 27 novembre, de Niangara pour Mbélia, menacé, disait-on, par les traitants, rentrait à Niangara, après avoir évacué Mbélia sur Gumbari, pour renforcer la situation de ce dernier poste. Il ramenait vers l'Uele ses auxiliaires mundu, à désarmer suivant les ordres de Baert, quand, en route, ces hommes parvinrent à fuir, pour regagner la haute Dungu; force leur était ainsi de traverser les territoires d'Ukwa, au Nord du Kibali. Ukwa les fit massacrer.

Du 7 au 9, autre incident de désertion :

Sur la basse Dungu, faisant route d'Akka vers Dungu, des hommes d'escorte avaient tenté de tuer le lieutenant Niclot, après avoir abattu son compagnon, le sous-officier ... et deux soldats réguliers. Niclot n'avait eu la vie sauve que grâce à sa fuite dans la brousse, après avoir reçu dans le flanc un coup de lance heureusement amorti par les vêtements. Il vécut trois ou quatre jours seul,

toujours aux aguets dans les hautes herbes. Enfin, il aperçut des soldats réguliers se rendant à Dungu. Il rebroussa chemin avec une partie de ces hommes. Il retrouva les cadavres de son malheureux compagnon et de deux hommes d'escorte qui avaient été assassinés en même temps (¹¹).

Dans la région de Mundu, ce n'étaient pas seulement des auxiliaires, mais les Logos de Faradje qui menaçaient les communications entre le poste et Dungu.

14 janvier 1894. Le 14 janvier, Delanghe quittait Mundu avec deux adjoints et cent cinquante soldats, pour guerroyer contre les Logos et réprimer, entre autres, les attaques de courrier.

18 janvier 1894. Le 18 il se rencontrait avec les guerriers de Faradje, qui refusèrent le combat et prirent immédiatement la fuite.

Le 19 il rentrait à Mundu.

*
* *

Comme Faradje, c'était aussi Renzi qui continuait à susciter des difficultés. Un petit poste noir avait été établi près de sa résidence. Le gradé Samuel Thomas, volontaire de la côte, le commandait.

19 janvier 1894. Le 19 janvier, on apprenait à Mundu que Renzi avait désarmé Samuel Thomas et ses hommes de la Force publique. Il continuait à exciter les Fadjelu et les Makrakra.

*
* *

Le 14 janvier, on apprenait à Niangara qu'à leur tour les auxiliaires d'Amadis et de Bomokandi s'étaient mutinés.

1° Aux Amadis, les irréguliers mundu avaient essayé de fuir au début de janvier; il y en avait vingt-sept. Les Blancs et les réguliers avaient dû en abattre vingt-quatre.

(¹¹) Voir Hutereau.

Nys, La Haye et Alban Lemaire, qui venaient d'arriver de Bomokandi, avaient organisé la battue.

2° A Bomokandi, cinquante auxiliaires fadjelu et mundu (qui n'étaient autres que les Mundu licenciés du poste d'Azanga), ne pouvant risquer une simple fuite pour regagner leur région trop éloignée, s'étaient emparés du poste. Velghe avait eu l'imprudence de les réarmer momentanément. Les mutins commencèrent par massacrer les réguliers, puis pillèrent le poste, dont ils enlevèrent nonante charges, dont trente et une caisses de cartouches et tous les fusils. Ils avaient eu vent de la décision de Baert de les envoyer vers l'aval en qualité de travailleurs. Velghe n'avait eu que le temps de fuir en pirogue vers Siasi.

Raynaud, aux Amadis, partit immédiatement avec septante réguliers et ses auxiliaires pour réoccuper le poste; mais quand il y arriva, les Mundu étaient partis (dans quelle direction, on ne savait) et supérieurement armés.

*
**

vrier 1894. Le 22 janvier, Baert quittait Mundu avec Bonvalet, Gustin, Degraeve, Van Holsbeek et Laplume pour gagner Dungu et, de là, Niangara⁽¹²⁾. L'accompagnaient les réguliers indigènes, dont presque tous étaient fin de terme,

(12) Laplume écrit à ce propos : « Pendant la retraite de Mundu vers Dungu, le ravitaillement fut providentiellement assuré : le deuxième ou le troisième jour après notre départ, notre colonne se trouva en présence d'une troupe d'éléphants. Les clairons sonnèrent pour faire fuir ces animaux et ce fut un spectacle grandiose : au moins trois cents éléphants levèrent leur trompe, dressèrent leurs immenses oreilles et remontèrent le versant où ils pâtriaient en poussant des barissements et des cris formidables. Le bruit de fuite donnait l'illusion d'un tremblement de terre. Le lendemain on rencontra un grand nombre d'hippopotames dans une rivière presque à sec. Le lieutenant Gustin en abattit plusieurs; notre colonne avait de la viande en quantité et l'on dépecha un courrier à Mundu pour enlever le reste ».

ne laissant en amont de Dungu (à Mundu et à l'Akka) que des Elminas, des Haoussa et des Abyssins.

2 février 1894. Le 2 février, il arrivait à Dungu et y recevait la visite d'Ukwa, qu'il essayait de s'allier contre Renzi.

Renzi l'apprit. En conséquence, il conclut qu'il allait être attaqué à l'Ouest par Baert et Ukwa, à l'Est par Delanghe et ses Makrakra de Mundu.

Renzi envoya alors chez Delanghe, à Mundu, des émissaires qui retournèrent avec des conditions de paix : remise des déserteurs, restitution des armes et munitions, visite du Sultan au poste, avec des vivres en abondance.

* * *

En conséquence de l'impression laissée par la révolte des auxiliaires et les désertions, Yangara avait tenté de provoquer une coalition contre les stations de l'État, pour leur enlever leurs armes. Il s'était adressé à Bili, à Bauli et même à Semio, déjà descendu vers Djabir. Le projet fut éventé par Semio, qui s'empressa d'envoyer un courrier à Niangara-poste.

Bauli n'avait pas répondu à l'appel d'Yangara; seuls restaient à surveiller ce dernier et Bili, qui n'eurent garde de tenter de mettre le projet à exécution. Semio, au surplus, menaçait de venir lui-même les mettre à la raison.

Au début de mars, la victoire remportée par Delanghe à Mundu sur les mahdistes, les Logos et les Azande de Renzi allait refroidir les conjurés.

* * *

Mars 1894. Au début de mars, Delanghe avait fait achever la construction d'une nouvelle zériba à Mundu, munie de fossés et de palissades.

MASSACRE DE LA COLONNE BONVALET-DEVOS.

Le capitaine Bonvalet, désigné d'abord par Baert pour résider à Magora, n'avait pas encore atteint ce poste qu'il reçut l'ordre de rebrousser chemin et de rentrer à Mundu sur la haute Dungu. La décision qu'on venait de prendre d'évacuer les postes établis à l'Est de Dungu valut à Bonvalet d'être chargé d'une de ces missions qu'organisait l'État depuis 1892 et qui consistaient à entrer en relations avec les sultans azande du Nord du Bomu pour préparer la prise de possession de cette partie du Soudan par l'É. I. C., missions qui ne prirent fin qu'après la signature du traité du 14 août 1894 avec la France, nous obligeant à retirer nos troupes au Sud du Bomu (¹³).

Bonvalet fut chargé d'atteindre la résidence du chef zande Tambura, actuel fort français d'Hossinger, sur l'Yubbo, affluent du Sueh.

Le capitaine Bonvalet était accompagné du commis Desès et d'une escorte d'une cinquantaine de fusils. Sa colonne devait partir de Suronga et gagner Tambura en remontant la vallée de la Buere. Cet itinéraire lui avait été fixé vraisemblablement en se basant sur les cartes de Junker.

^{1er mars 1894.} La colonne Bonvalet quittait Suronga le 1^{er} mars. Devos, chef de poste, décidait de l'accompagner jusqu'à la limite de son territoire, qui comprenait au Nord la chefferie de Bili.

Quelques jours plus tard, on apprenait à Niangara qu'attaqué par les gens de Bili, le 2 mars, Bonvalet avait été tué d'un coup de lance et que Devos, également blessé, avait été traîné dans un village, où les femmes de Bili l'avaient achevé à coups de bâton. Presque tous les soldats

(¹³) Voir *Grande Chronique du Bomu*, par L. LOTAR.

étaient tombés sur le terrain. Seul Desès, à l'arrière-garde qu'il commandait, avait pu battre en retraite et rentrer à Suronga.

Tel fut le récit que donnait bientôt de ce tragique événement le *Mouvement géographique* (¹⁴), reproduisant une information de l'*Indépendance Belge*, qui ajoutait :

« Bonvalet était tombé atteint de deux flèches empoisonnées, l'une à la tempe, l'autre au flanc ». Quant au sort de Devos, il n'en était fait aucune mention.

En réalité, que s'était-il passé et à quelle cause fallait-il attribuer l'attaque de la colonne Bonvalet par les Azande de Bili ?

Faute d'archives officielles datant de l'époque, nous ne pouvons mieux faire, pour répondre à ces questions, que de nous rapporter à l'enquête à laquelle se livra, en 1912, Hutereau, qui recueillit alors sur place les dépositions d'anciens indigènes pouvant servir à reconstituer l'histoire de l'Uele.

Voici la relation de cet auteur :

D'après les indigènes et les dépositions de plusieurs Avungura, nos deux compatriotes auraient été les victimes des rivalités qui divisaient alors la descendance de Malinginda.

Bili, l'aîné de la famille, se plaignait à Devos, chef de poste de Suronga, de ses neveux, les fils de Bagboro, qui empiétaient sur son territoire. Pour étudier le différend, le chef de poste se décida à faire un voyage jusqu'au village de Bagboro. Mais des attaques s'étant produites sur sa route, il dut faire usage de ses armes et rentra à son poste sans avoir commencé ses investigations.

Le fils aîné de Bagboro, Dika, se rendit à Suronga pour s'enquérir du but de cette reconnaissance et des événements qui avaient occasionné la fusillade qu'avait essuyée Devos. L'Européen lui donna les explications demandées et aussi connaissance de la plainte de Bili contre les fils de Bagboro. Devos

(¹⁴) *Mouvement géographique*, 1894, t. II, p. 68.

ajouta qu'il avait dû interrompre son enquête parce qu'il avait été attaqué, il ne savait par qui.

Dika prouva qu'il n'occupait que les territoires de son père. Il accusa à son tour Bili de fourberie. L'incident en resta là.

Aux yeux des indigènes il apparut que Bili, n'obtenant de l'Européen aucune satisfaction, était en défaveur.

Miginda, fils ainé de Binza (ce dernier empoisonné peu avant par ordre de Bili, son frère), jugea que le moment était propice pour entrer en campagne contre son oncle. Il se rendit à Suronga et demanda que Bili fût attaqué et son territoire partagé entre les fils de Binza.

La démarche de Miginda fut rapportée à Bili, qui, pour découvrir les intentions de Devos, consulta son « benge »⁽¹⁵⁾. L'oracle révéla « qu'il n'avait rien à craindre si l'Européen se dirigeait bientôt de Suronga directement sur son village, mais que, s'il prenait la route des anciens territoires de Binza, c'était avec l'intention de l'attaquer, lui, Bili, de concert avec ses ennemis ».

A ce moment Bonvalet arrivait à Suronga et y organisait la colonne qui devait atteindre Tambura.

En compagnie de Devos et de Desès, il quitta Suronga à l'aube, franchit l'Uele et prit la route qui lui parut la plus directe, la route qui passait par les anciens territoires de Binza.

Bili, aux aguets, s'empressa d'envoyer au chef de la colonne l'assurance de son dévouement, des vivres en quantité et quelques pointes d'ivoire; les trois Européens avancèrent sans méfiance. Bili, persuadé de l'ineffabilité de son « benge », avait déjà rassemblé ses guerriers. Il avait franchi, sans être aperçu, la limite des territoires de Binza et tendait à la colonne qui approchait une embuscade entre les rivières Nawako et Zambakwe, affluents de la Bwambi, affluent nord de la Buere.

(15) Instrument d'augure zande.

Vers 9 heures du matin, la colonne était surprise et mise en déroute. Devos fut enlevé, emporté au galop par un groupe d'Azande vers un village, où il fut assommé à coups de pilon par les femmes de Bili. Bonvalet fut tué d'un coup de lance. Le pillage des colis, l'enlèvement des armes, la fuite précipitée pour emporter ces trophées et, plus encore, l'étonnement des indigènes d'avoir réussi ce coup de main hardi permirent à Desès et à quelques soldats de l'escorte de battre en retraite et de regagner Suronga.

Le massacre de la colonne Bonvalet ne pouvait rester impuni. Il y allait du prestige de l'État et de son autorité de ne pas laisser Bili jouir en paix, au surplus au détriment de ses voisins, du succès que lui avait valu sa lâche embuscade.

Une expédition fut immédiatement décidée.

Comme nous le verrons ci-après (1895), elle fut confiée à Christiaens, ayant pour adjoints La Haye et Laplume.

Cette randonnée n'ayant pas atteint son but, qui était de s'emparer de Bili, Chaltin, l'année suivante (mars 1896), reprit la campagne, cette fois avec un plein succès. Au cours de cette expédition, Chaltin eut naturellement à cœur de s'enquérir de la véracité des bruits répétés depuis deux ans sur les circonstances horribles qui avaient entouré la mort de Devos. Les résultats d'une enquête, particulièrement malaisée, lui permettaient de conclure qu'il fallait tenir pour légendaires l'enlèvement de Devos et la furie des femmes de Bili assommant leur victime à coups de pilon. Comme Bonvalet, Devos avait été tué à coups de lance, à l'endroit même de l'embuscade.

Laquelle des versions, de Hutereau ou de Chaltin, est exacte? Nul témoin oculaire digne de foi ne viendra nous dire aujourd'hui ce qui s'est passé le 2 mars 1894, vers les 9 ou 10 heures du matin, dans les villages azande, dis-

simulés au fond des « humas », près des sombres rives boisées de la Nawako et de la Zambakwe.

*
**

mars 1894. En même temps que le massacre de la mission Bonvalet, on apprenait à Niangara, le 7 mars, que Kana, qui, en janvier, avait refusé de recevoir Verstraeten, menaçait maintenant de pénétrer en territoire de son frère Bauli (¹⁶), pour attaquer la station de ce nom, confiée à Dulieu (¹⁷).

Siège de Mundu.

mars 1894. Le 10 mars, Delanghe quittait à son tour Mundu pour gagner l'aval. Il remettait le commandement de Mundu à Delbruyère, avec comme adjoints Niclot, Wterwulghe, Ray, Baras, Ligot, Dautzenberg et l'interprète Soliman; 210 soldats et volontaires de la côte, 325 fusils et 100.000 cartouches. Mais avant de gagner Dungu, Delanghe et Hoffmann, avec 50 soldats, partaient en reconnaissance chez les Logos pour y dépister les assassins de Gamango, chef logo, dévoué à l'État, tué à l'instigation de Faradje.

Le soir, ils campaient à la rivière Poddo.

Le 14, la colonne atteignait le village de Gamango; vers 8 heures du soir elle entendait des coups de feu tirés au loin. On n'y porta pas grande attention.

Le 15, Delanghe installait Kipa comme chef et successeur de Gamango.

mars 1894. Le 16, la colonne se remettait en route et apprenait par des indigènes que depuis quatre jours Mundu était cerné par les mahdistes, aidés de Renzi, d'anciens auxiliaires makrakra et fadjelu, et même de Mundu de Faradje et de Magora.

Les indigènes racontaient que les assaillants étaient partis de leur camp établi sur l'Ottawa, affluent de la Dungu, au Nord de Mundu.

(¹⁶) D'après De Calonne, Bauli est neveu de Kana.

(¹⁷) La station était située au confluent de la Ne-Kilima, rive nord du Bomokandi, face au territoire de Kana.

Delanghe décida aussitôt de regagner Mundu à marches forcées.

Le 17, au soir, il campait à l'ancien village de Gorombo.

Le 18, à l'aube, il envoyait six hommes en reconnaissance sur les sentiers conduisant vers Gamango et vers Faradje, pour s'assurer que les routes étaient libres. Les patrouilles revenaient bientôt sans avoir aperçu un Logo.

Vers 10 heures, la colonne Delanghe était arrivée sans encombre sur une petite colline à l'Ouest de Mundu. Delanghe fit sonner l'assaut et sa troupe, composée de 120 hommes, en quatre colonnes, s'élança vers la zériba.

Du poste on tira sur elle, croyant avoir affaire aux assaillants, mais bientôt on s'apercevait de l'erreur.

Delanghe aperçut un drapeau bleu avec des inscriptions qui signalait un groupe dissimulé. Beaucoup de monde était retranché entre la zériba et la Dungu. Assaut. Tirailleuse insensée.

Une sortie fut organisée, conduite par Baras et Ligot, contre les adversaires qui se montraient dans les herbes.

Près du gué, Ligot était atteint d'une balle qui lui perforait le poumon droit. Il tomba, tendant la main à Baras, en lui disant : « Adieu, Baras, j'ai mon compte », et il expirait.

Ray était blessé d'une balle à la jambe, tandis qu'il surveillait le creusement d'un puits.

Tous les ennemis prirent la fuite. Les hommes de Semio avaient été admirables d'audace; les Abarambo et les Mangbetu aussi; les Mobengués semblaient n'avoir pas été très résistants. Les Abyssins avaient été admirables pendant le siège; les Elminas mauvais, comme toujours en général.

Le butin comprenait 5 drapeaux, des épées, 420 fusils, des munitions.

*
**

De son côté, Ray nous a laissé de la défense de Mundu

la narration suivante (¹⁸). Inédite, nous jugeons intéressant de la reproduire ci-dessous *in extenso* :

Le 12, au matin, le poste de Mundu est attaqué par un parti de mahdistes, nos anciens soldats makrakra et les chefs indigènes de la région du poste. Nous avons évalué à près de 3.000 hommes les forces qui nous attaquaient. Nos pertes furent assez importantes. Quatre-vingt mille cartouches furent brûlées; le sergent Ligot, ayant perdu la raison à la suite d'un coup de soleil, fut tué à la tête de son peloton. Le poste était déjà depuis quatre jours sans une goutte d'eau. Ce fut une très grande privation pour les soldats et le bétail. Le premier sergent Ray fut chargé de la construction d'un puits. C'est pendant la surveillance de ces travaux qu'il fut blessé d'une balle qui lui traversa la jambe, et que 17 hommes furent tués.

Dans les carnets de Laplume, qui se trouvait alors à Dungu, nous lisons la note suivante, qu'à titre documentaire nous reproduisons de même *in extenso*.

Laplume n'avait connu les événements que par les relations que lui en donnèrent ceux, entre autres Baras, qui avaient participé à la défense de Mundu :

Un matin, on constata que le poste était sur le point d'être cerné par les derviches. Pendant deux jours on resta bloqué sans pouvoir tenter de sortir. Les indigènes, qui savaient le poste cerné, ne disaient rien, croyant faire cause commune avec les derviches et se partager le butin.

Delanghe, en route, apprit par des chasseurs, qui n'avaient pu entrer à Mundu, que le poste était attaqué par les mahdistes. Revenu à marches forcées avec sa troupe, il se trouva lui aussi en face des assaillants. De la zériba, on reconnut la troupe du commandant et les blancs se décidèrent à faire une sortie. Ligot en était. Il tirait, couché, quand il reçut une balle qui lui entra dans l'épaule pour sortir par le dos. Se sentant perdu, il cria après Baras et, lui tendant la main : « Adieu, Baras, j'ai mon compte », dit-il. Ray reçut une balle dans la cuisse en surveillant le forage d'un puits.

(¹⁸) Notes en possession de l'auteur.

Les derviches étaient commandés par Coffé Mohammed, qui, la nuit, pendant les accalmies, criait que tous les blancs seraient tués, sauf son ami Hoffmann. Les soldats ne seraient pas tués s'ils se rendaient avec leurs armes.

C'était ce Mohammed qui était allé raconter nos déboires aux derviches et leur avait signalé le coup à faire (¹⁹). Les mahdistes étaient venus en masse; en route, ils avaient pris Ganda, défendu par les Turcs, et bien peu de ces Turcs étaient sortis vivants de leurs mains. Ce fut à Ganda une vraie boucherie, paraît-il. Le bey Fatel Moulah, ses bimbachis et Soliman furent massacrés sans pitié.

Attaqués vivement par la troupe de Delanghe, les derviches s'abritèrent; au moment où le commandant s'avancait, un contingent d'Azande armés du sultan Semio, envoyé par Baert et commandé par Pimpurniaux, fit sa jonction avec la troupe de Delanghe. Au lieu de rentrer dans la zériba, celui-ci, aidé des Azande (de Semio) et des troupes sorties, balaya les derviches de leurs abris et les força à battre en retraite après leur avoir tué beaucoup de monde. Ce fut une belle victoire. Elle fut vite connue partout. Les indigènes, stupéfaits, redevenaient humbles et doux. On commit la faute de ne pas poursuivre les mahdistes.

En effet, les mahdistes battus et en fuite, on aurait dû les poursuivre sans répit.

Mais la garnison de Mundu était épuisée par six jours et six nuits de combat. On avait dû enterrer les morts, ramasser les armes perdues dans la brousse.

Comme on ne pouvait espérer obtenir des renforts de réguliers venant d'aval, et Baert concentrant déjà sa propre troupe à Niangara, pour marcher dans la direction du lac Albert, par la vallée du Kibali, on décida d'évacuer Mundu et l'Akka.

20 mars 1894. Le 20 mars, Pimpurniaux et Ray descendaient vers Dungu avec dix-huit hommes.

(¹⁹) Sans doute le Mohammed dont il est question à la date du 9 novembre.

Expédition Christiaens contre Bili.

Le massacre de la mission Bonvalet (2 mars) ne pouvait rester impuni. Comme nous l'avons vu, le tragique événement avait eu pour premier résultat de faire naître chez certains chefs l'espoir de se débarrasser des stations de l'Etat, à la manière qui avait jadis réussi à Ndoruma et autres ayant eu affaire aux traitants nubiens ou aux agents du gouvernement égyptien.

Bili, qui s'attendait à une action militaire répressive, obtint de Ndoruma promesse d'être soutenu. Il fit, mais sans succès, avons-nous dit, même demande à Bauli, qui n'y donna aucune suite⁽²⁰⁾.

De son côté, Ndoruma, devançant même le projet de Bili, tâcha d'entraîner Semio (qui était déjà descendu vers Amadi et Bomokandi) et aussi Suronga. Semio s'était empressé de révéler le téméraire complot et avait même proposé de reprendre la route de Niangara pour mettre ce dernier à la raison.

Quant à Suronga, dédaignant même de répondre aux émissaires d'Yangara, il s'en était ouvert immédiatement à La Haye, chef de poste.

Au début de mars, Christiaens, à Niangara, avait reçu de Baert l'ordre de marcher sur Bili. Étaient désignés pour l'accompagner La Haye et Laplume. Ceux-ci attendirent pendant un mois à Suronga, avec l'escorte, l'arrivée de Christiaens.

Pendant ce temps, Christiaens était retenu à Niangara pour y recevoir des directives de Baert.

Entre-temps, La Haye et Laplume pénétrèrent au Sud du territoire de Bili. Ils y retrouvèrent un soldat kassai, survivant de la colonne Bonvalet, qui n'avait plus qu'une cartouche et vivait depuis un mois dans les bois.

(20) Bauli avait d'ailleurs déjà vu lever le poste installé chez lui.

La Haye et Laplume retournèrent alors à Suronga pour y attendre Christiaens.

Desès, qui, avec l'arrière-garde de la colonne Bonvalet, avait échappé au massacre du 2 mars, mais qui était toujours souffrant, était encore à Suronga.

25 avril 1894. Christiaens arrivé, la colonne Christiaens-La Haye-Laplume quittait Suronga le 25 avril à 7 heures du matin.

Elle se composait de 16 Haoussa, 17 Monroviens, 6 Elminas, 1 Soudanais, soit 40 volontaires de la côte, plus 80 Congolais, 60 auxiliaires abarambo armés de fusils à piston et 500 lanciers abarambo.

Au centre marchaient cinq pelotons à la file indienne, sans intervalle.

Marchaient en pleine brousse : à droite, une colonne formée de lanciers de Ngouma le Barambo; à gauche, une colonne formée de lanciers de Suronga.

Quelques lanciers indigènes étaient placés également en tête et en queue de la colonne centrale.

L'ordre de marche avait été donné à la tête de s'arrêter au delà de chaque obstacle de nature à rompre la continuité de la colonne, et de ne se remettre en marche qu'après en avoir reçu l'ordre.

De 7 heures à 11 h. $\frac{1}{2}$ la colonne marcha sans arrêt. A la fin de la matinée, quelques coups de fusil tirés par les Abarambo de la tête signalèrent la présence de l'ennemi. Le village de Bili était situé à la gauche de la colonne Christiaens, en lisière de la forêt.

« Les attaques des Azande se renouvelaient continuellement et chaque fois occasionnaient aux ennemis de fortes pertes. Au cours de ces attaques, le peloton commandé par Laplume (2^e peloton) fut débordé complètement sur sa gauche par les forces de Lembisa, pendant que le 1^{er} peloton et le 3^e se trouvaient fortement aux prises avec Bili. Les indigènes de Lembisa poussèrent jusqu'aux bagages, dont ils s'emparèrent. Le sous-lieutenant La Haye, commandant le 3^e peloton, lança une partie de

ses Mobengués à l'attaque de Lembisa, pour dégager Laplume, ce qui rétablit le combat en notre faveur du côté de l'Est, donc à notre droite. Du même coup nous pouvions reprendre aux gens de Lembisa, maintenant refoulés, une partie des bagages qu'ils nous avaient enlevés.

» A 1 h. 1/4 le combat continuait toujours contre les Azande postés à la lisière de la forêt. A ce moment les Abarambo de Ngouma se glissèrent à travers les herbes pour tâcher de tourner l'ennemi. Mais, prévenant le mouvement, Lembisa, Dika et Bazia battirent définitivement en retraite, poursuivis par les lanciers de Ngouma.

» Binza s'était déjà retiré depuis quelque temps à travers la forêt et j'eus bientôt tout mon monde réuni contre Bili, qui, seul, continuait la lutte; un peloton seulement fut laissé en observation sur nos derrières, nos flancs se trouvant garantis suffisamment par la forêt à droite et un marais à gauche. Après une courte résistance, les guerriers de Bili abandonnèrent précipitamment la lutte, poursuivis sur leurs arrières et sur les deux flancs par les Abarambo. L'ennemi laissa cent cinquante hommes sur le champ de bataille. Nous avions une vingtaine de blessés, dont quatre seulement par des projectiles. La poursuite de Bili fut commencée le jour même et continuée les 26, 27 et 28. Nous apprîmes par des blessés retrouvés dans la brousse que Bili lui-même avait été blessé à la jambe.

avril 1894. » Une reconnaissance envoyée le 28 avril apprit que les troupes de Bili s'étaient repliées entre la Gurba et la frontière de Ndoruma.

» Le 29 on passait sur la rive nord de la Gurba. On poussa jusqu'à Pellé, village de Bili, et Suronga alla jusqu'à Bakimba. On apprit que Bili s'était enfui vers l'Est. »

mai 1894. Le 2 mai, la colonne Christiaens reprenait la route de Suronga (²¹).

(²¹) Relation de Christiaens.

De son côté, Laplume, dans ses notes, nous fait de cette campagne contre Bili la brève relation suivante :

L'expédition Christiaens marchait en trois colonnes, au centre les soldats réguliers de la Force publique, à droite et à gauche les flanqueurs abarambo. Mauvais système : les auxiliaires étaient les plus menacés, car, accompagnant une colonne, ils ne sont bons que dans la poursuite. L'attaque zande commença par notre flanc gauche (Ouest) et par derrière l'arrière-garde (ce qui indique que les gens de Bili avaient l'intention de tourner la colonne). L'arrière-garde fut la première débarrassée de l'ennemi, puis le centre avec Christiaens, puis l'avant-garde avec La Haye. L'embuscade eut lieu près d'un petit village, sur le sentier que suivait la colonne. L'affaire terminée, on se mit à poursuivre, mais la pluie torrentielle arrêta l'élan. Puis on reprit, pour ne s'arrêter que le soir. Deux cents villages rencontrés sur la route avaient été incendiés par les Azande (vraisemblablement pour éviter que les greniers à provisions tombassent entre nos mains). On apprit que Ndoruma avait envoyé des hommes pour soutenir Bili, mais ils arrivèrent trop tard.

2 mai 1894. Le 2 mai, les émissaires de Bili arrivaient à Niangara, apportant des propositions de paix; cependant, le chef zande ne parlait pas de soumission. On lui répondit que les pourparlers ne seraient engagés qu'à la condition qu'il remît immédiatement armes, munitions, bagages et marchandises enlevés à la colonne Bonvalet. Bili ne donna dès lors aucun signe de vie. Il devait s'attendre par conséquent à une nouvelle expédition s'il s'obstinait dans son refus.

Expédition Delanghe contre Renzi.

22 mars 1894. Le 22 mars, de Mundu, on entendait des fusillades dans la direction de Magora. On crut y voir la preuve que Renzi complotait avec Yangara.

Ukwa, qui devait attaquer Renzi, s'attardait au Sud, chez les Momvu, où il opérait des razzias.

24 mars 1894. Le 24 on décidait de battre en retraite vers Akka et

Dungu, à cause du manque de vivres, du découragement des hommes et des menaces de désertion.

On se mit donc en route. Comme on n'avait pas de porteurs pour évacuer, on jeta à l'eau l'ivoire, les haches, les outils, les bayonnettes, les perles, les fils de laiton. On incendia les plantations, dont une partie, les bananiers, avait déjà péri pendant la bataille de Mundu.

Le 30, en route, un courrier annonçait le massacre de la colonne Bonvalet-Devos.

avril 1894.

Le 9 avril on arrivait à Dungu.

Renzi, qui s'attendait maintenant à être attaqué, faisait courir le bruit qu'il avait été assailli par les mahdistes, qu'il avait dû se défendre et, comme preuve, il envoyait au poste de Dungu un costume de mahdiste !

Le 10 avril, un messager d'Ukwa venait enfin annoncer que son chef serait à Dungu dans deux jours.

Le lendemain, Delanghe projetait de remonter à Mundu avec Ukwa et deux canons Hotchkiss pour tâcher de ramener à Dungu ce qu'on avait dû abandonner et jeter à la rivière.

Le 12 on apprenait à Dungu que les mahdistes étaient arrivés jusqu'au village de Gamango et s'y étaient installés.

Le lendemain, Delanghe quittait Dungu pour Mundu, sans attendre Ukwa. En route, ce même jour, celui-ci le rejoignait avec 100 fusils et 500 lanciers et archers, pour déloger les mahdistes de chez Gamango et au delà.

Le 14, aux gens d'Ukwa se joignaient des gens de Bokoyo et de Datulé (22). Mais Ukwa estimait qu'avant de pousser vers Mundu il était préférable d'attaquer Renzi pour que, pendant notre poussée vers l'Est, Renzi n'attaquât pas Akka et n'y prît munitions et le reste.

avril 1894.

Le 15, la colonne arrivait à Akka.

(22) Ou Datuné ? fils de Mbittima.

Delanghe se rallia aux projets d'Ukwa de marcher d'abord contre Renzi.

Alors que la colonne atteignait Akka (chef de poste : Dautzenberg), le matin même Renzi avait fait apporter deux albini pris aux déserteurs et faisait dire par son émissaire qu'il ne remettrait les autres que si les Européens ne coopéraient pas avec Ukwa à l'attaque de son territoire.

16 avril 1894. Le 16, il envoyait encore deux fusils.

Le 18, on partait enfin avec cent soldats pour attaquer Renzi. On passa la Dungu à 300 m à l'Ouest de l'embouchure de l'Akka; Ukwa marchait en tête avec ses lanciers. Vers 1 heure on entendait des coups de feu, puis la fusillade devenait intense. Renzi se retira vers le Nord, dans la direction de son village, et incendiait sur sa route les cases et les hangars.

Le 19, on continuait la marche, pour camper, les 20 et 21, au village de Basugbwa, où Ukwa consultait son « benge » pour savoir si Renzi ou lui prendrait l'offensive.

Le 22, on reprenait la marche.

Le 23, Delanghe envoyait, vers 7 heures, un peloton de soixante hommes en reconnaissance; vers 7 h. $\frac{1}{2}$ on entendait crétiter la fusillade : c'étaient les gens d'Ukwa qui étaient attaqués par ceux de Renzi.

« Renzi, disait Ukwa, est près d'ici avec beaucoup de guerriers et le tamtam de guerre qui appartenait jadis à Wando. »

Vers 8 heures, nouvelle fusillade : c'étaient nos hommes, conduits par le gradé Saboni, qui, en voulant passer dans la forêt, étaient attaqués. Les lanciers de Renzi furent aussitôt repoussés avec pertes et remplacés par des fusiliers. Un homme de Semio était blessé d'une balle de remington à la jambe et avait le tibia fracassé. Les camarades de ce soldat partirent vers Saboni, ne songeant pas à enlever leur ami et son fusil. Heureusement, quelques

bons libérés arrêtèrent par quelques coups de feu les assaillants qui voulaient emporter le blessé.

Ukwa, entendant les coups de fusil de nos soldats, partit vite pour les soutenir. Nous étions à 20 m de l'ennemi. Le combat continuait.

On m'annonça que des colonnes ennemis manifestaient l'intention de nous attaquer par le N.-O., par le Nord et par l'Est. Je pris des mesures, mais les sentinelles ne me renseignaient rien. Ukwa, encore une fois, fit « parler ses poules » pendant plusieurs heures. Je l'interrogeai à ce sujet. Il me répondit, entre autres choses, que son « dawa » était tellement bon que lors de notre affaire de Mundu ses poules lui avaient appris que nous serions les vainqueurs ! Il était toujours accompagné du crâne et de quelques ossements de Wando, qu'il avait pris à Bavungura (23), il y avait quelques mois, quand il avait fait la guerre à ce gamin qui avait déterré le cadavre de son grand-père.

Vers 3 heures nous apercevions la fumée d'un camp : c'était le bivouac de Renzi, bien protégé par un terrain très difficile, très boisé, marécageux et rempli d'obstacles. Ukwa me promettait d'y coucher demain. Espérons !

Le 24, le ciel était couvert et menaçant. Ukwa prétexta la pluie qui semblait s'approcher pour attendre et il s'en alla dans la brousse « faire parler ses poules ».

Mes hommes et moi nous croyions qu'il n'était plus aussi à l'aise, parce que Renzi était proche. La veille déjà, quand il avait appris que mes hommes étaient partis en reconnaissance, il était fort ennuyé. Le soir, Bokoyo me demandait si j'avais cent fusils et combien nous en avions à Mundu.

Il me semblait aussi, à l'aspect du camp, qu'il n'y avait plus autant de guerriers que le premier jour. Saboni alla

(23) Fils de Mbittima.

demander des explications à Ukwa; il fit répondre qu'il demandait à ses poules de désigner les meilleurs chemins pour partir au combat et pour que nos soldats ne fussent pas blessés.

A 9 heures, avec une mine rayonnante de joie, il m'annonça que son « dawa » avait été excellent et que nous battrions Renzi ce jour même.

A 10 heures, les sept colonnes s'ébranlaient, les fusiliers au centre. Je les suivais de près. Route horrible, marais sur marais, terrain superbe pour la défensive. On exécuta un mouvement tournant vers l'Est, pendant que des guerriers peu nombreux étaient rassemblés à quelques minutes du camp de Renzi.

Je donnai trente hommes de Semio aux fusiliers d'Ukwa; la marche continua et bientôt on entendit éclater la fusillade. Nous débouchions dans le camp de Renzi, qui, mal gardé, surpris, s'enfuit, abandonnant cent morts sur le terrain. Les prisonniers déclarèrent que le « dawa » de Renzi avait été mauvais. Les gens de Renzi lui avaient conseillé de me remettre les fusils. Il a refusé et préféré s'enfuir, nous abandonnant un grand butin : couteaux, lances, boucliers, et de nombreux prisonniers.

Ukwa m'offrait sa sœur, fille de Wando, qui avait été prise aujourd'hui. On m'apporta encore la grande trompe de Renzi, et Bokoyo, qui rentrait dans l'après-midi, déclarait avoir pris quatre albini; mais Ukwa ne m'en remit que trois. Les tromperies continuaient et j'avais l'impression que les guerriers azande avaient pris beaucoup d'armes et d'objets qu'ils cachaient précieusement. Les ennemis tués furent mangés. Après notre succès, danses et chants autour des ossements et du crâne de Wando.

25 avril 1894. Le 25, les hommes d'Ukwa qui s'étaient mis à la poursuite de Renzi n'étaient pas tous rentrés; Ukwa m'apportait un remington, et Datulé un vieux fusil à piston hors d'usage, ayant appartenu aux derviches. Le soir, Bafuka envoyait un parlementaire. Il tenait « parti » pour Renzi.

La nuit j'étais réveillé par des chants et des cris : c'étaient les gens de Renzi et de Bafuka, réunis au Nord du grand marais.

6 avril 1894. Le 26, Ukwa m'annonçait que tous ses gens étaient rentrés cette nuit. Je n'avais cependant rien entendu. Il voulait envoyer chez Bafuka le sorcier de Renzi que nous avions pris avant-hier, afin de parler avec Bafuka. Il croyait fermement, comme tous les indigènes, que le sorcier ne peut mourir pendant la guerre et que quiconque tenterait de le tuer devait mourir en le frappant. Ukwa croyait que cet individu reviendrait avec la réponse de Bafuka. Je représentai à Ukwa qu'il était dangereux d'envoyer dans le camp ennemi un individu qui avait tout vu et pouvait très bien renseigner nos adversaires. En outre, parlementer avec l'ennemi, c'était lui donner du répit. Ukwa réfléchit longuement et alla faire le benge avec le sorcier de Renzi. Voici ce qu'il me dit :

« Wando est venu me trouver pendant la nuit pour me dire que mes gens devaient absolument couper la tête de Renzi, s'ils le prenaient, pour le punir d'avoir si mal agi envers nous, les Européens, qui avons fait des fils de Wando des gens puissants et heureux. Wando ne veut pas qu'on mange encore les cadavres; il veut qu'on rapporte les têtes au camp comme pièces à conviction ».

Ukwa alla alors faire le benge pour prouver la véracité de ses dires, et le benge lui apprit que les Blancs et leurs soldats ne seraient pas même blessés.

Cependant, Bafuka prenait les devants, mais voulait se battre seul, sans s'allier à Renzi.

7 avril 1894. Le 27 avril, Delanghe, Ukwa et leurs gens partaient dans la direction O.-N.-O., vers la Païka et la Duru.

Ukwa voulait franchir la Duru et attaquer les villages des deux fils de Renzi, établis sur la rive nord de cette rivière.

Il croyait les surprendre. Marche de quatre heures, en zig-zag. On campa dans un grand village appartenant aux

gens de Basugbwa. Les vivres faisaient défaut. J'appris par Ukwa qu'un blanc et des renforts étaient arrivés à Akka.

Le 28, la marche continuait, toujours à la poursuite de Renzi. Les villages étaient tous abandonnés. Enfin, on arriva à la Duru.

Le 29, on campait en brousse. Un courrier de Baert arriva d'Akka, donnant ordre aux garnisons de Mundu et d'Akka de rejoindre Dungu.

Le 30, on s'arrêta.

1er mai 1894. Le 1^{er} mai, on repartait à la recherche de Renzi; on campa au village de Birisi. Pas de traces de Renzi !

Le 2 mai, marche longue et fatigante. Beaucoup de marais.

Les gens de Renzi croyaient que, puisque Ukwa avait accompagné le blanc à la guerre, Renzi amènerait contre lui les mahdistes et les Makrakra, pour la bataille du lendemain.

Le 4, on se remit en route vers Binza, où paraissait se trouver Renzi. On franchit la Duru et, après quatre heures de marche, on arrivait au village de Binza. On y apprenait que Renzi y avait couché la nuit précédente et qu'il s'était retiré chez un autre de ses fils, vers l'Est. Ukwa partit pour attaquer tout de suite son ennemi; douze soldats l'accompagnaient. Il était à peine parti qu'on apprit par une prisonnière du village de Binza, que Renzi s'était retiré dans une direction opposée à celle prise par Ukwa, qu'il était abandonné par la plupart de ses gens et qu'il n'avait plus que dix albini. Il serait décidé à demander la paix et accepterait toutes les conditions de Delanghe; mais il avait peur, disait-on, d'être pendu.

On apprit aussi par cette femme que trois fils de Renzi auraient été tués le jour du premier combat, que Bafuka et Basugbwa seraient rentrés chez eux, ayant été effrayés du nombre de cadavres dispersés dans la brousse et dans la forêt.

mai 1894. Le 5 mai, Delanghe recevait la visite de Popolio, sorcier d'Ukwa; d'Yangara, qui portait une cotte de mailles sur la tête, et de Danga, gardien des ossements de Wando. Puis, trois individus, portant à la ceinture des lianes de patates douces et un gros bouquet de feuilles dans la main droite, se présentaient au camp; c'étaient des gens de Renzi qui venaient demander la paix. Ils racontaient que Renzi et ses hommes vivaient dans la brousse comme des bêtes depuis le jour où nous avions surpris son camp et où nous lui avions tué tant de monde. Les indigènes voulaient se rendre à Ukwa; ils étaient démoralisés, avaient faim et réclamaient leurs femmes.

Le 6 mai, Ukwa, toujours en campagne, n'était pas encore revenu. Le soir il rentrait avec beaucoup de prisonniers; il n'avait pu atteindre Renzi, qui se serait enfui chez Bafuka.

mai 1894. Le 10 mai on reprenait la marche vers Dungu, mais on était forcée de s'arrêter pendant dix jours, à cause d'une atteinte d'hématurie de Delanghe, et aussi de Degraeve.

mai 1894. On repartait le 20 et l'on arrivait le même jour, à midi, à Dungu.

* *

En mai 1894, les projets de réoccupation de l'Enclave semblaient devoir être momentanément reportés à une date ultérieure indéterminée. Les renforts de soldats réguliers de la Force publique, dont Baert escomptait l'arrivée, continuaient à faire défaut. Toutes les forces disponibles en aval de l'Itimbiri étaient, comme l'année précédente, drainées vers la campagne arabe qui se poursuivait au Nord du Maniéma.

On racontait même à Niangara que, faute de recevoir les renseignements attendus, Baert prévoyait devoir abandonner tous les postes en amont de Djabir: Mbima, Bombokandi, Pokko, Amadis, Suronga, Niangara, et même Engwettra, au Sud de Djabir, et de ne maintenir, outre

Ibembo et Djabir, que Dungu, Akka, Mundu et Gumbari; Gumbari serait relié à l'Ituri par une route organisée, de manière à constituer dans trois mois une base de ravitaillement vers le lac Albert et le Bahr-el-Djebel.

CHAPITRE XXIII.

CONVENTION ANGLO-CONGOLAISE DU 12 MAI 1894.

Ce projet de Baert, si tant est qu'il fut sur le point d'être réalisé, répondait somme toute à la décision du Roi de réoccuper au plus tôt l'Enclave.

12 mai 1894. En effet, le 12 mai, le Roi passait avec le gouvernement de Grande-Bretagne une convention portant la prise à bail par l'E. I. C. des territoires de l'Enclave.

Cette convention, signée par les ministres Van Eetvelde pour l'E. I. C. et Plumkett pour la Grande-Bretagne, portait en ses articles 2, 3, 4, qui nous intéressent ici, sur les dispositions suivantes :

ART. 2. — La Grande-Bretagne donne à bail à Sa Majesté Léopold II, Souverain de l'État Indépendant du Congo, les territoires ci-après déterminés, pour être occupés et administrés par lui, aux conditions et pour la période de temps ci-après stipulées :

Ces territoires seront limités par une ligne partant d'un point situé à la rive occidentale du lac Albert, immédiatement au Sud de Mahagi, et allant jusqu'au point le plus rapproché de la frontière (30^e méridien Est de Greenwich). Cette ligne suivra ensuite la crête de partage des eaux du Congo et du Nil, jusqu'au 25^e méridien Est de Greenwich, et ce méridien jusqu'à son intersection avec le 10^e parallèle Nord; puis elle longera ce parallèle vers un point à déterminer au Nord de Fachoda. Elle suivra ensuite le thalweg du Nil dans la direction du Sud jusqu'au lac Albert, et la rive occidentale de ce lac jusqu'au point indiqué ci-dessus, au Sud de Mahagi.

Ce bail restera en vigueur pendant la durée du règne de Léopold II, Souverain de l'État Indépendant du Congo.

Toutefois, à l'expiration du règne de Sa Majesté il restera en vigueur de plein droit en ce qui concerne toute la partie des territoires mentionnés plus haut, situés à l'Ouest du 30^e méridien Est de Greenwich, ainsi qu'à une bande de 25 km d'étendue en largeur, à déterminer de commun accord, se prolongeant de la crête de partage Congo-Nil jusqu'à la zone occidentale du lac Albert et comprenant le port de Mahagi.

Ce bail prolongé restera en vigueur aussi longtemps que les territoires du Congo resteront, comme État Indépendant ou comme colonie belge, sous la souveraineté de Sa Majesté et des successeurs de Sa Majesté.

ART. 3. — L'État Indépendant du Congo donne à bail à la Grande-Bretagne, pour être administrée lorsqu'elle l'occupera, sous les conditions et pour la période ci-après déterminées, une bande de terre d'une étendue de 25 km en largeur, se prolongeant du port le plus septentrional sur le lac Tanganika, lequel port est compris dans la bande, jusqu'au point le plus méridional du lac Albert-Édouard.

Ce bail aura la même durée que celui qui s'applique aux territoires situés à l'Ouest du 30^e méridien.

5 mai 1894. Le lendemain, 13 mai, le *Mouvement géographique* annonçait que le Major Owen, qui avait pris part à la campagne des Anglais contre Kabaréga, roi de l'Unyoro, était de retour à la côte (à Mombasa). Il avait quitté l'Uganda le 24 mars et avait poussé jusqu'à la pointe septentrionale du lac Albert et jusqu'à Wadelai (rive droite), où il avait planté le drapeau britannique.

Cette nouvelle confirmait que les pourparlers en vue d'une occupation des postes de l'Enclave entre gouvernement de l'E. I. C. et celui de Londres se poursuivaient depuis quelque temps. Le Roi n'avait jamais abandonné son dessein d'occuper la rive gauche du Nil.

*
* *

La convention du 12 mai soulevait aussitôt, de la part de la France et de l'Allemagne, des protestations.

Le gouvernement de Berlin voyait de mauvais œil la

cession aux Anglais d'une bande de territoire s'étendant tout au long de la frontière orientale de l'Est allemand.

Cette cession, comme le déclarait Lord Gray à la Chambre des Communes, le 1^{er} juin suivant, n'avait cependant été demandée que pour assurer les communications entre le Nyassaland et l'Uganda et compléter ainsi la grande ligne ferroviaire du Cap au Caire.

Cependant, pour éviter tout conflit, le gouvernement de Londres accepta d'annuler cette clause de la convention du 12 mai 1894.

Quant à la France, elle prétendait atteindre le haut Nil dans les environs de Fachoda et plus au Sud, par des missions (¹) qui, à cette fin, devaient traverser tout le bassin du Bahr-el-Ghazal et, par conséquent, les territoires cédés à bail à l'État du Congo, à l'Est du 30° méridien.

* * *

Pendant ce temps, l'évacuation de la haute Dungu se poursuivait, tandis qu'étaient renforcées les positions de Dungu et de Gumbari.

Baras, Dautzenberg et Degraeve, tous trois fin de terme, quittaient Mundu pour Dungu avec un contingent de réguliers et d'irréguliers mangbetu et abarambo. Inversement, le Dr Charbonnier et Dulieu se rendaient de Niangara à Dungu avec un canon et des charges, des munitions, du ravitaillement, etc.

1^{er} juin 1894. Le 1^{er} juin se trouvaient à Dungu, où se poursuivaient les travaux de défense : Delanghe, prêt à descendre à Niangara pour prendre le commandement du district de l'Uele (¹), puis gagner Semio au Bomu; Delbruyère, chef

(¹) Mission Marchand et mission Bonchamp.

(²) Le 12 juin, avant son départ de Dungu, Delanghe reçut avis qu'il était commissionné par le Gouverneur général comme Résident chez Semio, au Bomu (voir *Grande Chronique du Bomu*). Il attendait à Dungu l'arrivée de Francqui, désigné pour lui succéder dans l'Uele. Delanghe commençait à perdre la vue dès avant son départ de Dungu (voir en annexe note biographique).

de poste, avec pour adjoints Wterwulghe, Pimpurniaux, Millard, Dodernier, Hoffmann et le D^r Charbonnier, ce dernier ne venant que pour la visite sanitaire et retournant quelques jours plus tard à Niangara.

^{4 juin 1894.} Le 4 juin, cet effectif était majoré d'un agent : Vande Vliet.

Le 12 juin, Pimpurniaux quittait Dungu, commis-
sionné pour le nouveau camp de Kabassidu, au Sud-
Ouest de Dungu.

* * *

Le 29 mai, Laplume, à ce moment à Niangara, était désigné pour rejoindre Adam à Gumbari, avec un renfort de réguliers, et y remplacer Velghe, malade, prêt à descendre sur Niangara.

Gumbari avait un poste détaché à 6 h. ½ à l'Ouest-Sud-Ouest, au Sud du mont Tina. Ce petit poste, confié à Arama, frère de Gumbari, était situé à l'endroit même où Arama avait été installé sous le gouvernement d'Emin Pacha ⁽²⁾.

Le 2 juin, à Niangara, De Walsch était atteint d'héma-turie.

Volont, ancien compagnon de Dhanis au Kwango, mourait de dysenterie.

* * *

^{12 juin 1894.} Le 12 juin, tandis que se poursuivaient les travaux de défense de la station de Dungu, auxquels contribuaient

⁽³⁾ Peu après le départ des Egyptiens, vers 1888, Gumbari, occupant en réalité un ancien territoire mangbetu, avait été attaqué par Ukwa le Zande, fils de Wando. Il dut fuir et mourut. Arama, son frère, avait été installé par les Egyptiens à Dangu, au Sud du Bomokandi, chez les Momvu. Attaqué par les Momvu, il est blessé et se réfugie avec Baga, ancien homme de confiance d'Emin Pacha, chez Mbittima, frère d'Ukwa, qui se trouvait sur la rive nord de l'Uele, entre Niangara et Amadis. En 1893, au moment de la fondation du poste de Gumbari par Adam, Arama et Baga devinrent soldats de l'E. I. C. Adam confia à Arama le petit poste situé à l'emplacement de la zériba égyptienne et dont question ci-dessus.

Ukwa et ses hommes revenus de l'expédition contre Renzi, dont nous avons parlé plus haut, on apprenait à Dungu que les mahdistes étaient chez Palembia, vers Bogo, près de Faradje.

On pouvait donc s'attendre à une incursion mahdiste dans la direction d'Akka et de Dungu.

* *

7 juillet 1894. Le 7 juillet arrivaient à Dungu Baert et Francqui, ainsi que le Dr Charbonnier, le premier toujours commissionné pour ce qu'on appelait l'expédition du Nil, le second pour reprendre le district de l'Uele, commandement qui comportait pourtant une collaboration à l'expédition. Francqui était accompagné d'un renfort de cent haoussa.

* *

Francqui arrivait dans l'Uele avec, entre autres instructions précises, celle de la collaboration qu'il devait apporter à l'expédition : il devait marcher sur le Nil, non plus en faisant route par la vallée de la Dungu, Magora, Adra, Loka, etc., mais en se frayant une route nouvelle, septentrionale, qui devait quitter Dungu pour gagner le bassin du Bahr-el-Ghazal et, de là, pousser vers l'Est. C'était l'exécution de la convention anglo-congolaise du 12 mai 1894, prévoyant l'occupation par l'E. I. C. des territoires situés au Nord de la ligne faîtière Congo-Nil et à l'Est du 30° méridien.

16 juillet 1894. Le 16 juillet, Delanghe remettait à Francqui, à Dungu, le commandement du district de l'Uele et, accompagné d'Hoffmann, l'interprète, descendait vers Niangara pour gagner Semio, sur le Bomu (4).

(4) Il est à Niangara le 19 juillet; aux Amadis le 26; à Bomokandi le 29; à Bima le 1^{er} août; à Djabir le 5. Il quittait cette station pour Semio le 13 août en compagnie de Vanderminnen, Hoffmann et Djabir, ce dernier pour le guider à travers ses territoires. Le 3 septembre, Delanghe arrivait à Semio.

août 1894. Le mois d'août fut marqué par de nouvelles pertes pénibles : la mort de l'inspecteur d'État Baert, qui, après une brillante carrière, succombait à Dungu le 15 août, épuisé par les difficultés de tous genres qu'il avait rencontrées depuis son arrivée dans l'Uele. On a beaucoup discuté en son temps les causes de son insuccès dans ses tentatives de réorganisation de l'expédition vers le Nil; mais il faut reconnaître qu'il a rencontré des obstacles insurmontables et qu'en présence des divergences de vues de ses adjoints et de la carence des moyens qu'il était en droit d'utiliser, il assuma courageusement les responsabilités des décisions qu'il avait à prendre dans une situation où ses prédécesseurs n'avaient d'ailleurs pas été plus heureux.

Quelques jours après le décès de Baert, Delbruyère, qui avait atteint le Nil dès 1893, et Vandevelde, arrivé depuis deux mois, mourraient aussi à Dungu.

A Gumbari également, Adam, qui avait fondé le poste et y résidait depuis janvier 1893, était à son tour atteint d'hématurie. Il allait être bientôt remplacé par Leclercq, qui arrivera à Niangara au début de novembre.

CHAPITRE XXIV.

VICTOIRE MAHDISTE DE L'AKKA.

sept. 1894. Le 2 septembre, la chronique de l'Uele est marquée par un événement militaire qui menaçait de permettre aux mahdistes de faire route jusqu'à Dungu.

Comme nous l'avons vu, après la victoire de Mundu, remportée par les troupes de l'État sur les mahdistes en date du 24 mars, ces derniers s'étaient retirés dans le bassin du Nil et les rumeurs indigènes affirmaient qu'ils étaient en route pour Redjaf et Lado.

Mais, après l'évacuation du poste de Mundu, on apprenait à Dungu, le 12 juin, que, loin de regagner le Nil, les

mahdistes avaient rebroussé chemin et se trouvaient vers Bogo, près de Faradje.

Pendant les jours qui suivirent, ils poussèrent, mais lentement, leur marche vers l'aval dans le bassin de la Dungu. Dès le début du mois d'août ils étaient arrivés sur la rive droite de l'Akka, y avaient construit une zériba et s'y étaient retranchés.

La nouvelle en était transmise à Baert, à Dungu (écrit Swinhufvud) ⁽¹⁾, par des Azande d'Ukwa qui continuaient à patrouiller dans la région. Ukwa lui-même et Bokoyo, son fils, étaient venus confirmer personnellement ces renseignements.

Ils ajoutaient « que les kuturias n'attendaient que la fin de la saison des pluies pour marcher sur Dungu. Cette place enlevée, ils marcheraient sur Niangara et les postes d'aval, afin de chasser les Blancs de l'Uele pour toujours ».

On ajoutait même que leur intention était de pousser jusqu'au moyen Bomu pour attaquer Semio et se venger de sa coopération à l'expédition qui avait atteint le Nil en 1892.

Ukwa, protestant toujours de sa fidélité et de sa collaboration sincère, insistait pour que Baert fit attaquer le plus tôt possible la zériba mahdiste de l'Akka. Il lui offrait 2.000 de ses hommes, dont 150 armés de fusils à piston.

Baert accepta l'offre d'Ukwa et décida d'envoyer vers l'Akka une reconnaissance composée de 165 hommes, sous les ordres de Wterwulghe, avec comme adjoints Swinhufvud et Millard.

L'expédition disposait, et pour la première fois dans l'Uele, d'un canon Nordenfeld qu'on démonta en quatre pièces pour faciliter son transport; comme servants de pièces, dix hommes avaient été exercés au tir du Nordenfeld et confiés à cet effet à Swinhufvud.

(1) Notes inédites en possession de l'auteur.

Le détachement, accompagné par les hommes d'Ukwa, devait se mettre en marche le 21 août.

L'époque était mal choisie (écrit Swinhufvud); on était en pleine saison de pluies, la route était malaisée, coupée de marais vastes et profonds. En outre, nous avions aussi peu de confiance dans Ukwa et ses hommes qu'en nos adversaires : nous considérions comme moins que rien la valeur de ses guerriers...

On quitta le poste en suivant la rive sud de la Dungu. Sept ou huit jours plus tard, on la traversa pour atteindre l'Akka en aval de son confluent.

embre 1894. Le 2 septembre, au matin (poursuit Swinhufvud), nous marchions en ordre de bataille, comme tous les jours, quand nous fûmes attaqués soudain par les mahdistes. Aux premiers coups de fusil tirés par l'ennemi, tous les hommes d'Ukwa, leur chef en tête, firent demi-tour, criant : « Kuturias, kuturias ! » et entraînant avec eux nos flanqueurs. Nos porteurs jetaient dans les hautes herbes leurs charges, les caisses de munitions et même les pièces du canon. C'était la débâcle.

Avec une cinquantaine d'hommes qui restaient, Wterwulghe et Millard avaient avancé néanmoins vers l'ennemi, tandis que Swinhufvud et ses servants de pièce improvisés recherchaient les pièces du Nordenfeld et le remontaient sous le feu de l'adversaire.

Le canon remonté, Swinhufvud put lancer une dizaine de projectiles, puis l'obturateur se cala. Impossible d'utiliser encore la pièce.

Les hommes n'avaient plus de munitions, les cartouches restant disséminées et cachées dans les herbes. Wterwulghe jugea bon de battre en retraite pour ne pas sacrifier inutilement les 150 hommes qui lui restaient. Le canon, cinq caisses de projectiles, trois caisses de cartouches tombaient aux mains des mahdistes.

On reprit la route de Dungu, où venaient d'arriver Christiaens, Lespagnard et Marillus.

Les mahdistes, satisfaits de leur succès, ne firent pas même mine de poursuivre.

Dans les notes de Laplume, alors à Niangara, nous extrayons le passage suivant qui fait suite au récit que nous a laissé Swinhufvud :

La veille de sa rentrée à Dungu, Wterwulghe envoya un mot à Christiaens, annonçant la défaite de l'Akka; le mot arriva le soir, à la fin du souper. Christiaens le lut silencieusement, le relut flegmatiquement, puis, s'adressant aux soupeurs dont les regards n'étaient que des points d'interrogation : « Il n'y a que ceux qui ne se battent pas qui ne se mettent pas dans le cas d'être battus ».

La victoire mahdiste de l'Akka fit prendre aussitôt par Christiaens deux mesures de prudence :

1° Comme les mahdistes pouvaient pousser leur incursion non seulement vers la basse Dungu, mais au Sud, dans la région du haut Kibali et du haut Bomokandi, on projeta de lever le poste de Gumbari, qu'on ne pouvait renforcer suffisamment.

2° On dépêcha de Niangara sur Dungu une vingtaine d'hommes de la Force publique, qui, en même temps que le dernier contingent des hommes de Semio avec leurs chefs Mosia et Bakirimbi, avaient évacué Mundu en mars.

* * *

Malgré la défaite de l'Akka, Christiaens put intensifier son service de renseignements portant sur la situation et les préparatifs des mahdistes sur la moyenne et la haute Dungu et même au delà.

En octobre il apprenait de la sorte que Renzi avait accompagné et accompagnait encore les mahdistes avec un grand nombre de ses hommes et des Fadjelu.

Quant aux mahdistes, il apprenait que l'émir Ter (ou Tair), le vainqueur de l'Akka, avait toute une ligne de communications organisée entre la Dungu et le Nil et comprenant notamment : 1° sur la Nageru, affluent de

l'Akka, une zériba fortifiée, celle dont Wterwulghe, Swinhufvud et Millard avaient voulu le déloger au début de septembre (bataille de l'Akka); 2° une autre zériba sur l'Ottawa, affluent de la Dungu, au Nord de Mundu; 3° un poste non dénommé chez les Makrakra et en communication directe avec Redjaf. De l'Yéi au Nil, les Turcs ne pouvaient plus lui faire obstacle; faisant route du Nil à la Dungu, il avait, à Ganda, attaqué et battu Fatel Moulah.

Un soldat mobenghe, fait prisonnier par les mahdistes à la bataille de Mundu, était parvenu à s'échapper pour rapporter à Dungu que les mahdistes avaient tenté, mais en vain, de s'entendre avec Ukwa et Yangara pour refuser de ravitailler Dungu et Niangara; pour le moment, les mahdistes ne faisaient nullement mine de préparer une marche sur Dungu; mais leur intention de pousser plus tard sur cette station, puis sur Niangara, Surongo, Amadis et les stations du fleuve et même jusqu'au Bomu, chez Semio, était évidente.

Christiaens sonda aussitôt les intentions d'Ukwa et Yangara. Ces deux chefs étaient-ils sincères? En tout cas, ils promirent de rester fidèles à la cause de l'État.

Quelques jours plus tard, deux hommes de Renzi, porteurs d'un message de l'émir Ter, lieutenant d'Omar Saleh ou de Saleh Hakim, arrivaient à Dungu. Le message disait en substance qu'Allah ayant donné aux mahdistes la victoire, Ter sommait le représentant du Roi des Belges d'embrasser la religion musulmane et de se soumettre. La guerre qu'il faisait aux Européens l'était au nom d'Allah (2). Ter annonçait qu'il allait être rejoint par Arabi, arrivant avec 500 fusils, 2.000 lanciers et quantité de munitions, et par Mahomed-el-Mansour.

A propos de l'envoi de ce message de Ter à Christiaens,

(2) La traduction intégrale de cette lettre de Ter à Christiaens a été reproduite par MULLER dans *Uele, terre d'héroïsme*, p. 306.

Laplume, arrivé à Niangara en novembre, écrit dans ses notes :

Ter envoya à Christiaens un message en arabe par l'entremise d'un indigène. Ignorant cette langue, Christiaens demanda qui envoyait ce papier :

— Ter, répondit l'indigène.

— Eh bien ! vous irez dire à Ter que j'ignore l'arabe et que je n'ai pas ici d'interprète, mais que sous peu j'irai moi-même lui porter une réponse.

Peu après arriva l'interprète Matook⁽¹⁾, qui traduisit le billet, dont voici la substance :

Avec l'aide d'Allah, le Blanc a été honteusement battu, a perdu un canon et des munitions. Arabi, qu'Allah protège, avec 15.000 fusils et des lances innombrables, va venir combattre et anéantir les chiens de chrétiens, à moins qu'ils ne se soumettent et livrent toutes leurs armes aux derviches vainqueurs.

Christiaens prépara aussitôt une expédition de revanche.

5 décembre 1894. Le 5 décembre, il envoyait Swinhufvud et Laplume en reconnaissance pour s'assurer si les mahdistes n'avaient pas poussé de pointe en aval de la Nageru.

CHAPITRE XXV.

EXPEDITION FRANCQUI A LA NA-GERU.

Francqui, comme nous l'avons vu, avait pour programme de pénétrer dans le bassin du Nil, mais en prenant la route des affluents du Bahr-el-Ghazal. Pareille entreprise ne pouvait être réalisée qu'après la saison des pluies, soit au plus tard en janvier.

⁽¹⁾ Matook, voir notre biographie, *in fine*.

En attendant, on décida de marcher sur les mahdistes de Ter retranchés à la Nageru.

Faute d'un nombre suffisant de réguliers qu'il fallait réserver pour la marche au Nord vers le Bahr-el-Ghazal, Francqui, arrivé à Dungu le 10 décembre, désirait beaucoup d'auxiliaires azande, mangbetu et autres. Christiaens, qui n'avait plus confiance dans l'emploi des irréguliers, surtout depuis l'affaire de Mundu en mars, s'opposait à l'adjonction d'irréguliers aux troupes de la Force publique; seuls, pensait-il, les deux pelotons de Semio, sous la conduite de leur chef Mossia et venus de Niangara pour renforcer la position de Dungu en octobre, étaient sûrs.

Francqui se rallia à l'avis de Christiaens. Il décida de ne laisser à Dungu pour la défense de la place que trois Européens : Lekens, Lejeune et Lespagnard, avec une réserve de 177 hommes.

Il composa la colonne qui devait marcher sur la zériba de Ter à la Nageru, des deux pelotons des hommes de Semio, chargés du service d'avant-garde et de reconnaissance, et de cinq pelotons de 75 réguliers chacun, commandés par Wterwulghe, Swinhufvud, Laplume (2), Frennet, Niclot. L'ensemble de la colonne marchait sous le commandement de Francqui, avec Christiaens pour second.

Le départ se fit le 18 décembre.

obre 1894. Le 23 décembre l'expédition arrivait à la Nageru et se heurtait aux mahdistes, auxquels s'étaient joints 2.000 hommes de Renzi. Le combat fut violent.

Christiaens était à l'avant-garde et, dès le premier coup de feu, il eut l'épaule fracassée de deux balles. Le choc fut rude; on croyait les mahdistes à 300 mètres, alors qu'ils

(2) Laplume, adjoint d'Adam à Gumbari, avait quitté cette station le 23 octobre. Le 3 novembre il était à Niangara et était désigné pour se mettre à la disposition de Christiaens à Dungu.

avaient des hommes cachés dans les herbes. Nos troupes furent d'une vaillance rare et remportèrent une victoire décisive : nombre énorme de morts, dont le grand chef et plusieurs prisonniers. Dans l'après-midi, nouvelle victoire et, cette fois, déroute complète de l'ennemi. Deux cents de nos hommes restèrent sur le carreau, dont le fils de Semio. Les mahdistes prirent la fuite jusqu'à Lado.

Swinhufvud, qui assistait à la bataille, ne nous a laissé de l'affaire de la Nageru que cette note assez laconique :

Nous sommes partis de Dungu le 13 décembre et sommes rentrés le 23, après une grande victoire remportée le 23. Nous avons déciémé l'ennemi — l'effectif se montait à 1.100 hommes — et détruit leur zériba. Les mahdistes ont laissé un grand nombre de morts sur le champ de bataille, ainsi que des fusils, des remington, des drapeaux. Ils furent pour toujours chassés des territoires de l'État, grâce à Francqui, à qui on aurait dû rendre plus de justice, et au brave Christiaens, grièvement blessé à l'épaule droite et qui eut un doigt de la main gauche écrasé. Nous n'avons eu que 26 soldats tués et 50 blessés. Pendant la bataille, Renzi avec ses hommes se tenait à une certaine distance, prêt à se jeter sur nous au cas où les mahdistes l'auraient emporté.

Le lendemain (écrira, en 1895, D'Heygere, dans son carnet de notes), Renzi, qui avait toujours été suspect, a informé Francqui que désormais il se sentait assez fort pour n'avoir plus besoin ni des derviches ni de l'État.

Les mahdistes défait à la Nageru et battant en retraite jusque dans le bassin du Nil, pour regagner Lado, Francqui, voulant utiliser la saison sèche pour pénétrer au Bahr-el-Ghazal, organisa l'expédition.

C'est à ce moment (début de janvier) que, sur la rive droite du Nil, les Anglais, venant de l'Uganda, poussaient de leur côté une reconnaissance tendant à s'assurer des positions qu'occupaient les mahdistes sur le Bahr-el-Djebel.

14 janvier 1895.

Le 14 janvier, le major Cunningham et le lieutenant Vandeleur, venant du lac Albert, atteignaient Dufilé, de

là descendaient le Nil en baleinière avec seize hommes jusqu'à proximité des rapides de Bedden. Ils y apprenaient que les mahdistes étaient toujours à Redjaf et y occupaient une position fortifiée.

La nouvelle arriva quelques semaines plus tard en Europe; elle intéressait la marche de l'expédition Francqui; mais celle-ci ne devait pas arriver au Nil.

CHAPITRE XXVI.

EXPÉDITION FRANCQUI CONTRE BAFUKA.

Pour atteindre l'Yubbo (Sueh), l'expédition Francqui devait d'abord traverser du Sud au Nord, de l'Uele aux sources du Bomu, les territoires des chefs avongara Renzi et Bafuka et de leurs deux frères et vassaux, Tombo et Kana.

Ces quatre fils du célèbre Wando, loin de s'être ralliés à notre cause dès 1892, étaient restés en relations avec les mahdistes, qu'ils avaient aidés, depuis près de dix ans, à combattre Ukwa, leur frère, qui, lui, n'avait pas hésité à se soumettre au moment de l'arrivée de Van Kerckhoven au Kibali.

L'expédition quitta Niangara dès le 1^{er} février 1895. Elle était composée de 700 soldats réguliers de l'État, la plupart volontaires de la côte, et renforcée d'un contingent d'auxiliaires de Semio. Les Européens, qui, sous les ordres de Francqui, se partageaient le commandement des 700 réguliers, étaient : Christiaens, Burrows, Salisbury, Niclot, Lekens, Frennet, Millard, Marillus, Swinhufvud, Kops, Gehot, Devenyns.

On eut le tort d'avancer sans éclaireurs et, pis encore, d'imposer aux hommes de marcher le fusil non chargé pour éviter de leur part toute action contre des indigènes isolés ou inoffensifs.

La colonne Francqui suivit l'itinéraire que je crois pouvoir retracer comme suit :

Elle traversa l'Uele à Niangara et marcha au Nord-Est, dans l'entre-Duru-Kapili; elle arriva au village de Tombo, sur la Kapili (rive gauche), près du confluent de la petite rivière Dungu (rive droite), traversa la Kapili et atteignit la résidence de Kanna, sur la rive droite de la Dungu.

L'avant-garde traversa le village abandonné, mais, devant les cases du chef, il y avait des paniers de vivres en quantité. Plus loin, au village de Bafuka, à proximité de la Buere (rive gauche), la colonne fit la même trouvaille dans les mêmes conditions.

Le Commandant, qui voulait s'aboucher avec Bafuka, s'arrêta pendant deux jours. Ne trouvant aucun messager à envoyer au chef, il fit battre les environs par des patrouilles.

Ce moyen n'eut aucun succès. Bafuka ne se montra pas.

11 février 1895.

Le 11 février, la colonne reprit sa marche. Dans la galerie d'une rivière où l'on venait de s'engager, le peloton d'avant-garde, composé de 54 haoussa commandés par Frennet, fut pris dans une embuscade. Les armes n'étant pas chargées, les hommes ne purent se défendre : 36 haoussa furent tués, 18 blessés et Frennet transpercé de 19 coups de lance.

On donna ordre immédiatement au gros de la colonne de se former en carré; le carré n'était pas encore complet que les Azande, en trois vagues successives, l'assaillaient furieusement, parvenant même à s'infiltrer dans le carré en formation. Les Sierra-Léonais, pris de panique, filèrent à toutes jambes.

Comme à l'avant-garde, les fusils n'étaient pas chargés. On n'avait plus qu'à tenter de battre en retraite, quand Niclot, à l'arrière-garde, s'empressa de faire charger les armes et, avec ses mobenghe, fonça sur les Azande, entraînant avec lui une partie du carré et opérant ainsi

une contre-attaque qui arrêta et même fit fuir les assaillants.

Sans la contre-attaque de Niclot (écrit Laplume, qui recueillit la relation de l'événement de la bouche même des Européens qui y avaient participé), la colonne aurait été complètement anéantie.

février 1895. Le 17 février on reçut à Dungu la nouvelle du désastre.

Dulieu et Lejeune partirent aussitôt avec 150 hommes au secours de l'expédition, tandis que Wterwulghe faisait appel à l'assistanec d'Ukwa.

Cependant, l'assaut des Azande brisé par la contre-attaque de Niclot, la colonne Francqui put battre en retraite vers Dungu. On laissait sur le terrain 54 morts et 40 fusils, qui tombèrent aux mains des indigènes. Les blessés purent être évacués et accompagnèrent la colonne en retraite.

En route, l'arrière-garde livrait deux combats aux villages de Kana et de Tombo.

Arrivé à Bindi, en terrain découvert, on construisit une zériba pour y soigner les blessés. On y campa une semaine. Chaque jour, deux ou trois compagnies furent envoyées dans différentes directions pour retrouver l'ennemi. Mais, faute de vivres, on dut quitter Bindi et regagner Dungu.

février 1895 Francqui, Burrows, Salisbury, Swinhufvud, Marillus et quatre-vingts soldats y arrivaient le 24 février.

Nicot, Lejeune, Dulieu, Kops, Gehot et Devenyns, avec le reste des hommes, valides ou blessés, y arrivèrent le 26.

*
**

Frennet tomba à un endroit qui n'a pas été précisé dans les relations que nous possédons de l'événement, mais je crois pouvoir le situer entre le village dit « de la

montagne de Bafuka »⁽¹⁾ et le poste fondé plus tard sur la rive gauche de la basse Makusa et portant le nom de ce chef, donc sur le sentier des caravanes suivi encore aujourd'hui de Dungu à Ndorum.

Francqui fit ensevelir Frennet dans le drapeau bleu étoilé et le fit inhumer sur place. Le corps fut, plus tard, transporté au poste de Bafuka (Makusa).

* * *

L'échec de l'expédition et la mort héroïque de Frennet nous réservèrent cependant un résultat inattendu.

Bafuka, effrayé de son propre succès, s'attendait à l'arrivée d'une expédition répressive. Renzi, l'aîné, dont Bafuka, Tombo, Kana ne faisaient que suivre la politique, se décida à rompre avec les mahdistes. Il envoya à Wterwulghe, à Dungu, un émissaire, offrant spontanément de remettre les fusils enlevés à nos soldats tombés dans le guet-apens du 11 février. Il offrit même de nous rendre les armes que lui avaient confiées ou vendues ses anciens alliés contre Ukwa, les mahdistes.

Comme nous le verrons, cinq mois plus tard (juillet), on apprit qu'au moment où Francqui quittait Niangara pour atteindre les sources du Bomu et du Sueh, un parti de mahdistes se trouvait chez Bafuka, mais qu'apprenant l'arrivée de l'expédition, ils s'étaient empressés de partir vers l'Est, en territoire de Renzi, où ils ne firent que passer, s'empressant de gagner l'Yéi, puis le Nil.

La retraite des mahdistes fut vraisemblablement la raison qui décida à ce moment Renzi à envoyer, comme nous l'avons vu, un émissaire à Dungu.

(1) Montagne de Bafuka, à l'Ouest de la source de la Dungu, affluent de la Kapili, et à peu près à égale distance des sources de la Diangunsa, affluent de la Buere, à l'Ouest, et de la Yongo, affluent de la Buere, au Nord.

On apprit aussi que Bindi et Binza avaient aidé Bafuka dans son guet-apens.

L'échec de Francqui réclamait l'envoi d'une expédition répressive contre Bafuka, Bindi et Binza.

Celle-ci, cependant, n'opéra que cinq mois plus tard (juillet).

De même, l'échec de la marche sur le Sueh nécessitait la réorganisation complète de l'expédition qui devait marcher vers le Nil.

CHAPITRE XXVII.

MASSACRE DE LA COLONNE JANSSENS-VAN HOLSBEEK.

L'évacuation du Bomu, exécutée en vertu de la convention du 14 août 1894, devait renforcer son effectif.

C'est ainsi notamment que Puls et Van Holsbeek, à Mopoie, et Janssens, à Ndoruma, devaient gagner Dungu en même temps que de nouveaux officiers et sous-officiers annoncés de Boma.

Mais l'évacuation de Ndoruma et de Mopoie fut un désastre. Janssens et Van Holsbeek et la garnison qui évacuaient sur Mopoie furent massacrés fin janvier 1895. L'événement intéresse autant la chronique de l'Uele que celle du Bomu, où nous en avons parlé pages 131 et suivantes⁽¹⁾. C'est à ce titre que nous en reproduisons ici notre relation.

En 1894, poursuivant les reconnaissances et l'occupation du Soudan, le commandant de l'expédition Ubangi-Bomu avait décidé d'établir, en amont de Semio (aval du confluent de l'Asa), deux nouveaux postes. Le premier

⁽¹⁾ Voir également le *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux*, mai 1933, ainsi que HUTEREAU, pp. 172 et suiv.

fut installé à proximité de la résidence de Mopoie (Mopoie-Bangezegino), confluent Bangaro-Bomu, le second sur le haut Uele, rive sud, vers le confluent de la Nazugbwa, vis-à-vis de la résidence de Ndorumma, peut-être même à l'endroit où Junker, le 9 juin 1880, avait établi son poste de Lacryma « sur une pente descendant au Nord vers la rivière » (²).

Le poste de Mopoie fut confié au sous-officier Van Holsbeek. Désigné pour l'expédition du Nil, il arriva avec Bonvalet et Wterwulgue à Mundu, au moment où devaient être évacués nos postes du Nil. En conséquence, en janvier 1894, Baert lui fit rebrousser chemin vers Dungu, où il le commissionna pour la Résidence générale de Semio. De Semio, Van Holsbeek était chargé d'aller fonder un poste chez Mopoie.

Celui de Ndorumma fut confié à Janssens, lieutenant au 14^e de ligne. Nous le trouvons successivement à Dungu, puis (février 1894) au poste de Bowili (chefferie actuelle de Boemi, rive nord du Bomokandi); il passa de là à Semio, d'où il fut chargé d'aller installer un poste chez Ndorumma.

Les relations entre les deux chefs azande et leurs résidents respectifs semblaient empreintes d'une entière confiance.

Mopoie voyait dans l'établissement chez lui d'un Européen une garantie contre l'hostilité toujours possible de Semio et de Sassa; Ndorumma y trouvait un gage de sécurité contre les bandes nubiennes et son oncle Yembio. Cependant, le grand souci qu'avaient toujours inspiré à Ndorumma ses relations avec les traitants du Bahr-el-Ghazal et certains agents du gouvernement égyptien était de se procurer armes et munitions, en vue de parer à une agression possible de la part de l'étranger.

(²) Voir Junker, Souvenirs de l'Uele, par L. LOTAR, revue *Congo*, 1932.

Le souvenir de ses luttes contre les bandes d'Abou-Gouroum, d'Hassaballa et de Kutchuk-Ali, en décembre 1870, celui de sa captivité à Wau, en répression de faits mal définis que lui reprochaient les fonctionnaires égyptiens, étaient mieux ancrés dans sa mentalité de Vongara ombrageux que la confiance dans ses relations avec un Européen nouveau venu dont la présence pourrait bien n'être pas plus stable que celle d'un Gessi, par exemple, qui l'avait protégé, et d'un Junker qui, en maintes occasions, s'était employé à servir d'intermédiaire entre lui et le gouverneur du Bahr-el-Ghazal.

Mais en 1894, Ndoruma était, depuis plus de dix ans, abandonné à lui-même. Il augurait du nouvel étranger comme il avait jugé des autres : « Ils n'ont fait que passer. Il est donc bon de ne compter que sur ses propres forces. »

Vers la fin de 1894, on reçut avis à la Résidence générale de Semio qu'une convention récente passée le 14 août entre la France et l'État du Congo faisait abandonner par ce dernier les territoires soudanais. En conséquence, on crut nécessaire, pour porter tout l'effort de l'occupation au Sud du Bomu, de supprimer des postes tels que Ndoruma, dont l'utilité immédiate n'avait été que d'être éventuellement une base d'opérations vers le Bahr-el-Ghazal.

Van Holsbeek reçut mission, avant que fût levé le poste de Mopoie, de porter à Janssens, à Ndoruma, l'ordre de se replier sur Semio.

En janvier 1895, Van Holsbeek, avec quelques soldats d'escorte et aussi des porteurs que lui avait fournis Mopoie, pour aider à l'évacuation de Ndoruma, quitta sa résidence.

La veille du départ, Mopoie, songeant aux dangers que lui réserveraient peut-être l'évacuation des postes du haut Bomu et soupçonnant chez Ndoruma des intentions que l'histoire de ce dernier, mieux connue de lui que des

Européens, semblait justifier, dit à Van Holsbeek : « Je vous conseille de ne pas vous rendre en personne au poste de l'Uerré. Ndoruma ne cherche qu'à augmenter son armement. Pour y arriver, tous les moyens lui paraîtront bons. Quand vous aurez quitté la station, il vous attaquera pour s'emparer de vos fusils et de vos munitions. »

Van Holsbeek avait ordre de rejoindre Janssens. Il crut ne pouvoir en différer l'exécution et prit la route de Ndoruma.

Janvier 1895. Fin janvier 1895, Van Holsbeek arrivait donc à Ndoruma et remettait à Janssens l'ordre de lever la station.

Jugeant que le nombre des porteurs fournis par Mopoie était insuffisant pour évacuer les munitions, les bagages, les marchandises, Janssens envoya un sergent noir au village de Ndoruma pour inviter le chef à se rendre à la résidence. Il avait évidemment l'intention de lui annoncer l'évacuation du poste et de lui demander un supplément de porteurs.

D'après les indigènes interrogés en 1912 par Hutereau, le sergent s'acquitta en ces termes de sa mission :

« Le Capitaine t'appelle au poste, mais je te conseille de ne pas y aller; je crois qu'il veut se saisir de toi... »

A cette étrange communication, Ndoruma aurait répondu :

« Dis au Capitaine que je ne puis me rendre au poste, mais que je lui fais remettre les cinq pointes d'ivoire et les deux paniers de poules que voici. »

Le lendemain, le Capitaine renvoya à Ndoruma le même sergent, insistant pour que le chef se rendît au poste européen. Le chef répondit au sergent :

« Pourquoi m'y rendrais-je ? Tu m'as dit toi-même que si j'y allais, je serais arrêté. Je n'y vais donc pas. »

Le sergent ne rapporta à Janssens que les derniers mots de la réponse.

Deux jours se passèrent dans l'attente d'un revirement de la part de Ndoruma. Puis, Van Holsbeek se rendit en

personne au village du chef. Il trouva les cases abandonnées.

En même temps, le bruit se répandit dans la chefferie que Ndoruma, menacé par les Européens, avait quitté sa résidence. De toutes parts les indigènes s'armaient et déjà se dirigeaient vers le village de leur chef.

Au retour de Van Holsbeek, Janssens décida de détruire les marchandises et les bagages qu'il ne pouvait évacuer, faute de porteurs.

Le lendemain, la garnison de Ndoruma prenait la route de Mopoie. Van Holsbeek marchait en tête avec ses hommes. Le gros des soldats suivait avec les porteurs, les femmes et les enfants. Janssens fermait la marche avec une partie de son propre contingent.

La caravane traversa l'Uerré (de rive sud à rive nord), en aval du sentier qui reliait la station à la résidence de Ndoruma. Arrivée au village de Mozunga, l'avant-garde se heurta à quelques indigènes armés qui aussitôt se mirent à crier, lançant des appels dans toutes les directions.

Soudain, un coup de fusil partit du côté des indigènes; immédiatement, quelques décharges répondirent de notre côté. La caravane poursuivit sa marche le long du sentier, tandis que les indigènes accouraient de plus en plus nombreux, hurlant, tirant des coups de feu, lançant javelots et trombaches.

Aussi la marche se ralentit, devient une épouvante : soldats, porteurs, femmes tombent. On ne peut songer à les relever, à les emporter. On marche ainsi depuis une heure et déjà la caravane a dû quitter la route de Mopoie; elle dévie vers le Nord, refoulée de ce côté par les assaillants. Tout à coup, un assaut plus fougueux s'abat sur la colonne, y fait une trouée. Les porteurs, pris de panique, jettent leurs charges et bondissent dans la brousse. Les femmes et les enfants, éperdus, abandonnent

le sentier. Tous ces malheureux tombent sous les coups des Azande.

D'instinct, quelques soldats encore valides courrent se rallier autour de Van Holsbeek.

A l'arrière, Janssens, gisant sur le sentier, est achevé par les assaillants.

La colonne étant coupée, Van Holsbeek ignore ce qui se passe à l'arrière. On marche, on tiraille depuis des heures; les munitions s'épuisent.

Les Azande constatent que la résistance faiblit; de nouveaux assauts se succèdent. Pas un soldat qui ne soit blessé. Van Holsbeek, calme, d'un sang-froid qui en impose aux agresseurs, est toujours en tête. Les lances qui l'ont frôlé, les broussailles du chemin ont déchiqueté ses vêtements.

Vers le soir, il arriva à la Putuka, affluent du Biki :

... là, épuisé par de longues heures de combat, sous un soleil de feu, n'ayant trouvé pour rafraîchir sa gorge desséchée que quelques feuilles et des herbes arrachées hâtivement le long du chemin, il s'adossa à un arbre, entouré des huit hommes qui lui restaient. A cet endroit, tous brûlèrent leurs dernières cartouches, et quand le dernier soldat ne fut plus qu'un cadavre, Van Holsbeek, immobilisé par une lance plantée dans la cuisse, avec son revolver d'ordonnance, abattit à ses pieds deux Azande qui s'élançaient sur lui. Alors il appuya le canon de son arme contre sa tempe et se fit sauter la cervelle. Il tomba près des corps des huit braves noirs, au centre d'un cercle de cadavres ennemis (3).

Et sur la foi des indigènes, Hutereau ajoute :

La dépouille de Van Holsbeek fut portée à Ndoruma, qui lui donna une sépulture dans un coin de son village.

*
**

La réorganisation de l'expédition décida tout d'abord de la création d'un nouveau camp d'instruction dans le

(3) Voir HUTEREAU, p. 173.

haut Uele. Le camp de Niangara, fondé en mars 1894 et confié à Volont, puis à Swinhufvud, fut, en mars 1895, transféré à Kabassidu, sur la petite rivière Pobo, affluent de la Gada, rive nord, à 6 heures au Sud-Ouest de Dungu. Le commandement du camp fut confié à Niclot, qui venait de prendre part à l'expédition Francqui. L'effectif comptait à ses débuts 250 hommes, recrues et volontaires du district, effectif qui atteignait 350 à 400 hommes à la fin de cette année 1895 (4).

*
* *

En mars également on apprenait déjà sur le haut fleuve (5) que Dhanis, le vainqueur de la campagne arabe, à ce moment en Europe, avait été choisi par le Roi pour prendre le commandement d'une expédition qui, simultanément à celle qui se préparait dans l'Uele, devait atteindre le Nil en partant de Stanleyville, dans la direction du haut Kibali.

*
* *

On apprenait de même deux mois plus tard (mai) que Lothaire, battant la région entre les lacs Albert et Albert-Édouard, pour dépister les dernières bandes arabes, y attendait du Gouverneur général l'ordre de rejoindre par l'Ituri, vers le Kibali ou la Dungu, Francqui, plutôt que de se rabattre au Sud, sur le Tanganika (6).

Cette prévision ne devait pas être réalisée.

Mai 1895. En mai 1895, il n'était pas encore question, du moins officiellement, de former dans l'Uele une seconde colonne qui servirait d'appoint ou de renfort à celle de Dhanis.

Chalton, qui s'était embarqué le 6 mai 1895, exactement six mois avant Dhanis, était-il avisé dès son départ du rôle que l'Uele pourrait remplir dans l'expédition vers le

(4) D'après Wterwulghe.

(5) A Nouvelle-Anvers (notes D'Heygère).

(6) Notes D'Heygère.

Nil ? Nous ignorons si ses entretiens avec le Secrétaire d'État et aussi la correspondance officielle qui lui fut adressée y firent quelque allusion.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que, fin mai 1895, c'est-à-dire au moment de son débarquement à Boma, Chalton était prévenu officieusement par le Gouverneur général intérimaire M. Fuchs, qu'il aurait, lui aussi, à organiser à bref délai, dans l'Uele, une expédition ayant le Nil pour objectif.

CHAPITRE XXVIII.

SECONDE EXPÉDITION FRANCQUI CONTRE BAUFKA.

Pendant qu'à Dungu, à Kabassidu et à Niangara, se poursuivait la préparation de la nouvelle expédition du 4 juillet 1895. Nil, Francqui, dès le 4 juillet, décidait une nouvelle action répressive contre Bafuka. L'affaire fut confiée à Swinhufvud, avec pour adjoints Devenyns et Laplume, à la tête d'un contingent de deux cents hommes de la Force publique auxquels se joignirent quelques centaines de lanciers et pistonniers azande d'Ukwa et de Bokoyo, son fils, chargés du service de reconnaissance.

J'avais l'ordre (écrit Swinhufvud) de traiter d'abord avec Bafuka pour lui faire remettre les fusils pris le 11 février. Nous avons quitté Dungu le 8 juillet et pris approximativement la route qu'avait suivie la colonne Francqui en retraite. On arrivait à la Duru le 15, sans avoir rencontré un seul indigène.

Pendant des semaines nous avons traversé en marches et contre-marches de grands territoires et avons passé maintes rivières plusieurs fois : l'Akka, la Duru, la Kapili, la Buere. On ne parvint à atteindre ni Bafuka, ni quelqu'un de son entourage. Souvent, de jour et de nuit, nous étions en butte à des escarmouches; résultat : pas mal de morts chez l'ennemi et beaucoup de femmes capturées par les gens d'Ukwa. Ces femmes nous confirmèrent la présence, en février dernier, des mahdistes chez Bafuka et chez Renzi et la participation de

Bindi et de Binza au guet-apens tendu à la colonne Francqui.
oût 1895. Le 26 août, l'expédition rentrait à Niangara sans avoir réussi à dépister Bafuka ni à rentrer en possession des fusils volés.

Cependant, en octobre, Bafuka se présenta pour faire sa soumission et restituer les armes volées.

CHAPITRE XXIX.

EXPEDITION CHEZ DANGA-MBELIA.

1895. Dans les premiers jours de septembre, X..., frère de Danga, chef mangbetu, fils et successeur d'Azanga, arrivait à Niangara à la tête d'une délégation, pour réclamer du poste du secours contre les Arabes arrivant du Nepoko. Il racontait qu'une bande Matamatamba était déjà installée chez Mbelia et qu'elle menaçait de pénétrer en chefferie de Danga.

Sept. 1895. Le 9 septembre, Laplume et Stevens, avec un contingent de soldats, quittaient Niangara. En route, le contingent se grossissait d'un important renfort de pistonniers et de lanciers fournis par Yangara, qui lui-même accompagna la colonne. Cette intervention du chef madjaga fut cause de l'échec réservé à l'expédition. Le 13, Laplume, Stevens, Yangara et leurs hommes arrivaient au Bomokandi. Là, aussitôt, contre toute attente, Danga leur fit crier que, s'ils passaient la rivière, il les attaquerait. Danga envoya un émissaire avec six ou sept poules empoisonnées. Laplume, ne comprenant rien à cette volte-face, cria qu'il passerait la rivière le lendemain, ce qu'il fit. Il fut aussitôt attaqué par Danga, mais le battit et fit incendier son village.

Ensuite, Laplume envoya au chef de zone Burrows un courrier pour lui demander des instructions.

Impatient de partir (écrit Laplume), je laissai Stevens sur la rive droite du Bomokandi, avec des soldats, dans une zériba.

Avec le reste de mes hommes, je partis à l'aventure, sans avertir Yangara, dont les gens n'étaient bons qu'à piller et à dévaster et non à patrouiller au loin.

Mais, le lendemain, Yangara et ses hommes m'avaient déjà rejoint.

24 sept. 1895. Le 24, je rentrais chez Stevens, qui avait été attaqué, mais s'était bien défendu; j'avais décidé de rentrer, puisque je n'avais aucune nouvelle de Burrows, et le 15 nous partîmes à 6 heures. Les Mangbetu, furieux, nous attaquèrent dans un marais. Ils eurent trois tués et moi un blessé⁽¹⁾.

Nous doublâmes l'étape et à 6 heures et demie du soir nous repassions le Bomokandi. Yangara avait pris un autre chemin, mais son fils Okondo et le petit Limbi nous accompagnaient. Résultat de cette affaire : chez Danga, 45 hommes tués, 35 prisonniers (dont une femme renvoyée), un troupeau de chèvres enlevé, des plantations saccagées. Chez moi, un soldat blessé.

27 sept. 1895. Le 27, nous rentrions à Niangara, toujours dans l'ignorance des motifs qui avaient poussé Danga à s'opposer au passage du Bomokandi par un contingent de la Force publique qu'il avait lui-même demandé à Niangara.

Deux mois plus tard (janvier 1896), Danga adressait une nouvelle demande de secours à Niangara. Les Arabes étaient revenus en territoire de Mbelia et jusqu'aux confins de sa propre chefferie. On apprit alors la raison pour laquelle il s'était, en septembre, opposé au passage du Bomokandi par Laplume et les gens d'Yangara : Danga s'était imaginé qu'on venait non pas pour refouler les Arabes, mais pour permettre à Yangara de piller sur son territoire.

* * *

Novembre 1895. Au début de novembre, Mbelia venait à son tour, à Niangara, demander au chef de zone Burrows du secours contre les Arabes : les Matamatamba, disait-il, avaient ravagé tous ses villages. A cette occasion, il racontait toute

⁽¹⁾ Pendant cette affaire (écrit Laplume) j'ai manqué tomber en syncope; j'étais au milieu d'un marais quand une nuée de digba (guêpes) nous assaillit. On se sauvait. Je me sentis faiblir. A force de volonté, je me tins debout.

la genèse de ses tribulations. Un cousin à lui, appelé Attaro, avait essayé de faire la guerre à Ukwa; il avait même tenté d'attaquer autrefois le chef de zone Cloesen, à Dungu.

Évidemment, ces deux essais avaient été funestes à Attaro, qui, craignant les représailles, fit répandre le bruit de sa mort. Il s'était réfugié chez les Arabes Kilonga-longa, Akika et Mocamba (ce dernier un nouveau), auxquels probablement il avait fait miroiter un abondant butin de guerre chez Mbelia, Ukwa et Danga. Les Arabes étaient donc venus tout saccager chez Mbelia, et, dans le village du chef, ils avaient planté un mât de pavillon auquel ils avaient hissé le drapeau de l'État Indépendant, une banane et un morceau d'ivoire.

Chargés d'ivoire, ils étaient repartis vers le Sud, laissant un Mangbetu d'Attaro sur la montagne Kopi-Kogni, au delà du Nepoko, pour surveiller Mbelia et leur rendre compte de ce qui se passait; un esclave des Arabes était revenu chez les Mabodo de Mbelia, ses compatriotes, pour leur dire que Kilonga-longa et les Matamatamba étaient envoyés par les Européens des Falls. Ceci avait déterminé les Mabodo de Mbelia à s'allier aux Mabodo du chef Mabaia dans le territoire duquel se trouvait le mont Kopi-Kogni, et par conséquent aux Arabes. C'était donc non seulement aux Arabes, mais aussi aux Mabodo de Mabaia et à ses propres Mabodo que Mbelia voulait faire la guerre. C'était trop pour ses seules forces. Puis, cette histoire de drapeau de l'État l'inquiétait.

Burrows donna pour instructions à Laplume de rétablir Mbelia⁽²⁾ dans ses États et, comme il n'avait presque plus de monde avec lui, de lui donner le chef Yangara comme soutien, donc comme suzerain.

⁽²⁾ Leclercq, chef de poste de Gumbari, où il succédait à Adam, disait, à propos de Mbelia : « Les Momvu prétendent que Mbelia est le grand chef-lieu des éléphants » (*Belgique coloniale*, 6 décembre 1896).

Au cas où Mbelia n'aurait pas voulu de cette suzeraineté, Laplume devait établir un fils d'Yangara comme chef. Mbelia, dépossédé, accepta la suzeraineté d'Yangara et la fit admettre par deux de ses fils qui d'abord n'en voulaient pas. Yangara accepta la proposition lors du passage de Laplume chez lui. Il ne fut donc plus question d'établir un fils d'Yangara comme chef chez Mbelia.

12 nov. 1895. Le 12 novembre, Laplume partit pour Mbelia. On passa par Aboussa.

19 nov. 1895. Le 19 on traversait le Bomokandi; au delà, plus de route frayée. Un momvu de rencontre guida la colonne. On passa par l'ancien village d'Arama, puis à l'endroit où il attaqua Mbara, qui, lui, l'avait surpris avec les Arabes à la Nekanda en 1889; ensuite, traversée de plantations et de villages ravagés par les Arabes, entre autres le village de Mbelia. Comme on ne rencontra pas d'Arabes, ceux-ci, disait-on, s'étant retirés au Sud du Nepoko, seuls Yangara et Mbelia restèrent sur place pour organiser le territoire, et Laplume reprit la route de Niangara, avec Aboussa. Le 29 novembre ils étaient au village d'Aboussa⁽³⁾, le 30, Laplume était à Niangara. Le

24 nov. 1895. 24 novembre, Chaltin reprenait à Francqui le district de l'Uele. Ils se rencontraient dans la Likati, Francqui descendant vers Boma.

CHAPITRE XXX.

EXPEDITION CHEZ SOKOI.

Décembre 1895. Le mois de décembre fut marqué par une expédition militaire, conduite par Walhausen et Ray, contre le chef zande Sokoi, qui occupait la région d'Amadis. Sokoi fuit

⁽³⁾ Le village d'Aboussa était situé sur un affluent ou un sous-affluent de l'Elu. De ce village au Bomokandi il y avait à peu près une étape et demie de marche au S.-S.-O., en traversant quatorze rivières.

chez son parent Semio. Les Amadis furent libérés de la domination du chef zande et se soumirent sans difficulté au poste des Amadis.

En décembre 1895, le lieutenant Dubreucq, chef de station de Dungu depuis juillet de cette année, effectuait une reconnaissance au Nord-Est de ce poste. Il faisait à ce sujet les réflexions suivantes :

Le pays est épuisé en hommes et en vivres, à cause des passages des derviches. Tous les anciens chefs de Renzi que j'ai rencontrés m'ont fait un tableau bien sombre des misères que leur ont fait subir les troupes du Mahdi. Dans la vallée de la Nyerré, ce ne sont qu'anciens villages abandonnés en 1894. La population ne fait plus que des cultures hâties : patates, maïs, éleusine. Ni manioc, ni bananes. Pas de poules à obtenir.

*
* *

déc. 1895. A la fin du mois de décembre, le 24, Yangara, revenu chez lui depuis deux jours, au retour de l'expédition chez Mbelia, fit appeler auprès de lui Laplume. Il s'était retiré dans la forêt. Sa femme Nenzima, une gamine et son fils ainé Mambanga pouvaient seuls le voir.

Il était bien malade, le pauvre chef (écrit Laplume). Il ne parlait plus. Quand Nenzima lui dit que j'étais là, il me tendit la main. Ce fut tout. Il avait une blenorragie compliquée d'une rétention d'urine. Il mourut dans la nuit du 27 au 28 décembre.

janvier 1896. Le 2 janvier 1896, Laplume, accompagné de vingt-quatre soldats, se rendait au village d'Yangara pour y installer son fils Mambanga comme successeur.

CHAPITRE XXXI.

PREPARATIFS D'UNE NOUVELLE EXPEDITION VERS LE NIL.

Libérer le Soudan des mahdistes et occuper l'ancienne Province Équatoriale, tel était le projet à la fois de l'Angleterre, de la France et de l'E. I. C.

Dans un article qu'il publiait le 15 mai 1894 dans la *Revue des Deux Mondes*, Henri Dehérain, qui suivait très objectivement les affaires du Soudan, écrivait :

Laissons de côté les rivalités; quels que soient les Européens qui occuperont la Province équatoriale, ils y apporteront la civilisation; quel que soit le drapeau qui flotte à Wadelai, la longue caravane de misérables s'acheminant vers la côte en jalonnant les sentiers de cadavres ne sera plus qu'un souvenir.

^{1896.} Dès le début de 1896, les Anglais projetaient de reconquerir le Soudan, occupé en grande partie par les mahdistes.

Le 27 septembre 1896, la *Belgique Coloniale* annonçait la victoire de Kitchener à Firkeh, puis l'évacuation de Dongola par l'émir Said Bishara, lieutenant du Khalife Abdullai, successeur du Mahdi; Said s'était défendu avec une certaine énergie dans les fortifications élevées au bord du Nil. Les derviches s'étaient retirés vers le Sud, dans le désert, avec leur chef blessé. Les Anglais poursuivaient, remontaient le Nil en canonnière et étaient sur le point d'atteindre El Debbeh (au grand coude du fleuve). Mais Kitchener ne pouvait aller au delà. Il rentrait même au Caire. Il n'avait que 15.000 hommes, en tenant compte du nombre de soldats nécessaires pour occuper les points de communications reconquis. Que lui restait-il pour poursuivre, en cas de succès, les troupes mahdistes?

Dans un discours à Glasgow, Lord Curzon, sous-secrétaire d'État aux Affaires Étrangères, disait que

... l'expédition Kitchener était un premier pas vers l'entreprise consistant à rendre à l'Égypte une portion du Soudan. La marche en avant était momentanément suspendue pour des raisons financières, mais le drapeau anglais flotterait sur Karthoum, le mahdi serait frappé au cœur et Gordon serait vengé.

En même temps, le *Times* écrivait que

... si la marche de Kitchener était interrompue, c'était que l'Égypte ne pouvait pour le moment mettre de nouvelles troupes à sa disposition (manque de crédit avant que ne soit rendu le jugement dans l'affaire de la caisse de la Dette). Mais les obstacles qui s'opposaient à l'envoi de troupes britanniques au cœur du Soudan pourront cesser de paraître insurmontables (continuait l'article). Nous sommes à Dongola, nous y resterons, et même nous pousserons beaucoup plus loin, c'est notre devoir; nous n'y faillirons pas.

Le *Mouvement géographique* du 24 avril 1897 confirmait que

... l'armée anglo-égyptienne s'avancerait au delà de Dongola dès que la crue du Nil permettrait aux vapeurs de franchir la 4^e cataracte (donc en juillet). Douze mille soldats égyptiens et cinq canonnières qui devront remonter le Nil jusqu'à Abou-Hamed sont réunis à Dongola.

De son côté, Léopold II gardait opiniâtrement sa foi dans l'occupation possible du haut Nil par les forces de l'E. I. C.

avrier 1896. Le baron De Courcelles avait déclaré, le 29 janvier 1896, qu'il souhaitait voir grandir le rôle du Roi sur le haut Nil, qui, selon lui, devrait être territoire neutre confié au souverain de l'E. I. C. Le Roi se proposait d'envoyer M. Van Eetvelde à Paris pour négocier avec le baron De Courcelles, en vue d'obtenir de l'Angleterre entente à ce sujet.

On eut beau crier partout, même en Belgique, aux rêves pharaoniques du Roi, à la folie de vouloir étendre les limites d'un État dont les ressources financières suffisaient à peine pour soutenir ce qu'on possédait déjà.

Le Roi, habitué à vivre dans la tempête, comme il le dira en 1908 à M. Renkin, et encore à propos du Congo, le Roi ne s'en émut pas et décida le départ d'une nouvelle expédition vers le Nil.

* *

Le 2 janvier, Laplume procédait, comme nous l'avons vu, à l'investiture de Mabanga comme successeur de Yangara. Les autres fils de Niangara restaient à la tête de leurs chefferies vassales. Okondo, un des fils de Yangara, prononça un long discours au cours duquel il lança soudain son couteau au milieu de la place en signe de protestation contre la jalouse de ses frères. Songboi, lui, fit, le lendemain, une harangue qui dura de 11 heures du matin à 5 heures du soir.

5 janvier 1896. Le 5 janvier, Mabanga et ses frères venaient au poste présenter à Laplume une palabre concernant un territoire que le chef Ukwa voulait s'annexer. Baggara, Boro et Attaro, autrefois hostiles aux Blancs et à qui ceux-ci avaient fait la guerre, avaient disparu; Baggara s'était réfugié chez Ukwa, Attaro chez les Arabes, Boro était tué. Leurs terres, situées entre les rivières Gada au Nord, Aou à l'Est, avaient été données à Yangara par le chef de zone Christiaens. Yangara avait installé là son fils Mabanga avec sous ses ordres les chefs momvu Dingba, Malambi, Nedjofou, Mambisi, Malounsa.

Mabanga, appelé ailleurs, c'est-à-dire à succéder à Yangara, Ukwa voulait refouler les Mangbetu et s'établir sur la rive droite de l'Aou. Laplume conseilla à Mabanga et à ses frères de patienter, leur disant que le chef de zone Burrows allait rentrer, que l'affaire lui serait soumise

ainsi qu'au chef de zone de Dungu, Bovy. Le 13, le capitaine Burrows était rentré à Niangara et Bovy y arrivait aussi, venant de Dungu. Tous deux approuvèrent l'attitude de Laplume. L'affaire n'eut pas d'autre suite, puis-évrier 1895 que Ukwa mourait le 15 février, près de Dungu.

CHAPITRE XXXII.

EXPEDITIONS CHALTIN CONTRE BILI ET NDORUMA.

Dès le début de décembre 1895, Chaltin se préparait à une opération répressive contre les sultans azande Mbili et Ndoruma, coupables du massacre des colonnes Bonvallet-Devos et Janssens-Van Holsbeek.

embre 1895. Le 9 décembre il quittait Djabir.

Au moment de se mettre en route, Chaltin nous trace comme suit le portrait du sultan Djabir :

Homme de belle taille, force musculaire, traits accentués, figure sympathique, attentive, regard vif, intelligence prompte, perspicace; aime à parler du passé, à étaler ses connaissances linguistiques; habile à éluder une question qui l'embarrasse, se garde à carreau, n'aborde les questions importantes qu'après avoir consulté son entourage, répond brièvement, ne demande rien, est supérieur à ceux de sa race. Il se dit toujours prêt à servir l'Etat sous quelque forme qu'on réclame ses services. C'est un homme habile qui fait très bien ses affaires en semblant faire les nôtres. Il doit être surveillé secrètement. Dans tous les postes de l'Etat dans l'Uele, il place des espions et sait partout ce qui se passe. Cet homme a une arrière-pensée et j'ai la conviction que si l'Etat traversait une crise dans l'Uele, ce n'est pas lui qui le sauverait, au contraire. Djabir nous craindra si nous sommes les plus forts.

embre 1895. Le 15 décembre, Chaltin est aux rapides de Kindia, en amont de Nangwa, frère de Djabir. Là sont installés des Arabes dont Bwana Nsé est le chef. Les rapides se suc-

cèdent pendant plusieurs jours (rapides de Korombo, nom du chef, à trois heures de pirogue, à la montée, de Bima). Une route relie Korombo à Bima, en contournant les rapides.

Le 19 décembre on est à Bima, commandée alors par Donckier.

Le 21 on quitte Bima.

22 décembre 1895.

Le 22, arrivée au confluent de l'Uerré. Le camp, commandé par Hecq, est établi entre deux rapides. Y sont en ce moment : Raynaud, Lagneau, Delanghe et Buzon. Le poste est à 250 m de l'eau. Il est muni d'un blockhaus et de trois canons et a un effectif de 300 soldats. Il est approvisionné de 7 chevaux, 6 ânes, 11 bovidés. Mais l'emplacement qui a été choisi par Lemarinel et Fiévez est mauvais.

A ce moment [écrit Colmant⁽¹⁾, dans une lettre du 28 décembre 1897 au baron Van Eetvelde] les nouvelles venues du poste de Sasa vers l'Uerré sont menaçantes. Dubreucq, qui s'y trouve en résidence, semble sur le point d'être attaqué par le chef zande. Il a 35 mausers. Mais cela suffira-t-il ? Et la route vers Semio n'est pas sûre.

Colmant, à peine arrivé à Semio, est désigné pour rejoindre Dubreucq à Sasa avec 25 fusils, dont 17 chasse-pôts en fort mauvais état.

Au sujet de sa situation à Sasa, Colmant écrit :

Cerné dans les terres de Sasa, après le massacre de la colonne Janssens-Van Holsbeek et la mort de Puls à Mopoie, je dus me soutenir avec 25 hommes, à un mois de tout secours. Je n'ai, durant quatre mois, mangé que des œufs crus, de peur d'être empoisonné. Semio interceptait mes courriers.

Quatorze soldats furent massacrés. Hecq m'écrivait de tout brûler et de partir. Neuf tonnes d'ivoire (de Dubreucq, Puls, Janssens, Van Holsbeek et moi) gisaient dans les magasins; elles furent coulées dans l'Uerré.

⁽¹⁾ Colmant est à Marindi, au Nord du confluent de l'Uerré, en territoire de Sasa.

Ayant reçu 30 hommes de renfort, j'effectuai ma retraite et j'allai me fixer sur l'Uerré, à un jour de pirogue du poste de Hecq (camp de l'Uerré). Mon poste commandait une belle route vers Semio et de l'autre côté vers le Bomokandi.

Hecq, m'ayant donné ordre d'évacuer Sasa, venait à mon secours avec deux Blancs et 200 hommes. Je rejoignis Hecq en trois jours, ce qui équivalait à vingt-six heures de marche. Je demandai à me maintenir à Sasa. Hecq refusa. Puis, nous nous rendîmes au camp de l'Uerré, où se trouvait à ce moment Chalton, qui déclara : « Colmant, j'eusse préféré vous voir encore à la frontière ».

Colmant, qui va, en qualité de chef de poste à Suronga, remplacer Kops, désigné pour Bafuka, est revenu avec quatre-vingts hommes, du poste de Marindi, un peu au Nord du confluent de l'Uerré (en territoire de Sasa).

embre 1895. Le 29, un émissaire de Sasa et dix de Mbio viennent voir Hecq au camp de l'Uerré pour entrer en relations avec les Européens.

On annonce que Shagerström est attendu, chargé d'étudier la navigabilité du bief Bomokandi-Niangara (²).

anvier 1896. Le 4 janvier, Chalton quitte l'Uerré pour Bima et y arrive le même jour.

Le 5, il quitte Bima.

anvier 1896. Le 6, il rencontre sur la rivière, à Woli, Heylen et Ray.

(²) La *Belgique coloniale* publiait en 1896 (p. 416) :

« En 1896, le commandant Verstraeten, chargé de trouver une route directe de l'Itimbiri au confluent du Bomokandi, remonte en pirogue, en vingt-trois heures, l'Itimbiri-Rubi, en amont de la Likati. Le Rubi était considéré comme non navigable aux eaux basses au delà d'Eringa. Or, Verstraeten a poussé jusqu'au rapide dit de Buta. Il y a créé un poste (chez les Mogandzulu). Si, de là, une route peut être tracée en ligne droite jusqu'à Bomokandi et en admettant qu'il y ait un petit vapeur entre Djamba et Buta, on ferait d'Ibembo à Bomokandi un gain de onze jours (il faut déjà neuf jours d'Ibembo à Djabir actuellement, dit-il, et quatorze jours de pirogue de Djabir à Bomokandi). Il ajoute : « On pourrait creuser une passe en amont d'Ibembo dans » les rapides de Gô ». (Verstraeten ne doute de rien !) La chute immédiatement en aval de Buta s'appelle Dimono; elle a 2 m de haut sur

10 janvier 1896. Le 10, Chaltin atteint Bomokandi, où il trouve La Haye dans un petit poste établi sur la rive droite, rocheuse. On en prépare le transfert sur la rive gauche, à 20 m en amont.

Le 11, Dupont rejoint la colonne.

Le 12, Goebel et Dupont partent en pirogue, Lheureux par voie de terre.

Le 14, un courrier de Bovy, chef de poste à Niangara, annonce la mort du chef Yangara, décédé le 27 décembre.

Le 18, Chaltin et ses adjoints arrivent aux Amadis. La station compte cinq maisons en briques et a pour chef de poste Walhousen.

Le 20, on quitte Amadis et l'on s'arrête à un petit poste de trois soldats à Angba.

Le 22, on arrive à Suronga : quatre maisons en briques. Chef de poste Colmant, qui vient de remplacer Kops, lequel ira chez Bafuka.

Le 25, Suronga promet sa coopération contre Mbili. En effet, Mbili est voisin du poste de Suronga; il est à 6 heures au Nord de ce poste. Colmant s'est chargé de pressentir Mopoie sur ses dispositions à l'égard de l'État et l'attitude qu'il prendra lorsque Chaltin marchera contre Ndoruma.

Mopoie est attendu.

une longueur de 150 à 200 m. Plus en amont encore, huit rapides jusqu'à Mopandu. Verstraeten part donc de Buta et, « en suivant un » sentier tout tracé », il atteint Libokwa. Il fait établir des gîtes d'étape de cinq en cinq heures de marche. Il a mis trente-quatre heures de Buta à la Mbima. De Libokwa à Bomokandi il y a quarante heures de marche. Mais tout cela va demander l'organisation du portage. Heureusement, la population est dense et Verstraeten fait remarquer qu'à Buta, le chef Mogandzulu Limboro lui a fourni immédiatement une centaine de porteurs, ajoutant qu'il pourrait en réunir de 3 à 400 à l'occasion. »

Paul Le Marinel avait déjà, en 1895, projeté cette voie terrestre d'Ibembo à Bima, le long du Rubi. Il proposera de lancer de petits bateaux de Bomokandi à Niangara et enverra, comme nous le voyons ci-dessus, Shagerström en vérifier la possibilité en 1896.

vrier 1896. Le 26, on quitte Suronga en pirogue.

Le 27 on est à Niangara. Chaltin, Dupont, Goebel, Lheureux y trouvent un beau poste, œuvre de Lekens. Quatorze maisons en briques; le poste même, avec ses murs crénelés, est flanqué au Sud de deux batteries; à l'Est, des étables : 20 bovidés, 3 taureaux, 2 baudets, 50 chèvres et moutons; au Nord un parapet et un fossé inondable. Tout autour, de petits villages d'auxiliaires azande de la Force publique formant un rideau d'éclaireurs appelés à signaler éventuellement le danger. Ces auxiliaires font l'exercice une fois par semaine, sous les ordres de leurs gradés Bandu et Bel-Ali, qui sont de bons indicateurs.

vrier 1896. Le 1^{er} février, visite au poste des oncles et frères de Mabanga, fils d'Yangara. Mabanga proteste contre la relative indépendance donnée à ses frères par Chaltin. Celui-ci fait remarquer qu'Yangara lui-même a partagé sa chefferie; de son vivant, ses fils et ses frères lui remettaient tout l'ivoire. Les frères de Mabanga prétendent qu'actuellement la situation est changée et que l'ivoire leur revient à chacun dans son territoire. Nenzima, la femme d'Yangara, intervient : elle met tout le monde d'accord en décidant que chacun gardera l'ivoire de son territoire, mais que Mabanga, en qualité de successeur d'Yangara, aura beaucoup plus de l'État pour son ivoire que ses frères et oncles.

A l'occasion de cette palabre, Chaltin nous décrit ainsi Mabanga :

Il est petit, faible, mal bâti; figure et manières vulgaires; regard en dessous; toux continue se secouant le corps; intelligence bornée; entêtement irréfléchi. Il contraste avec Nenzima, qui a une prestance de reine; elle sait dénouer les difficultés qui paraissent les plus inextricables. Elle a un prestige remarquable. C'est par elle que nous agirons sur son pupille politique Mabanga.

D'autres palabres sont soumises à Chaltn :

Mbelia le Mangbetu, au Nord du Bomokandi, demande l'établissement chez lui d'un poste pour se défendre des incursions de Kilonga-longa, l'Arabe de l'Ituri, auxiliaire de l'État, qui n'en continue pas moins ses razzias d'esclaves et d'ivoire. Les guerriers de Mbelia ont déjà battu ceux de Kilonga-longa. Mbelia aura son poste pour deux raisons :

1° Il a beaucoup d'ivoire : nous savons qu'on appelait son village le chef-lieu de l'éléphant;

2° Il est urgent d'établir l'autorité de l'État dans ces régions. Lekens sera envoyé en reconnaissance pour préparer une voie de communication avec le haut Ituri, de manière à ravitailler par là nos stations éloignées du Nord-Est.

Autre palabre : Une réclamation d'un des oncles de Mabanga, Mapesu, qui a été dépouillé de son village par Maduzi, autre fils d'Yangara, se produit à propos pour donner à Mabanga l'occasion d'affirmer son autorité de grand chef. Ce Mapesu est un brave homme dont le prestige sur ses sujets est chancelant et qui a eu dans le temps des démêlés avec Yangara. Maduzi profite de la mort d'Yangara pour faire la guerre à son oncle et le chasser de chez lui.

Comme Mapesu coopère au ravitaillement de notre station (dit Chaltn), j'ai chargé Mabanga de le réinstaller dans son village et lui ai donné une escorte de soldats. Cette mission a considérablement flatté l'amour-propre de Mabanga; il m'a quitté heureux et content, me disant que j'étais bon pour lui et qu'il s'en souviendrait.

Bel Ali, l'indicateur zande (continue Chaltn), m'apprend que Renzi, Bakuka et Ngéria veulent aller faire leur soumission à Dungu et qu'un fils de Renzi, Lepati, possède 15 albini.

L'autre indicateur zande, Bandu, est envoyé chez Manziga, fils d'Ukwa, installé dans les territoires de Binza. Bandu

m'apprend que Mbili refuse toujours de se soumettre et qu'il désire la guerre.

Il a besoin de fusils et propose à Chaltil de venir en prendre chez lui.

Bandu rapporte aussi que Mange, fils de Mbio, s'est fait battre au Nord des États de son père par un parti de mahdistes. Cette nouvelle est en contradiction avec les renseignements recueillis à Dungu et d'après lesquels les mahdistes, fatigués d'attendre un steamer à Redjaf, se seraient construit des pirogues et courraient descendre le Nil vers Karthoum. Depuis longtemps, Manziga, qui se trouvait autrefois avec un poste de soldats chez Binza, s'en est séparé. Il s'est installé à une heure de marche du poste.

Un caporal elmina, le chef de ce petit poste établi chez Binza, me dit qu'il y a quelque temps, un fils de Mbili est venu avec ses guerriers en face de sa palissade, de l'autre côté de la Buerré, que ces Azande ont fait entendre leur cri de guerre et qu'ils ont tenté de passer la rivière. Ils en ont été empêchés par ses hommes, qui ont ouvert le feu sur eux et les ont mis en fuite. Depuis lors, les gens de Mbili ne se sont plus montrés.

Comme nous l'avons vu, le chef Binza, fils de Mbitima, a été dépossédé de ses villages par l'État et remplacé dans ses possessions et son autorité par Manziga, fils d'Ukwa.

vrier 1896. Binza vient le 3 février solliciter la faveur de rentrer dans ses biens. Nous examinerons l'affaire à Dungu, décide Chaltil.

Devenyns va remplacer Walhausen aux Amadis.

Le 5 février, on apprend à Niangara la mort d'Ukwa, mais le lendemain on annonce qu'Ukwa n'est pas mort et paraît même se rétablir.

Mabanga vient faire visite à la station de Niangara en compagnie de Danga et de Tomu. Ceux-ci déclarent qu'ils désiraient venir depuis longtemps, mais qu'ils n'avaient jamais osé traverser le territoire de Niangara.

Chaltin et ses adjoints quittent Niangara pour Dungu
 8 février 1896. le 8 février, tandis que Lekens s'en ira avec cinquante hommes de Mbelia et fera étape à Alimasi (manchot qui fut au service des Arabes).

Le 9, Chaltin s'arrête chez Yago, village de Kodja, « beau village mangbetu circulaire, avec ornements blancs et rouges ».

Le 10, on est à Dengé.

Le 11, à Korombo.

Le 12, à Gaga. En route, Bovy, chef de zone des Makakra, vient à notre rencontre, écrit Chaltin, et l'on arrive à Dungu à 11 h. ½. On y admire le beau peloton de Les-pagnard qui fait les honneurs de la place.

Dungu (écrit Wterwulghe) constitue un petit fort de forme heptagonale. Les faces nord, sud et ouest sont protégées par les rivières Kibali et Dungu, qui forment ainsi un obstacle naturel contre les efforts d'un envahisseur. La seule face attaquable est donc celle de l'Est, la seule, car, à moins d'une surprise (qui ne pourrait avoir lieu que si la garnison était d'une inertie des plus coupables), une attaque par eau ne serait pas possible, à cause de l'artillerie du fort. Le camp est entouré d'un fossé large de 3 m et profond de 2 m environ. Ce fossé précède un parapet de 1^m30. Au Nord, à l'Ouest et au Sud, ce fossé existe également, de façon que, en supposant que l'ennemi soit parvenu à passer la rivière, il ait encore un fossé et un parapet à franchir avant d'arriver au fort. A chaque point d'intersection de deux faces existe une barbette surélevée flanquant le fossé. Sur la face est existe une tourelle servant d'observatoire.

L'armement de la place comprend une batterie de six canons. La garnison de Dungu se compose de 810 hommes, répartis en neuf pelotons de 90 hommes; chaque peloton est commandé par un officier et un sous-officier blancs. Le reste du cadre se compose de sergents et de caporaux noirs.

J'estime qu'il faudrait des forces considérables pour bloquer Dungu.⁽³⁾

⁽³⁾ Extrait d'un article de WTERWULGHE dans la *Belgique coloniale* du 31 mai 1896.

Le camp est un ensemble de huttes en paille, mais les maisons sont en briques, sans véranda, mais couvertes de tuiles.

Le 14, Chalton y reçoit la visite de Bafuka, qui vient offrir 150 kg d'ivoire à Dungu.

Il n'a pas l'air d'un grand chef; il m'a paru vulgaire (écrit Chalton). Je lui promets un poste où j'enverrai Kops.

L'expédition étudie à Dungu l'itinéraire qu'elle suivra pour aller au Nil. Chalton opine pour la Nzoro ou l'entre-Bomokandi-Kibali. Il prescrit des reconnaissances dans ces contrées qu'il faudra traverser.

Ce même jour, 14, Bokoyo vient annoncer la mort d'Ukwa, son père.

La mort d'Ukwa (écrit Chalton) débarrasse les Européens de Dungu d'un puissant voisin dont l'ambition toujours en éveil était sans limites. Il ne visait qu'à agrandir ses États et avait à ce sujet des démêlés continuels avec les autres chefs. D'après les indigènes, il avait empoisonné son père Wando et son frère Mbittima pour entrer plus vite en possession de leurs biens.

Son fils Bokoyo est un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand, bien découpé, à la physionomie ouverte et intelligente. Il aime le Blanc et l'accompagne volontiers en voyage.

Bokoyo promet son aide pour la marche contre Mbili et Ndoruma. Il dit que ses hommes qui donneront rendez-vous chez Manziga, son frère, ne seront pas réunis avant une vingtaine de jours. En quittant Dungu, Bokoyo envoie chez Manziga et Ngéria un messager prévenir qu'ils auront à réunir le plus de guerriers possible et que les hommes se concentreront chez Manziga.

vier 1896. Le 27 février, on décidait de partir de Niangara, et non d'ailleurs, pour se mettre en marche contre Mbili.

Laplume était en conséquence envoyé chez Manziga pour rendre compte de ce projet.

Le soir du 27, le détachement de Dungu arrivait à Niangara.

Le 28, Laplume revenait de Manziga avec ce renseignement : Mbili a massé ses hommes sur la Buerré (rive droite).

1^{er} mars 1896. Le 1^{er} mars, la colonne Chaltn quittait Niangara dès 7 h du matin. Un nuage de sauterelles la força à camper dès 11 h ½.

Le 2, on repartait à 6 h, mais une tornade épouvantable arrêtait la marche à 12 h ½. Vingt hommes doivent s'accrocher à la tente pour l'empêcher de s'envoler. La pluie tombe toute la nuit.

Le 3, un courrier annonce que De Boeck a été tué dans un combat contre Dangako. On repart à 7 h 48. A cause de la pluie, arrêt à 10 h ½. Le temps reste couvert et une nouvelle tornade se déchaîne.

Le 4, on stoppe dans un petit poste de l'État, où l'on reçoit la visite de Kongudu et de Bavago, fils de Ngéria, qui annoncent la prochaine arrivée de leurs guerriers pour renforcer la colonne. Dans la soirée, une sentinelle de Mbili qui s'est approchée reçoit un coup de feu. Dans la colonne Chaltn, Lejeune est frappé d'hématurie.

Le lendemain, on le transporte à Niangara.

Manziga demande à partir de l'avant. On passe la Buerré à gué et l'on s'arrête à 12 h 16.

Le 6, on part à 11 h 45, on campe à Limbala à 15 h 3.

Kongudu, fils de Ngéria, s'enfuit sans que ses hommes soient avertis : le benge leur a été défavorable!

7 mars 1896. Le 7, la marche est difficile, Mbili ayant défendu de brûler les herbes. Le village de Dika, par où l'on passe, est détruit : c'est Mbili qui l'a fait détruire parce que Dika est en relation avec le poste de Suronga.

Nous suivons l'itinéraire qu'a parcouru l'expédition de 1894 contre Mbili. La route est magnifique, l'horizon très large, mais il n'y a ni population ni champs.

Manziga fait le benge, ce qui retarde la marche. On

part à 7 h 05 et l'on s'arrête à 12 h 45. Une alerte! mais on n'est pas encore en contact; des hommes de Mbili ont fui et ont abandonné des femmes qu'on interroge. Un orage éclate la nuit.

On part à 7 h 29. A 16 h 12 on arrive au premier village de Mbili. Tout a été brûlé. On poursuit la route et à 11 h 40 on est à Béréakondo, une résidence d'une femme de Mbili.

Vers 1 h, tornade. Alerté. On entend des coups de feu.

Des indigènes crient que demain on rencontrera Mbili.

Le 11, départ à 10 h 30. En route, pas de Mbili.

A 3 h 17, arrêt à 10 m de la Gurba. Reconnaissance. On rapporte la malle-bain de Desès. La nuit, trois alertes. Les gens de Mbili sifflent et crient : attaque pour demain.

A l'aube, patrouille. Vers midi la patrouille rentre sans avoir rencontré de gens de Mbili; elle a cependant essuyé des coups de feu. Un indigène est appréhendé et promet de servir de guide vers le lieu où se cache Mbili.

Le 13, départ à 1 h 19. A 1 h 38, village abandonné de Mopoie. Une femme faite prisonnière déclare que depuis huit jours tous les villages sont abandonnés.

Le guide nous conduit vers Béréakondo, où, dit-il, se trouve la résidence de Mbili. La nuit est calme.

Le 14, à 6 h, quelques indigènes, dissimulés dans une galerie de verdure, tirent sur notre camp.

Dubreucq et De Backer rebroussent chemin avec deux cent cinquante hommes, car on annonce que des gens de Mbili nous ont tournés. Petit combat. Les gens de Mbili fuient.

mars 1896. Le 15, un dimanche, un indigène déclare que Mbili attend la nouvelle lune et des secours de Ndoruma pour nous attaquer.

Chaltin décide d'aller au Sud, chez Mopoie, oncle de Mbili, où l'on trouvera des vivres et d'où l'on pourra communiquer avec Suronga et évacuer l'ivoire.

A 1 h 40 nous passons par le village de Mopoie, qui a

été incendié par Suronga, lequel prétend ainsi tenir en haleine Mbili vers le Sud.

Dubreucq et cinquante hommes partent pour Suronga avec l'ivoire à évacuer. Le soir, vers 7 h 30, les clamours deviennent de plus en plus fortes vers le Nord-Est, interrompues d'appels de gongs et de coups de fusil.

Chaltin porte le campement à 7 minutes de l'ancien, vers l'Ouest, sur les rives de la Gurba. Tous les indigènes de Tauli et de Manziga s'enfuient, laissant Chaltin sans porteurs.

Celui-ci ordonne à De Backer d'aller faire une reconnaissance au Nord-Ouest. Là, partout, les villages sont détruits. On trouve des cadavres découpés.

L'escorte de Chaltin est envoyée en reconnaissance le long de la Gurba, en amont. Tout est désert. Vers 3 h, un incendie se déclare au camp; une quinzaine de paillettes flambent. Des Mobenghe, avec Manziga, explorent vers la Bwembi. Sur la haute Gurba il apprend par une femme, que ses Mobenghe lui amènent, que Mbili se cache dans la forêt.

20 mars 1896. Le 20, à 4 h du matin, nouvelle patrouille dans la Bwembi.

A 15 h arrive Dubreucq, venant de Suronga, avec le courrier et soixante porteurs supplémentaires.

A 19 h, retour de Manziga avec ses Mobenghe.

21 mars 1896. Départ à 7 h 02. Arrêt à 2 h 37 sur la Bwembi.

22 mars 1896. Départ à 6 h 35, chaleur épouvantable. Arrêt à 12 h 05.

23 mars 1896. Départ à 6 h 06. Arrêt à 12 h 48. Bonne route, très rapide.

Avant d'arriver à Béréakondo (écrit Chaltin), j'envoie dans la direction opposée une patrouille de 100 Mobenghe, qui, rentrée le soir, sans avoir rien vu, nous rejoint au lieu d'étape. J'envoie alors des patrouilles dans toutes les directions.

24 mars 1896. Deux pelotons partent en reconnaissance vers la Gurba. Rentrés à 1 h, ils déclarent ne rien avoir vu.

nars 1896. Départ à 5 h 29, pluie diluvienne qui force à s'arrêter à 10 h 45. Toujours des villages abandonnés; la région est plus boisée.

nars 1896. Belle route. Nous passons la Gurba sur un pont sur chevalets, puis un pont sur un marais de 100 m de largeur. Roches ferrugineuses et cailloux roulés. Vaste plaine et vaste horizon. Arrêt à 11 h 23. Pluie. On envoie des patrouilles dans différentes directions.

nars 1896. On traverse une petite savane. Kinet, à l'avant-garde, on marche en direction Est. Une heure plus tard on tombe sur un grand campement des gens de Mbili, qui aussitôt prennent la fuite. Il y a 5 tués. On patrouille et l'on campe dans un taillis. On prend une femme, qui, interrogée, déclare qu'on est aux limites des territoires de Ndoruma et de Mbima.

nars 1896. Bonne route. A 11 h on arrive en territoire de Mbima. Vers 14 h, coups de feu, au loin, sur la route allant vers le village de Mbima : ce sont des soldats aux prises avec des Azande. Chaltin envoie à leur aide Dubreucq avec des Batetela. Toute la nuit, gongs au Nord-Ouest.

On apprend là par des indigènes que Devos a été, comme Bonvalet, tué à coups de lance, et non, comme le disait la légende, assommé à coups de pilon par les femmes de Mbili.

nars 1896. Départ à 6 h 05. A 6 h 30 on contourne un marais. A ce moment l'avant-garde signale quantité d'Azande armés. On prend la seule position de combat possible en pays zande, où l'ennemi a pour tactique d'envelopper de toutes parts l'adversaire. Un front, deux flancs et mon escorte à l'arrière, dit Chaltin. Les Azande approchent jusqu'à 150 m. Défense de tirer. On marche vite. L'ennemi fuit et disparaît.

On marche pendant 1 h ½, quand, à 9 h 42, en terrain couvert, aux taillis épais, la pointe d'avant-garde se trouve tout à coup presque cernée. Nos hommes, 200 soldats, se déploient et ouvrent le feu. Le combat ne dure que

10 minutes. Les Azande lancent des sagaises. L'ennemi détalé. Dix morts restent sur le terrain ainsi que des boucliers et des armes. A 11 h, arrêt dans un village de 57 feux : c'est le campement des gens de Mbima, qui devaient y être au moins 500. L'après-midi, de 2 h à 3 h 30, un orage éclate. A 6 h, au Nord-Est, des Azande viennent nous provoquer. Ils lancent des flèches; nous tirons et ils détalent. Ceci se passe au village de Barombo, territoire de Mbima, frère de Ndoruma.

30 mars 1896. Petites reconnaissances. Arrêt au village de Gongo, sur la rivière Nagia. Des femmes disent que le village de Mbima est proche et situé sur une grande rivière : l'Iru; qu'il attend là avec ses guerriers. Cette rivière, on la longe pour aller chez Ndoruma, distant de six jours au Nord-Est. On apprend que Mbili s'est enfui chez Binza, au Nord-Est de Mguvaia. Nuit calme. Pas un cri, pas un gong.

31 mars 1896. Route en terrain couvert, propice aux embuscades; on traverse quelques défilés, comme les vallées de la Nagia (Gongo) et du Buye, que l'on passe sur un pont. Dans la brousse, quelques indigènes, surpris, fuient.

A 10 heures on arrive au village de Bongoyo, ancienne résidence de Mbima. On s'y arrête pour y reformer la colonne. Des observateurs montent dans les hauts arbres et aperçoivent au Nord-Ouest des indigènes qui ont l'air de communiquer avec d'autres, cachés derrière eux. A 10 h 16 on reprend la marche. Cinq minutes plus tard, la pointe d'avant-garde ouvre soudain le feu en se repliant sur le gros de l'avant-garde, forte de 220 hommes, qui se déploient immédiatement au pas gymnastique. Elle vient de se heurter à 2.000 ou 3.000 indigènes armés de lances, d'arcs, de fusils, en position de combat sur trois rangs en profondeur, rangs qui se remplacent pour charger en vociférant. Le feu est meurtrier. L'élan de l'ennemi se brise. Il s'avance jusqu'à 20 m de nos lignes ! Suivant leur invariable tactique, les Azande ont combiné leur

attaque de front avec deux attaques de flanc et un mouvement offensif sur nos arrières.

Aussi, avais-je (écrit Chaltin) adopté, comme toujours, la seule formation de combat à leur opposer : un front, deux flancs et une colonne mobile à l'arrière.

Les flancs sont attaqués avec la même impétuosité que le front. La rapidité de leur mouvement est telle que le peloton devant faire feu à droite n'a pas le temps de se déployer et que je dois me lancer au-devant des indigènes avec la colonne mobile, mon escorte. De notre côté nous avons un tué, un blessé grave et quelques blessés peu graves. Le combat a duré 35 minutes. L'ennemi a 400 morts et blessés au minimum. Mbima, qui était au nombre des assaillants, s'est enfui dès le début. Vers 9 h du soir, les indigènes viennent tirer des coups de feu sur notre campement. Nous faisons un prisonnier, qui va nous servir de guide vers Ndorama.

1^{er} avril 1896. Le 1^{er} avril, nous nous reposons. L'odeur des cadavres à l'endroit où s'est livré le combat du 31 est si forte que nous sommes obligés de porter le camp à l'ancien village de Mbima. Le transfert se fait durant la matinée. Pas un indigène en vue. La nuit, nous percevons à distance des chants de guerre annonçant pour le lendemain, 2, un fils de Ndorama.

2 avril 1896. Le 2, départ à 6 h 41. Nous retournons en arrière, vers l'Ouest, au campement du 30. La nuit est tranquille.

3 avril 1896. Nous repartons le 3 et nous arrêtons à midi au village de Zembe. Tout est désert, presque rien dans les greniers, ni bananes, ni manioc; pas un indigène à voir.

Je trouve (écrit Chaltin) quelques menus papiers ayant probablement appartenu à Janssens et à Van Holsbeek.

La nuit, notre guide s'enfuit.

4 avril 1896. A midi nous passons l'Uerré. Bonne route pour la marche. Terrain mamelonné et boisé; eaux basses, heureuse-

ment. Des greniers d'éleusine. Mais pas un indigène, pas un bruit.

Immédiatement après notre installation au campement de nuit, j'envoie une patrouille de cent vingt-cinq hommes au Nord. A leur rentrée, les soldats m'apprennent que le plateau dominant la vallée est couvert de nombreux villages d'une seule case, sans plantations. On capture des femmes. Un malade étant resté en arrière, le peloton de Dupont part à 16 h à sa recherche. Six minutes plus tard, près de l'Uerré, le peloton est attaqué et tire. Dubreucq et son peloton partent à la rescousse, mais tout est déjà fini quand ils arrivent : 22 tués, 20 blessés chez l'ennemi, chez nous trois blessés. La nuit est tranquille.

5 avril 1896. Rien ne fait prévoir une rencontre aujourd'hui avec Ndoruma. Vers 7 h nous partons. Le temps est bon. Vers 9 h 35 nous débouchons dans une immense plaine où se profile un village exceptionnellement grand. Les cases en sont brûlées. La femme qui nous guide nous apprend que nous nous trouvons chez Ndoruma lui-même. Vers l'Ouest et le Nord, l'Uerré forme une ceinture. Une patrouille pénètre dans chaque case, où l'on trouve des vivres en abondance, même de la bière d'éleusine. L'endroit répondant à toutes les exigences d'un champ de bataille, je décide de m'y installer. Vers 10 h nous n'avons pas encore été chercher de l'eau, tant nous sommes affairés à l'installation du camp. Je charge un agent d'envoyer une patrouille de dix hommes dans la direction de la vallée, à 500 m du campement. Ces hommes reviennent précipitamment, m'apprenant que toute la vallée, surtout du côté de l'Ouest et du Nord, est occupée par des forces considérables. Je donne l'ordre au lieutenant Dubreucq et au sergent De Backer de déployer leur peloton en « tirailleurs » et de marcher à l'ennemi.

Mon escorte se place de façon à couvrir l'aile gauche de la ligne des tirailleurs et toute cette masse s'ébranle.

Après une marche de 300 m, la ligne ouvre le feu sur

les indigènes, qui se sont brusquement démasqués et portés à notre rencontre. Quelques minutes suffisent pour avoir raison de l'aile gauche, ce qui permet à Dubreucq et à De Backer de faire rapidement face à droite, où de nombreux ennemis surgissent des hautes herbes. Des hommes continuent à tenir tête aux bandes formant l'aile droite des premiers assaillants. Pendant ce temps, le mouvement de l'ennemi s'est étendu au Sud et à l'Est, où l'ont reçu les feux de peloton de Kinet et Dupont. Pendant trente minutes ce ne sont qu'assauts refoulés des indigènes. Une colonne est-elle repoussée qu'elle cède la place à une autre toute prête à la remplacer, et ce mouvement continue.

Les troupes de Ndoruma ont un nombre considérable de fusils se chargeant par la culasse. Nos nombreux blessés ont été atteints par des armes rayées albini et remington.

Après un feu meurtrier de notre part, les Azande battent en retraite. Nous les poursuivons en tirant.

Un moment, je me rends auprès de Dubreucq et De Backer pour leur donner ordre de poursuivre avec toutes leurs troupes et de précipiter les fuyards dans l'Uerré. Dubreucq s'avance précisément vers moi dans le même but. C'est à ce moment que je suis frappé d'une balle, me fracassant une partie de la main gauche.

Les pertes de Ndoruma sont de 500 à 600 morts; aux abords du combat les blessés sont incalculables. Nous avons 6 tués, 21 blessés graves. Dupont est atteint d'une flèche à l'omoplate. Nous bivaquons pendant deux jours, sur place, au village de Ndoruma (4).

Des indigènes nous rapportent que les fusiliers de Ndoruma portaient des costumes arabes. Chaque fois qu'un fusilier tombait, un lancier prenait son arme, son costume, ses cartouches.

Dans une lettre que Colmant adressera le 25 avril au

(4) Notes Chaltin.

poste de Niangara, il annoncera que Ndoruma a été grièvement blessé, que deux de ses fils sont tués, dont Mvuta, ainsi que trois de ses bakimba.

La défaite de Mbili et Ndoruma par Chaltin ne parviendra à Bruxelles que le 19 juillet par le courrier du « Léopoldville ».

*
**

25 avril 1896. Avant le 25 avril, la colonne Chaltin est rentrée à Niangara. Comme il n'y a pas de médecin à l'expédition ni à Niangara, Chaltin descendra vers Djabir pour se faire soigner.

Avec Dubreucq, il quitte Niangara le 26 avril et est à Suronga le 27; l'inflammation de la blessure à la main

28 avril 1896. augmente. Le 28 il est à Amadis, où se trouve à ce moment Shagerström, envoyé, comme nous l'avons dit, en mission pour étudier le bief Bomokandi-Niangara.

1^{er} mai 1896. Le 1^{er} mai, Chaltin passe aux rapides de Panga, le 2 à Bomokandi, où il rencontre Hecq, qui lui annonce que la route de portage chez les Amenia est ouverte. Hecq accompagnera Chaltin vers Djabir pour rentrer en Europe.

Le 4 mai, passage à Siasi, le 5 à Bima, où se trouve Donckier. Chaltin apprend par ce dernier qu'il a croisé, sans le savoir, un courrier lui apportant des médicaments.

Le 7 il est à Korombo, le 8 à Kindia, le 9 au poste de Nangwa, puis à Kengu.

11 mai 1896. Le 11, enfin, il arrive à Djabir. Le poste s'est développé.
« Levèque, dit Chaltin, est un bon constructeur. »

Le 14, l'état de sa main empirant, Chaltin décide d'aller à la rencontre du médecin jusqu'à Ibembo, et si c'est nécessaire, jusqu'à Nouvelle-Anvers. Mais il ne peut partir, tant l'inflammation augmente et le fait souffrir. Il y reste jusqu'au 21, dans l'attente d'un secours.

21 mai 1896. Le 21, enfin, le D^r Rossignon arrive et diagnostique que l'amputation de l'auriculaire ne sera pas nécessaire. Il opère un sondage très douloureux, enlève quatre esquilles d'os et cure les articulations.

Deux jours après, Chaltin est à peu près rétabli.

En même temps que Rossignon étaient arrivés, venant du bas, Saroléa et un sous-officier.

On apprend à Djabir la mort de Cloesen.

Le 27, Verstraeten, qui est à Djabir depuis quelque temps, repart pour Ibembo, accompagné du Sultan.

Cajot, arrivé d'Europe, quitte Djabir pour Dungu.

30 mai 1896. Le 30, Chaltin, Dubreucq et Rossignon descendant vers Ibembo. Dubreucq, malade, est obligé de s'arrêter en route, tandis que Chaltin arrive à Engwettra, vaste poste commandé par Dehaut.

2 juin 1896. Le 2 juin, Djabir vient y rejoindre les Européens avec une caravane d'ivoire et une escorte armée. Dubreucq vient aussi rejoindre ses collègues.

Le 5, Chaltin, Dubreucq et Rossignon sont à Ibembo, dont le chef de poste est Van Haele, avec comme adjoints Denies et Lievens.

Le 26 juin, Rossignon constate que la main de son malade est en bonne voie de guérison et que seule une petite plaie près du poignet subsiste.

Le 29 juin, mourait à Ibembo le sous-officier Denies.

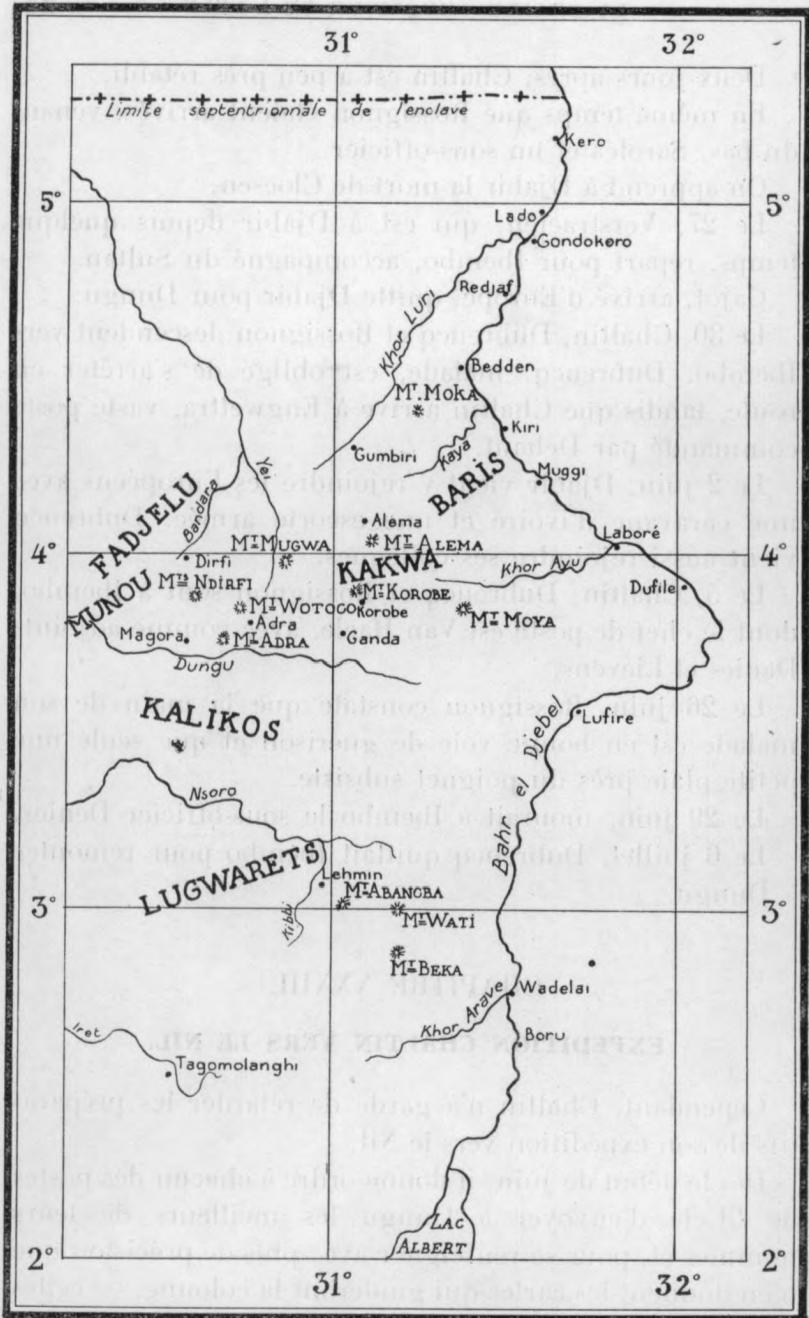
juillet 1896. Le 6 juillet, Dubreucq quittait Ibembo pour remonter à Dungu.

CHAPITRE XXXIII.

EXPEDITION CHALTIN VERS LE NIL.

Cependant, Chaltin n'a garde de retarder les préparatifs de son expédition vers le Nil.

Dès le début de juin, il donne ordre à chacun des postes de l'Uele d'envoyer à Dungu les meilleurs de leurs hommes et, pour se renseigner avec plus de précision que n'en donnent les cartes qui guideront la colonne, — celles de Junker, notamment, — pour s'enquérir aussi des ressources en vivres dans les régions qu'il faudra traverser,



LES TROUPES DE L'E.I.C. DANS L'ENCLAVE DE LADO.

il envoie en reconnaissance deux officiers, le capitaine Leclercq sur le haut Bomokandi, dont Chaltin ne prendra pas la route, mais par où doit déboucher la colonne Dhanis; l'autre, le lieutenant Gehot, à l'Est de Dungu.

En trois mois, Gehot, en compagnie de Vande Calsyde et d'un effectif noir de 150 soldats de la garnison de Dungu, renforcés par une trentaine de lanciers mangbetu des petits chefs Houssa et Kaboné, a parcouru toute la région des Logos, des Lugwaret, de Mombutu, des Momvu et des Kakwa, au Nord du Nzoro, et il atteint de la sorte le mont Lemin, à trois jours du Nil, au Nord-Ouest de Wadelai, où Milz avait établi son campement dans sa marche vers le Nil en 1892.

En route, chez les Kakwa, il apprend que les mahdistes de Redjaf poussent encore de ce côté des incursions périodiques.

A la fin du mois d'août, Gehot rentre à Niangara.

juillet 1896. Guéri, Chaltin décide de quitter Ibembo et de remonter vers Djabir.

juillet 1896. Le 21, il est à Engwettra, où il reçoit une lettre du Gouverneur général le félicitant pour l'issue de l'affaire Mbili-Ndoruma et lui demandant de ne pas quitter l'Uele, malgré sa blessure.

Arrivé à Djabir, Chaltin y trouve Bricusse, chef de poste, malade, ainsi que Baras, malade aussi et venu du haut.

août 1896. Le 2 août, Djabir obtient audience de Chaltin pour lui exposer ses griefs, d'abord au sujet des mutations continues de chefs de poste et de commissaires de district dans la région; ensuite, au sujet de son conflit avec Inganda, chef des Mobenghe, qu'il a pour ainsi dire détenu, mais en le laissant dans son village. Chaltin force Djabir à satisfaire les Mobenghe en desserrant leurs liens de vassalité. Enfin, Djabir se plaint de ce que Semio tue ses hommes qui se rendent chez Sasa et ceux de Sasa qui viennent à Djabir. Pour conclure, le Sultan proteste de

ses sentiments de fidélité envers l'État et se vante de s'être battu contre les derviches.

Bricusse est en danger de mort. Le même jour, 20 août, arrive, du bas, Declercq, pour le remplacer à Djabir. Bricusse meurt le 24 août.

25 août 1896. Le 25, Chaltn et Rossignon quittent ensemble Djabir pour le haut.

3 sept. 1896. Le 3 septembre, ils rencontrent Colmant en amont de Nangwe.

Le 10 septembre, ils sont à Uerré-camp pour y attendre Sasa.

Rossignon trouve au camp des instruments de chirurgie, qu'il emporte pour l'expédition du Nil. On attend en vain Sasa.

2 octobre 1896. Le 2 octobre, Chaltn et Rossignon sont à Bomokandi, que commande le chef de poste Vanden Hove.

Le 9, aux Amadis, chef de poste Devenyns, Chaltn reçoit le fils de Sasa, Torombet, qui y vient porter son ivoire et qui demande à rester en relation avec le poste d'Amadis plutôt qu'avec celui de l'Uerré.

10 octobre 1896. Le 10, Chaltn reçoit Mopoie, qui a quitté le Bomu, son père ayant été tué par Semio; il craint d'avoir le même sort et s'est rapproché de l'Uele.

Chaltn, dans ses notes, nous décrit l'arrivée de Mopoie aux Amadis.

C'est une entrée triomphale; les tambours battent, les oliphants rugissent, les grelots s'agitent, d'autres instruments font entendre des sons de bois secs heurtés les uns contre les autres, les soldats tirent des coups de fusil. La masse s'ébranle, Mopoie marchant devant, entouré de sa cour, une cour qui obéit et marche au doigt et à l'œil. Mais, précédant le tout, de malheureux Akaris (les anciens possesseurs du sol occupé par les Azande), portant des pointes d'ivoire et encadrés de fusiliers, d'archers et de lanciers. Ces Akaris sont aujourd'hui de misérables esclaves auxquels leurs vainqueurs ne reconnaissent pas, même au plus minime degré, le droit de propriété. Un Blanc,

pris de pitié, donne-t-il à un de ces malheureux un lambeau d'étoffe, quelques perles ou du laiton, vite, un Zande se présente et les lui enlève brutalement. L'Akari, de peur d'être tué, n'ose pas faire entendre la moindre protestation. Mopoie s'avance donc, suivi de tout son monde. Il est radieux, fier, sa démarche est assurée. Il salue profondément Devenyns (chef de poste), qui est allé à sa rencontre. Le sauvage orchestre donne tout ce qu'il peut à l'entrée de la station; le tapage est assourdissant, affolant. Mopoie tire six coups de revolver : c'est son salut. Il se dirige vers nous, s'incline respectueusement, et c'est presque agenouillé qu'il presse ma main droite entre les siennes. Je suis obligé de lui demander de suspendre l'exécution des « morceaux choisis » qu'à tour de bras et à coups de gosier son orchestre nous inflige. Enfin, ce bruit, qui a la prétention de rappeler la musique, cesse. Nous en avons le tympan brisé.

Et voici le portrait de Mopoie :

Mopoie est un homme de haute taille, bien découplé, bien musclé, aux proportions bien gardées. Son visage, d'un noir d'ébène, est rond plutôt qu'ovale; il est très agréable et éclairé d'une paire d'yeux vifs et très mobiles; son regard est franc; Mopoie regarde son interlocuteur bien en face; il ne détourne jamais les yeux. Comme tous les noirs, il a des dents superbes. Il porte le costume arabe et dans des sacoches suspendues à sa ceinture se trouvent des extraits du Coran. Il égrène parfois un énorme chapelet. Il m'a produit une excellente impression et a répondu avec franchise et sincérité, me semble-t-il, à toutes mes questions. Il m'a promis de servir d'intermédiaire avec Ndoruma et Mbima. Je l'autorise à faire la guerre à Badindé, qui l'inquiète et lui tue les hommes qu'il envoie vers le Nord. Mopoie m'offre un sabre de derviche. Trait de mœurs : le fils de Sasa, Torombet, neveu de Mopoie, a refusé de s'asseoir à côté de son oncle, l'étiquette le lui défendant.

Un soldat du poste, Zande de Djabir, est venu saluer Mopoie et a déposé quatre mitakos à ses pieds. Le Sultan n'a pas même daigné remercier. L'autre s'est néanmoins retiré satisfait.

obre 1896. Chalatin quitte les Amadis le 11 octobre, remontant l'Uele en pirogue jusqu'à Angba. A partir d'Angba, la

route, aménagée par Devenyns, devient très bonne. On voit de là, vers le Sud, le mont Mandjema, qui se trouve sur les rives de la Mpoko; vers l'Ouest, le mont Mélinda; vers le Nord-Ouest, le mont Lingwa; vers l'Est, le mont Modgendo.

Il arrive à Suronga le 16; Kops y est désigné pour le poste de la Buerré, c'est-à-dire en territoire de Renzi, en remplacement de Dubreucq (poste de Duru).

Chalton va voir dans son village, proche de la station, le chef barambo Guma, qui, interrogé sur ses souvenirs, lui parle longuement de Casati.

Kodja (Casati) voyageait à cheval (mule ?), prenait beaucoup de notes, ne connaissait aucune langue indigène, se servait de son boy comme interprète; il s'entretenait longuement avec tout le monde. Il possédait un réveil dont la sonnerie épatait les Noirs. Il n'avait avec lui que peu d'étoffes, mais beaucoup de perles qu'il distribuait largement. Il ne chassait pas. Sa moustache était légendaire.

Le 18, Chalton poursuit sa route et s'arrête à Mai-Munza (Koi-Mbunza), ancienne station construite par Milz. Il y passe la nuit.

Le lendemain, il arrive à Niangara, à midi. Laplume et Burrows sont absents; ils sont au Sud, chez les Mabodo.

* * *

Depuis quelques jours, en effet, Burrows, chef de zone, était parti en expédition au Bomokandi, contre Matcharnie, chef mabodo, qui se montrait hostile. Arrivé au delà du mont Mamboula, chez un petit chef maiogo, Piriki (¹), Burrows, trouvant son effectif insuffisant, appelle Laplume, alors à Niangara, à la rescousse. Avec un petit contingent, Laplume rejoint Burrows chez Piriki, le

13 octobre 1896. 13 octobre (²).

(¹) Fils de Massidjabet.

(²) Laplume était accompagné dans cette expédition du caporal Kafoa, qui sera plus tard blessé à Bedden.

bre 1896. Le 15, ils arrivent au mont Daboné, d'où les indigènes avaient autrefois repoussé les Matamatamba de Kilonga-Longa.

Le 16 ils attaquent la zériba du chef mabodo Matcharnie, défendue par un fossé de trois mètres de largeur et profond de deux, ainsi que par une solide palissade. Cette place aussi avait subi autrefois plusieurs attaques des Arabes.

Burrows et Laplume prennent d'assaut la palissade, les Mabodo prennent la fuite. Un « obé » (grand marais) empêche de continuer la marche vers le Népoko.

bre 1896. Le 25, Laplume rentre à Niangara et y trouve Chal-
tin. Burrows n'y rentrera que le 4 novembre.

* *

bre 1896. Le 31 octobre, le courrier apportait à Chal-
tin, à Niangara, l'ordre de marcher le plus vite possible sur Lado, où l'on craignait d'être précédé par les Anglais. Le Gouverneur général annonçait que les derviches, complètement battus dans une première rencontre avec les Anglais, battaient en retraite. Le Gouverneur général demandait à Chal-
tin de rassembler ses troupes au plus tôt et non seulement de les réunir, mais de marcher sur le Nil sans plus tarder, sans attendre l'arrivée au Kibali de la colonne partie des Falls. Disons plutôt « partant » des Falls, car la lettre du Gouverneur général baron Wahis était datée de Stanleyville, fin septembre, date à laquelle tous les hommes de Dhanis n'avaient pas encore quitté cette station.

* *

Dès qu'il eut pris connaissance de l'ordre qui lui arrivait enfin de marcher sur le Nil, Chal-
tin s'empressa de mettre à exécution un projet qu'il avait conçu depuis longtemps peut-être et qui consistait à grossir l'effectif

des troupes régulières de l'expédition, composées de soldats haoussa et indigènes, par l'adjonction d'un contingent d'auxiliaires azande équipés à leur manière et marchant sous le commandement de leurs chefs.

Évidemment, la place de ces hommes n'était pas dans la composition des pelotons réguliers, car armés de pistons, de lances et de couteaux et dépourvus d'ailleurs de toute instruction militaire à l'europeenne, ces auxiliaires risquaient de semer le désordre dans les rangs et de provoquer la déroute. Au contraire, si l'on se bornait à les grouper sous le commandement de leurs propres chefs, on pourrait les tenir en réserve pour les lancer, au moment propice, sur tel endroit du front qu'il faudrait assaillir. Là, et surtout aux ailes de la ligne, leur tactique et leur fougue pourraient se déchaîner sans danger pour les nôtres, enfoncer et couper l'ennemi par une charge à la lance, dont les Nubiens — toute l'histoire de leurs expéditions dans l'Uele l'avait prouvé — avaient une terreur insurmontable.

— Chalatin fit donc pressentir Renzi, l'aîné des fils de Wando, par Kops, chef de poste de la Duru, en territoire de ce chef.

2 novembre 1896. Dès le 2 novembre, Kops venait à Niangara annoncer à Chalatin l'empressement qu'avait mis Renzi à répondre à cette offre, où le rusé Vongara avait d'ailleurs découvert du premier coup d'œil l'occasion que lui vaudrait, croyait-il, de faire liquider à son profit le gros litige qui divisait alors la famille de Wando, la succession de son frère Ukwa, dont il détestait les fils Manziga et surtout Bokoyo. L'adhésion de Renzi fit jouer coup double, car elle entraînait celle de Bafuka, son cadet, qui suivait et soutenait l'aîné dans toutes ses alliances et ses revendications.

Kops faisait de Renzi un grand éloge. Chalatin convoqua le sultan pour le surlendemain chez Kandia, sur la route de Niangara à Dungu.

nov. 1896. Le 5 novembre, Chaltin quittait Niangara pour Dungu. Passant d'abord chez Masambala, fils d'Yangara, il rencontrait Renzi le 6 chez Kandia.

Chaltin nous esquisse un portrait de Renzi :

Cet Avungura, dépeint si différemment par ceux qui ont eu des rapports avec lui, a la figure intelligente, l'œil interrogateur. Il étudie son interlocuteur, l'examine attentivement. Au physique, il ne ressemble pas aux fils de son frère Ukwa. Il a moins de robustesse, il est nerveux; les autres sont tout en chair. C'est un homme décidé et aventureux qui a été au service de tous les conquérants dont son pays a reçu la visite. Les mahdistes, il est vrai, ont usé de contrainte envers lui. Il s'engage à me conduire à Redjaf et à Lado, mais à condition que Bokoyo, dont il craint un mauvais coup, n'accompagne pas.

A Dungu, les troupes régulières de l'Uele désignées pour l'expédition avaient précédé Chaltin.

Ce fut dans le camp, pendant tout un mois, la mise au point des derniers préparatifs : entraînement au tir d'infanterie, et aussi du canon, un Krupp, la seule pièce qu'on emportait; emballage des approvisionnements divers et des munitions, répartition, enfin, de 700 hommes de la Force publique en huit pelotons confiés respectivement à Kops, à Gehot, à Goebel, à De Backer, à Saroléa, à Cajot, à Dupont, à Laplume, qui, lui, n'en était pas à sa première expédition vers le Nil, qu'il avait déjà atteint, en compagnie de Delbruyère, en 1894. Le Dr Rossignon, lui aussi, accompagnait les troupes.

*
**

mbre 1896. Le 13 décembre, après avoir fait flamber, dans un grand feu de joie, les paillettes du camp, tout le monde quittait Dungu pour Sourour, en remontant la vallée du Kibali.

Jusqu'à Sourour le transport des charges était assuré par des hommes de Bokoyo, à qui on n'avait pas demandé davantage, pour ne pas contrarier la participation de Renzi, son oncle et son ennemi.

23 décembre 1896. Le 23 décembre, toute la colonne campait à Sourour, poste fondé par Gehot et ses adjoints Mieroo et De Backer, et quatre jours plus tard y était rejointe par Renzi, Tombo, Kana, ses frères, et Gilima, son fils, avec 580 lanciers et pistonniers et 220 porteurs.

* * *

Le départ pour le Nil pouvait être fixé au lendemain. Mais comme on était à la date où devait arriver à Dungu le courrier périodique de Boma ou des Falls, qui pouvait de là parvenir à Sourour en deux ou trois jours, on crut prudent d'attendre.

30 décembre 1896. Le 30, en effet, arrivait le courrier qui contenait une lettre de Dhanis, trahissant les difficultés et même les déceptions qu'éprouvait déjà dans l'Aruwimi l'avant-garde commandée par Leroi.

Les nouvelles reçues le 30 n'étaient pas de nature à retarder la marche de Chaltin. Bien au contraire.

* * *

1^{er} janvier 1897. Le 1^{er} janvier, tout le monde prend la route de Faradje, où l'on arrive le 10. Kops y est atteint d'hématurie. Il devra donc rester en arrière. Renzi et Gilima demeureront à ses côtés.

Le 14, un courrier que l'on croise annonce la mort de Millard, décédé à Niangara le 20 décembre précédent.

Le 15, on aperçoit en route, au loin vers l'Est, à droite, à la ligne faîtière Congo-Nil, les monts Dirfi, ces monts Dirfi où Dhanis, suivant des prévisions aujourd'hui déroutées, avait, six mois plus tôt, compté faire sa jonction avec Chaltin.

23 janvier 1897. Le 23, on campe au pied du mont Adra, où, le 25, on reçoit encore un courrier de Dhanis, proposant qu'on l'attende à Rimo, à Ganda, ou bien encore au pied du mont Korobé, si possible.

Mais mieux vaut poursuivre, et Kops, convalescent, ayant rejoint la colonne le 27, on arrive le 31 au mont
rier 1897. Aléma et le 1^{er} février au mont Korobé, où, le lendemain, des indigènes viennent déclarer que les mahdistes sont en force à Redjaf et à Lado.

rier 1897. Le 4, tout le monde est fourbu et Rossignon constate que Saroléa est atteint de dysenterie. On propose au malade de s'arrêter pour ne pas aggraver son état. Il refuse.

Le 7 on détache Goebel avec cent hommes pour rebrousser chemin à la rencontre d'un transport de vivres, parti de Sourour, et du courrier qui, sans doute, accompagne. Mais on n'attendra pas son retour et l'on marche, on marche toujours.

rier 1897. Le 10 on arrive au mont Béréka, où les indigènes, moins craintifs que tous ceux qu'on a rencontrés depuis un mois, accueillent avec empressement l'avant-garde, et leur chef Moloni se déclare prêt à conduire, en trois jours, dit-il, la colonne à Redjaf.

Moloni part donc avec Laplume et Cajot à l'avant-garde, qui, le 13, rencontre des Baris qu'on interroge et qui répondent que les mahdistes ne sont plus à Redjaf, qu'ils sont partis au loin, on ne sait où.

Mais peu après, d'autres, apparemment mieux informés, racontent à Chalton que Sidi Arabi, qui commande à Redjaf, était parti en effet en koia, en razzia de vivres, mais qu'il est revenu depuis hier, qu'à Redjaf il y a des mahdistes, des « kuturias » innombrables et que la place, enfin, est défendue par trois canons. Un steamer fait le service entre cette station et Bor.

Qu'en était-il au juste? Qu'importe, on le saura demain, puisqu'une étape encore, une seule, nous sépare de Bedden. Demain nous serons au Nil.

ier 1897. Le lendemain, 14, on part de grand matin, Laplume et Moloni toujours à l'avant-garde. On marche. Depuis deux jours on n'a plus trouvé d'eau. C'est le désert.

Enfin, ce dimanche 14, à midi dix (écrit Laplume), je suis à dix mètres du Nil; j'y cours, nous courons, et je bois l'eau du Nil.

Chaltin arrive à son tour. Il exulte et, toujours suivant Laplume,

... il lève son casque et invite les hommes à saluer d'un grand cri le Nil, le bon vieux Nil des Pharaons.

La rencontre avec les mahdistes est imminente, puisqu'on vient d'apprendre en route qu'ils sont en force, retranchés et munis d'artillerie, à 29 km de là, à Redjaf. Dès l'après-midi, des patrouilles partent vers le Nord et rencontrent une bande de mahdistes venus pour épier les mouvements de l'ennemi. On la met en fuite et l'on rentre à Bedden sans plus d'émoi.

Le moral des hommes est excellent. Ils n'ont pas l'air de penser que dans deux ou trois jours, au plus, la grande bataille, peut-être décisive, sera livrée.

Les Azande surtout, aux camps de Bafuka et de Renzi, ne s'en font pas. Ils trouvent que depuis six semaines, depuis le départ de Sourour, la marche, les escarmouches, les corvées de ravitaillement ont assez duré, pour qu'on puisse bien se permettre aujourd'hui de danser.

Et le begbéré, la grande danse, comme aux lointains villages laissés là-bas, vers la Duru et la Bwere, les villages qu'on a quittés déjà depuis deux lunes, la grande danse, au bruit des gongs et des chants, bat son plein jusque tard dans la nuit. Pour peu, s'ils osaient, les soldats feraient de même; et Laplume, le sous-lieutenant Laplume, toujours calme et stoïque, écrit très philosophiquement dans son carnet de route :

Vraiment, ces Noirs vous déconcertent. Ils ne songent au danger que quand ils y sont plongés jusqu'au cou. C'est le contraire du Blanc : quand il y est, il ne s'en émeut plus.

Chaltin, lui aussi, songe, il l'écrira demain ou après-demain dans ses notes :

Si les cent hommes de Goebel, partis le 7 à la rencontre du courrier et du transport, étaient rentrés, je marcherais demain sur Redjaf. Demain, oui, mais Goebel n'arrive pas ! et le courrier non plus ! le courrier qui tout de même pourrait m'apporter des nouvelles toutes fraîches de Dhanis. Où est Dhanis ? où est son avant-garde ?

Pendant que les Azande de Renzi dansaient dans la plaine de Bedden, le soir du dimanche 14 février, le sort de Dhanis était irrévocablement fixé : au moment même où l'avant-garde, épuisée par la famine et les fatigues sans nombre, sortait enfin de ce dédale qu'avait été pendant des semaines la ténébreuse forêt de l'Aruwimi, où dix ans auparavant avait, pour les mêmes causes, failli sombrer l'expédition de Stanley au secours d'Emin Pacha, le soir du 14 février 1897, l'avant-garde de Dhanis, affamée, se croyant perdue, se révoltait et massacrait ses officiers.

La bataille de Bedden.

1897. Mais restons au Nil, puisque Chaltin, lui, y est arrivé.

Donc, le 14 au soir, pas de courrier, pas de nouvelles, ni de Dhanis, ni de Boma, ni d'ailleurs.

février 1897. Le 15, Chaltin envoie dans toutes les directions des patrouilles nombreuses, dissimulées, composées de quatre hommes chacune, pour que les moindres coins des environs soient explorés. Les lanciers de Renzi eux-mêmes partent en reconnaissance. Le soir, tout ce monde est rentré sans avoir rencontré un derviche.

Le lendemain, 16, dès la première heure, cent cinquante hommes partent dans la direction du Sud-Ouest, à la rencontre de Goebel, tandis qu'au Nord on va placer à travers la plaine des sentinelles avancées. Jusqu'à 4 h de l'après-midi, la journée s'écoule sans le moindre inci-

dent. Mais alors les cent cinquante hommes partis le matin reviennent.

Vers midi ils avaient aperçu le détachement de Goebel. Une heure plus tard, Goebel, un ravitaillement et le courrier arrivaient à leur tour, un courrier qui, d'ailleurs, n'apportait par la moindre nouvelle de Dhanis.

Goebel rentré (écrit Cajot), Chalatin nous offre un verre de rhum à la santé du Roi et au succès de l'expédition. Les soldats nous entourent et partagent notre gaîté.

Tout à coup, au moment où nos verres s'entrechoquent, nous entendons au loin des cris lancés comme un appel.

Nos hommes se précipitent aux faisceaux. Ils ont aperçu, courant et faisant de grands gestes, les sentinelles placées le matin au Nord de la plaine. L'ennemi vient de se montrer et se déploie, drapeau en tête.

En moins de cinq minutes, les hommes ont pris la formation de combat.

A la jumelle, on distingue parfaitement les mahdistes sur une crête, à 2.000 m des nôtres, et descendant déjà vers Bedden. Le canon est mis en batterie. Cajot tire un obus qui disperse l'ennemi et lui fait en hâte remonter le versant de la crête. Un second obus est tiré, mais peut-être sans résultat; l'ennemi a déjà disparu.

On dépêche une patrouille sur les lieux. Plus de trace de mahdistes.

On rompt les rangs. On rentre aux bivouacs.

La nuit va tomber.



Le soir, devant la tente de Chalatin, on parle du départ fixé au lendemain.

Comme le ravitaillement vient d'arriver, on le partage. On veut le diviser en parts égales, mais impossible; il manque une dame-jeanne. Il faut donc tirer au sort pour

savoir qui s'en privera. On débat les noms dans un casque et le sort désigne De Backer. De Backer en rit à l'aise, mais Saroléa, très sombre, s'approche, lui tire la manche et lui dit : « Console-toi, De Backer, demain l'un de nous restera sur le carreau et tu auras sa part, la mienne ! » On eut beau se récrier, Chaltin surtout; rien n'y fit, Saroléa en était convaincu.

* * *

vrier 1897. Le lendemain, mercredi 17 février, dès 6 h du matin, soldats, auxiliaires et porteurs, tout le monde est rangé, et Chaltin commande le départ.

On marche en colonne, et les pelotons, deux à deux, se succèdent : Gehot d'abord, et Dupont, avec leurs pelotons formant avant-garde. Chaltin suit, avec son escorte de septante-cinq hommes et le canon. Vient ensuite le gros, composé des pelotons de Laplume et de Cajot, de Kops et de Goebel. Enfin, à l'arrière-garde, qu'accompagne le Dr Rossignon, les deux derniers pelotons de Saroléa et de De Backer avec les bagages et les deux cent vingt porteurs de Renzi. Les boys, les marmitons cheminent à deux pas de leurs maîtres et de toute la journée ne s'en écarteront pas, fidèles en cela à la tradition de tous ceux de leur classe qui ont marché avec fierté — ils le rappellent aujourd'hui quand on l'oublie — dans toutes les palabres de l'Uele.

Restent les Azande, les 580 pistonniers et lanciers de Renzi. Ils n'entrent pas dans la formation de la colonne. Tous marchent à gauche, en flanqueurs, et de ce côté seulement, car, à droite, à quelques pas, coule le Nil, et ce n'est pas par là qu'on peut être surpris.

On marche à travers une plaine encombrée de lave et d'arbres rabougris, en suivant pour piste le sentier des caravanes de Bedden à Redjaf.

Après avoir quitté Bedden (écrit Laplume) nous traversons

le lit d'un ruisseau entièrement à sec, puis un autre plus encaissé.

A s'en rapporter aux cartes de Junker, ce dernier est donc le khor Kwoton.

On a marché depuis une heure, — il est alors 7 h 30, — quand Gehot, à la pointe d'avant-garde, signale la présence de l'ennemi à 400 m de là, sur les hauteurs. Les mahdistes sont déployés sur une crête rocheuse qui court de l'Est à l'Ouest. Chaltin peut distinguer parfaitement toute leur ligne. Elle part du Nil, s'étage sur les hauteurs et redescend à l'Ouest, pour appuyer sa droite perpendiculairement à un lit de rivière à sec, le khor Dudu. Le front mahdiste s'étend ainsi sur une distance que Chaltin évalue à 3 km environ.

Au centre de la ligne, on voit une large trouée, un défilé par où s'engage la route de Bedden à Redjaf et que défendent naturellement deux « kambi », c'est-à-dire les deux blocs rocheux qui l'encadrent.

La position des mahdistes est admirablement choisie. « Si nous y étions, dit Chaltin, aucun ennemi vingt fois supérieur ne nous en délogerait. »

Laplume, de son côté, nous décrit ainsi la position des mahdistes (dans une lettre du 12 juillet 1897) :

Des rochers, le coup d'œil est splendide. Les îles de Bedden sont bien marquées, entourées de rapides et couvertes d'habitations indigènes. On voit la nappe d'argent du Nil se diviser à Bedden et disparaître vers le N.-E. Comme un vague nuage, se dessine au loin la chaîne de montagnes qui borde le Nil vers le Sud; vers l'Ouest, une ligne de collines derrière le mont Loka. On voit là au Nord le mont Redjaf et le mont Lango; derrière, Gondokoro. Les affluents du Nil sont peu visibles, sauf près des rochers. La végétation est d'un vert sombre, presque noir. Les rochers qu'occupent les mahdistes forment une pente assez forte, divisée en plusieurs passages, notamment le défilé qui bifurque, à sa sortie, vers l'Est. Il y a de beaux cirques entourés de grosses pierres et de belles retraites pour les fauves. C'est un véritable fort naturel.

Dès que Chalton s'est rendu compte de la position des mahdistes, il fait prendre, à gauche de la route, la formation de combat aux deux pelotons d'avant-garde, Dupont à la gauche de Gehot. A droite de la route vient prendre place le peloton de Laplume, à droite de Laplume le peloton de Kops, à droite de Kops celui de Saroléa, qui termine ainsi l'aile droite et touche presque au Nil.

Cajot, dont le peloton reste en réserve avec ceux de Goebel et de Dupont, vient rouler son canon au centre, sur la route, entre Laplume et Gehot. C'est là aussi, à droite du canon, sous un arbre, que vient se placer Chalton. A côté de Chalton, Renzi et Gilima. Les Azande, divisés en trois groupes, sous le commandement respectif de Bafuka, de Tombo et de Basugbwa (⁽³⁾), ce dernier un chef de bande, sont tenus en réserve, à gauche de la route, en retrait de Dupont.

Les cinq pelotons mis en ligne dès le début de l'action sont déployés en tirailleurs et forment ainsi un front de 2 km environ. Les hommes s'abritent derrière des blocs de roche, se couchent; ils ont la double consigne de ne pas commencer le feu et de ne pas répondre à celui de l'ennemi.

Dès qu'il a pris position, Laplume, toujours calme, observe : il regarde, il écoute. Il entend, semblant venir de derrière la montagne, une sonnerie de trompettes, légèrement saillante, qui lui rappelle, dit-il, un signal de cavalerie. Le « 1^{er} guides » passe dans son souvenir, mais bien vite, car à l'instant même les mahdistes, sur les hauteurs, ouvrent le feu, un feu nourri, prodigue à l'excès. Les balles sifflent sur toute la ligne. « On dirait des abeilles », dit Laplume. Elles vont s'aplatir sur les blocs de roche qui abritent les hommes ou passent par-dessus le front et vont atteindre l'arrière.

(3) En zande : « le Grand Phacochère ».

Dès que la fusillade a commencé, Rossignon, à l'arrière près de Goebel et de De Backer, s'aventure à droite, dans la direction du Nil, à la recherche des blessés. Saroléa l'aperçoit et lui crie : « Que viens-tu faire ici, Rossignon ? Ne t'expose pas ; nous n'avons pas encore besoin de médecin. » Rossignon, son éternel bout de cigare aux lèvres, s'en retourne tout penaud. Une demi-heure après, on venait quérir Rossignon, mais il était trop tard !

*
* *

La fusillade dure depuis un quart d'heure, vingt minutes peut-être, et nos hommes n'ont pas bronché. Seul le canon de Cajot a tiré un obus, presque au centre, vis-à-vis de Laplume, qui constate qu'il porte à merveille ; un second à droite, deux autres à gauche. En réalité, d'après Chaltin, Cajot a lancé six obus. Six points de la ligne ennemie en ont reçu chacun leur part. Mais le tir de Cajot a fait converger vers lui une bonne part de la fusillade. Une balle vient casser une branche à cinq centimètres de la tête de Chaltin. « Celle-là était pour vous, mon Commandant », lui dit Cajot. A l'instant même, une balle vient frôler le veston de Cajot. « Et celle-ci pour vous », dit Chaltin.

*
* *

A leur tir d'infanterie, les mahdistes n'ont pas ajouté un seul coup de canon. Leur artillerie n'était donc pas en action à la bataille de Bedden. S'ils en ont une, elle est donc restée à Redjaf. Et ceci détruit la légende, la légende qui s'est basée pourtant sur un fond de vérité. A la bataille de Bedden, Laplume n'a pas pu compter, montre en main, le temps qu'il fallait aux mahdistes pour recharger leurs pièces.

Ce qui est vrai, c'est que, malgré l'insistance de ses hommes, Laplume refusait de s'abriter, et comme le caporal Kafoa, qui fut blessé au pied et vint s'abattre der-

rière lui, insistait toujours, Laplume répondit : « Est-ce que Laplume se cacherait ? » Il resta donc debout. Cent balles peut-être l'ont frôlé, mais pas une ne l'a touché.

*
* *

La fusillade mahdiste pleuvait toujours quand Chaltin constata que les mahdistes, sur les hauteurs, dégarnissaient leur centre, faisaient mine de descendre vers la plaine et ébauchaient sur notre gauche un mouvement tournant. La réserve alors fut appelée et tout le peloton de Goebel alla prendre position à la gauche de Dupont. Puis, le peloton de De Backer alla prolonger encore à gauche le peloton de Goebel.

*
* *

Il est 8 h. La fusillade dure toujours. Le centre ennemi se dégarnit et le mouvement tournant des mahdistes s'accentue. Alors, Chaltin envoie un clairon à droite, un autre à gauche, dire aux chefs de pelotons de bien tenir en main leurs hommes, car l'assaut va commencer.

En même temps, il envoie les Azande de Renzi à l'extrême gauche, où de Backer est sur le point d'être tourné. Les Azande partis, Chaltin fait sonner « en avant » et « ouvrez le feu ». Les hommes se lèvent, quittent leurs abris et s'en vont au pas de charge, à la rencontre des mahdistes, qui, imprudemment, descendent des rochers. Mais déjà Saroléa vient de tomber ! A la tête de son peloton, il n'avait pas fait dix mètres, qu'une balle derviche le frappait en pleine poitrine. Il expirait à l'instant même, tandis que ses hommes couraient, courraient toujours. A l'extrême gauche, les Azande arrivent à temps, car De Backer allait être tourné. Ils bondissent, en hurlant, à travers la plaine, passent le khor Dudu, le repassent, tournent l'ennemi, jouent du couteau et de la lance, font un massacre de derviches. Le résultat ne se fait pas attendre. La droite ennemie est ébranlée et

se disloque. Elle est coupée du centre, tandis que les huit pelotons avancent, avancent toujours et déjà gravissent les pentes. « Mes gradés, Abonga et Penza-Kando, et aussi les haoussa, dit Laplume, sont admirables. »

Laplume, Kops et le peloton décapité de Saroléa enlèvent le défilé et les hauteurs du côté du Nil. Gehot, Dupont, Goebel, De Backer enlèvent le reste. En vingt minutes, l'ennemi est délogé des rochers et s'enfuit en débandade vers le Nord, vers Redjaf, abandonnant armes et munitions, et l'on se met à sa poursuite. On n'interrompt la course, de place en place, que pour tirer. Laplume est en tête. On vole à travers la plaine; on franchit deux lits de rivière à sec. Mais, bientôt, on n'en peut plus, et l'on s'arrête. Laplume rassemble ses hommes et attend. Chaltin arrive le premier avec un drapeau pris à l'ennemi; puis Gehot; puis ensemble Kops et Goebel. C'est par Kops qu'on apprend la mort de Saroléa.

Arrivent ensuite Dupont, qui déclare n'avoir perdu qu'un seul homme; puis De Backer; puis, enfin, Cajot, qui a dû démonter son canon pour franchir le lit encaissé des rivières.

L'endroit où s'arrêta Laplume et où les chefs de pelotons vinrent rejoindre Chaltin devait être situé entre le khor Bodio et le khor Gontry et sur la route même de Bedden à Redjaf, qui côtoyait là, suivant la carte de Juncker, un ancien village bari, où l'on avait du moins trouvé, écrit Laplume, un arbre pour se mettre à l'ombre!

Après une heure de repos (une heure interminable pour Renzi, qui veut poursuivre sans répit), Chaltin ordonne de reprendre la marche. Il est alors, suivant Laplume, 9 h 40.

La colonne se reforme et Laplume est désigné pour partir en avant. Bientôt il aperçoit, dit-il, au bout de la plaine, par 32° N.-E., la silhouette pointue du mont Redjaf. Cette indication nous permet de suivre sa route. Il reprend, et tout naturellement, le sentier des caravanes,

et comme il le suit jusqu'au bout, il débouchera à Redjaf, entre le Nil à l'Est et la montagne à l'Ouest.

La Prise de Redjaf.

Or, pendant ce temps, que se passait-il à Redjaf?

Sidi Arabi, qui commandait la place, y avait attendu pendant toute la matinée du 17 l'annonce de la victoire. Il s'y attendait avec une telle conviction que, la veille ou l'avant-veille, quand il avait dirigé sur Bedden environ 3.000 de ses hommes, sous le commandement d'Adi Badi, il avait remis à ce dernier un pli rédigé par lui-même et contenant en quelques mots l'annonce de la victoire. Dès qu'Adi-Badi se serait cru maître du champ de bataille, il aurait dépêché vers Redjaf son pli tout préparé et Sidi Arabi serait alors parti avec le reste de ses hommes pour se mettre à la poursuite des vaincus. Malheureusement pour Arabi, les choses n'allèrent pas comme il l'avait rêvé. Vers les onze heures, ses sentinelles, en observation au sommet de la montagne, au lieu de voir arriver le coureur de Marathon, n'aperçurent qu'une bande de fuyards qui, peu après, entraient dans Redjaf pour annoncer un désastre. Adi-Badi était du nombre, du nombre des blessés, car un éclat d'obus l'avait frappé à la tête. Il apportait en personne la terrible nouvelle et y ajoutait l'imminence d'un nouveau combat pour le jour même, car le vainqueur était à sa poursuite.

Sidi-Arabi pouvait fuir. Il préféra résister; il lui restait des troupes fraîches et deux pièces d'artillerie abondamment pourvues de munitions. Arabi, Omar Saleh et tous les chefs, Adi-Badi lui-même, quoique blessé, se partagèrent les hommes et la défense de la place.

Vers 1 h. 30, j'approchais de Redjaf (écrit Laplume), quand, tout à coup, j'entendis quatre coups de feu.

L'ennemi était posté et l'avait aperçu.

Des mahdistes, peu nombreux encore, étaient là devant lui, se déployant sur une crête qui défendait l'abord de la montagne et de la zériba.

La crête formait une excellente ligne d'arrêt. Elle partait du Nil, s'élevait en pente douce, courait sur une distance de plus d'un kilomètre et se terminait à l'Ouest par deux monticules d'où l'on pouvait aisément dominer au Sud toute la plaine. Laplume, qui arrivait par la piste des caravanes, déploya son peloton vers le Nil, laissant ainsi, à gauche de la route, le champ libre aux pelotons qui suivaient.

Il l'avait à peine déployé, que deux canons, dissimulés sur la crête, vers sa gauche, ouvrirent le feu. Laplume arrêta ses hommes pour attendre les autres. Mais la colonne, harassée par la marche sous un ciel de feu, était mal unie, et les pelotons n'arrivaient pas.

Laplume, donc, attendait. Compta-t-il alors, montre en main, le temps qu'il fallait aux mahdistes pour recharger leurs pièces? Peut-être bien, car on n'a pu inventer cet épisode de toutes pièces et du vivant même de Laplume.

Ce qui est certain, c'est que, suivant ses notes, il attendit sans s'émouvoir pendant plus de dix minutes (ce qui semble attester qu'il consulta sa montre), n'ayant rien à faire, dit-il, qu'à secouer de ses manches la poussière que soulevait l'éclatement des obus. Ses hommes, la plupart batetela, étaient, comme à Bedden, abrités derrière des blocs de roches et avaient consigne de ne pas tirer. Mais, chaque fois qu'éclatait un obus, un Batetela risquait un œil et déchargeait son arme dans la direction des canons. Ce petit jeu amusait fort Laplume.

Mais, pendant ce temps, les mahdistes se déployaient de plus en plus sur la gauche, et pour peu que cela durât, Laplume était menacé d'être isolé et acculé au Nil.

*
* *

Au bruit du canon, Gehot et Dupont ont précipité leur

marche. Chalton, qui les a précédés, les envoie, Gehot face au centre de la crête, Dupont à gauche, vers les deux monticules. A ce moment, Laplume a déjà reçu quinze obus. C'est au tour maintenant de Gehot et de Dupont à encaisser les autres. Mais, dès qu'ils sont arrivés à portée des fusils, l'artillerie mahdiste se tait et le tir d'infanterie lui succède.

Goebel débouche à son tour et entre immédiatement en action à l'extrême gauche, à côté de Dupont. Il y est reçu par un feu d'enfilade que lui envoie une bande de mahdistes postée sur une ligne de rochers courant de l'extrémité de la crête à la montagne. Goebel détache une partie de son peloton, qui va prendre de flanc les tireurs et les déloge. Avec un peu plus d'hommes, il eût pu tourner l'ennemi. Cependant, on avance et sur toute la ligne, à l'extrême droite surtout, où Kapouri, un sergent de Laplume, enlève l'extrémité de la crête, à 30 m du Nil.

Le peloton de Cajot, mais sans Cajot, en arrière avec son canon démonté pour passer les rivières, arrive alors, et Chalton l'envoie à droite, du côté du Nil, renforcer Laplume. Il part donc et passe derrière les hommes de Laplume pour se porter à leur droite. Mais, dans sa tâche, il s'engage malencontreusement dans un ravin et va s'offrir au feu d'une bande de mahdistes qui vient de se glisser dans les hautes herbes au bord du Nil pour tourner Laplume. Celui-ci s'en aperçoit et lance de ce côté la moitié de son peloton. Chalton, qui, lui aussi, a vu le danger, lance à la rescousse le peloton de Kops qui se présente à point.

Mais le feu est tellement violent, que les nouveaux arrivés, harassés par la marche, hésitent. Sous la pression de Laplume, ils se reprennent et jettent au Nil la bande des mahdistes.

De Backer, qui arrive enfin, va renforcer à droite Laplume et Kops. Il entre en ligne au moment où Laplume lance à l'assaut le demi-peloton qu'il a gardé

sous la main. Assaut déclanché juste à temps, car, à l'instant même, une boîte à balles vient éclater devant lui, dans les rangs mahdistes. « Mes hommes l'ont échappé belle, écrira très sincèrement Laplume, je n'avais pas vu le canon. » Cajot venait, en effet, d'arriver, avait monté son canon et, sur les indications de Chalatin, tirait à droite, à cent mètres des mahdistes. Ceux-ci, d'abord interdits, se ressaisissent et tout à coup foncent dans la direction du canon, fort bien camouflé, mais dont le tir a trahi la position. Cajot a le temps de leur envoyer une deuxième boîte à balles qui les décide à remonter la crête. Mais à l'instant où part le coup, Cajot est atteint par une balle au flanc gauche, à dix centimètres du cœur, d'une autre encore à gauche, qui lui traverse la cuisse.

A côté de lui, deux servants de pièces tombent, l'un la tête trouée de part en part par une balle, l'autre la mâchoire fracassée. A deux pas de Chalatin, Renzi est atteint par une balle à l'épaule. Cajot chancelle. Il atteint un arbre pour s'y appuyer. Cependant, la force lui reste encore pour commander qu'on recharge la pièce. Les hommes tirent. Cajot s'écroule! Une troisième balle vient de l'atteindre au bras droit. Son boy, le fidèle Palembia, un gamin de dix ans, Vongara authentique, neveu du fameux Ndoruma, battu par Chalatin le 5 avril 1896, s'est penché sur lui, à genoux, une bouteille de café à la main, un vieux café plein d'amertume, préparé la veille à Bedden. Il veut le faire boire. Comme on n'a pas d'eau, il lui verse sur le front un peu de sa bouteille. Puis, il s'enfuit et va chercher Rossignon.

Pendant ce temps, Chalatin s'était rendu compte que, solidement contenue et même acculée au pied de la montagne par les pelotons de Goebel et de Dupont, l'aile droite mahdiste ne pourrait renouveler à Redjaf la tentative, faite le matin à Bedden, de tourner notre gauche. Même, il était convaincu que tout le front mahdiste ne pourrait résister jusqu'à la tombée du soir.

Dès lors, une seule éventualité restait à prévoir : la retraite de l'ennemi au Nord de Redjaf par la route conduisant à Lado.

Pour en finir le jour même, à Redjaf, avec les mahdistes, il ne restait donc plus qu'à leur couper cette route vers le Nord. Chalatin en confia le soin aux auxiliaires azande, dont les trois groupes de Bafuka, de Tombo et de Basugbwa partirent vers l'Ouest, contournèrent la montagne et allèrent se poster au Nord, dans les hautes herbes, pour couper la route de Lado. Si l'ennemi s'y aventurait, les Azande avaient à le refouler jusque dans la zériba. Si, au contraire, il ne s'y hasardait pas, les Azande avaient à pénétrer dans Redjaf par le Nord, dès que les soldats réguliers y entreraient par le Sud.

Cependant, le tir du canon et les assauts ont été décisifs. La peur et la déroute commencent. Gehot vient d'enfoncer le centre. Goebel et Dupont occupent à l'Ouest les deux monticules. Du côté du Nil, Kops et De Backer avancent. Laplume charge dans la direction des deux canons qui lui ont envoyé quinze obus. Arrivé au sommet de la crête, il n'a d'autre obsession que de s'en emparer. Il les cherche en vain. Les deux canons ont déjà disparu. Étonné, il regarde au Nord, du côté de la montagne et de la zériba. Il voit Gehot et ses hommes descendant déjà vers Redjaf. Il voit aussi, au pied de la montagne, à deux pas du célèbre monolithe chargé d'inscriptions arabes, tomber un homme richement vêtu, un chef! Deux mahdistes s'empressent pour l'emporter, les deux hommes tombent à leur tour. Ce chef, on l'apprendra demain, était Omar Salleh.

*
**

Mais, déjà, tous les tirailleurs descendant dans la direction de la zériba, où fuient les mahdistes. Il est alors, suivant Laplume, 4 h.

On passe les fossés, on renverse les parapets, on pénètre, enfin, dans Redjaf, et la confusion commence.

Dans l'ardeur de la poursuite, tous les pelotons se sont mêlés et l'on se bat maintenant, en tous sens, de case en case, contre les fuyards égarés dans un labyrinthe de ruelles. A 5 h, toute la zériba, la grande zériba où avaient dû gîter près de 10.000 hommes, dont 4.000 combattants, était prise.

Les derniers mahdistes encore valides ont fui dans le réduit au bord du Nil. Leurs canons se remettent à cracher. Le nôtre, commandé cette fois par Rossignon, leur répond, tandis que leur musique joue à tue-tête comme pour soutenir une poignée d'hommes dans une suprême mais inutile résistance.

Laplume, avec cinq hommes, — les seuls qu'il a pu garder sous la main, — va se poster sous une euphorbe et tire dans la direction du réduit, à cent mètres de là. Il voudrait bien attaquer le réduit, mais que peut-il avec cinq hommes?

Il se décide alors à parcourir la zériba pour tenter un invraisemblable ralliement, quand il entend les clairons de Chalton — il est alors 5 h 30 — sonner la cessation du feu.

Reste le réduit; il n'est pas pris, mais on l'aura demain.

Chalton, Kops et Gehot sont réunis et résument les événements de la journée. Rossignon panse et soigne Cajot, trois fois blessé.

Les chefs de pelotons rassemblent leurs hommes pour passer la nuit au milieu d'eux, à la belle étoile. Laplume va se coucher sous un arbre, où son boy César vient en rampant, par peur des balles, lui porter un brin de ravitaillement. Goebel survient, trouve l'endroit confortable et s'y couche à son tour.

La nuit tombe et l'on n'entend plus du côté du réduit que quelques coups de feu. Des balles vont se perdre on ne sait où. Vers 8 h, un boy et cinq ou six hommes du

peloton de Saroléa arrivaient à Redjaf, portant, sur un brancard de fortune, le corps inanimé de leur chef. Ils avaient marché pendant des heures, lentement et sans arrêt, en suivant le sentier des caravanes, sûrs de retrouver le vainqueur.

Chaltin décida que la tombe de Saroléa serait creusée le lendemain, au pied de la montagne, à l'endroit même où venait de se terminer la seconde et décisive bataille.

*
**

ier 1897. Le lendemain, dès 4 h du matin, tout le monde était sur pied. On s'apprétait à prendre d'assaut le réduit, quand quelques hommes, partis en éclaireurs, vinrent annoncer que le réduit était vide. On s'y rendit. Les derviches, en effet, avaient disparu.

A la faveur de la nuit, et, même, comme me le racontait, en 1925, dans l'Uele, un témoin oculaire qui se trouvait du côté des assiégés, dès le soir du 17, ils s'étaient mis en route vers le Nil, entassés dans leurs kao-kao et leurs dahabiehs, leurs barques à voiles, pour regagner Bor, au Nord de Lado. Naturellement, me dit mon témoin, le départ s'était effectué dans le plus grand désordre. On se battait, on se piétinait à la rive, pour enjamber les barques. Beaucoup d'hommes, les blessés surtout, tombèrent dans le Nil. Les femmes, les enfants, les esclaves, qui voulaient fuir aussi, furent refoulés à coups de crosse. On alla même jusqu'à tirer sur eux et les coups de feu que les nôtres entendaient encore vers les dix heures de la nuit n'étaient que la fusillade de ceux qui se disputaient un passage pour atteindre les barques.

*
**

Les mahdistes fuyaient donc — mais qu'en restait-il encore de valides ? — dans la nuit du 17 au 18 février.

Deux mille d'entre eux étaient tombés ou mis hors de

combat, le matin, dans la plaine de Bedden, ou le soir, à Redjaf. Tous leurs grands chefs, enfin, avaient succombé dans la seconde bataille au pied de la montagne : Ali-Badi, déjà blessé à Bedden; Mohammed Trévi; Mohammed Achmed Allah; Idris Old-el-Cheik; Omar Ali; Achmed Old-el-Gadorob et, enfin, Omar Salleh, qui avait pris Redjaf en 1888 et y avait planté le drapeau du Mahdi. Seuls Sidi Arabi, le grand maître de la place, désigné dès 1885 comme second successeur du Kalifu Mahdi, et Mokot Ali, intendant de Redjaf, avaient pu fuir, mais ils étaient au nombre des blessés.

Au surplus, les fuyards n'avaient rien emporté. Leurs deux canons, ils les avaient coulés dans le Nil, d'où nos soldats, le lendemain, les retirèrent. Les femmes, les enfants, les vieillards, les esclaves, des prisonniers, quantité de bétail, d'ivoire, les archives, plus de sept cents fusils perfectionnés, deux magasins encombrés de munitions étaient tombés entre nos mains.

*
* *

Certains diront : « Qu'était-ce que la prise de ce village, Redjaf, en présence du désastre de l'expédition Dhanis ?

La prise de Redjaf, c'était la ruine de la domination mahdiste sur le Bahr-el-Djebel, au Sud du Soudan, dix-huit mois avant la victoire anglaise au Nord, à Omdurman.

Les nôtres y avaient été héroïques; ils avaient compris la grandeur de leur tâche. A titre documentaire, donnons ici ces deux passages de lettres écrites l'une par Laplume, l'autre par Cajot.

Le 19 mai, Laplume écrivait :

C'est étonnant comme je m'attache à ce pays de famine, où l'on a tant de peine à vivre. Depuis que je sais que je devrai bientôt quitter le Nil, pour rentrer en Europe, je l'aime de plus en plus. Si les mahdistes allaient revenir, je ne partiraïs pas !

L'autre lettre est de Cajot, en date du 17 mars, le lendemain du jour où l'on venait d'apprendre à Redjaf la révolte de la colonne Dhanis :

Si le Congo a ses dangers, le Congo et ses dangers ont aussi leur attrait. Il y a un mois, à la prise de Redjaf, j'ai reçu trois blessures, mais les blessures ne sont pas douloureuses quand Chaltin vous dit que, tout de même, on s'est bien conduit à Redjaf. Si les mahdistes revenaient demain, nous marcherions tous comme à une fête !

Redjaf était pris, mais les jours et les semaines qui suivirent furent terribles.

Dans une région où les indigènes ne comprenaient rien, même aux événements qui venaient de se passer sous leurs yeux, et fuyaient à l'approche des soldats, les vivres manquaient. On dut passer jusque sur la rive droite pour se ravitailler. Heureusement, la chasse donnait abondamment : on tua jusqu'à quatorze éléphants en un jour. « On mangea même du lion », écrit Cajot.

La situation était bien faite pour démoraliser les hommes, et l'on se demande avec terreur ce qui se serait passé à Redjaf si les troupes de Dhanis, toujours attendues, avaient pu rejoindre Chaltin.

Ajoutons à ces menaces de famine un fait en lui-même sans autre importance, mais bien propre à troubler les mentalités noires dans les moments critiques : Quelques jours après notre entrée dans Redjaf, à trois reprises, la montagne s'était mise à trembler, comme si elle éprouvait, elle aussi, les dernières convulsions de la bataille. Elle tremblait la nuit, ce qui ajoutait encore à la frayeur des hommes, qui sentaient le sol leur manquer et trébucher. Le soir, des feux mystérieux, émanations sans doute de gaz souterrains, apparaissaient entre les blocs de roches qui couvraient la montagne; et les soldats et les Azande de Renzi de s'écrier que c'étaient les âmes des derviches qui s'échappaient pour leur jeter un mauvais

sort ou leur jouer un méchant tour; comme les « agilisa », les âmes des êtres malfaisants, savent en faire, en pays zande, la nuit surtout, aux vivants dont ils ont à tirer vengeance ⁽⁴⁾.

*
* *

19 février 1897. Dès le 19 février, on mit les soldats au travail : il s'agissait de refaire les remparts et les fossés de la place. Kops fut nommé commandant du camp. On retira du fleuve canons, fusils, projectiles en masse.

Et Chaltin continue :

« Le 20, on nous amène quatre marchands arabes à peu près blancs qui étaient enchaînés ici depuis sept ans. C'étaient des gens établis à Karthoum et qui, lors de la chute de Gordon, ont été amenés en captivité ici. L'un d'eux a voyagé au Kordofan et au Darfour avec Slatin Bey. »

Chaltin les utilisera pour déchiffrer les documents d'archives de l'administration mahdiste trouvés à Redjaf. On y découvre la lettre annonçant à Arabi la désignation du successeur de Mohammed Acmed le Mahdi, Abdullahi, ainsi que le successeur d'Abdullahi, Ali. Nous apprenons aussi par le déchiffrage de ces archives, que de toutes les stations du fleuve les mahdistes n'avaient gardé que Karthoum, Fachoda, Bor, commandé par Abdah-Amana-Ani, comme poste de ravitaillement et sanatorium, et Redjaf comme place de guerre. Redjaf, qui a des salines à quatre heures de distance, fournissait le sel à toutes les stations. Le chef de ces salines était un certain Ibrahim, qui se chargeait même de raffiner le sel.

21 février 1897. Le 21, on rencontre la femme de Soliman, l'interprète qui accompagnait les Turcs à Ganda en 1894. Elle déclare que son mari y a été tué, ainsi que Fatel-Moulah, par ordre d'Arabi. Des derviches faits prisonniers affirment

(4) Le nom « Redjaf » signifie « la tremblante ».

même avoir participé au meurtre. La mort de Soliman ne fait donc plus aucun doute.

Le 25, on se met en route pour Lado, où l'on arrive le 26 à midi. La situation de Lado est toujours aussi mauvaise : elle est entourée de marais et dominée de toutes parts par le terrain avoisinant; dans le fleuve, une île barre la vue.

Pendant tout un mois, depuis la bataille de Redjaf, on vécut dans l'effroyable cauchemar du lendemain. Quelques courriers étaient bien arrivés du Kibali, mais toujours sans la moindre nouvelle de Dhanis.

mars 1897. Le 16 mars, vers 10 h du matin, les sentinelles du poste d'observation de Redjaf aperçurent de loin une escorte de courrier. On vint l'annoncer à Chalatin. Puis les heures se passèrent dans l'attente et la fièvre. A 3 h, enfin, le courrier était là. Il contenait un pli, un seul, de Surur. Il portait « urgent ». Mais de qui donc en était l'écriture? Chalatin l'ouvrit, lut, pâlit et s'écria : « Nouvelles épouvantables! » Il fit appeler les chefs de peloton et Rossignon et leur montra la lettre. « L'avant-garde de Dhanis en révolte! Leroi, Tagon, Inver, Adriaene, Melen tués par leurs hommes près de Mugwa! Closet tué près de Tamara! Mathieu suicidé! Delecourt disparu! Vedy, le médecin, et Verhellen ont pu rejoindre le peloton de Spelier. Ils arrivaient à Surur pour gagner Dungu, quand ils ont rencontré un courrier de Redjaf pour Leroi, et de Surur ils y ont répondu par le message qui tremble maintenant dans la main de Chalatin. »

Les jours suivants la famine devient effrayante.

Le 23, Bafuka et ses hommes quittent Redjaf pour Surur, emportant l'ivoire.

avril 1897. A leur tour, le 1^{er} avril, les Mobengués et les autres soldats fin de terme sont dirigés sur Surur.

avril 1897. Le 6, Gehot part pour Niangara avec son peloton, tandis que De Backer et le sien quittent Redjaf pour Yago, où un nouveau poste doit être fondé.

Les jours suivants, on apprend qu'à Bor il y a actuelle-

ment 3.000 derviches, et, en y ajoutant les Dinkas dont ils occupent le pays et qui leur sont inféodés, ils seraient 15.000 ennemis.

Si Arabi connaissait notre situation (écrit Laplume), surtout notre manque d'approvisionnement, il aurait vite fait de nous attaquer.

20 avril 1897. Le 20 avril arrivent à Redjaf cinq derviches déserteurs de Bor, originaires du Kordofan, dont l'un s'appelle de l'échec de Redjaf, les a dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Ils ont lâché Arabi parce que l'émir, mécontent de leur comportement, les a mal traités. D'autres derviches, disent-ils, vont déserter comme eux. On apprendra plus tard qu'Arabi, pour prévenir ces désertions, désarmait ses gens à Bor.

8 mai 1897. Le 8 mai, Chaltin se trouvait au mont Loka, sur la route de Bedden à Faradje, quand il reçut de Dungu un courrier lui annonçant de source officieuse quelques détails de la mutinerie de l'avant-garde de Dhanis.

On racontait que Dhanis lui-même avait été tué!

Au cours du mois de mai, Kops, fin de terme, quittait Redjaf pour l'Europe. Vande Calsyde le remplaçait à Redjaf.

Dès ce mois de mai, Chaltin faisait construire à Redjaf un fort bien défendu. Armé de cinq canons Krupp et de deux canons Nordenfeld, il avait une ligne de feu de 600 m d'étendue. La passe navigable du fleuve était située à 650 m d'une batterie qui la commandait. La place était entourée de fossés de 3 m de profondeur et de 3 à 5 de largeur, à sec et complètement garnis d'épines. Tous les environs avaient été repérés au point de vue du tir. Le gouvernement avait envoyé à Redjaf un steamer démontable armé de canons Hotchkiss et huit baleinières munies de mitrailleuses Maxim à 360 cartouches Albini.

12 juillet 1897. En juillet, un deuil allait frapper la petite colonie de Redjaf : le 12, Cajot devait s'aliter. Il mourait le 14 à une heure et quart du matin. A midi il était inhumé.

Laplume, en reconnaissance dans les environs, revenait juste à temps pour assister aux funérailles.

* *

D'autre part, Josué Henry était chargé de poursuivre les révoltés de la colonne Dhanis.

Le 7 mai (1897) il partait d'Avakubi, atteignait Mbéni le 28 juin, et le 14 juillet tombait sur le camp des révoltés abandonné le matin, aux environs du lac Albert-Édouard. Le lendemain, une bataille s'engageait, les ennemis battus prenaient la fuite. A 7 h on tombait sur un deuxième camp qui avait rallié les fuyards du premier. Un nouveau combat dura trois heures. Sannaes fut blessé. Les vaincus en fuite, Henry revenait vers le haut Ituri. (Le rapport officiel d'Henry, arrivé à Bruxelles vers le 20 novembre suivant, estimera à 400 le nombre de soldats révoltés tués au cours des deux batailles livrées les 13 et 15 juillet. Le reste des rebelles s'était enfui dans les montagnes qui bordent le lac, où ils mourraient de faim) (5).

* *

oût 1897. Le 12 août, au Sud de Bedden, à la rive, Chalatin recevait la nouvelle que les derviches se préparaient à attaquer le camp. Des indigènes venus du Nord annonçaient l'arrivée d'une troupe d'au moins deux cents mahdistes porteurs de nombreux drapeaux.

En conséquence, Laplume est envoyé en reconnaissance pour dépister les éventuels agresseurs sur le cours inférieur du khor Luri. Il apprend la présence de deux à trois cents derviches dans les environs, commandés par l'émir Boucharra. Laplume demandait aussitôt cent hommes de renfort. Peu après, on apprenait par les indigènes qu'Arabi avait traversé le fleuve et campait à deux heures en aval

(5) Voir *Belgique coloniale* du 17 octobre 1897.

du mont Lado, Chalton émettait l'opinion que les vachers préposés à la garde du bétail à Redjaf et qui venaient de déserter s'étaient rendus à Bor et, ancien personnel des derviches, ils étaient aller raconter à leurs anciens maîtres que la garnison de la place de Redjaf diminuait.

20 août 1897. Le 20 août, des sentinelles capturent à l'Est du mont Redjaf un derviche armé qui racontait que Boucharra, avec quatre-vingts hommes, avait quitté Bor, traversé le fleuve et débarqué sur la rive gauche à Sim-Sim, puis avait poussé au Sud-Ouest jusque près de Redjaf. Il avait ensuite rebroussé chemin. A Bor, disait-il encore, un complot avait été tramé contre Arabi; trois chefs conjurés, le secrétaire Yessu, Bachid Abd Alla et Aga, avaient été découverts et massacrés. Ils voulaient tuer Arabi et faire leur soumission à Redjaf.

Le 23, un chef d'une des îles au Nord de Redjaf, Indoloro, promettait d'avertir les Belges des mouvements d'Arabi, installé à ce moment, disait-on, chez le chef Bulu, sur la rive gauche du Nil.

Le 30, un chef indigène, installé à l'Est-Nord-Est de Redjaf (rive droite), faisait visite à Chalton, accompagné d'un chef dinka établi près du camp d'Arabi à Bor. Tous deux étaient d'avis qu'il fallait attendre la saison sèche pour attaquer le camp mahdiste.

19 sept. 1897. Le 19 septembre, un chef dinka venu du Nord annonçait que les derviches se dirigeaient vers Redjaf. Leur steamer, ayant à bord Arabi, remontait le fleuve.

Le lendemain, un tremblement de terre, heureusement peu violent, faisait diversion aux préoccupations du moment.

11 octobre 1897. Mais le 11 octobre on apprenait que les Derviches, ayant constaté Redjaf en force, étaient retournés à Bor.

Le 16 octobre, un courrier parvenait à Redjaf, annonçant la nomination de Chalton en qualité de Commissaire général.

14 décembre 1897. Le 14 décembre, Chalton quittait Redjaf pour Loka et

faisait une dernière tournée dans la région avant de partir pour l'Uele.

Le 1^{er} janvier 1898 il recevait à Redjaf, où il était rentré le 28 décembre, un courrier lui annonçant la nomination d'Hanolet pour lui succéder dans l'Enclave.

CHAPITRE XXXIV.

EN TERRITOIRE MASSIDJABET.

La région de Massidjabet, au Sud de la Nala, affluent de la Tély, très riche au point de vue cultures et habitée par une population dense de Mangbetu, d'Azande, de Momvu, était depuis plusieurs années troublée par la dis-corde régnant entre différents chefs : Massidjabet (¹), Piriki (²), Zeboinda ou Zebwandra (³), qui se disputaient pour une question de frontières.

Cette région était habitée par de nombreux pygmées qui ravageaient continuellement les plantations des chefferies azande et mangbetu. Pour les empêcher de nuire, il fut décidé que chaque chef prendrait une tribu de ces pygmées sous son autorité, comme troupe de garde aux frontières, en échange de quoi ils seraient nourris gratuitement. En temps de guerre, ils seraient à l'avant-garde pour la surveillance des gestes de l'ennemi. Ils étaient armés d'arcs et de flèches presque toujours empoisonnées.

En 1896, Burrows, chef de zone, s'était rendu en reconnaissance dans cette région et avait été bien accueilli par le chef Massidjabet, tandis que Zebwandra témoignait

(¹) Masidjandre d'HUTEREAU fils de Dei, fils de Nabiembwali (p. 286) = le Masidjadia de DE CALONNE (p. 128), fils de Dei, fils de Nagara (frère de Nabiembwa), fils de Manziga, fils d'Oruo.

(²) Piriki, fils de Massidjabet (HUTEREAU, p. 286).

(³) Zebwandra, mabodo, fils de Mongomasi, fils de Nabiembwali (HUTEREAU, p. 310; DE CALONNE, p. 128).

d'une certaine froideur; en effet, ce dernier avait eu des démêlés avec les Arabes et il croyait que les Blancs allaient adopter à son égard la même politique. Un coup de revolver tiré maladroitement par le boy de Burrows avait mis en fuite Zebwandra, et Massidjabet en profita pour monter la tête du Blanc contre son puissant parent et rival. Burrows et ses soldats, croyant Zebwandra vraiment hostile, le pourchassèrent, le battirent et ses territoires échurent à Massidjabet.

Il fut décidé de fonder un poste chez ce dernier, en novembre 1897. Vincart fut chargé de cette mission. Mais appelé au Nil par Chalton, Vincart fut remplacé par Lamury, qui prit le commandement du poste, aidé de cinquante soldats.

Quand Burrows fut remplacé par Alban Lemaire, celui-ci, en tournée dans la région, remit à Zebwandra, trop sévèrement puni de son attitude, plus craintive qu'hostile, ses territoires et se borna à infliger au coupable une amende. Massidjabet, jaloux de ces mesures, en conçut une grande colère et envoya à son rival courrier après courrier, insinuant que le Blanc avait juré la perte de Zebwandra. Celui-ci n'osa donc se présenter au poste.

Cependant, parmi la population très mêlée de cette région, les chefs maiogo et mabodo étaient venus nombreux faire leur soumission aux Européens, sentant que la présence de ceux-ci les mettait en sécurité contre les attaques des Medje et des Mangbetu, qui faisaient de continues incursions dans leurs territoires. Mangbetu et Medje, au contraire, tâchaient d'éloigner les représentants de l'État, dont la présence gênait leurs mauvais instincts.

Malgré la surveillance du poste, Piriki, fils de Massidjabet, était allé faire la guerre aux Mabodo de Zebwandra.

Afin de régler définitivement la question de frontières entre les chefs, une opération militaire fut organisée en décembre 1897, commandée par Alban Lemaire et Ray,

aidés de 175 réguliers, 100 auxiliaires et quelques hommes de Niangara. Cette campagne dura quarante jours et se termina par un accord entre les chefs au sujet des limites de leurs territoires respectifs (⁴).

CHAPITRE XXXV.

SECONDE BATAILLE DE REDJAF.

^{1898.} Revenons au Nil, où Arabi ne s'avoue pas vaincu. Il est en continues communications avec l'émir Abdallah. Les troupes de l'E. I. C. sont journallement attaquées.

^{mai 1898.} Le 21 mai 1898, dans une embuscade tendue par les mahdistes, Walhausen, Coppejans, Dieupart et Bien-aimé sont tués. Le sergent Bossart a le poumon perforé d'une balle. Le 24, une canonnière derviche approche de Redjaf.

^{juin 1898.} Le 3 juin, 14 blancs et 550 soldats se trouvaient à Redjaf. Trois blancs et 300 soldats étaient en reconnaissance. Des renforts étaient attendus pour marcher vers le Nord. C'était l'époque où nous recevions des nouvelles du Congo par de vieux journaux de Belgique. Nous ignorions que les Anglais marchaient sur Omdurman, dont ils devaient s'emparer le 2 septembre suivant. Nous ignorions également que l'expédition française Marchand venait d'arriver à Fachoda, où elle avait été attaquée par les mahdistes.

La misère était atroce. Aucun ravitaillement pour blancs et noirs. Pas de villages à dix jours de marche. Redjaf était complètement isolé. Alternativement, les pelotons partaient en reconnaissance et à la recherche de vivres. Les blancs n'emportaient pas de tentes et dormaient à la belle étoile ou sous des toits d'herbes bâties

(⁴) Notes inédites du commandant Ray.

hâtivement le soir. Il fallait parfois marcher pendant des heures pour découvrir un peu d'éleusine, un peu de sorgho, des arachides. Comme on était en saison sèche, l'eau faisait complètement défaut. Les rivières étaient à sec. Deux blancs moururent de soif. Les alertes étaient fréquentes. Ces nuits de reconnaissance étaient interminables. A Redjaf, la nourriture des blancs se composait de viande d'hippopotame, de girafe, d'éléphant, d'antilope; de pain de millet, d'éleusine ou de sorgho, dont les grains étaient écrasés à l'aide de pierres; pain sans levure, plein de petits cailloux. Ni café, ni thé, ni beurre, ni légumes. La mortalité était grande surtout parmi les blancs âgés de plus de trente ans. Certain jour, on en enterra deux, alors que nous n'étions que dix-sept dans l'Enclave.

Le 3 juin, le ciel est couvert. Pas de lune. Quelques blancs sont de garde assis sur leurs couvertures, derrière les remparts, où de nombreux soldats surveillent les environs. Malgré la nuit, la température reste étouffante. Des nuées de moustiques nous assaillent sans répit. Des sentinelles, à demeure sur le mont Redjaf, et les reconnaissances poussées au loin n'ont relevé aucune trace d'ennemi. Le calme règne partout.

Brusquement, vers une heure du matin, des coups de feu éclatent dans le camp des soldats, au Nord de l'enceinte.

Les derviches, commandés par l'émir Adlem Bouchara, adoptent cette fois leur ancienne tactique, chargent résolument dans les ténèbres, fusil à la main gauche, matraque ou lance dans la main droite. Les soldats surpris dans leur camp luttent un contre quatre, à coups de crosse, de baïonnette, et, tout en se défendant, s'engouffrent dans l'enceinte, en même temps que les derviches. La lutte est féroce. Aucun quartier : femmes, enfants, personne n'est épargné.

Au Sud, les derviches en nombre égorgent les sentinelles et les soldats se trouvant sur les remparts, foncent

dans l'enceinte, entourant les maisons des blancs. Ils connaissent parfaitement le terrain. Ils ont été renseignés par leurs espions et des femmes derviches restées plus ou moins volontairement à Redjaf après la victoire de Chaltin.

Les soldats de garde sur les remparts, pris à revers par les derviches, entrés à Redjaf en même temps que les défenseurs, engagent le combat, brûlent leurs munitions et cherchent à rejoindre leurs chefs de peloton. Nombreux sont ceux qui tombent sous les coups des mahdistes à proximité de la demeure de leurs officiers. Les blancs, surpris dans leurs chimbèques, sont entourés, abattus, blessés. D'autres, à coups de revolver, de fusil, peuvent se dégager, s'entourer de soldats. Partout des cris, des coups de feu, des appels. La bataille fait rage. Des soldats et des mahdistes blessés se roulent à terre, fouillant leurs camarades tués pour trouver des munitions, se relèvent, tirent et retombent. Le lieutenant Desneux et d'autres blancs, après avoir pu rallier quelques fidèles de leur peloton, se battent comme des lions, mais cernés par un ennemi nettement supérieur, ils sont blessés ou tués.

Desneux a le corps criblé de coups de lance, les membres brisés à coups de matraque et l'on retrouve son corps non loin des remparts. La lutte se poursuit acharnée; la lune s'est éclaircie et permet de voir les charges folles de l'ennemi.

Des blancs parviennent à rejoindre la demeure du commandant Hanolet et le magasin de munitions. Celui-ci, entouré d'un grand nombre de derviches, est dégagé par un groupe de soldats noirs commandés par l'adjudant Penza-Kando, surnommé le Taureau. Sillye et un autre parviennent finalement à occuper le magasin et à s'emparer des cartouches qu'ils lancent à la volée. Les soldats les ramassent et, réapprovisionnés, ils rejoignent leur peloton. Des caissettes de cartouches sautent, blessant noirs et blancs. Un incendie éclate, vite éteint heureuse-

ment. Puis, brusquement, le calme survient. Un silence impressionnant. Des noirs restent couchés en tirailleurs, les blancs rechargent leurs fusils. Tout à coup, on entend les appels désespérés d'un blanc : c'est le sergent Lauterbach, abattu à coups de matraque et percé de coups de lance. On ne peut le secourir. Il gît dans les herbes, à vingt-cinq mètres de sa hutte. Au matin, on le trouve évanoui, le ventre et le dos ouverts de quatorze coups de lance, l'épaule démise et le bras droit cassé. Il n'a pas lâché son revolver et sept cadavres de soldats noirs affreusement mutilés gisent à ses côtés ⁽¹⁾.

Malgré l'obscurité, quatre blancs et Hanolet parviennent à se grouper. Les dispositions sont vite prises. Chaque blanc rallie le plus de soldats possible, et en tirant et criant comme des forcenés, pour faire croire qu'ils sont nombreux, ils avancent vers le rempart nord.

Arrivés aux paraballes, un arrêt. Il faut se cacher, car les derviches embusqués font un feu d'enfer. De nouveau on se relève, on contourne les paraballes et, après un combat qui dure encore une heure, avec des alternatives d'avance et de recul, on chasse les derviches de l'enceinte nord.

Un blanc organise la poursuite et contourne le camp des soldats. Peu à peu, toujours dans l'obscurité, des soldats viennent occuper aux remparts leur poste de combat habituel. Les blancs, valides et blessés, se placent en arrière de leur peloton. Hanolet accède hâtivement parmi eux. On répartit les munitions. L'aube se dessine. Il fait froid. On grelotte, le brouillard nous empêche de voir au loin.

Des ordres commencent à arriver. Deux blancs sont envoyés vers le Nord avec des soldats valides, prélevés dans divers pelotons. Le brouillard se dissipe. Des hommes sont désignés pour fouiller les herbes et les fos-

⁽¹⁾ Lauterbach, après cinq mois de souffrance, se rétablit, et neuf mois après le combat de Redjaf mourait à Kéro, d'une simple fièvre.

sés. Fusils braqués, avec d'infinites précautions, ils s'approchent des blessés mahdistes, la plupart trop grièvement atteints pour pouvoir encore envoyer un dernier coup de fusil ou jeter leur lance.

On se renseigne. Tués : Desneux et Bartholi. Blessés : sept. Total : sur 14 blancs, 9 hors de combat. Nos pertes en noirs sont nombreuses. Beaucoup de disparus. La moitié des soldats hors de combat. Les pertes de l'ennemi sont aussi élevées. La plupart des chefs sont tués ; soixante-deux morts à l'intérieur de l'enceinte, un plus grand nombre au dehors. Énormément de blessés cachés sous nos lits, dans nos chimbèques. Quelques prisonniers seulement. Ils nous apprennent que les mahdistes ont emporté un grand nombre de leurs morts et de leurs blessés pour les jeter dans le Nil. Quatre-vingts cadavres de derviches se trouvent dans le camp des soldats. A 9 h du matin arrivent à marches forcées les pelotons Willems, Nagels, Vincart, qui étaient partis la veille en reconnaissance et campaient à Bedden, le long du Nil. De grand matin ils avaient été rejoints par des fuyards et des blessés qui leur avaient appris l'attaque de Redjaf et avaient assuré que tous les blancs étaient tués et la place prise par les derviches. Willems, Nagels et Vincart n'hésitent pas. Ils s'emparent des fuyards, organisent la marche en avant et, sans arrêt, foncent sur Redjaf.

Quelle joie de retrouver la plupart de leurs camarades vivants !

Pendant la journée du 4, on soigne les blessés, on enterre les morts.

De crainte d'un retour offensif des mahdistes, on détruit le camp des soldats pour l'installer dans l'enceinte. On va à la recherche de vivres. Le soir, tous les remparts sont occupés. Toutes nos forces disponibles veillent. Les nuits suivantes sont pareilles, épuisantes et lugubres.

Deux semaines plus tard arrivait Henry, à la tête de six cents soldats, qui venait de battre à la Lindi les révoltés de la colonne Dhanis.

On fonda les postes de Lado et de Kéro et d'autres postes de vivres.

Omdurman tombait deux mois plus tard aux mains des Anglais, conduits par **Kitchener**. La voie du Nil, fermée depuis dix-huit ans, était de nouveau ouverte ⁽²⁾.

* * *

L'Enclave n'était pas destinée à nous rester.

Mais en l'abandonnant après la mort du Roi, nous en avons, tout de même, conservé quelque chose; quelque chose que ni le Roi, ni Chaltin, ni ceux qui l'ont accompagné, ni ceux qui l'ont suivi n'auraient pu jamais céder : le mérite d'avoir accompli sur le Nil une grande œuvre en rétablissant au Soudan, et les premiers, l'ordre et la paix.

Et dès lors, nous gardons encore autre chose à Redjaf, au pied de la célèbre montagne, près des croix du pauvre cimetière où reposent Saroléa, Cajot et d'autres, ce que la Ligue du Souvenir Congolais entend ne pas se laisser s'égarer dans l'oubli : les noms et l'histoire de ceux qui furent à la peine et qui doivent rester à l'honneur.

Que serait le Congo si ceux-là nous avaient fait défaut et s'ils n'avaient pas été simples, ardents et désintéressés ?

On a dit, on a même écrit que certains, parmi les vétérans, bougonnaient quelquefois contre la témérité des aventures où ils se lançaient eux-mêmes. Peut-être bien. Mais ils faisaient comme les grognards de l'Empire. La vieille garde grognait, mais elle marchait toujours.

Au surplus, d'autres ne bronchaient pas.

C'est le souvenir de cette épopée que nous revendiquons encore au bord du Nil, au bord du grand fleuve mystérieux, en comptant la prise de Redjaf au nombre des plus brillants événements qui ont illustré notre histoire militaire coloniale.

⁽²⁾ Extrait de la conférence donnée à Namur le 1^{er} octobre 1935 par le major Degrez, seul survivant de cette bataille.

APPENDICE.

NOTICES BIOGRAPHIQUES SUR LES AGENTS DE L'E. I. C. DANS L'UELE (1890-1900).

ADAM, JULES, né à Anvers le 11 juin 1868; sous-lieutenant au 7^e de ligne; désigné pour le haut Uele le 6 décembre 1892, pour Dungu le 1^{er} janvier 1893, 1^{er} chef de poste de Gumbari, du 26 janvier 1893 jusqu'à fin 1895 (remplacé par Leclercq). Est trois fois atteint d'hématurie au cours de l'année 1894; il s'embarque à Boma pour l'Europe le 17 novembre 1895. Un 2^e terme, en novembre 1898, le ramène dans l'Uele et il meurt de fièvre pernicieuse à Kéro (Nil) le 21 juin 1900.

ADEHM, FRANÇOIS, né à Junglinster (Grand-Duché de Luxembourg) le 11 juin 1884; maréchal des logis au 2^e chasseurs à pied; désigné pour l'Ubangi-Uele le 10 décembre 1891, redescend, malade, vers Boma, le 17 décembre 1892, et meurt à Équateurville le 29 mars 1893.

AMELOT, LOUIS, né à Bruxelles le 25 août 1857; ingénieur mécanicien; engagé le 1^{er} septembre 1881, décédé le 1^{er} décembre 1884 à Ngandu, près de Nyangwe.

ANDRIANNE, ADELIN, né à Lens-sur-Geer le 16 novembre 1874; sergent au 8^e de ligne; part pour le Congo le 6 mars 1891; est désigné pour l'expédition du Nil, sous les ordres de Dhanis, le 18 juin 1896, tué à Mongwa par les soldats révoltés le 14 février 1897 (rébellion de l'avant-garde de la colonne Dhanis).

ANSIAU, JEAN-BAPTISTE, né à Malines le 2 octobre 1871; sergent au 1^{er} de ligne; désigné pour le haut Uele le 6 février 1893; décédé à Bomokandi le 30 juillet 1893.

ARICKX, JULES, né à Termonde le 23 août 1869; sergent-fourrier au 6^e de ligne; désigné pour le haut Uele le 6 octobre 1892; redescend, malade, à Boma le 10 décembre 1893 et rentre en

Europe. Accomplit un 2^e terme au Kwango, un 3^e aux Cataractes et à Lisala, un 4^e dans l'Itimbiri, rentre définitivement en 1903.

ARMOR, SAMUEL, né à Millisburg (Ohio) le 11 mai 1867, a servi dans divers hôpitaux aux États-Unis, puis passe en qualité de chirurgien à la marine brésilienne. Il part pour les Falls le 6 mars 1896 et meurt à Kilonga-longa le 10 octobre 1896.

ASTRAND, JOHAN, né à Winslof (Suède) le 5 juin 1864; 1^{er} sergent au 24^e d'infanterie de l'armée suédoise; désigné pour les Falls en janvier 1897, puis pour Ponthierville et Avakubi. Quitte le Népoko pour l'expédition du Nil le 5 mars 1898; séjourne à Adra, Loka, Redjaf en 1898, à Lado et Kéro en 1899 et rentre en Europe en décembre 1899. Fait un 2^e terme dans l'Uele de 1900 à 1904, un 3^e dans l'Uele de 1905 à 1906, un 4^e dans l'Uele et le Rubi de 1909 à 1911.

BADART, JOSEPH, né à Petit-Rœulx-lez-Nivelles le 5 août 1871; sergent-fourrier au 2^e chasseurs à pied; désigné pour l'Aruwimi-Uele le 6 février 1893; chef de poste de Popoie le 30 juillet 1894; rentre en Europe le 15 décembre 1895; accomplit un 2^e terme aux Falls, meurt en septembre 1898, dans une embuscade au pays des Budjas.

BAERT, ERNEST, né à Bruxelles le 12 août 1860; sous-lieutenant au 1^{er} régiment d'artillerie; 1^{er} terme : de 1885 à 1888, étude du chemin de fer et brigade topographique du Bas-Congo; 2^e terme : désigné comme successeur de Van Kerckhoven en qualité de commissaire de district des Bangalas le 25 juin 1889. Rentre en Europe en 1892; 3^e terme : comme Inspecteur d'État, en remplacement de Van Kerckhoven, projette d'atteindre le Nil par le lac Albert; atteint d'hématurie à Dungu, il y meurt le 16 août 1894.

BARAS, ÉDOUARD, né à Noville-les-Bois (Namur) le 16 décembre 1864, surveillant à la prison de Saint-Gilles; désigné pour le haut-Uele le 25 septembre 1891, adjoint au chef de poste de Ndirfi, Henrard, le 1^{er} février 1893. Adjoint au chef de poste de Mundu, Dautzenberg, le 13 décembre 1893; il prend part à la défense de Mundu, attaqué en mars 1894 par les mahdistes. Accomplit un 2^e terme au Maniéma et à Avakubi de 1895 à 1899.

BARTHOLI, tué à la bataille de Redjaf, le 4 juin 1898.

BATAILLE, LAMBERT, né à Liége le 18 février 1857, armurier; décédé à Ibembo ou dans la forêt, sur la route d'Engwettra, le 13 octobre 1891 (d'après Laplume). (Sa matricule dit : décédé à Djabir.)

BEAUJEAN, JEAN, né à Liége le 8 décembre 1863, armurier; fait un 1^{er} stage à Boma de 1891 à 1894, un 2^e terme dans l'Uele, arrive à Djabir le 4 mars 1896, y reste deux ans et rentre en Europe le 30 avril 1898; un 3^e terme dans le Bas-Congo de 1898 à 1901.

BECKER, JÉRÔME, né à Campthout le 21 août 1860; sous-lieutenant au 3^e d'artillerie; engagé en qualité de second à la 3^e expédition de découverte par la côte orientale, part de Zanzibar le 7 juin 1880, prend le commandement de Tabora le 22 août 1881; revient à la côte à Zanzibar le 7 février 1883. Rentre à Bruxelles le 21 mai 1883, puis s'en va commander la 3^e expédition du 19 octobre 1884 au 15 mai 1885. Repart le 7 septembre 1888, est à Banane le 20 octobre; nommé commissaire de district le 27 octobre 1888, quitte Banane pour le Haut le 14 décembre 1888. Le 31 janvier 1889, il quitte le Pool; nommé Résident aux Falls, il y arrive le 16 février 1889 et y a comme adjoints Roget, Tobback et le Dr Dupont. Il démissionne en décembre 1889, quitte Basoko en compagnie de Djabir et opère, guidé par ce dernier, la liaison Basoko-Uele. Il rentre alors définitivement en Europe et meurt le 30 mars 1912.

BELLEVEAUX, FRANÇOIS, né à Ensival le 23 janvier 1861; sous-officier; désigné pour le haut Uele le 6 octobre 1892, mais ne l'atteint pas; descend, malade, à Boma le 9 décembre 1892 et rentre en Europe.

BEIRLAEN, ÉMILE, né à Diest le 12 mai 1868; sous-lieutenant aux carabiniers; désigné pour l'expédition du haut Uele en 1891. Y arriva-t-il ? Nous ne savons. Il fit ensuite trois termes au Kwango.

BERNARD, CHARLES, né à Saint-Josse-ten-Noode le 1^{er} mars 1873; sergent au 10^e de ligne; part pour l'Uele le 6 janvier 1895; mais redescend l'année suivante pour le camp de Zambi, le 11 juillet 1896, et rentre en Europe le 17 août 1896.

BIENAIMÉ, L. R. E. A.; sous-officier; tué à Redjaf le 21 mai 1898.

BINET, ERNEST, né à Tenneville (Luxembourg) le 14 janvier 1861; désigné le 23 août 1890 pour faire partie du détachement de Ponthier dans l'expédition Van Kerckhoven. Il meurt au poste de la rivière Luozi (district des Cataractes, Inkissi), d'un abcès du foie, le 2 mars 1891.

BLOCTEUR, EUGÈNE, né à Tirlemont, le 9 novembre 1864; sous-lieutenant au 3^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 23 octobre 1890, fait partie de l'avant-garde commandée par Ponthier, quitte Djabir le 7 juillet 1891, mais, malade, redescend à Ilembé en septembre 1891. Il reste dans le Bas-Congo jusqu'en 1893 et rentre à Anvers le 21 août 1893. Dans un 2^e terme, il commande intérimairement le district Ubangi-Uele, réside à Nouvelle-Anvers du 12 mai 1894 au 6 avril 1896, date à laquelle il meurt d'une fièvre paludéenne pernicieuse.

BOINE, JEAN-BAPTISTE, né à Louvain le 25 septembre 1868; ingénieur des constructions civiles; fait un premier terme au Mayumbe, repart, désigné pour Léopoldville en avril 1896; puis est commissionné pour l'expédition de l'Uele le 27 septembre 1897; il meurt aux Amadis (hématurie) le 11 janvier 1898.

BONVALET, GASTON, né à Molenbeek-Saint-Jean le 4 mai 1856; lieutenant au 9^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 3 février 1893; commissionné d'abord pour Magora, il l'est ensuite pour Tambura (actuel Fort Hossinger), sur l'Yubbo, affluent du Sueh. Il est tué, ainsi que Devos, avec sa colonne, par les indigènes, en chefferie de Mbili, le 2 mars 1894.

BOONE, ALBERT, né à Aloste le 24 juillet 1869; maréchal des logis au 4^e lanciers; désigné pour le haut Uele le 17 août 1891; chef de poste de Dungu le 29 avril 1892. Il accompagna l'expédition jusqu'au Nil en 1894. Rentré en Europe le 16 août 1894. Deuxième terme dans l'Uele de 1895 à 1899.

BOONE, ALBERT, né à Aloste le 22 février 1871; sous-officier au 7^e de ligne; désigné d'abord pour la zone des Makrakra le 3 août 1896; puis pour l'Uerré-Bomu le 17 avril 1897; chef de

poste de Bima le 24 avril 1897. Retour vers l'Europe le 27 juin 1897.

BORROT, ÉMILE, né à Bruxelles le 28 octobre 1870; sergent au 14^e de ligne; part le 6 octobre 1895 pour l'Uele, qu'il quitte, malade, pour Boma, où il est désigné pour les Cataractes. Rentre en Europe le 22 janvier 1897.

BOSHART, AUGUSTE, né à Rain (Bavière) le 8 mars 1847; capitaine de l'armée bavaroise; chef de poste de Lutete (Cataractes) le 15 avril 1883; commande une expédition au Niadi-Kwilu le 10 janvier 1884; appelé par Stanley à Vivi le 10 mai 1884; réside à Mpozo, puis à Boma et rentre en Europe le 10 novembre 1889. Dans un 2^e terme il est désigné pour l'expédition Van Kerckhoven le 3 novembre 1890, mais s'arrête, malade, à Coquilhatville le 3 novembre 1890. Rentre en août 1891.

BOSSART, ARTHUR, né à Neuve-Église (Flandre occidentale) le 28 décembre 1874; maréchal des logis au 5^e d'artillerie; désigné pour l'Uele; arrive à Ibembo le 14 juillet 1896. Adjoint au poste de Buta le 15 juillet 1896; part de là pour le Nil le 24 juillet 1897; est à Redjaf le 16 octobre 1897, y est grièvement blessé et rentre en Europe le 23 février 1899.

BOUCKENOOGHE, VALÈRE, né à Becelaere (Flandre occidentale) le 20 août 1865; ingénieur agricole; désigné pour l'Ubangi-Uele le 10 mars 1893; doit gagner Djabir, mais devient malade en atteignant Nouvelle-Anvers, où il reste jusqu'au 15 février 1895. Rentre en Europe le 14 mai 1895.

BOVY, GASTON, né Bruxelles le 9 septembre 1857; capitaine au 1^{er} régiment d'artillerie; est d'abord attaché aux travaux de défense de Shinkakassa en avril 1894; puis désigné pour l'expédition du haut Uele le 3 septembre 1894; chef de poste de Nianagara; puis chef de zone de Dungu, dont il remet le commandement à Wterwulghe en juillet 1895; décédé à Lulunga le 11 février 1897.

BRASSEUR, CLÉMENT, né à Oisy-Gedinne le 18 août 1863; sous-lieutenant au 3^e chasseurs à pied; arrive à Basoko le 10 août 1890, mais, malade, doit redescendre à Boma, où il s'embarque pour l'Europe le 19 mai 1891. Fait un 2^e terme au Kasai (juin 1892) et meurt à Chiwala le 10 novembre 1897.

BRICOURT, GEORGES, né à Mons le 17 octobre 1869; sous-officier au 4^e lanciers; désigné pour l'expédition du Nil; arrive aux Falls le 13 mars 1896 et devient chef de poste de Belia le 20 avril 1897, où il meurt d'hématurie le 22 mars 1898.

BRICUSSE, GEORGES, né à Mons le 11 avril 1866; sous-lieutenant au 1^{er} chasseurs à cheval; arrive à Djabir le 14 juillet 1894; chef de poste d'Engwettra le 1^{er} septembre 1894; puis adjoint au capitaine Vanderminnen, organisant la nouvelle route de transport vers le haut Uele le 5 mars 1895. Désigné pour commander la station de Djabir le 3 juillet 1895; y meurt d'une fièvre typho-malarienne le 24 août 1896.

BROGNIEZ, JOSEPH, né à Flône le 7 novembre 1866; employé; désigné pour l'expédition du haut Uele le 26 septembre 1891; chef de poste de Bima en octobre 1892; y devient malade et descend à Boma pour s'y embarquer le 15 avril 1893.

BRUYR, ALFRED, né à Fosses le 15 juillet 1861; lieutenant au 1^{er} de ligne; arrive à Dungu comme chef de zone des Makakra le 3 septembre 1896; à Surur le 6 janvier 1897; puis chef de zone de la Makua le 3 novembre 1897. S'embarque à Boma pour l'Europe le 22 janvier 1897.

BUCQUOY, FRÉDÉRIC, né à Anvers le 7 mars 1869; sergent fourrier au 3^e de ligne; débute au district de l'Équateur. Le 18 février 1891, il est désigné pour l'expédition Van Kerckhoven et part avec l'avant-garde commandée par Ponthier. Il est tué au combat de Yambila contre les indigènes, le 3 avril 1894.

BURROWS, GUILLAUME, né à Bombay (Indes) le 5 novembre 1861; capitaine au 7^e Royal Fusiliers; a séjourné à Kandahar du 24 décembre 1880 au 25 avril 1881; en Égypte du 24 décembre 1886 au 8 janvier 1887; a fait les fonctions de gouverneur de Shelal-Assouan du 25 janvier 1887 au 15 mai 1887. Rentré en Europe, il quitte Rotterdam avec Salisbury le 6 juillet 1891, en destination de l'Uele; participe à l'expédition Francqui contre Bafuka, puis avec Niclot, fonde le poste de ravitaillement de Kabassidu, devient ensuite chef de zone de la Makua et réside à Niangara depuis le 30 août 1895. En 1896 (14 septembre) il dirige l'expédition contre le chef Matcharnie (mabodo), au Sud du Bomokandi, en compagnie de Laplume. Il pousse même jusqu'au Nepoko. Rentre en Europe le 18 août 1897.

BURY, HYACINTHE, né à Liège le 20 juin 1874; armurier; arrive à Dungu le 20 février 1897; mais descend, malade, pour être attaché à Shinka en 1898 et rentre en Europe le 23 novembre 1898.

BUSINNE, LÉON, né à Leuze le 7 avril 1864; sergent au 5^e de ligne; réside dans l'Uele du 7 janvier 1889 au 9 décembre 1891. Il accompagne Vangèle dans sa 4^e expédition dans l'Ubangi en 1889.

BUZON, JEAN, né à Bruxelles le 20 octobre 1872; sergent moniteur à l'école régimentaire des carabiniers; atteint Djabir fin 1894, est au camp de l'Uerré-Bomu le 10 août 1895 et y prend le commandement de ce camp dès le 1^{er} août 1896. Il rentre en Europe le 2 janvier 1897. Il fait un 2^e terme dans le haut Uele, de juin 1897 à mai 1900.

CABARET, LÉOPOLD, né à Wommelghem (Anvers) le 24 juillet 1863; sergent au 10^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 19 juin 1891. Il est à Djabir en octobre 1892 et rentre en Europe le 25 mars 1894. Il accomplit un 2^e terme comme sous-lieutenant d'abord dans le Bas-Congo, puis est détaché à la zone Uerré-Bomu le 20 janvier 1896; descend malade à Léo le 20 avril 1896, mais remonte à destination de Dungu. Il remplace Wterwulge pour commander le camp de Kabassidu le 1^{er} août 1895. Ce camp est levé en décembre 1896 pour renforcer la colonne Chalton, partant pour le Nil. Cabaret rentre en Europe le 15 août 1897.

CAJOT, JEAN, né à Roclange-sur-Geer le 26 novembre 1871; maréchal des logis au 3^e d'artillerie; désigné pour l'Uele le 6 février 1896; détaché au camp de Kabassidu le 10 octobre 1896; il rentre à Dungu le 17 novembre 1896; participe à l'expédition Chalton vers le Nil et à la bataille de Redjaf. Meurt à Redjaf des suites des blessures reçues à la bataille livrée dans cette localité le 14 juillet 1897.

CALÈS, FERNAND, né à Bruges le 23 mai 1868; sous-lieutenant au 13^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 4 mai 1894; mais n'a pas dû atteindre l'Uele, car il redescend malade à Boma et s'y embarque pour l'Europe le 13 janvier 1895.

CAPELLE, ALFRED, né à Ath le 3 avril 1873; maréchal des logis au 4^e d'artillerie; arrivé aux Falls en septembre 1896; il redescend à Boma le 25 mars 1898. A-t-il fait partie de l'expédition Dhanis vers le Nil ?

CEULEMANS, ÉDOUARD, né à Woluwe-Saint-Étienne le 3 août 1869; désigné pour l'Uele, puis pour le Rubi-Uele de 1893 à 1894; descend malade à Boma le 19 mai 1894 et réside dans le Bas-Congo, puis désigné pour la S. C. A. (Mongalla) et rentre en Europe le 25 mars 1896. Fait un 2^e terme dans la Mongalla, où il est tué dans une embuscade le 14 octobre 1898.

CHALTIN, LOUIS-NAPOLÉON, né à Ixelles le 27 avril 1857; lieutenant au 3^e de ligne; attaché à l'Institut cartographique en 1890. Le 29 septembre 1890, il se met à la disposition de l'État du Congo, demande à accompagner l'expédition Van Kerckhoven. Après avoir opéré dans l'Aruwimi, où il est blessé, en 1892, d'un coup de lance à la jambe, dans un combat contre les Baoundeh, et dans la zone arabe, où il prend les camps du Tchari, de Riba-Riba et de Popoie en 1893; il prend le commandement de l'expédition au départ de Lemarinel. Il commande l'action répressive contre Bili et Ndoruma; puis prend la direction de la colonne qui doit marcher sur le Nil et remporte les victoires de Bedden et de Redjaf en 1897 (février). En 1899 il est nommé Inspecteur d'État, lors de son 3^e terme. Il meurt à Bruxelles en mars 1933.

Le Dr CHARBONNIER, ANTOINE, né à Thuin le 29 septembre 1866; part pour le Congo le 6 mars 1892; réside d'abord dans l'Équateur, puis est désigné pour l'expédition du haut Uele le 21 mai 1893. Nous le trouvons à Dungu en juin 1894, à Suronga en novembre, puis à Niangara, où il est atteint d'hématurie et meurt le 24 novembre 1894.

CHENOT, GEORGES, né à Bruges le 29 décembre 1871; sous-lieutenant au 8^e de ligne; est désigné pour le camp de l'Uerré le 17 juillet 1897, qu'il quitte, malade, le 23 septembre 1897; il rentre en Europe le 27 novembre 1897.

CHRISTIAENS, ÉMILE, né à Diest le 26 mai 1858; capitaine adjoint d'état-major; est désigné pour le haut Uele le 4 juillet 1892. Blessé chez les Ababuas Bakangos le 26 novembre 1892, il reste en traitement à Yakoma du 1^{er} décembre 1892 au 1^{er} février 1893; est ensuite nommé commandant de la zone

Rubi-Uele le 1^{er} avril 1893; puis commandant de la zone de la Makua le 15 novembre 1893, en remplacement de Cloesen. Il prend part aux combats livrés aux mahdistes en décembre 1894; est très gravement blessé de deux coups de feu à la bataille de la Na-Geru le 23 décembre. Il commande une expédition contre Bili à la suite du massacre de la colonne Bonvalet-Devos et bat le sultan le 25 avril 1894. Fin novembre il est à Dungu et prend part à l'expédition Francqui contre Bafuka en 1895. Il rentre en Europe le 14 mai 1895.

CHRISTIAENS, ERNEST, né à Ostende le 24 février 1863; commis; désigné pour l'Ubangi-Uele le 15 juillet 1891, redescend à Boma et s'y embarque pour l'Europe le 25 mars 1894. Nous n'avons pas d'autres renseignements sur son activité dans l'Uele. Il fait un 2^e terme à l'Équateur et aux Bangalas de 1894 à 1897.

CLABECQ, LAURENT, né à Liège le 10 juillet 1868; maréchal des logis au 3^e d'artillerie; désigné pour le haut Uele le 6 février 1893; meurt de dysenterie à Djabir le 14 juin 1893.

CLAEYS, ARTHUR, né à Assenede le 26 décembre 1872; maréchal des logis au 1^{er} d'artillerie; désigné pour l'Uele le 10 mai 1894; se noie accidentellement dans l'Uele, près du poste de Kindia, le 24 août 1894.

CLOESEN, JEAN, né à Russon (Luxembourg) le 27 décembre 1859; lieutenant au 14^e de ligne; désigné pour l'Uele le 28 octobre 1891; commissionné comme premier chef de poste de Nianagara le 1^{er} avril 1892; puis chef de poste de Dungu le 1^{er} février 1893 et chef de zone des Makrakra en mars 1893; ensuite chef de zone de la Makua; réside à Niangara jusqu'en septembre 1893, date à laquelle il est remplacé par Christiaens, tandis que Cloesen va à Mundu. Il arrive à Bosoko le 20 avril 1894, puis, le mois suivant, est détaché provisoirement à Ibembo jusqu'en juin 1894; il quitte Basoko en juillet 1894 pour s'embarquer à Boma le 15 septembre 1894. Il fait un 2^e terme dans l'Uele et y meurt en mai 1896.

CLOSET, EUDORE, né à Perwez le 16 novembre 1871, maréchal des logis au 3^e d'artillerie; arrive aux Falls le 3 juin 1896; est désigné pour accompagner l'expédition Dhanis vers le Nil le 21 septembre 1896; est tué dans la révolte de l'avant-garde sur la rivière Obi, le 19 février 1897.

COLAS, JEAN-BAPTISTE, né à Chairière (Namur) le 16 août 1867; sergent de la force publique; désigné pour le haut Uele le 17 août 1891; décédé de fièvre bilieuse à Mbittima le 1^{er} juin 1892.

COLMANT, FLORENT, né à Jemappes le 22 novembre 1861; lieutenant au 1^{er} de ligne; désigné pour l'Uele à Niangara en 1890; Francqui le choisit pour l'accompagner dans une expédition qu'il projette de conduire de Semio à Dem Ziber. Colmant arrive à Semio le 10 octobre 1894. Francqui, rappelé dans l'Uele, Colmant s'adjoint Walhausen et Donckier au Borou et gagne Dem Ziber le 24 décembre 1894. Après la convention franco-congolaise du 14 août 1894, Colmant, revenu à Semio, passe de là au poste de l'Uerré, puis de Mbima et va remplacer Kops à Suronga en 1896. Il rentre en Europe le 27 novembre 1896.

COPPEJANS, C. T., né à Malines en 1871; sous-lieutenant; tué à Redjaf le 21 mai 1898.

COPPIN, GUSTAVE, né à Bruxelles le 5 janvier 1871; maréchal des logis au 3^e d'artillerie; désigné pour la zone des Makrakra le 3 décembre 1896; décédé à un jour de marche de Suronga le 12 juin 1897.

CORTVRIENDT, ALBERT, né à Corbeek-Loo le 30 juin 1873; sergent au 6^e de ligne; arrivé aux Falls le 23 juillet 1896; il est désigné pour l'expédition du Nil (colonne Dhanis) le 1^{er} août 1896. Mais, malade, il doit quitter les Falls et descend à Zambi; s'embarque pour l'Europe le 1^{er} février 1900.

COUMONT, FRANÇOIS, né à Guben (Prusse) le 11 octobre 1866; sous-officier, puis agent de police; désigné pour la zone des Makrakra le 6 novembre 1896; décédé à Gumbari, d'une hépatite, le 14 octobre 1899.

COURTOIS, ERNEST, né à Hal le ; élève-pharmacien; accompagne l'expédition Hanssens dans l'Aruwimi, en 1884; il meurt d'hématurie à bord de l'*En-Avant* le 26 juin 1884, près du confluent de l'Aruwimi.

CRAHAY, HYACINTHE, né à Liège le 22 juillet 1867; sergent au 9^e de ligne; désigné pour l'expédition Van Kerckhoven le 7 novembre 1890; est tué à Yumbi (Équateur), par un hippopotame, le 1^{er} avril 1891.

CRAHAY, PHILIPPE, né à Liège le 10 février 1863; armurier; désigné pour être attaché aux Falls le 3 août 1896; puis à l'expédition du haut Ituri le 15 octobre 1896; disparu à Irumu le 19 mars 1897.

CREVECŒUR, LÉON, né à Kessel-Loo le 25 février 1871; sergent au 13^e de ligne; désigné pour l'Ubangi-Bomu le 22 juin 1894, puis pour l'Aruwimi-Uele (y est-il allé ?), puis pour les Falls (Haut-Ituri) le 26 août 1895; rentre malade à Boma et s'y embarque pour l'Europe le 12 janvier 1896.

CRONEBORG, HJALMAR, né à Stockholm le 14 mars 1867; lieutenant au 23^e chasseurs à pied; désigné pour La Romée le 24 juillet 1896, puis pour l'expédition du Nil (colonne Dhanis) le 8 septembre 1896. Tué dans la mutinerie contre l'avant-garde commandée par Leroi, à Ekwanga, le 18 mars 1897.

DAENEN, ADHÉMAR, né à Bruxelles le 3 septembre 1850; fait un premier terme au Congo d'août 1886 au 28 septembre 1889, à Boma et Banane, puis comme commissaire de district des Bangalas. Il accomplit un second terme du 11 mai 1890 au 13 août 1893; chargé de convoyer les pirogues et les charges de l'expédition Van Kerckhoven, d'Ibembo vers Djabir. dès juin 1890, il fonde dans ce but le camp du confluent de l'Elongo (Ibembo), point de départ de ces convois de pirogues.

Daenen est blessé d'un coup de lance à la cuisse dans un combat contre Mirambo et les Arabes des Falls qui avaient passé le Rubi pour se diriger sur l'Uele (27 octobre 1892). Il rentre à Lisbonne le 6 septembre 1893, avec Fiévez et Michaux.

DAUTZENBERG, JACQUES, né à Bruxelles le 24 janvier 1871; sergent fourrier au 3^e chasseurs à pied; désigné pour le haut Uele le 28 septembre 1891; il rejoint l'expédition le 1^{er} février 1892. Le 1^{er} avril 1893, il est nommé chef de poste de Faradje-Mundu avec comme adjoints Baras et Ray. Il prend part à la défense de Mundu du 14 au 18 mars 1894 contre les Arabes et les indigènes révoltés. De Mundu il se rend à Dungu en juin 1894 et s'embarque à Boma pour l'Europe le 9 octobre 1894. Il fait un 2^e terme aux Bangalas, du 6 juillet 1895 au 10 juin 1896.

DE BACKER, HENRI, né à Anvers le 5 février 1873; désigné pour l'expédition du Nil; arrive à Dungu le 4 août 1895, à Surur

le 13 novembre 1896, où il est adjoint au chef de poste Gehot. Il prend part à la bataille de Redjaf le 17 février 1897; quitte Redjaf le 1^{er} novembre 1897, pour rentrer à Niangara, où il remplit les fonctions de chef de poste jusqu'à fin 1898. Parti de Pokko le 16 novembre 1898, il descend à Boma et s'y embarque pour l'Europe le 22 janvier 1899. Il accomplit un 2^e terme au Kwango du 3 mars 1910 au 23 mai 1912, puis un 3^e terme.

DE BAUDENANCE, VICTOR, né à Ixelles le 4 août 1871; maréchal des logis au 3^e d'artillerie; commence par les Falls, où il est désigné pour La Romée le 10 février 1896, ensuite commis-
sionné pour l'expédition du Nil le 9 septembre 1896; rentre à Boma et part pour l'Europe le 23 septembre 1898.

DEBAUW, GUILLAUME, né à Bourg-Léopold le 3 juillet 1865; lieutenant adjoint d'état-major au 2^e de ligne; part d'abord pour l'Équateur, adjoint à Roget à Basoko, en 1889, puis le 14 juin 1897, désigné pour la zone Uerré-Bomu, où il arrive en octobre 1897 et y reste jusqu'en novembre 1899. Il rentre en Europe le 1^{er} février 1900. Il fait un 2^e terme à l'Équateur comme commis-
saire de district, au départ de Dubreucq, du 14 mars 1901 au 3 mai 1904.

DE BOCK, ACHILLE, né à Leupegem le 26 octobre 1869; sous-lieutenant au 5^e de ligne; fait un premier terme à l'Équateur du 15 juin 1891 au 17 avril 1894 un 2^e terme dans l'Aruwimi, dont Chalton lui remet le commandement le 26 mai 1895. Il meurt le 8 décembre 1895, à la Lulu, dans un combat contre les Badjende.

DE BOECK, né à ? ? le ? ? ; tué le 3 mars 1896 dans un combat contre Dangako le Bandia.

DE BONNIER, LAMBERT, né à Seny (Liège) le 6 juillet 1863; sergent au 10^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 26 septembre 1891, mais, malade, redescend à Boma le 26 décembre 1892; remonte pour le haut Uele le 10 février 1893; est chef de poste de Bima dès le 17 juin 1893 et s'embarque à Boma pour l'Europe le 15 septembre 1894.

DE BRABANT, ÉMILE, né à Canne (Limbourg) le 27 octobre 1864; sergent au 9^e de ligne; désigné pour Basoko, où il arrive le 10 août 1890 et y meurt d'une fièvre cérébrale le 12 mai 1891.

DE CEUNINCK, VICTOR, né à Namur le 12 novembre 1842; commis à l'E. I. C. à Bruxelles; meurt de dysenterie à Engwettra le 7 septembre 1891.

DE CLERCK, JEAN, né à Namur le 30 décembre 1867; désigné pour le haut Uele le 6 février 1893; chef de poste de Djabir en remplacement de Bricusse en août 1896. Il rentre en Europe le 2 janvier 1897.

DE GEEST, FERNAND, né à Lokeren le 14 janvier 1863; candidat notaire; désigné pour l'Aruwimi-Uele le 28 septembre 1891; réside à Basoko et rentre en Europe le 10 septembre 1892.

DE GRAEVE, HENRI, né à Laeken le 6 mars 1871; sergent-fourrier au 3^e chasseurs à pied; désigné pour l'expédition du haut Uele le 26 septembre 1891; attaché à la zone de la Makua comme agent des transports le 1^{er} juin 1892; chef de poste de Mbittima le 14 décembre 1892; adjoint au chef de poste de Dungu le 15 février 1893; désigné en mai 1893 pour l'expédition du Nil; chef de poste d'Aléma en juin 1893; prend le commandement de la station de Renzi le 22 janvier 1894; prend part à la campagne contre Renzi en avril 1894; quitte Dungu pour Boma le 30 mai 1894 et s'embarque pour l'Europe le 15 septembre 1894.

DEGREZ, RAYMOND, né à Tirlemont le 12 septembre 1874; maréchal des logis au 1^{er} régiment du train; désigné pour Basoko le 29 août 1896; descend à Shinka le 28 mai 1897. Le 2 décembre 1897, désigné pour l'expédition du Nil, arrive à Redjaf le 8 mai 1898; prend part à la seconde bataille de Redjaf et rentre en Europe le 14 mars 1900.

DE HAUT, CHARLES, né à Mons le 6 septembre 1870; maréchal des logis au 2^e chasseurs à pied; désigné pour l'expédition du haut Uele le 6 février 1892; rentre en Europe le 10 septembre 1892.

DE HAUT, EMMANUEL, né à Mons le 15 février 1872; sous-lieutenant de réserve au 13^e de ligne; arrive à Djabir le 1^{er} mars 1896; chef de poste d'Engwettra depuis le 8 mars 1896; décédé à Ibembo le 27 mars 1898.

DEJAFFE, AUGUSTE, né à Ménimont (Namur) le 20 février 1864; sous-lieutenant aux carabiniers; accomplit un premier terme dans l'Aruwimi du 25 mars 1890 au 14 octobre 1891; premier adjoint de Milz à Djabir depuis septembre 1890.

2^e terme : part le 12 juillet 1892, est d'abord envoyé en mission de recrutement à Lagos, prend ensuite la route du Congo et est désigné pour l'expédition Ubangi-Bomu le 14 octobre 1892 (voir *Grande Chronique du Bomu*). Rentre en Europe en septembre 1893.

DE KEYSER, HENRI, né à Lippeloo (Anvers) le 3 juin 1861; sous-lieutenant aux chasseurs à pied; désigné pour l'Ubangi-Uele le 3 juin 1892 jusqu'au 14 avril 1895. Durant un 2^e terme, il est chef de zone de l'Ituri (2 décembre 1892). Il est à Basoko en 1896 et commande le district de l'Aruwimi du 14 mars 1896 au 23 octobre 1898, date à laquelle il s'embarque pour l'Europe.

DE KOKER, DÉSIRÉ, né à Lens (Hainaut) le 16 avril 1863; maréchal des logis au 3^e d'artillerie; est à Basoko le 5 avril 1891; rentre malade à Boma le 4 octobre 1891.

DE LA KÉTHULLE DE RYHOVE, CHARLES, né à Louvain le 6 décembre 1865; lieutenant aux carabiniers; nommé Résident chez Rafai le 1^{er} décembre 1892; conduit différentes expéditions contre Rafai en 1892 et 1893; rentre en Europe en octobre 1894 (voir *Grande Chronique du Bomu*). Fait un 2^e terme aux Bangalas et un 3^e au camp d'Umangi.

DELANGE, ARTHUR, né à Liège le 20 août 1869; sergent au génie; désigné pour le haut Uele en 1893; rentre malade dans le Bas-Congo jusqu'au 25 mai 1894, puis est désigné pour le gros de l'expédition du haut Uele; il remonte, mais rentre malade à Boma le 29 mars 1896. Il fait un 2^e terme à Boma et Shinka.

DELANGE, MAURICE, né à Ypres le 7 janvier 1865; maréchal des logis au 2^e lanciers; quitte Boma pour l'Uele le 10 juillet 1894, mais rentre malade (engorgement du foie) le 22 mai 1895 et s'embarque pour l'Europe.

DELANGHE, FLORIMOND, né à Bruges le 25 juillet 1861; lieutenant du génie, adjoint d'état-major; désigné pour l'expédition du Nil. Premier départ le 6 avril 1892. Il quitte Djabir pour le haut le 17 septembre 1892. Le 31 janvier 1893, il reprend à Milz le commandement de l'expédition et la conduit au Nil. Désigné en qualité de Résident chez Semio, il remet à Niangara, le 16 juillet 1894, le commandement du district de l'Uele à

Francqui. Il est à Semio le 3 septembre 1894; descend malade à Boma le 1^{er} mai 1895; s'embarque pour l'Europe et meurt en mer le 30 mai 1895.

DELARGE, adjudant; prend part au combat de Redjaf le 4 juin 1898.

DELBRUYÈRE, LOUIS, né à Trazegnies le 27 octobre 1860; lieutenant au 2^e d'artillerie; désigné pour le haut Uele le 2 novembre 1892; fait partie de l'expédition Van Kerckhoven-Milz qui arrive au Nil en 1892. Après l'évacuation des postes du Nil, il reprend le commandement de Mundu à Delanghe le 10 mars 1894. Il meurt d'hématurie à Dungu le 24 août 1894.

DE LE COURT, CHARLES, né à Schaerbeek le 30 décembre 1872; arrive aux Falls le 13 juillet 1896 et est désigné pour l'expédition du Nil (colonne Dhanis) le 10 septembre 1896. Il est tué dans la révolte de l'avant-garde Leroi à Ekwanga le 18 mars 1897.

DELMOTTE, LOUIS, né à Gand le 3 mars 1870; sergent au 2^e chasseurs à pied; désigné pour l'expédition du haut Uele le 10 mars 1893; accompagne Baert, Van Holsbeek, Bonyalet et Ray à Mundu, se proposant de partir pour Magora en septembre 1893. Il est assassiné par les indigènes près de Mundu, 3 décembre 1893. Delanghe écrit de lui le 28 décembre de cette année : « Le jeune Delmotte, qui est parti de Mundu il y a une huitaine de jours, avant mon retour du Nil, est mort, laissant bien des regrets, car il promettait beaucoup. »

DENEUS, GEORGES, né à Ledeburg-Gand le 9 mars 1865; sous-lieutenant au 7^e de ligne; désigné pour le haut Uele le 1^{er} juin 1893; redescend malade à Boma, où il s'embarque pour l'Europe le 20 juillet 1894.

DENIES, HENRI, né à Hannut le 29 mars 1872; sergent au 9^e de ligne; est adjoint à Van Maele à Ibembo dès juin 1896; meurt à Ibembo le 29 juin 1896.

DEPERMENTIER, GEORGES, né à Gheel le 13 février 1869; sergent au bataillon d'administration; adjoint au poste d'Engwetra le 20 novembre 1895, puis à Djabir le 29 mai 1896, puis chef de poste de Gufuru le 1^{er} juillet 1896; rentre en Europe le

22 juin 1898. Fait un 2^e terme dans l'Uele et meurt de pleurésie près de Gufuru le 21 juillet 1900.

DE RAEVE, HIPPOLYTE, né à Alost le 8 septembre 1868; sergent-major au 8^e de ligne; arrive à Niangara le 5 janvier 1893; y est atteint d'hématurie en septembre 1893; rentre en Europe le 18 janvier 1894; décédé à Bruxelles le 5 février 1938.

De REUS, ALEXIS, né à Bruxelles le 17 septembre 1858; employé d'assurances; quitte Boma le 7 octobre 1890 pour l'expédition Van Kerckhoven, mais, malade, rentre en Europe le 3 février 1891.

DESÈS, CHARLES, né à Bruxelles le 19 janvier 1869; candidat en philosophie et lettres; désigné pour le haut Uele le 3 juillet 1893; à Niangara, en février 1894, il est désigné avec Bonvalet pour résider chez Tambura. Il est adjoint à Devos à Suronga. A l'arrière-garde de l'expédition Bonvalet, chez Bili, il parvient à échapper à l'embuscade tendue à la colonne le 22 novembre 1894.

DE SMET, GASTON, né à Luingne (Flandre occidentale) le 4 mars 1865; sous-officier; désigné pour le haut Uele le 30 avril 1892, nous le trouvons à Semio le 11 août 1894. Il s'embarque à Boma pour l'Europe le 14 avril 1895

DESNEUX, O. H., né à Warisoulx le 23 mars 1864; lieutenant au 6^e de ligne; part pour le Congo le 18 mai 1897; meurt au combat de Redjaf le 4 juin 1898.

DE SOETE, FLORENT, né à Bruxelles le 17 octobre 1869; sous-officier aux grenadiers; désigné pour Semio le 2 avril 1894; décédé à Bumba le 21 mai 1895.

DEVENYNS, LÉONARD, né à Arc-Ainières (Hainaut) le 15 octobre 1867; sous-lieutenant au 12^e de ligne; chef de poste d'Amadis le 27 janvier 1896; il prend part aux expéditions contre Bafuka le 11 février et le 6 juillet 1895; il quitte Niangara pour Dungu le 30 août 1895, puis remplace Walhausen aux Amadis en février 1896; s'embarque à Boma pour l'Europe le 2 juin 1897. Accomplit un 2^e terme dans l'Uele du 6 avril 1898 au 29 mai 1899 et rentre, malade, en Europe.

DEVOS, ACHILLE, né à Saint-Genois le 31 mars 1869; sergent au 4^e de ligne; désigné pour le haut Uele le 26 septembre 1891;

arrive à Engwettra le 22 janvier 1892; descend malade à Upoto; arrive à Bomokandi le 15 août 1892; est adjoint au chef de poste de Koi-Mbunza le 20 octobre 1892, puis est chef de poste de Suronga du 21 novembre 1892 au 2 mars 1894, date à laquelle il est tué dans l'embuscade tendue à la colonne Bonvalet par les guerriers de Bili.

DE WALSCHE, LOUIS, né à Anvers le 17 mai 1866; sous-lieutenant au 5^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 25 avril 1893; arrive à Niangara le 25 mai 1893. Le 2 juin 1894, il y est atteint d'hématurie; il descend malade à Boma, mais reste aux Cataractes et s'embarque pour l'Europe le 19 février 1896.

DE WULF, PIERRE, né à Lombartzzyde le 6 avril 1868; sous-lieutenant au 2^e chasseurs à pied; désigné d'abord pour les Falls et le haut Ituri; il est chef de poste d'Irumu le 21 janvier 1897, puis est désigné pour le camp de La Romée le 3 mai 1897. Rentré aux Falls, il descend malade à Léo fin juillet 1897, mais est désigné pour l'expédition du Nil et arrive à Redjaf le 6 juin 1898; rentre en Europe le 17 juin 1899. Fait un 2^e terme à Lusambo de 1900 à 1903.

DHANIS, FRANÇOIS, né à Londres le 11 mars 1862; sous-lieutenant au 8^e de ligne; fait partie de la 5^e expédition de découverte par la côte orientale d'octobre 1884 à mars 1885. Accomplit un 2^e terme à l'E. I. C. de 1886 à 1889; est désigné pour l'avant-garde qui doit aller établir le camp de Basoko. Pendant son 3^e terme, il prend part à l'expédition du Kwango en 1890-1891; est nommé commissaire de district du Lualaba-Kasai en 1892 et remplit un rôle de premier plan dans la campagne arabe. Il rentre en Europe le 11 octobre 1894. Durant son 4^e terme, il est Commandant supérieur aux Falls dès le 2 décembre 1895 et chargé de former une colonne qui doit atteindre le Nil en même temps que Chalatin en 1897. Depuis le 11 avril 1897, il est vice-gouverneur général. Il rentre en Europe en 1900.

DHANIS, LOUIS, né à Greenock le 10 février 1866; désigné pour l'expédition du Nil (colonne Dhanis) le 3 juin 1896; tué à Ihuru avec l'avant-garde de la colonne le 24 mars 1897.

DIEUPART; sous-officier; meurt le 14 août 1899 à Dufilé.

DODERNIER, JEAN, né à Liége le 26 décembre 1862; armurier; désigné pour l'expédition du haut Uele le 31 janvier 1893; arrive à Dungu le 1^{er} mars 1893; participe à l'évacuation de Ndīrfi sur Gumbiri en septembre 1893; détaché au poste de Mundu le 13 décembre 1893, où il prend part à la défense du poste bloqué par les derviches et les Makrakra, déserteurs de l'expédition du Nil, en mars 1894. Fin de terme en novembre 1894, il descend vers Niangara. Il est tué près d'Ibembo après avoir participé à une opération contre Engwettra le 23 février 1895.

DRAPIER, FERNAND, né à Havérin (Namur) le 10 mai 1868; sous-lieutenant au 3^e de ligne; désigné pour l'Aruwimi-Uele le 3 juillet 1893; chef de poste de Popoie le 21 octobre 1893; rentre à Basoko le 27 mars 1894, où il meurt le 14 avril 1894 (dysenterie).

D^r DRYEPOND'T, GUSTAVE, né à Bruges le 3 février 1866; médecin; désigné pour l'expédition Van Kerckhoven le 5 novembre 1890. Malade à Tschoumbiri, le 11 avril 1894, il redescend à Boma et y achève son terme le 2 août 1893.

DUBREUCQ, RENÉ, né à Flobecq le 5 novembre 1869; sous-lieutenant au 2^e de ligne; désigné pour la résidence de Semio le 15 août 1894; chef de poste de Dungu le 20 juillet 1895; chef de poste de Duru, en territoire Renzi (poste de la Buerré), le 11 octobre 1896. Il participe à l'expédition répressive contre Bili; descend à Boma, qu'il quitte pour l'Europe le 22 janvier 1897. Il accomplit un second terme à l'Équateur du 6 juillet 1898 au 29 juin 1901.

DUCHEMIN, ERNEST, né à Carnières (Hainaut) le 19 juin 1874; maréchal des logis au 1^{er} chasseurs à cheval; adjoint aux Amadis le 25 mai 1896; chef de poste de Massadjabet le 1^{er} février 1897; adjoint à Niangara le 20 mai 1897; adjoint aux Amadis le 12 août 1897; rentre en Europe le 27 juillet 1898.

DUGNIOLLES, JULES, né à Ixelles le 16 juin 1867; sous-lieutenant aux grenadiers; fait partie de l'avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven le 2 octobre 1890. Malade à Léo, il regagne Boma et s'embarque pour l'Europe le 17 juillet 1891.

DULIEU, ÉMILE, né à Mellier le 2 juin 1871; sergent au 11^e de ligne; désigné pour le haut Uele le 6 octobre 1892; fonde le poste d'Azanga-Popo (Dungu) le 1^{er} mars 1893; chef de poste de Bauli en mars 1894. Participe en février 1895 à l'expédition contre Bafuka. Atteint d'hématurie et de dysenterie à Dungu, le 12 mars 1895, il meurt le 16 ou le 17 de ce mois.

DUPONT, LÉON, né à Erquennes le 25 novembre 1867; gendarme à cheval; arrive à Dungu le 4 février 1893. Il est blessé d'un coup de flèche à l'épaule pendant l'action répressive contre Doruma en avril 1896. Il participe à la prise de Redjaf le 17 février 1897 et rentre en Europe le 19 août suivant. Il fait un 2^e terme dans l'Enclave (Kero, Lado) du 5 mars 1899 au 29 janvier 1903; un 3^e terme au Kwango du 17 décembre 1903 au 13 février 1904; un 4^e dans l'Uele du 21 avril 1904 au 25 décembre 1906; un 5^e dans l'Uele comme chef de secteur Tely-Poko, du 27 février 1908 au 22 février 1910.

DUVIVIER, JOSEPH, né à Schaerbeek le 14 mai 1867; sergent au 3^e de ligne; chef de poste à Ibembo le 27 décembre 1889, marche contre les Arabes en mars 1890; rentre en Europe le 18 avril 1891. Fait un 2^e terme comme lieutenant; se noie accidentellement au lac Moero le 7 octobre 1894.

ELSOCHT, JOSEPH, né à Anvers le 18 mai 1876; sergent au 6^e de ligne; part pour le camp d'Yumbi (Bolobo), puis monte dans l'Uele et meurt à Niangara le 2 janvier 1898.

FIÈVEZ, ACHILLE, né à Willemeau le 15 mai 1860; lieutenant adjoint d'état-major au 3^e chasseurs à pied; Résident chez Sasa et Rafai (voir *Grande Chronique du Bomu*). Commissaire de district de l'Aruwimi-Uele, repris à Roget en août 1890. Il rentre à Semio le 26 avril 1894. Le 3 novembre il remet à Hecq la résidence de Semio. Il rentre en Europe le 14 mai 1895.

FOULON, FÉLIX, né à Vyle-Tharoul (Liège) le 14 mars 1864; sous-lieutenant au 1^{er} de ligne; commissionné en qualité de Résident chez Semio (15 mars 1892), puis en territoire de Sasa en novembre 1892. Après l'évacuation du Bomu, nommé chef de zone du Rubi-Uele (1^{er} février 1895); rentre en Europe (février 1896). Accomplit un second terme au Kwango du 6 novembre 1897 au 11 octobre 1899.

FOUQUET, CHARLES, né à Oostacker; sergent au 1^{er} de ligne; fait un premier terme dans l'Uele de 1895 à 1898; un 2^e terme dans l'Uele également du 6 février 1899 au 16 juin 1899, date à laquelle il meurt entre Engwettra et Djabir. Sa matricule ne nous donne pas de plus amples renseignements.

FRANCQUI, LUCIEN, né à Bruxelles le 25 juin 1863; sous-lieutenant au 2^e de ligne; fait un premier terme de 1885 à 1888; un 2^e (au Katanga) de 1888 à 1893; 3^e terme : arrive à Semio le 29 septembre 1894, dans l'intention d'entreprendre une expédition jusqu'à Dem Ziber, en compagnie de Colmant. Mais les événements de la Dungu le rappellent dans l'Uele. Il quitte Semio pour Bomokandi le 30 octobre 1894 et succède à Delanghe. Il est chargé de conduire une nouvelle expédition vers le Nil à partir de décembre 1894 en remplacement de Baert. Il participe à la bataille de l'Akka contre les mahdistes et remporte sur eux la victoire de la Na-Geru au Nord-Est de Dungu. Il les rejette dans le bassin du Nil (23 décembre 1894). Francqui rentre à Bruxelles via Lisbonne le 14 mars 1896, avec Foulon et Hambursin.

FRANSSEN, HENRI, né à Maeseyck le 8 novembre 1873; sergent au 8^e de ligne; d'abord aux Cataractes de juillet à novembre 1895, ensuite dans l'Uele; chef de poste de Suronga le 24 décembre 1896, à Surur le 14 juin 1897, qu'il quitte pour le Nil (Lado) le 5 octobre 1897. Il s'embarque à Boma pour l'Europe le 27 juillet 1898.

FRENNET, VICTOR, né à Ixelles le 11 février 1868; sous-officier à la légion étrangère de France; chef de poste de Bomokandi le 1^{er} mai 1894; rejoint l'expédition du Nil à Dungu le 1^{er} septembre 1894; prend part au combat de la Na-Geru contre les mahdistes, le 23 décembre 1894; tué en territoire de Bafuka le 11 février 1895 (expédition Francqui).

FRISELL, TORE, né à Catherineholm (Suède) le 8 février 1866; sous-lieutenant au 12^e de ligne (Suède); quitte Boma pour l'Uele avec Swinhufvud le 6 novembre 1893; arrive à Djabir, où il meurt (dysenterie) le 10 mai 1894.

GEHOT, GUILLAUME, né à Aloste le 17 juillet 1869; sous-lieutenant au 6^e de ligne; désigné pour l'Uele le 10 novembre 1894; arrive à Djabir le 3 décembre 1894; détaché au camp de Kabassidu le 7 mars 1895. Prend part à l'expédition Chalton vers le Nil et

à la prise de Redjat; chef de poste de Surur en 1896 avec comme adjoints Mieroo et De Backer. Il rentre en Europe le 18 juillet 1897. Accomplit un 2^e terme comme chef de zone de la Makua du 6 mars 1898 au 19 août 1900; renoue des relations avec Ndoruma, chez qui il se rend; 3^e terme comme commissaire de district des Bangalas du 14 juillet 1904 au 28 janvier 1908. Meurt à Blaru (France) le 14 novembre 1930.

GILLARD, ROBERT, né à Stavelot le 2 janvier 1872; maréchal des logis au 4^e lanciers; désigné pour la zone des Makrakra le 3 août 1896; décédé à Gumbari (hématurie) le 17 juin 1898.

GOEBEL, JULES, né à Liège le 15 avril 1872; sergent-major au 13^e de ligne; désigné pour l'expédition du Nil le 1^{er} novembre 1896. Participe à la prise de Redjaf le 17 février 1897; réside à Loka en 1898; rentre en Europe le 25 août 1898. Accomplit un 2^e terme dans l'Uele de mars 1899 au 26 juillet 1904; 3^e terme dans l'Uele du 6 juillet 1905 au 15 juin 1909; 4^e terme, désigné pour l'inspection militaire du lac Léopold II; décédé à Oshwé le 9 août 1910.

GRAHAM, WILLIAM, né à Woolwich le 20 février 1852; sous-officier d'artillerie; présenté par Stanley; a servi pendant 21 ans dans l'armée anglaise et coloniale, dont 5 ans en Amérique du Nord; arrive à Djabir le 14 novembre 1894, où il reste jusqu'au 15 janvier 1895; en descend malade et est mis à mort par ordre d'Engwettra, alors en guerre avec les blancs, le 18 janvier 1895.

GUSTIN, GUSTAVE, né à Linière (Luxembourg); sous-lieutenant au 9^e de ligne; désigné pour l'expédition Van Kerckhoven le 20 juin 1891; fonde le poste d'Aléma en juin 1895; accompagne l'expédition vers le Nil et réside à Ganda jusqu'en mai 1894. Il rentre en Europe le 18 juin 1894. Il accomplit un 2^e terme aux Bangalas, un 3^e au Kasai, un 4^e encore au Kasai et meurt à Pania Mutombo le 28 avril 1911.

GUSTIN, FIRMIN, né à Bande (Luxembourg) le 2 novembre 1870; sergent au 11^e de ligne; désigné pour l'expédition Van Kerckhoven le 19 juin 1891; quitte Djabir pour Bima le 8 octobre 1891 et meurt de dysenterie à Mai-Munza le 7 avril 1892.

HANOLET, LÉON, né à Mehaigne-Éghezée le 25 novembre 1859; sous-lieutenant au 13^e de ligne; adjoint à Vangèle dans

l'Ubangi de 1888 à 1895 (deux termes). Commande l'expédition opérant au Bomu (voir *Grande Chronique du Bomu*). Au cours d'un 3^e terme il est commissaire général commandant le district des Bangalas; succède à Chaltin en 1897 dans le commandement des territoires de l'Uele et du Nil. Est nommé Inspecteur d'État le 1^{er} mars 1899. Rentre en Europe le 17 juin 1899. Fait un 4^e terme dans l'Uele, où il remplace Chaltin (1901-1903).

HANSEN, FRÉDÉRIC, né à Copenhague le 31 janvier 1860; armurier; arrive à Djabir le 4 février 1891; commissionné pour la zone de la Makua le 5 juillet 1892, pour la zone des Makrakra le 10 février 1893; réside à Dungu et rentre en Europe le 14 octobre 1893.

HANSEN; armurier danois; arrive en mai à Ibembo, avec Milz; chef de poste d'Angu; meurt à Ibembo au début d'août 1891.

HECQ, CÉLESTIN, né à Alost le 18 octobre 1859; lieutenant au 2^e guides. Dès le 31 octobre 1894, il est chez Semio, où il succède à Fiévez en qualité de Résident. Il commande le camp de l'Uerré en décembre 1895. Il fait un second terme au Tanganyika.

HENDRICKS, ANTOINE, né à Seraing le 29 décembre 1869; sergent au 5^e de ligne; désigné pour les Makrakra le 7 mai 1894; rentre à Boma et s'y embarque pour l'Europe le 22 janvier 1897.

HENRARD, ARMAND, né à Louvain le 3 octobre 1865; officier de réserve; commissionné pour l'Uele le 4 mars 1891; chef de poste de Ndirfi le 1^{er} février 1893 avec comme adjoint Baras; est à Magora en novembre 1893; descend à Boma et y meurt d'hématurie le 10 avril 1894.

HENRION, LÉON, né à Grand-Leez le 25 janvier 1869; prend part à l'expédition Milz au Dar Fertit; est chef de poste à Bakuma en 1892; participe au combat de Redjaf en 1898.

HERNOTTE, DÉSIRÉ, né à Vezin le 12 octobre 1862; sous-lieutenant; fait un premier terme de 1887 à 1890; au cours d'un second terme, il arrive à Ibembo en mai 1891 avec Milz. Résident chez Semio au Bomu; il y meurt le 7 novembre 1891.

HEYLEN, RAPHAËL, né à Itteghem (Anvers) le 30 avril 1856; docteur en médecine; arrive à Djabir en juillet 1893, à Dungu le 15 mars 1895; descend à Boma le 29 mars 1896.

HOFFMANN, WILLIAM, né à Bornberg (Allemagne) le 10 octobre 1867; interprète; ancien cuisinier de Stanley; commissionné pour l'expédition Van Kerckhoven le 10 décembre 1891; accompagne au Nil cette expédition en 1892-1893; prend part à la défense de Mundu contre les derviches et les Makrakra le 18 mars 1894; est à Dungu en juin 1894; rentre en Europe le 20 octobre 1894. Fait un 2^e terme comme chef de poste de Yambuya (5 avril 1897), mais rentre en Europe le 2 juillet 1897; 3^e terme dans l'Aruwimi du 11 juillet 1898 au 11 mars 1900.

HOOFER, FRANÇOIS, né à Willebroeck le 24 juillet 1869; chauvonnier-monteur; désigné pour le montage du steamer du Nil le 14 avril 1898; meurt de fièvre bilieuse à Niangara le 1^{er} juillet 1898.

HULEU, HENRI, né à Basel le 26 janvier 1870; maréchal des logis au 2^e chasseurs à pied; désigné pour l'expédition du haut Uele le 18 août 1891; redescend malade à Boma le 15 janvier 1892 et meurt à bord, peu après le départ de Boma (néphrite albuminurique), le 22 janvier 1892.

HUTEREAU, JOSEPH, né à Bruxelles le 10 mars 1875; adjudant sous-officier aux grenadiers; part pour Niangara en décembre 1896 et rentre en 1899. Fait un 2^e terme dans la zone Uerré-Bomu du 29 juin 1899 au 12 juillet 1903; un 3^e terme, puis un 4^e à Lisala et Irebü et rentre en Europe le 23 mars 1909.

HUYNNEN, LAMBERT, né à Liége le 20 août 1863; armurier; désigné pour la résidence de Semio, qu'il atteint le 1^{er} février 1894; revient à Djabir le 19 mai 1895 et rentre en Europe le 15 juillet 1896. Fait un 2^e terme aux Falls du 6 janvier 1897 au 16 décembre 1899.

HYPERSIEL, GEORGES, né à La Hestre le 25 mars 1875; maréchal des logis au 4^e lanciers; désigné pour la zone de la Makua le 1^{er} septembre 1896; adjoint au poste de Niangara (22 octobre 1896); chef de poste de Suronga (4 avril 1897); chef de poste des Amadis (1^{er} juillet 1898); décédé aux Amadis le 28 juillet 1898.

IMPENS, ALFRED, né à Saint-Gilles le 4 février 1875; sergent-major au 1^{er} chasseurs à pied; désigné pour l'Uerré-Bomu le 6 février 1897; décédé à Avakubi le 13 mars 1898.

IN DE BETOU, JOHN, né à Christianstad (Suède) le 12 novembre 1869; désigné pour les Falls le 2 mars; réside à Bélia dans l'Uele et y meurt le 11 septembre 1896.

INVER, JOSEPH, né à Constantinople en 1872; interprète arabe; fait partie de l'expédition Hanolet, Stroobant, Van Calster, atteint Mbellié en avril 1894; rentre en Europe en 1895. Fait un 2^e terme; désigné pour la colonne Dhanis qui devait, partant des Falls, atteindre le Nil. Il est tué à Mongwa avec les officiers de l'avant-garde le 15 février 1897.

JACQUET, ALPHONSE, né à Fosses le 6 mars 1865; fait partie de l'avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven avec Van Montfort, Van Cauwenbergh et Blocteur; meurt des suites d'une hématurie en juillet 1891, un peu en amont de Djabir. Il est inhumé à Angou (carnet Daenen).

JANMART, GASTON, né à Mons le 30 avril 1870; sergent au 2^e de ligne; fait un premier terme à Boma de 1892 à 1895; un 2^e terme dans l'Uele à partir du 31 mai 1897. Il est chef de poste d'Adra depuis le 20 novembre 1897; rentre à Boma le 30 mars 1899 et s'y embarque pour l'Europe.

JANSSEN, ARTHUR, né à Hemixen le 28 mars 1873; maréchal des logis au 3^e lanciers; désigné pour la zone Rubi-Uele le 4 novembre 1896; il passe à Djabir le 11 janvier 1897 pour se rendre au camp de l'Uerré le 20 janvier 1897, puis à Bomokandi le 24 mars 1897; commande le poste de Bili en août 1898, celui de Bomokandi à partir du 2 décembre 1898 et s'embarque à Boma pour l'Europe le 23 septembre 1899.

JANSSENS, GÉRARD, né à Ostende le 2 mai 1859; lieutenant au 14^e de ligne; commissionné pour l'Uele le 2 octobre 1892; chef de poste de Bauli en décembre 1893 (confluent Kilima-Bomokandi). Fin mars 1894 il y est remplacé par Dulieu. Il fait partie de la colonne Van Holsbeek et tombe dans l'embuscade tendue à cette colonne par Ndoruma le 19 mars 1895.

JOCHNICK, CARL, né à Carlberg (Stockholm) le 15 septembre 1867; lieutenant d'infanterie à la garde royale suédoise; désigné pour l'expédition du haut Ituri au départ des Falls le 20 mars 1897. D'Avakubi va au Nepoko le 27 décembre 1897; désigné pour l'expédition vers Redjaf le 16 juin 1898; arrive à Redjaf

le 16 juin 1898; reste à Lado du 4 août 1898 au 15 juillet 1899 et rentre en Europe le 8 novembre 1899.

JULIEN, LÉON, né à Saint-Léger (Luxembourg) le 29 mai 1859; sous-lieutenant au 11^e de ligne; fait un premier terme à l'Équateur et à Basankusu; un 2^e aux Falls et est commissionné pour faire partie de la colonne Dhanis vers le Nil le 8 septembre 1896; massacré avec l'avant-garde à Ekwanga le 18 mars 1897.

KINET, MATHIEU, né à Grivegnée le 29 octobre 1860; sous-lieutenant au 2^e chasseurs à cheval; désigné pour Djabir, puis pour Dungu en août 1895; descend à Boma et rentre le 22 janvier 1897.

KOPS, JOSEPH, né à Bourg-Léopold le 19 novembre 1854; sous-lieutenant au 5^e de ligne; arrive à Djabir le 28 novembre 1894; passe à la zone des Makrakra, à Dungu le 30 janvier 1895; participe à l'action contre Bafuka en décembre 1895; succède à Dulieu au poste de la Buerré (Duru), en territoire de Renzi, le 15 mars 1895. Quitte Dungu pour faire partie de l'expédition Chaltil au Nil le 14 décembre 1896; prend part à la bataille de Redjaf le 17 février 1897; rentre en Europe le 24 février 1898. Il accomplit un second terme dans l'Uele et au Nil à partir de novembre 1898 et meurt à Dufilé (hématurie) le 9 juillet 1900.

LAGNEAU, ÉMILE, né à Bruxelles le 4 octobre 1862; sous-lieutenant au 13^e de ligne; attaché à la résidence de Semio dès le 5 janvier 1895; est chef de poste de Bomokandi à partir du 20 mars 1896, puis désigné pour le camp de Yambi le 12 novembre 1896; rentre en Europe le 5 avril 1897.

LA HAYE, JULES, né à Florennes le 29 mai 1869; sous-lieutenant au 3^e chasseurs à pied; arrive à Niangara le 26 novembre 1893. Après la mort de Devos (expédition Bonvalet) il descend à Suronga pour commander ce poste à partir du 9 février 1894, puis, le 3 juillet 1895, il est désigné comme chef de poste de Bomokandi et quitte Boma pour l'Europe le 15 juillet 1896. Partant pour la seconde fois, il arrive dans l'Uele le 28 février 1897; est chef de zone Uerré-Bomu (25 mars 1897), puis chef de zone des Makrakra et commissaire de district de l'Uele (16 mai 1897). Il quitte Boma pour l'Europe le 4 juin 1900. Il fait un 3^e terme comme commissaire de district de l'Uele dès le 16 janvier 1901. Il est tué près de Niangara le 3 juillet 1902.

LAMBOT, ACHILLE, né à Anvers le 2 janvier 1875; sous-lieutenant de réserve au 3^e chasseurs à pied; fait un premier terme à Boma; un 2^e à la zone Rubi-Uele du 1^{er} novembre 1899 au 29 janvier 1903; un 3^e du 18 février 1904 au 17 février 1905 à Basoko, où il meurt d'hématurie à cette dernière date.

LAMERS, MATHIAS, né à Arlon le 15 février 1869; sergent au 11^e de ligne; accomplit un premier terme à Basoko depuis le 20 mars 1893; est désigné pour l'Aruwimi-Uele le 21 septembre 1893; retourne à Basoko le 23 octobre 1894; quitte Boma pour l'Europe le 7 décembre 1894. Fait un 2^e terme dans le Lualaba-Kasai et meurt à bord du steamer Stanley à Irebu le 6 septembre 1897.

LAMURY, ANDRÉ, né à Gand le 27 juillet 1869; sous-officier de cavalerie; commissionné pour l'Uele le 3 décembre 1896; adjoint au chef de poste de Niangara le 4 mars 1897, puis adjoint au chef de poste de Massidjabet le 7 décembre 1897; chef de poste de Massidjabet le 20 novembre 1898; arrive au camp de l'Uerré le 28 août 1899; commande provisoirement le poste de Bili (25 janvier 1900), qu'il quitte le 25 avril 1900 pour Boma, où il s'embarque pour l'Europe le 19 juin 1900.

LAPLUME, JULES, né à Salm-Château le 16 novembre 1866; maréchal des logis au 1^{er} guides, commissionné pour l'expédition du Nil le 1^{er} juin 1893; prend part à la campagne contre Bili le 15 avril 1894; adjoint au chef de poste de Gumbari le 27 mai 1894, pour y remplacer Velghe, l'adjoint d'Adam, descendu malade à Niangara. Il prend part à l'expédition contre Bafuka en juillet 1895; est nommé par Francqui chef de poste de Niangara le 26 août 1895; en octobre 1895 prend part à l'expédition Bauli-Okondo pour la délimitation des frontières et participe à l'expédition contre les Arabes chez Mbélia en septembre 1895; est désigné pour l'expédition Chaltin au Nil le 14 décembre 1896; prend part à la bataille de Redjaf le 17 février 1897; est chef de poste de Niangara (26 novembre 1897), puis chef de poste de Dungu (26 février 1898); rentre à Boma et s'y embarque pour l'Europe le 23 novembre 1898. Il accomplit un 2^e terme dans l'Uele du 5 juillet 1899 au 21 juin 1903 (campagne contre les Ababuas); un 3^e terme comme chef de poste d'Api et est affecté au dressage des éléphants du 21 avril 1904 au 30 avril 1907. Il prend part à la campagne contre Djabir en 1905. Il fait un 4^e terme à Api du 27 février 1908 au 16 février 1911.

LAUTERBACH est grièvement blessé au combat de Redjaf le 4 juin 1898; meurt à Kéro le 4 août 1900.

LEBÈGUE, ARTHUR, né à Ledeburg-Gand le 29 janvier 1872; sergent aux carabiniers; désigné pour l'Uele, est détaché à l'expédition du Bahr-el-Ghazal le 15 juin 1894, puis commissionné pour fonder un poste à Madgina ou chez Rabeh. Il rentre à la résidence de Semio le 2 février 1895; est désigné pour commander le poste de Gufuru le 7 février 1895, puis de Rua le 13 mars 1895; rentre à Djabir le 24 juin 1895 et y meurt le 18 mai 1896.

LECLERCQ, VICTOR, né à Stolberg (Allemagne) le 24 juin 1855; lieutenant au 13^e de ligne; désigné pour Semio le 9 juin 1894; chef de poste de Gumbari en remplacement d'Adam le 25 juillet 1895; remplace Bricusse à Djabir en juillet 1896; s'embarque à Boma pour l'Europe le 2 juin 1897. Il accomplit un 2^e terme à Umangi et Lisala du 6 avril 1898 au 2 mars 1901; un 3^e terme à Lisala du 21 novembre 1901 au 20 septembre 1903.

LEJEUNE, ALFRED, né à Gosselies le 26 janvier 1870; sergent-fourrier au 3^e de ligne. Il est à Dungu le 13 novembre 1894 et participe à l'expédition contre Bafu a. Il est commissionné pour l'expédition Chaltin contre Bili et Ndoruma, mais, atteint d'hématurie, il descend à Niangara, où il arrive le 5 février 1896 et y meurt le 12 février de cette année.

LEKENS, MARIE-CHARLES, né à Graesen (Brabant) le 12 septembre 1871; sergent au 6^e de ligne; armurier; arrive à Niangara le 5 janvier 1894, y construit le libadou (en octobre 1894, toutes les constructions sont en briques). Il est à Dungu en décembre 1894; participe à l'expédition contre Bafuka en février 1895, puis est chef de poste de Suronga en février 1896; chef de poste de Mbélia dès le 15 mars 1896 et rentre en Europe le 2 juin 1897. Il fait un 2^e terme comme chef de poste de Niangara du 16 juillet 1898 au 6 février 1899, puis est envoyé à Van Kerckhovenville (Surur) du 10 février 1899 au 20 juin 1900. Il rentre en Europe le 4 septembre 1900; 3^e terme dans l'Uele du 28 décembre 1901 au 16 août 1904.

LEKEU, JOSEPH, né à Bruxelles le 13 mars 1870; sous-lieutenant au 3^e chasseurs à pied; d'abord à Lusambo (1891), puis désigné pour le haut Uele; arrive à Djabir et y est nommé chef

de poste le 23 octobre 1892; commande *ad interim* la zone Rubi-Uele dès le 20 octobre 1893; quitte Boma pour l'Europe le 17 avril 1894. Au cours d'un 2^e terme, il est adjoint au major Cabra pour la délimitation luso-congolaise du Kwango du 6 juin 1897 au 22 février 1900.

LEMAIRE, ALBAN, né à Liége le 1^{er} avril 1867; sous-lieutenant au 2^e chasseurs à cheval; chef de poste d'Azanga en octobre 1893, puis remplace Dulieu comme chef de poste de Rungu en avril 1894; commissionné pour être adjoint au Résident de Semio le 11 avril 1894; réside à Bakari pour prendre la direction de l'exploitation agricole de l'Oouroungou le 20 avril 1894. Désigné pour fonder et commander le poste de Roua le 26 février 1894 (dans l'entre-Bomu-Bili); commande le poste de Gufuru (1^{er} avril 1895); est à Djabir le 15 décembre 1895 et s'embarque à Boma pour l'Europe le 25 mars 1896. Fait un 2^e terme dans l'Uerré-Bomu, puis aux Falls du 6 septembre 1896 au 13 janvier 1899.

LEMAIRE, MICHEL, né à Saint-Josse-ten-Noode le 18 novembre 1871; sergent-major au 10^e de ligne; désigné pour le camp de l'Uerré le 23 mars 1896; chef de poste de Bima (6 juin 1896); descend malade à Yumbi en mai 1897 et quitte Boma pour l'Europe le 24 août 1897.

LEMARINEL, GEORGES, né à Longgrove (États-Unis) le 29 juin 1860; officier du génie; d'abord dans le Bas-Congo du 5 août 1882 au 1^{er} juillet 1887. Au cours d'un 2^e terme, attaché à l'expédition de l'Ubangi du 20 janvier 1889 au 9 octobre 1892; 3^e terme comme Inspecteur d'État; succède à Baert dans l'Uele en novembre 1894; est ensuite chargé de mission en Amérique et meurt à Londres le 20 novembre 1914.

LENS, ALFRED, né à Anvers le 21 juin 1869; sergent au 10^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 18 juin 1891; chef de poste d'Engwetra en remplacement de Vande Vliet le 4 octobre 1891; rentre malade à Boma et s'y embarque 16 juin 1894.

LEQUEUX, ARMAND, né à Dinant le 7 janvier 1866; lieutenant au 5^e de ligne; d'abord aux Falls (24 février 1897), puis désigné pour l'expédition du haut Ituri le 2 mars 1897. Nous le trouvons dans l'Uele en mai 1897, à Redjaf en septembre 1897; chef de poste de Redjaf depuis le 25 septembre 1897, puis chef de poste

de Kéro le 24 novembre 1896; désigné pour commander la zone du Nil le 1^{er} avril 1899. Il quitte cette région le 15 juillet 1889 et s'embarque à Boma le 4 juin 1900.

LERCANGÉE, ÉDOUARD, né à Ixelles le 8 avril 1867; capitaine aux carabiniers; chef de poste de Djabir le 15 novembre 1894; chef de poste d'Amadis le 2 mai 1895; descend vers Boma le 30 août 1895 et s'y embarque le 17 mars 1896. Fait un 2^e terme au Lomami.

LEROI, GUSTAVE, né à Namur le 3 mai 1858; capitaine adjoint d'état-major au 1^{er} chasseurs à pied; accomplit un premier terme de 1892 à 1895; un 2^e terme comme commissaire général dès le 23 juin 1896; commande en second l'expédition Dhanis vers le Nil (10 septembre 1896); décédé à Mongwa, dans la mutinerie de l'avant-garde, le 15 février 1897.

LESPAGNARD, FRANÇOIS, né à Werbomont le 25 mai 1863; maréchal des logis au 6^e d'artillerie; désigné pour Semio le 2 avril 1894, qu'il quitte le 31 décembre 1900 pour Boma, où il s'embarque le 2 mars 1901. Il fait un 2^e terme dans l'Uele du 31 octobre 1901 au 7 avril 1903. A cette date il meurt de dysenterie à Bomokandi.

LHEUREUX, LÉON, né à Ath le 30 octobre 1867; sous-officier au 1^{er} chasseurs à pied; arrive à Niangara le 26 janvier 1896, à Dungu le 7 février; descend malade et est désigné pour les Bangalas le 2 juin 1896. Il s'embarque à Boma pour l'Europe le 27 juillet 1898.

LIÉGEOIS, VICTORIEN, né à Bleid (Luxembourg) le 21 mars 1867; sous-lieutenant au 11^e de ligne; désigné pour l'Ubangi-Uele le 6 février 1892; assassiné par les indigènes aux environs des rapides de Cétéma, devant le village français de Timasa, le 15 mars 1892.

LIEVENS, HENRI, né à Ixelles le 19 novembre 1864; sous-lieutenant payeur au 2^e chasseurs à cheval; arrive à Ibembo en juin 1895 et y est adjoint à Van Maele; aux Falls, du 2 décembre 1896 au 27 mai 1897; aux Bangalas depuis le 30 juin 1897. S'embarque pour l'Europe le 13 décembre 1898.

LIGOT, CONSTANT, né à Brye (Hainaut) le 3 novembre 1860; sous-officier; a servi à la gendarmerie belge et à la légion étran-

gère française (Tonkin); désigné pour l'Uele le 2 novembre 1892, puis pour l'expédition du Nil le 1^{er} juin 1893; tué par les mahdistes au siège de Mundu le 18 mars 1894.

LORENT, E.-J., né à Neuville en 1871; meurt à Redjaf en 1898.

LOUSBERG, né à Liége le 19 août 1852; magasinier; a d'abord servi aux Indes néerlandaises; commissionné pour le camp d'Yumbi en 1891, puis pour l'Uele; est à Engwetra le 25 septembre 1891, à Djabir le 8 octobre, mais avant d'atteindre Niangara il meurt en route à Mai-Munza (hématurie) le 4 octobre 1892.

LOVINFOSSE, DIEUDONNÉ, né à Ans-Glain le 17 mai 1856; armurier; fait un premier terme de 1859 à 1892 dans la zone arabe (Lusambo); repart en 1894 pour l'Uele; arrive à Djabir le 14 novembre 1894, à Niangara le 30 mai 1895, puis continue jusqu'à Dungu pour l'inspection des armes. Il rentre malade le 15 avril 1896.

LUYCKX, THÉODORE, né à Namur le 17 juillet 1867; sergent-major au 5^e de ligne; fait partie de l'avant-garde qui doit fonder Basoko (10 octobre 1888); rentre, malade, aux Bangalas le 5 janvier 1889 et en Europe le 14 juin 1889.

MAHIEU, ACHILLE, né à Dour le 10 février 1871; sergent au corps disciplinaire des mécaniciens-monteurs; désigné pour l'expédition du haut Ituri (Nil) le 28 septembre 1896; réside à La Romée, puis à Basoko, Bopanda, etc.; rentre à Boma le 2 février 1901. Fait un 2^e terme à la Mongalla de 1905 à 1908.

MAHUTTE, ÉDOUARD, né à Verviers le 13 octobre 1863; sous-lieutenant aux carabiniers; désigné pour Basoko, adjoint à Dejaiffe en 1890, puis pour Djabir le 20 septembre 1890; y devient malade le 24 mars 1891; retourne à Basoko le 1^{er} avril 1891; descend à Boma et meurt en rade de Loango, à bord du steamer Lualaba, le 27 décembre 1891.

MARECHAL, JULES, né à Klundert (Hollande) le 4 mars 1869; sous-officier; préposé des douanes; désigné pour la zone Uerré-Bomu le 27 mai 1896, puis pour la zone des Bangalas le 21 août 1896; adjoint au chef de poste de Mandungu le 21 août 1896; s'embarque, malade, à Boma le 2 juillet 1897.

MARILLUS, CHARLES, né à Roubaix le 4 mars 1866; adjudant de batterie au 6^e d'artillerie; désigné pour Semio le 4 juin 1894; en novembre 1894 est à Dungu et en février 1895 fait partie de l'expédition Francqui contre Bafuka; rentre en Europe en mai 1897. Accomplit un 2^e terme à Dungu, comme chef de poste en avril 1893, puis est désigné pour rejoindre l'expédition du Nil le 23 juillet 1898; est au mont Adra le 16 octobre 1898; quitte Boma pour l'Europe le 1^{er} décembre 1???. Fait un 3^e terme dans l'Uele en 1902; meurt de dysenterie à Akka le 30 octobre 1902.

MASSART JULES, né à Warmifontaine le 3 juillet 1871; sergent au 10^e de ligne; désigné pour l'Uele le 5 décembre 1892; est en mars 1893 à Niangara, puis va fonder le poste de Bélia, où il meurt, faute de quinine, le 3 décembre 1893.

MATHIEU, ÉMILE, né à Sorinnes le 8 septembre 1865; sous-lieutenant au 2^e de ligne; désigné pour l'Ubangi-Uele le 26 septembre 1891; quitte Boma pour l'Europe le 15 septembre 1894. Fait un 2^e terme dans la zone arabe et est désigné pour l'expédition du Nil (colonne Dhanis); il commande le bataillon d'avant-garde le 18 juin 1896; décédé dans l'Ituri le 2 janvier 1897.

MATOOK, ÉZÉCHIEL, né à Bagdad (Ottoman de nationalité anglaise) le 5 décembre 1857; interprète; arrive dans l'Ubangi en mai 1894 et, en novembre 1894, passe à l'expédition du haut Uele; rentre à Boma, malade, le 7 juillet 1895 et part pour l'Europe le 13 août 1895.

MEEUS, GEORGES, né à Anvers le 16 février 1870; sous-lieutenant aux grenadiers (neveu du général Brialmont); arrive à Djabir le 30 mai 1893; il a contribué à la construction de Djabir, où il est adjoint au chef de poste Vanderminnen pendant trois ans; il rentre le 15 janvier 1896 à Anvers et repart le 6 juillet 1897, comme chef de la zone Rubi-Uele; descend, malade, à Boma le 12 octobre 1897 et s'y embarque pour l'Europe.

MELAEN, JULES, né à Charleroi le 3 août 1868; sous-lieutenant au 2^e de ligne; est d'abord commissionné pour l'Uele, mais au début de 1895 il descend, malade, par Djabir et Engwettra et meurt à Ibembo (hématurie) le 14 février 1895.

MELEN, NELS, né à Lee-County (Iowa) le 29 janvier 1864; sergent au 19^e de ligne; arrive aux Falls le 28 mai 1896 et est désigné pour l'expédition Dhanis vers le Nil le 12 juin 1896; est tué avec l'avant-garde à Magora le 15 février 1897.

MERCIER, ALBERT, né à Bruxelles le 29 mars 1869; sergent au 6^e de ligne; fait un premier terme à Boma; un 2^e dans l'Uele; réside à Djabir dès le 6 juillet 1895, puis à Gufuru en octobre 1895; descend, malade, à Ibembo en juillet 1896; s'embarque à Boma le 18 mai 1898.

MIEROO, HENRI, né à Ypres le 4 janvier 1872; sergent au 8^e de ligne; réside à Kabasidu (3 août 1895), à Surur (13 novembre 1896), adjoint de Gehot, puis à Dungu (20 juin 1898) et rentre à Boma le 24 février 1898. Il fait un 2^e terme comme chef de poste de Buta, de 1910 à 1913, puis aux Bangalas, à Bumba, à Lisala, et un 3^e terme en 1914.

MILLARD, ALBERT, né à Bouillon le 30 juin 1860; sous-officier; chef de poste de l'Akka dès mars 1893 (à l'Est de Dungu); participe aux combats contre les mahdistes, le 2 septembre 1894, à l'Akka. Il est blessé à la cuisse dans un combat contre Engwettra le 18 février 1895. Il s'embarque à Boma le 11 mai 1895. Il fait un 2^e terme à Dungu (6 octobre 1896); est chef de poste de Niangara, en remplacement de Laplume, le 3 novembre 1896; y meurt le 19 décembre 1896.

MILZ, JULES, né à Virton le 10 septembre 1881; sous-lieutenant au 4^e lanciers; d'abord aux Bangalas, fait partie de l'avant-garde de l'expédition de Basoko; est chef de poste d'Upoto, de Yambinga, puis de Basoko, Bomaneh, Bassoa, accompagne Roget à Djabir; est nommé chef de poste de Djabir-station le 10 janvier 1890; est adjoint à l'expédition Van Kerckhoven, en qualité de second, le 1^{er} janvier 1891; de Djabir est envoyé chez Semio le 1^{er} juin 1891. Remplace Van Kerckhoven à la mort de ce dernier, pour commander l'expédition du Nil le 19 août 1892; atteint le Nil et revient à Mbittima le 18 décembre 1892. Rentre en Europe le 25 novembre 1893. (Le mont Mungwa, au Sud de l'Yéi, a reçu le nom de pic Milz.) Dans une lettre adressée par Wahis, Gouverneur général, de Boma au Gouvernement central, en date du 19 mai 1893, donc après son retour de l'Enclave, Wahis écrit : « Aucun officier de l'État du Congo n'a rendu de services plus éclatants que les siens. » Il fait un 2^e terme en mission à la côte orientale du 30 juin 1900 au 27 juillet 1901. Il meurt à Bruxelles le 1^{er} octobre 1902.

MONNIER, JEAN-BAPTISTE, né à Ath le 21 novembre 1875; sergent au 2^e chasseurs à pied; arrivé à Djabir, il est désigné comme adjoint au poste de Libokwa le 3 décembre 1896. Il quitte Boma pour l'Europe le 27 novembre 1897.

MONREAL, PHILIPPO, né à La Valette (Malte); étudiant; désigné pour le poste de Bamanga en 1896; le 7 septembre 1897, commissionné pour rejoindre la colonne Chaltin; arrive à Redjaf le 11 janvier 1898; y meurt le 4 février 1898.

D^r MONTANGIE, ALPHONSE, né à Bruges le 18 janvier 1868; médecin; commissionné pour l'expédition Van Kerckhoven le 4 mai 1891; est à Niangara le 20 mars 1892. Avec Van Kerckhoven et Colas, il quitte Niangara pour Dungu le 13 avril 1892; il meurt d'une atteinte d'hématurie à Wando le 15 décembre 1892.

MULDERS, GÉRARD, né à Rotterdam le 19 mai 1861; chef mécanicien; préposé au montage du steamer *Van Kerckhoven*, sur le Nil, du 1^{er} janvier 1897 au 9 mai 1900. Fait un 2^e terme à la marine du bas, puis du haut Congo; décédé à Kwamouth le 20 mai 1903.

MULLER, MAURICE, né à Liège le 17 avril 1872; sous-lieutenant au 3^e de ligne; désigné pour Dungu le 4 novembre 1898; y meurt de la dysenterie à Dufilé le 17 avril 1897.

NAGELS; sous-officier; prend part aux combats contre les mahdistes en 1898, au Nil.

NAHAN, PAUL, né à Virton le 3 novembre 1867; sergent au 11^e de ligne; désigné pour l'Aruwimi-Uele le 28 octobre 1891; réside à Basoko, puis à Popoie (janvier-février 1894). Fait un 2^e, puis un 3^e terme à Basoko et aux Falls et rentre en Europe en 1904.

NICLOT, JEAN-BAPTISTE, né à Lamorteau le 13 avril 1864; sous-lieutenant au 6^e de ligne; désigné pour le haut Uele le 6 décembre 1892, pour l'expédition du Nil le 1^{er} juin 1893. Résident à Laboré le 2 septembre 1893; chef de poste de Niangara le 17 décembre 1893; prend part à la bataille de la Na-Geru et s'y conduit héroïquement, le 23 décembre 1894, puis à l'expédition Francqui contre Bafuka en février 1895; commande le camp de Kabassidu en mars 1895 et quitte Boma pour l'Europe le 17 novembre 1895. Accomplit un 2^e terme à la Ngiri, aux Falls

et est chargé de l'installation de Kirundu le 28 novembre 1897; quitte Boma pour l'Europe le 17 avril 1898. Fait un 3^e terme comme commandant du camp de Lisala et y meurt le 14 octobre 1911.

NIELSEN, THOR, né à Kristrup (Danemark) le 18 juin 1871; sous-lieutenant au 9^e de ligne de l'armée danoise; désigné pour le Nil, est à Kéro le 24 septembre 1898, puis pour l'Uele (Boma). Durant un 2^e terme, est attaché à l'Enclave de Lado du 14 mars 1901 au 1^{er} mars 1904. A son 3^e terme, il est inspecteur des transports dans l'Uele; chef de zone de l'Uerré-Bili de 1905 à 1908. A son 4^e terme il occupe les mêmes fonctions, de 1905 à 1912.

NYS, FERNAND, né à Tournai le 26 août 1865; sous-lieutenant au 8^e de ligne; arrive à Niangara le 8 janvier 1894; est chef de poste des Amadis en avril 1894; malade, descend à Boma et s'y embarque pour l'Europe le 14 mai 1895.

OOMEN, GEORGES, né à Anvers le 15 juin 1864; sergent au 6^e de ligne; désigné d'abord pour les Bangalas en 1890, puis pour Basoko, où il arrive le 27 octobre 1891 et y meurt de dyspepsie le 31 août 1892.

PARENT, JOSEPH, né à Tournai le 28 octobre 1870; employé aux contributions; désigné pour l'Aruwimi-Uele; arrive à Basoko le 19 mai 1893; descend, malade, à Matadi en septembre-octobre 1893, puis réside à Isanghila et quitte Boma pour l'Europe le 19 janvier 1898. Fait un 2^e terme à Matadi, Boma jusqu'au 2 juin 1897.

PAUWELS, FERDINAND, né à Schaerbeek le 15 mars 1875; sergent au 9^e de ligne; adjoint au chef de poste d'Ibembo le 1^{er} août 1896; chef de poste de Djabir le 5 mai 1898, puis chef de poste de Buta du 4 novembre 1898 au 4 janvier 1899; quitte Boma pour l'Europe le 23 mai 1899.

PIEDBOEUF, JULES, né à Dusseldorf le 25 août 1865; maréchal des logis au 1^{er} lanciers; désigné pour l'Uele le 2 novembre 1893. En redescendant l'Uele pour rentrer en Europe, il meurt d'hématurie à Mohenghé (Itimbiri) le 18 janvier 1896.

PIERLOT, ADRIEN, né à Ochamp (Poix-Saint-Hubert) le 13 avril 1865; sergent au 12^e de ligne; arrive à Niangara le

15 août 1893; séjourne à Djabir, puis à Bima, et de nouveau à Djabir. Il s'embarque à Boma pour l'Europe le 23 décembre 1894. Il fait un 2^e terme à Djabir (27 juillet 1895) et à Engwettra (3 octobre 1895), puis est désigné pour le poste de Libokwa, en territoire ababua, le 19 avril 1896. Il retourne à Djabir jusqu'au 31 février 1898 et s'embarque à Boma le 18 mai 1898.

PIMPURNIAUX, ALEXANDRE, né à Vezin le 17 octobre 1866; sous-lieutenant au 9^e de ligne; désigné pour le haut Uele le 1^{er} juin 1893, puis pour la zone des Makrakra le 1^{er} février 1894; commande un peloton contre les derviches bloquant Mundu en mars 1894; est adjoint à Boone, chef de poste de Dungu le 15 avril 1894; quitte Dungu le 26 septembre 1894; descend, malade, à Boma et s'y embarque le 14 avril 1895; 2^e terme dans le Rubi-Uele et les Bangalas, de mars 1896 à février 1899; 3^e terme à Lusambo, de novembre 1899 à janvier 1903; 4^e terme, commande le district de l'Aruwimi, du 10 mars 1904 au 3 janvier 1906.

PINTE, ALBERT, né à Philippeville le 20 février 1876; sergent au 3^e de ligne; arrive dans l'Uerré-Bomu le 17 juillet 1897; commande provisoirement le poste de Bomokandi le 5 novembre 1898, puis celui de Bili (octobre 1899); s'embarque à Boma le 4 juin 1900; 2^e terme dans l'Uerré-Bomu; détaché pour la mission Laplume (3 octobre 1903). Chef de poste de Bomokandi le 20 mai 1902; rentre en Europe le 10 janvier 1905; 3^e terme : prend part à l'expédition contre Djabir en octobre 1906.

PIREAUX, ADRIEN, né à Tintigny le 9 juin 1869; sergent à la 1^{re} compagnie sédentaire; désigné pour le haut Uele le 2 octobre 1891; redescend et s'embarque à Boma le 17 octobre 1892.

PLUYS, JEAN, né à Ixelles le 31 décembre 1872; sous-lieutenant au 1^{er} lanciers; séjourne à Surur (Van Kerckhovenville) du 25 août 1897 au 2 novembre 1897; s'embarque à Boma le 31 mars 1898.

PULS, ÉDOUARD, né à Gand le 9 février 1866; lieutenant au 3^e de ligne; désigné pour Ndorumma le 3 janvier 1894; arrive, malade, à Semio le 3 juillet 1894, qu'il quitte le 12 juillet pour Ndorumma. Le 10 décembre il est à Semio, dont il part pour gagner Sasa et, de là, Mopoie, qu'il devra lever après l'évacuation de Ndorumma (mars 1895). Il meurt à Mopoie le 19 avril 1895.

PONTHIER, PIERRE, né à Ouffet le 4 mai 1858; sous-lieutenant au génie; part pour le Congo le 19 mars 1887; réside dans le Bas-Congo, puis aux Bangalas en octobre 1888; est chef de poste d'Umangi (13 novembre 1888), puis d'Yambuya (26 décembre 1888), puis de Basoko (18 juillet 1889), et rentre en Europe le 9 janvier 1890. Au début de son 2^e terme il est désigné pour commander l'avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven du 10 août 1890 au 16 octobre 1892. (Blessé, il était descendu à Léo vers le 1^{er} juillet 1892.) Au cours d'un 3^e terme, commencé le 6 mars 1893, il est commissionné pour commander les Falls le 1^{er} avril 1893. Il meurt au Nord-Est de Kasongo, à Mpungu, le 25 octobre 1893.

RAY, HENRI, né à Bruxelles le 28 décembre 1870; sergent au 7^e de ligne; est désigné pour le haut Uele le 10 mars 1892; est adjoint au chef de poste de Mundu, Dautzenberg, en décembre 1893; prend part à la défense de Mundu, assiégié par les mahdistes et les Makrakra déserteurs le 14 mars 1894. Il y est blessé d'une balle à la jambe. En décembre 1895, il prend part à une expédition contre Sokoi. Il s'embarque pour l'Europe le 29 mars 1896. Il accomplit un 2^e terme, de septembre 1896 à septembre 1899. Au cours de ce terme il est désigné pour la zone de la Makua, le 5 octobre 1896; est chef de poste de Niangara dès le 19 janvier 1897; chef de poste de Suronga depuis le 8 février 1898; chef de poste de Poko le 25 janvier 1899.

RAYNAUD, EDMOND, né à Ixelles le 20 mars 1870; maréchal des logis au 2^e guides; désigné pour l'expédition du haut Uele le 23 juillet 1891, est obligé de s'arrêter en route à Djabir, pour cause de maladie; en octobre 1891 est à Suronga pour l'expédition le 31 janvier 1893; est ensuite nommé chef de poste des Amadis au début de 1893; s'embarque à Boma pour l'Europe le 25 juillet 1894. Fait un 2^e terme dans l'Uele, désigné pour prendre le commandement de la zone Uerré-Bomu au départ de Leclercq le 5 décembre 1896; meurt à Uerré-Bomu (hématurie) le 16 février 1897.

REWERS, AUGUSTE, né à Anvers le 8 décembre 1874; sergent au corps de discipline; arrive aux Falls le 9 août 1895; est désigné pour l'expédition du haut Ituri (Nil) le 15 octobre 1896; rentre à Avakubi le 6 avril 1897 et en repart à la poursuite des révoltés de la colonne Dhanis le 7 mai 1897. Il s'embarque pour l'Europe le 27 juin 1897.

RIKIR, GILLES, né à Saint-Remy (Liège) le 1^{er} octobre 1862; armurier; désigné pour Djabir le 5 mars 1897; arrive à Ibembo le 20 mai 1897; décédé à Mbima le 12 février 1898.

ROGET, LÉON, né à Bruxelles le 21 juin 1858; accomplit un premier terme comme commandant de la force publique, du 16 avril 1886 au mois d'août 1888; un 2^e terme dans l'Aruwimi-Uele, du 11 avril 1889 au 25 novembre 1890.

ROGET, OSCAR, né à Blandain le 26 novembre 1854. Parti au Gabon en 1876, puis au Maroc en 1878, il est admis comme volontaire à titre gratuit à l'A.I.A. le 12 novembre 1879. Adjoint à la 2^e expédition de découverte, il arrive à Zanzibar le 4 janvier 1880, fait partie de l'expédition Popelin à Udjiji; celle-ci arrive le 17 mai 1881 à l'embouchure de la Lukuga. Revenu à Zanzibar, il s'y embarque pour Banane le 26 octobre 1891 avec 142 Zanzibarites; est à Banane le 14 décembre 1891, au Pool le 10 janvier 1892 et rentre en Europe le 20 avril 1892; 2^e terme : il arrive le 1^{er} novembre à Vivi, le 25 juin 1893 à Msuata, dont il prend le commandement. Il accompagne Stanley dans son voyage aux Falls, du 23 août 1893 au 21 janvier 1894, et rentre malade le 10 avril 1894; 3^e terme : comme commissaire de district. Le 11 novembre 1899, il est adjoint à Jérôme Becker dans l'Uele (Basoko, Djabir). Il opère la liaison Ubangi-Bomu-Uele. Il rentre en Europe le 24 février 1899.

ROSSIGNON, ADRIEN, né à Schaerbeek le 27 avril 1870; médecin; arrive à Niangara le 7 octobre 1896; désigné pour l'expédition du Nil; attaché à la colonne Chaltin le 1^{er} novembre 1896; il quitte Dungu le 15 décembre, participe à la prise de Redjaf le 17 février 1897; prolonge son séjour en Afrique au delà de son terme avec l'Inspecteur d'Etat Hanolet; prend part à plusieurs combats livrés aux mahdistes, en particulier le 4 juin 1898; quitte Boma pour l'Europe le 24 mai 1899. Accomplit un 2^e terme du 16 janvier 1900 au 29 janvier 1903; un 3^e terme du 7 janvier 1904 au 25 décembre 1906. Décédé à Saint-Gilles le 14 octobre 1907.

ROUSSEAU, LOUIS, né à Chimay le 4 juillet 1862; sous-lieutenant au 8^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 5 décembre 1890; chef de poste d'Ibembo en remplacement de Duvivier en août 1892. S'embarque à Boma pour l'Europe le 28 octobre 1893.

SALEMBIER, ARTHUR, né à Bruxelles le 15 octobre 1857; sergent au 12^e de ligne; commissionné pour l'expédition Van Kerckhoven le 17 août 1891; redescend, malade, à Boma en novembre 1892 et s'y embarque pour l'Europe le 21 novembre 1892.

SALISBURY, PHILIPPE, né à Chester le 22 mai 1855; sous-officier dans l'armée anglaise; fait la guerre en Serbie et en Roumanie en 1877, démissionne de l'armée anglaise en 1888 et prend du service dans l'armée coloniale comme inspecteur (régiment Gold Coast); de 1890 à 1891 attaché au Consulat de Londres du Shah de Perse; présenté à l'E. I. C. par Stanley; arrive le 20 janvier 1895 à l'expédition du Nil avec Burrows. Prend part à l'expédition contre Bafuka en février 1895; quitte l'Uele, malade, le 20 mars 1895 et s'embarque à Boma le 22 juillet 1895.

SANNAES, THOMAS, né à Solum (Norvège); lieutenant au bataillon de ligne de Christiansand; désigné pour les Falls, il y arrive le 18 mai 1896, commissionné pour l'expédition Dhanis au Nil le 12 juin 1896, participe, sous les ordres de Malfeyt, à l'expédition contre les révoltés de la colonne Dhanis le 20 juin 1897 et y est blessé au bras et à la jambe. Il rentre à Beni le 4 août 1897 et à Boma le 22 janvier 1899. Accomplit un 2^e terme dans l'Uele du 16 décembre 1899 au 2 avril 1903; un 3^e terme, comme chef de zone Gurba-Dungu, du 21 avril 1904 au 9 avril 1907; un 4^e terme dans le Bas-Congo d'avril 1908 à avril 1911; un 5^e à Boma, de novembre 1911 à décembre 1913.

SANTKIN, JEAN, né à Hodemont le 15 novembre 1867; sous-lieutenant au 5^e de ligne; désigné pour les Makakra le 5 décembre 1896; rentre à Boma le 23 septembre 1898; meurt en mer à bord du *Bruxellesville* et est inhumé à Dakar le 2 octobre 1898.

SAROLEA, HENRI, né à Hasselt le 26 septembre 1872; sous-lieutenant d'artillerie; désigné pour les Makakra; arrive fin avril 1896 dans l'Uele; prend part au combat de Bedden le 17 février 1897 et y est tué.

SAUVAGE, JULES, né à Péruwelz le 3 août 1872; arrive à Basoko le 6 septembre 1896, est désigné pour le haut Ituri, arrive à Avakubi le 1^{er} mai 1897, participe à l'expédition contre les révoltés de la colonne Dhanis le 7 mai 1897, adjoint au chef de poste de Beni du 4 août 1897 au 27 mars 1899; s'embarque à Boma le 27 juin 1899.

SCHJÖRN, JOHAN, né à Skedsmö (Norvège) le 24 mars 1871; sous-lieutenant de l'armée norvégienne; arrive aux Falls le 9 mai 1897; est désigné pour le haut Uele et arrive à Redjaf le 28 août 1897; y meurt le 5 juin 1898.

SCHMITZ, né à Bruxelles le 28 mai 1868; sergent au 14^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 2 octobre 1891; décédé à Mbittima le 15 octobre 1892 (hématurie).

SEGHERS, sous-intendant; prend part à l'expédition du Nil et meurt à Lado le 23 octobre 1898.

SIERON, ÉMILE, né à Bruxelles le 16 octobre 1868; sous-lieutenant au 13^e de ligne; arrive à Semio le 20 avril 1898; désigné pour Engwettra le 11 mars 1895; y meurt d'hématurie le 12 août 1895.

SILLYE, ALBERT, né à Bruxelles le 16 avril 1867; adjudant sous-officier au 1^{er} guides; accomplit un premier terme aux Falls de 1893 à 1895; un 2^e terme dans l'Uele; arrive à Djabir le 3 décembre 1895, à Redjaf le 15 décembre 1897; quitte Lado pour Boma le 1^{er} avril 1899; s'embarque pour l'Europe le 21 août 1899; un 3^e terme dans l'Ituri, comme chef de zone, du 1^{er} avril 1900 au 12 juillet 1903; un 4^e terme aux Falls de 1904 à 1907.

SIMON, JOSEPH, né à Hotton le 22 septembre 1864; sous-lieutenant au 14^e de ligne; désigné pour l'Ubangi-Uele le 7 avril 1892; décédé à Lukoléla le 17 mars 1894, à bord du *Ville d'Anvers*.

SMALL, EDWIN, né à Folkestone le 6 août 1855; médecin; part pour le haut Uele le 20 septembre 1894; est à Djabir le 24 novembre 1894; est désigné pour la zone Rubi-Uele le 2 janvier 1893; se noie à bord de l'*Espérance*, le 6 février 1896.

SOLIMAN, JACOB, né au Caire le 15 avril 1866; interprète d'abord pour l'armée égyptienne et réside à Souakim avec le grade de sous-lieutenant, puis chargé d'un cours d'arabe aux officiers anglais du Caire. Passe ensuite à l'E. I.C.; arrive à Basoko, où il est l'adjoint de Roget, le 28 juillet 1889. Il quitte Basoko avec l'expédition Roget-Milz le 9 mars 1890. Réengagé, il est nommé Résident au poste turc de Ganda en novembre 1893; atteint le Nil avec la colonne Van Kerckhoven-Milz et réside à Dufilé en décembre 1893. Il est tué près de Ganda au cours

d'une bataille livrée par l'Emir Arabi aux débris des forces égyptiennes d'Emin Pacha, passées au service de l'E. I. C.

SPELIER, AMÉDÉE, né à Frasnes-lez-Buissenal le 28 février 1868; sergent au 13^e de ligne; reste un an dans l'Équateur, y reçoit le 25 décembre 1892 commission pour l'Ubangi-Bomu, d'où il redescend à l'Équateur le 6 février 1893. Il quitte l'Équateur le 24 juillet 1894 et s'embarque à Boma le 5 septembre 1894. Fait un 2^e terme dans la zone arabe; désigné pour l'expédition du Nil le 1^{er} octobre 1896; descend, malade, via Uele, à la zone Rubi-Uele en 1897; quitte Djabir le 1^{er} février 1898 et s'embarque à Boma le 31 mars 1898.

STEVENS, WILLEM, né à Louvain le 31 décembre 1871; sergent au 1^{er} de ligne; désigné pour l'Uele le 6 février 1893, mais en route est retenu au camp de Kinshasa, près de Berghes-Sainte-Marie. Le 18 juillet 1894 reçoit nouvelle commission pour l'Uele et arrive à Niangara le 2 décembre 1894; prend part à l'expédition contre les Arabes chez Mbélia et Danga en septembre 1895 et y accompagne Laplume. Il quitte Boma pour l'Europe le 19 février 1896. Fait un 2^e terme en zone arabe du 6 septembre 1896 au 1^{er} septembre 1898.

SWELSEN, ALPHONSE, né à Bruxelles le 4 mai 1872; sergent au corps de discipline; arrive à Dungu le 14 mars 1894; y meurt le 22 octobre 1896.

SWINHUFVUD, AXEL, né à Westeras (Suède) le 18 août 1867; sous-lieutenant au 10^e de ligne; présenté à l'E. I. C. par le commandant Dannefelt. Il part le 6 octobre 1893 avec Elström et Frisell; arrive à Niangara le 13 avril 1894; commande le camp d'instruction de Niangara, en remplacement de Volont, du 26 mai 1894 au 2 juillet 1894. Il participe au combat de l'Akka en septembre 1894 et à celui de la Na-Geru en décembre 1894. Il descend de Dungu à Niangara avec Francqui le 6 janvier 1895 et est atteint d'hématurie à son arrivée à Niangara. Puis, aux côtés de Francqui, il participe à l'expédition contre Bafuka en février 1895 et à la 2^e expédition contre Bafuka du 8 juillet au 25 août 1895. Il quitte Niangara pour Dungu le 30 août 1895, pour commander le camp de Kabissidu du 6 septembre 1895 au 1^{er} août 1896, avec comme adjoints Gehot (jusqu'en mars 1896) et Mieroo. Puis il rentre en Europe.

TAGON, JULIEN, né à Gand le 4 décembre 1871; sergent au 3^e de ligne; arrive aux Falls le 20 décembre 1895, d'abord à Nyangwé, puis désigné pour l'expédition du Nil (colonne Dhanis) le 1^{er} septembre 1896. Tué par les révoltés de cette colonne à Moungwa le 14 février 1897.

THIBAUT, ÉMILE, né à Châtres le 9 décembre 1873; sergent au 1^{er} chasseurs à pied; désigné pour Semio le 8 janvier 1896, passe au Lualaba et rentre en Europe le 28 août 1898; 2^e terme : chef de poste de Bomokandi (1^{er} juillet 1899); rentre en janvier 1903; 3^e terme : dans l'Uele de 1903 à 1906; 4^e terme : chef de poste de l'Uerré de 1907 à 1910.

THOMAS, ÉMILE, né au Caire le 22 mars 1871; mécanicien; séjourne d'abord à Matadi en 1890, en qualité de surveillant-magasinier, jusqu'au départ de l'expédition Ponthier (avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven); part pour le haut le 4 octobre 1890; fait partie de l'expédition du haut Uele; rentre à Boma, malade, et s'y embarque à destination de l'Europe le 15 juin 1893.

THOMAS, SAMUEL; arrive à l'expédition Van Kerckhoven le 15 novembre 1890; en janvier 1894 est chef de poste en territoire de Renzi.

TOBACK, NICOLAS, né à Bruxelles le 21 août 1859; part le 8 mai 1887 et est adjoint à la mission Becker le 11 novembre 1888. Il est nommé Résident aux Falls, adjoint à Becker, à Basoko, en 1888, et rentre en Europe le 25 avril 1890. Il fait un 2^e terme aux Falls du 18 septembre 1890 au 20 août 1893.

VAN AUSLOOS, REMI, né à Bruxelles le 14 octobre 1871; sergent au 1^{er} chasseurs à pied; arrive à Dungu le 7 avril 1896, à Gumbari le 30 mai 1896; est adjoint aux Amadis le 1^{er} février 1897, au camp de l'Uerré le 17 mai 1897; commande le poste d'Api le 4 août 1897, puis le poste de Bili le 1^{er} juillet 1898; s'embarque à Boma le 23 novembre 1898. Fait un 2^e terme au Tanganyika; meurt à Boma (dysenterie) le 30 mai 1901.

VAN CALSTER, ROCH, né à Aarschot le 4 janvier 1869; sous-lieutenant de réserve au 1^{er} chasseurs à cheval; désigné pour l'Uerré-Bomu le 1^{er} septembre 1896, pour Dungu le 15 décembre 1896; s'embarque à Boma pour l'Europe le 21 août 1899.

VAN CAMPENHOUT, JEAN, né à Vilvorde le 5 août 1865; médecin; désigné pour l'expédition Van Kerckhoven-Milz; fait partie de l'avant-garde de cette expédition dès le 1^{er} avril 1890; est chef de poste de Djabir et rentre en Europe le 20 mai 1893. Accomplit un 2^e terme aux Bangalas, du 6 juillet 1894 au 2 juin 1897; 3^e terme : engagé dans une société d'Études coloniales, du 6 mai 1899 au 9 novembre 1900.

VAN CAUWENBERGHE, GUILLAUME, né à Bruxelles le 20 septembre 1867; sergent au 2^e de ligne; désigné pour l'expédition Van Kerckhoven le 5 novembre 1890; chef de poste de Bima (7 août 1891), en remplacement de Van Montfort. Décédé au poste de Bomokandi le 2 février 1893.

VANDE CALSYDE, HENRI, né à Bruxelles le 1^{er} août 1871; sous-officier d'infanterie; est à Dungu le 10 avril 1896, à Kabasidu en septembre 1896; accompagne l'expédition Chaltin au Nil en 1897-1898; rentre à Boma le 23 septembre 1893. Fait un 2^e terme, désigné pour l'Enclave (Kéro), du 27 avril 1901 à 1903; un 3^e terme dans l'Enclave et meurt à Djabir le 21 avril 1906.

VANDEN HOVE, JEAN, né à Anderlecht le 30 avril 1872; sergent au 6^e de ligne; désigné pour le camp de l'Uerré le 4 mai 1896; chef de poste de Bomokandi le 24 août 1896; y meurt d'hématurie le 17 mars 1897.

VANDENKERCKHOVE, CHARLES, né à Schaerbeek le 16 octobre 1876; maréchal des logis au 1^{er} guides; désigné pour le Rubi-Uele le 11 mai 1897; décédé à Redjaf-Lado le 20 mars 1899.

VANDERHAEGHEN, VICTOR, né à Bruxelles le 11 décembre 1862; sous-officier; désigné pour le haut Uele le 2 novembre 1892; chargé d'évacuer Mbélia sur Gumbari le 7 janvier 1894; est à Niangara en février 1894; descend, malade, vers Amadis et y meurt le 9 mai 1895.

VANDER LINDEN, SÉRAPHIN, né à Saint-Josse-ten-Noode le 23 février 1861; sous-lieutenant au 7^e de ligne; désigné pour l'expédition haut Uele le 6 janvier 1890; rentre en Europe en novembre 1892.

VANDER MINNEN, AUGUSTE, né à Schaerbeek le 18 juin 1858; lieutenant au 2^e chasseurs à pied; désigné pour l'Uele le 2 janvier 1893; Résident chez Azande et Kana le 1^{er} juin 1893;

chef de zone Rubi-Uele le 5 décembre 1893; réside à Djabir avec comme adjoint Meeus. Envoyé en reconnaissance chez les Ababua le 1^{er} mars 1895; rentre à Boma le 2 novembre 1895 et part pour l'Europe.

VANDER SANDE, LOUIS, né à Bruxelles le 21 avril 1861; maréchal des logis au 3^e lanciers; désigné pour Basoko, y arrive le 10 août 1890; rentre malade le 5 novembre 1890.

VANDER SLYEN, VICTOR, né à Enghien le 26 mai 1873; sergent au 4^e de ligne; arrivé à Dungu il est détaché au poste de Gumbari le 10 mars 1895. Il quitte Boma pour l'Europe le 23 juin 1898. Il accomplit un 2^e terme à Redjaf et dans l'Enclave depuis le 6 avril 1900. Il est désigné pour Van Kerckhovenville le 30 novembre 1901 et rentre en Europe en juillet 1902. Il fait un 3^e terme dans la Mongalla de 1903 à 1906; un 4^e dans la Province Orientale, de 1910 à 1912.

VANDER WEGHEN, LOUIS, né à Berchem-Anvers le 17 novembre 1873; sous-lieutenant de réserve au 6^e d'artillerie; d'abord à Shinka, puis dans l'Uele dès le 13 novembre 1897, à Redjaf le 7 juin 1898, à Kéro le 24 novembre 1898; rentre en Europe en 1900. Repart pour Uvira et se noie à Boma le 15 janvier 1903.

VANDE VELDE, VICTOR, né à Saint-Josse-ten-Noode le 18 octobre 1868; sous-lieutenant de réserve; désigné pour l'Uele; il arrive à Dungu le 4 juin 1894 et y meurt en septembre de cette année (hématurie).

VANDE VLIET, CLÉMENT, né à Gheel le 17 août 1866; employé; commissionné pour l'expédition Van Kerckhoven le 4 mai 1891; est à Ibembo le 12 septembre 1891; chef de poste d'Engwettra le 24 septembre 1891; chef de poste de Suronga en mars 1892; meurt à Mbittima (hématurie) le 10 juillet 1892.

VANGÈLE, ALPHONSE, né à Bruxelles le 25 avril 1848; lieutenant adjoint d'état-major au 3^e de ligne. Premier départ le 6 mai 1882; fonde Équateurville en 1882; découvre le confluent de l'Ubangi avec Hanssens en 1884; remonte l'Ubangi jusqu'au confluent Uele-Bomu; opère la liaison Bangasso-Djabir, puis Djabir-Yacoma (voir *Grande Chronique de l'Ubangi* et *Grande Chronique du Bomu*).

VAN HAEREN, MARIE-JOSEPH, né à Saint-Trond le 22 novembre 1874; instituteur; arrive aux Falls le 21 juin 1897; désigné pour le poste agricole de Popoie le 23 juin 1897, passe au district de l'Aruwimi en 1898 et rentre à Boma le 24 février 1898.

VAN HOLSBEEK, LÉON, né à Bruxelles le 4 mai 1868; maréchal des logis au 4^e lanciers; désigné pour le haut Uele le 6 février 1893; chef de poste de Mopoie, puis Résident chez Semio (janvier 1894). Tué ainsi que Bonvalet et sa colonne dans un guet-apens en territoire de Ndorumba le 19 mars 1895.

VAN KERCKHOVEN, GUILLAUME, né à Malines le 26 janvier 1853. Accomplit un premier terme à l'A. I. A. Embarqué avec Liebrechts à Liverpool le 7 mars 1883; chef de station à Isanghila; procède à la reconnaissance de la contrée, du Niari au Pool; devient chef de poste des Bangalas le 22 août 1885; fortifie la station, recrute les premiers volontaires bangalas pour la force publique; rentre en Europe en 1886; 2^e terme : à l'E.I.C. Commissaire de district de l'Ubangi-Uele aux Falls le 1^{er} novembre 1886; part avec le Gouverneur général Hanssens pour les Falls et le Lomami le 11 octobre 1889; explore l'Itimbiri; établit des postes à Upoto, Yambinga, Basoko; rencontre à Yambuya, dans l'Aruwimi, Barthelot (arrière-garde de Stanley); le conduit aux Falls pour y recruter des porteurs, afin de pouvoir rejoindre Stanley. Van Kerckhoven rentre en Europe en 1890. Il repart comme inspecteur d'État le 1^{er} octobre 1890; commande l'expédition du haut Uele, destinée à atteindre le Nil, mais est tué accidentellement au mont Wati le 10 août 1892.

VAN MAELE, GEORGES, né à Bruxelles le 7 août 1867; sergent au 2^e de ligne; désigné pour l'expédition du haut Uele le 5 novembre 1890; rentre malade à Boma en juillet 1891; reste à Banane, faisant-fonction de commissaire de district; s'embarque pour l'Europe le 30 mars 1893. A son 2^e terme, il quitte Boma le 6 novembre 1893 pour le haut, avec Swinhufvud; est chef de poste d'Ibembo le 23 mars 1894, avec comme adjoints Denies et Lievens. Il y devient malade en juin 1896; redescend et s'embarque à Boma le 15 juillet 1896.

VAN MONTFORT, GEORGES, né à Anvers le 19 janvier 1855; sous-lieutenant; fait un premier terme à Boma de 1887 à 1890; un 2^e terme, désigné pour l'avant-garde de l'expédition

Van Kerckhoven en avril 1891. Il quitte Djabir avec Ponthier le 27 juillet 1891; est chef de poste de Bima en août 1891; y meurt le 7 août 1891.

VEDY, LOUIS, né à Liège le 8 janvier 1871; médecin; attaché à l'expédition Dhanis (colonne du Nil) le 1^{er} septembre 1896; descend vers l'Uele le 20 février 1897; est à Djabir le 15 décembre 1897; quitte Djabir, fin de terme, le 17 novembre 1898; s'embarque à Boma le 22 janvier 1899; 2^e terme : dans l'Uele de 1899 à 1903; 3^e terme : dans l'Uele; décédé à Bambili le 30 août 1907 (dysenterie).

VELGHE, ALEXANDRE, né à Tongres le 11 septembre 1870; sous-lieutenant au 2^e chasseurs à pied; chef de poste de Bomokandi en janvier 1894; descend malade, à Boma le 16 avril 1894, puis désigné pour la zone arabe le 10 septembre 1894; décédé à Avakubi (dysenterie) le 24 juillet 1895.

VERHELLEN, NICOLAS, né à Ixelles le 4 août 1870; sergent-major au 1^{er} chasseurs à pied; désigné pour le district Aruwimi-Uele le 26 novembre 1891; descend à Léo le 30 janvier 1892; proposé pour Basoko, y arrive le 7 juillet 1892; rentre en août 1893. Fait un 2^e terme, désigné pour être mis à la disposition de Chaltin (expédition du Nil) en mai 1895; s'embarque à Boma le 9 juillet 1897; 3^e terme : de 1898 à 1900, dans le Bas-Congo.

VERSET, DÉSIRÉ, né à Baudour le 29 décembre 1868; sous-officier d'artillerie; commissionné pour l'Aruwimi le 1^{er} avril 1893, pour Baoundeh le 4 juillet 1893, pour La Romée le 16 septembre 1893, pour Basoko, enfin, où il meurt le 18 octobre 1893.

VERSLUYS, ALBERT, né à Orp-le-Grand le 9 mars 1873; sergent-major aux grenadiers; arrive à Surur le 15 juin 1897, qu'il quitte le 26 juin pour Lado, où il arrive le 28 août. Il est chef de poste du mont Loka le 3 avril 1898. Nous le trouvons à Lado le 5 novembre, à Kéro le 24 novembre, à Go en juillet 1899. Il rentre en Europe en 1900. Il accomplit un 2^e terme dans la Makua et le Bomokandi de 1900 à 1904, puis un 3^e, un 4^e, un 5^e et un 6^e terme dans l'Uele, le Rubi, l'Ubangi jusqu'en juillet 1914.

VERSTRAETEN, ANTOINE, né à Malines le 3 mai 1863; sous-lieutenant aux carabiniers; arrive à Niangara le 5 janvier 1893

comme chef de zone. En janvier 1894 il est envoyé comme chef de poste chez Kana le Zande. Il rentre en Europe en décembre 1894. Il fait un 2^e terme dans le Rubi-Uele de 1895 à 1897; un 3^e terme en qualité de commissaire général dans l'Uele, de 1898 à 1901.

VILLERS, SYLVAIN, né à Bruxelles le 10 avril 1868; sergent au 6^e de ligne; adjoint à Roget, à Basoko, en juillet 1889; malade, il quitte Basoko le 5 février 1891 et s'embarque pour l'Europe le 15 avril 1891.

VINCART, LÉON, né à Borgerhout le 8 janvier 1873; sergent au 2^e de ligne; arrive à Niangara le 5 novembre 1895; part pour le Nil le 8 mai 1898; participe au combat de Redjaf; est à Kéro le 30 mai 1898 et rentre en Europe en juin 1899.

VOLONT, JULES, né à Thisnes le 12 janvier 1863; sergent-major au 9^e de ligne; accomplit un premier terme avec Dhanis, au Kwango, de janvier 1890 à mars 1893; un 2^e terme dans l'Uele; commande le camp de Niangara depuis mars 1894; meurt à Niangara le 26 mai de cette année.

VON FRIENDORFF, FRIEDRICH, né à Stockholm le 20 avril 1870; sous-lieutenant au 3^e d'infanterie; arrive aux Falls le 26 juillet 1896; est commissionné pour l'expédition du haut Ituri le 10 septembre 1896, puis pour l'Équateur et rentre à Boma pour s'y embarquer le 2 mai 1899.

VUYLSTEKE, ARTHUR, né à Moen (Flandre occidentale) le 19 mars 1868; médecin; désigné pour l'Uele le 5 juin 1896; réside à Djabir, de là passe aux Falls et rentre en Europe en janvier 1899. Il fait un 2^e terme dans la Province Orientale et meurt à Lubirizi le 8 décembre 1901.

WALHOUSEN, FRANÇOIS, né à Restingne (Namur) le 14 juin 1866; sous-lieutenant au 3^e de ligne; arrive à Djabir le 8 novembre 1893, Résident chez Semio le 6 décembre 1893; adjoint à l'expédition du Bahr-el-Ghazal le 8 mars 1894, en compagnie de Fiévez et Donckier de Donee. Il rentre à Semio le 28 avril 1894; arrive à Niangara le 10 avril 1895; participe en décembre 1895 à l'expédition contre Sokoi; est chef de poste des Amadis jusqu'en février 1896, puis chef de poste à Dungu le 23 février 1896; quitte Boma pour l'Europe le 11 juillet 1896. Il accomplit

un 2^e terme; fonde le poste du mont Adra en juin 1897; arrive à Redjaf le 22 août 1897; se noie dans le Nil le 21 mai 1898.

WATTECAMP, LÉOPOLD, né à Bruxelles le 25 mai 1874; sergent au 14^e de ligne; arrive à Basoko le 20 novembre 1896; est tué dans une palabre des Badjendés à Mapalma le 7 janvier 1896.

WILLEMS, ALBERT, né à Hasselt le 5 décembre 1873; sergent au 2^e de ligne; commissionné pour le Nil en novembre 1897; arrive à Redjaf le 7 avril 1898; rentre en Europe en mai 1899. Il fait un 2^e terme dans l'Uele; est à Kéro du 12 octobre 1899 au 12 juillet 1902; 3^e terme au camp de l'Uerré, puis à Api; 4^e terme à Api.

WILLEMS, JOSEPH, né à Anvers le 3 mars 1860; sergent au 14^e de ligne; commissionné pour l'expédition Van Kerckhoven le 9 décembre 1891; redescend, malade, à Boma en novembre 1892 et s'y embarque le 21 novembre 1892.

WILLIAME, VICTOR, né à Dinant le 20 mai 1873; sous-officier au 14^e de ligne; arrive à Surur le ... 1897, au mont Adra le 10 juin 1897; y meurt le 5 novembre de la même année.

WITTMANN, ILDEPHONSE, né à Gand le 21 février 1867; sous-lieutenant au 7^e de ligne; désigné pour l'Uele le 1^{er} juin 1893; arrive à Semio en avril 1894; descend, malade, à Boma, qu'il quitte pour l'Europe le 15 avril 1896; 2^e terme à Irebu et Coquillatville de 1896 à 1898; 3^e terme comme inspecteur de la force publique, de 1904 à 1907.

WTERWULGHE, GEORGES, né à Gand le 24 décembre 1871; sous-lieutenant au 3^e de ligne; chef de poste de Mundu depuis le 1^{er} décembre 1893; participe à la défense de la place, cernée par les mahdistes et les Makrakra, du 14 au 18 mars 1894; prend part à la bataille de la Na-Geru le 18 décembre 1894 et aux deux campagnes contre Bafuka; est nommé chef de zone de Dungu au départ de Bovy en juillet 1895 et quitte Boma pour l'Europe le 15 avril 1896. Il fait un 2^e terme comme chef de zone des Makrakra, d'octobre 1900 à 1902; un 3^e terme, au cours duquel il meurt à Yéi le 8 mai 1904.

WYNANTS, JOSEPH, né à Malines le 1^{er} mars 1869; sergent au 5^e de ligne; il réside à Bumba de 1892 à 1894; descend, malade, à Boma et s'y embarque le 23 décembre 1894. Fait un 2^e terme à Djabir depuis le 8 décembre 1895; est désigné pour Buta le 6 mars 1896; descend à Boma et rentre en Europe le 23 juin 1898. Il accomplit un 3^e terme aux Bangalas et est tué à Yambinga près de Bumba, par les indigènes révoltés, le 4 mars 1900.

**NOTES BIOGRAPHIQUES SUR LES CHEFS INDIGENES
CITES DANS CET OUVRAGE.**

ABIEMBO, Zande, nommé aussi Ginda, fils de Mbittima, fils de Wando, mort de la variole à la rivière Obe (Kibali). Son village était sur la basse Kapili et assurait le passage des messagers entre le poste de Niangara et les chefs avungura du Nord jusqu'au haut Bomu et au Bahr-el-Ghazal.

ABILI, chef babua, installé un peu au Sud du poste de Bima.

ABONDOMASI, fils d'Yangara.

ADONGO, petit chef dans la forêt, rive gauche de l'Itimbiri, près d'Ibembo. Il se rencontre avec les Arabes en mars 1891.

AIANGU, chef d'un village en amont de Djabir, sur l'Uele, rive gauche, entre Bikindi et Libodu. Il a été en rapport avec les Arabes et porte leur costume.

AKENGAI, fils ainé de Bakengai, fils de Tikima, gouverne la partie orientale du territoire de son père entre le Bomokandi, la Poko et la Makongo. Du temps de Casati et de Junker, il avait sa résidence à Zoumbi, sur la Poko. « C'est un homme intelligent, dit Casati, à l'air grave et mélancolique, aux façons polies » (mai 1882). (Voir HUTEREAU, p. 242, CASATI, JUNKER et DE CALONNE, p. 77.)

ALIMASI, chef bari, manchot, entre Niangara et Korombo. Il fut au service des Arabes, au moment où il était établi dans la région au Nord de Gumbari.

AMENÉE, chef d'un village dans la forêt, sur la rive droite de l'Itimbiri, près d'Ibembo. Il assurait le portage et le ravitaillement de la station.

ARAMA, frère de Gambali, le Mabadi (donc chef bangba). En 1882 il administrait le territoire de Mbélia, au Nord du Maemae, affluent du Népoko. Les Momvu se révoltèrent et l'atta-

quèrent. Blessé, il se réfugia avec Baga, ancien homme de confiance d'Emin, chez Mbittima, frère d'Ukwa, sur la rive nord de l'Uele, entre Niangara et Amadis. En 1893, au moment de la fondation du poste de Gumbari, Arama et Baga passèrent au gouvernement de l'E. I. C. et s'y engagèrent comme soldats. Arama fut chargé du petit poste fondé à l'O.-S.-O. du mont Tina, à l'endroit où Arama avait été installé par le gouvernement égyptien.

ASSIPAKA, petit chef dépendant de Mondongo, en aval d'Ibembo (rive droite) et de la boucle de l'Itimbiri que forme la falaise où est installée la mission des Prémontrés (1900).

ATTARO, le Mangbetu, fils de Dzidzi, fils d'Abonga, fils de Nabiembwali, installé sur le haut Bomokandi, entre l'Aou à l'Est et la Gadda au Sud; territoire contesté entre Mambanga, successeur de Niangara, et Ukwa, en 1896. Attaro était vassal de Gumbari. A la mort de ce dernier, il se sentit libre de tout lien de vassalité et se fixa au mont Tina, avec quelques anciens sujets de Gumbari. Devenu rival de Mbélia, il se réfugia chez les Arabes et attira ceux-ci sur les territoires de Mbélia et Danga, en 1895. (Voir HUTEREAU, p. 285.)

ATUKABO, fils de Bongudja, chef mangbele, sur la basse Gadda.

AVUNGURA, fils de Boso, fils de Galia, fils de Mangue, fils de Tombo. (Voir HUTEREAU, p. 209.)

AWASI, chef mangbele, fils de Mangindi, établi près de l'ancienne zériba de Sirimani (Soliman), à proximité de la Ne-Kilima. Awasi fut remplacé pour motif de vieillesse par Gata, fils de Mande. En 1925, Gata était à la tête d'une importante chefferie mangbélé sur la Wawa (enquête L. Lotar en 1925-1926).

AWASI, Zande, fils de Mbittima, succéda à son frère Datuné, exécuté en 1895, à Dungu. (HUTEREAU, p. 175, et DE CALONNE, p. 63.)

AZANGA, chef medje-mangbetu, fils de Tuba et frère de Gilimbi, de Munza et de Cabrafa, résidait dans le bassin de la Rungu, au pied des collines qui vont en s'étaguant vers le mont Tina. Cette résidence, Olopo, suivant Casati, qui s'y

rend en octobre 1881, est une vaste zériba sur les rives du Tago, bassin de la Rungu et de la Nala. « C'est un chef très redouté, sa justice est implacable jusqu'à la cruauté », nous dit Casati. (Voir « Souvenirs de l'Uele. Le Gouvernement égyptien », par P. LOTAR, revue *Congo. DE CALONNE*, p. 128, et HUTEREAU, p. 281.)

BADINDE, fils de Bagua ou Bogwa, fils de Mabenge, au Sud-Ouest de Ndoruma, au Sud de l'Uerré. Junker le visite en août 1879 et le revoit en 1882. Il dit de lui : « C'est un prince âgé, dont le calme et le jugement sûr lui ont obtenu la faveur de ses sujets, qui l'ont soutenu contre les héritiers directs de son frère Balia : Palembata et Bagbae. Badinde était vassal de Semio. Une petite station avait été créée en territoire de Badinde au moment du passage de Junker, avec une garnison de 15 noirs commandés par Selim, frère de Semio. (Voir HUTEREAU, p. 196, DE CALONNE, p. 40, et JUNKER.) Badinde fut tué par Mopoy Bangezegino au combat de la Bali, affluent du Heke, ou Hoko. Mopoy s'installa sur le territoire de Badinde.

BAFUKA, fils de Wando, fils de Basingbi, fils d'Yapati. (Voir HUTEREAU, p. 163, et DE CALONNE, p. 73.) Bafuka et son frère s'entendaient dans la plupart des différends qui divisaient la famille de Wando.

L'E. I. C. eut à sévir à plusieurs reprises contre Bafuka. (Voir SWINHUFVUD, CHRISTIAENS, FRANCQUI, ETC.)

BAGA, ancien homme de confiance d'Emin, soldat de l'E.I.C. au poste de Gumbari, fondé par Adam en 1894. (Voir ARAMA.)

BAGBORO, fils de Malingde, donc frère de Mangue, de Basia, de Tikima et de Bili, avec lesquels il administre les territoires entre la Gurba et la Buerré. (Voir DE CALONNE, p. 63.) Le fils de Bagboro est Dika.

BAGINDE, chef entre Bima et Siasi, rive sud de l'Uele.

BAKARA-SOLONGO, chef près des sources de la Gangu.

BAKENGAI, fils de Tikima ou Kipa, fils de Deni et père d'Akengai, qui lui succéda en 1882. Junker visita Bakengai à deux reprises : en 1881 et en 1882. Les Arabes faisaient le commerce jusque dans le territoire de Bakengai, situé entre le Bomokandi, la Pokko et la Makongo, surtout pour y récolter l'ivoire. C'était le district dévolu surtout au trafiquant Osman

Bedawi. Bakengai avait grand prestige auprès de ses sujets. Il avait déplacé sa résidence un peu plus au Nord près de la Makongo. (Voir JUNKER et HUTEREAU, p. 228.)

BALANGU, chef d'un village palissadé en amont de la Likati. Il avait été en rapport avec les Arabes, dont il portait le costume.

BALUBANGU, chef d'un village sur la rive droite de l'Uele, en amont de Libodu et en aval de Nangoi.

BANDA, chef maiogo, fils de Konzo, fils de Begwi, fils de Sato, fils de Kondroma, installé à la Na-Mbaraza.

BANGARI, chef à l'Est de Desu, sur la rive nord de l'Uele, non loin de Bima.

BANGATIO, chef à l'E. S. E. de Ganda (bassin du Nil) en novembre 1895. (Voir MULLER, carnets de Delanghe dans « Uele, terre d'héroïsme », p. 175.)

BANGOY, fils de Kambara, fils de Mange, fils de Tombo, entre l'Uele et la Bima. (HUTEREAU, p. 209.)

BANGOY, fils de Zemoi, fils de Kambisa, résiste longtemps aux avances des Arabes, mais finit par leur céder et leur accorder son appui.

BANGOYA, Zande, frère de Bakengai et de Kana, donc fils de Tikima, fils de Deni; est installé à la Mandupa, une montagne rive droite de la Pokko.

BANGU, sans doute BONGU, chef bandia, d'un village rive nord de l'Uele, en amont de Djabir. Ce Bongu est fils d'Hiro (ou Ino de DE CALONNE, p. 89), frère de Gatanga (d'après Junker), de Senza (DE CALONNE, p. 89) et de Duaru (père de Djabir).

BANGUIA, chef voisin de Koi-Mbunza.

BANGUSA, entre les chefs Nangoi et Désu, rive nord de l'Uele, en amont de Djabir. Bangusa a pour frère Nasima et Dsumbe. Dsumbe gouverne une petite station au bord de l'Uele, au confluent Gadda (d'après Junker).

BARA, fils aîné de Mbunza, Medje-Mangbetu, fils de Tuba. Il s'allie aux Arabes dans une coalition contre Niangara. Sa mère est une Mangbetu, fille de Madjuba, 14^e fils de Nabiem-bwali.

BASIA ou BASIE, fils de Biemangi, fils d'Ino, Bandia (DE CALONNE, p. 89; HUTEREAU, p. 82), entre la Gangu et la Bili.

BASINGBANO, Barambo, chef du clan A-Mesima, fils d'Yagome. En échange d'un service que lui rendit Yagome, Tikima installa ce dernier comme chef dans son territoire. (HUTEREAU, p. 228.) Déjà en 1881, Basingbano se montrait hostile aux blancs : il refusait des porteurs à Junker.

BAULI, Zande, ou BOWILI, fils de Ngura ou Mangue, fils de Tikima (HUTEREAU, p. 244). Bauli eut à lutter contre Nianagara, qui l'attaqua en 1881. Sa chefferie fut amputée au profit de Niangara. Elle s'étend sur le bassin de la Kilima et a pour limite le Bito. Le père de Bauli, Ngura, a été assassiné par Nessogo. Avant 1882, une petite zériba avait déjà été installée à deux heures à l'Est de l'ancienne résidence de Ngura-Mangue, avec une garnison de 8 Arabo-Nubiens et 13 Soudanais, aux sources de la Kpwali. Le 8 juillet 1883, Bauli confirmait à Emin sa soumission au gouvernement égyptien. Au moment de l'expédition Van Kerckhoven, Bauli était installé au confluent Bima-Bomokandi.

BAVUNGURA, fils de Mbittima, fils de Wando. Il avait déterré le cadavre de son grand-père et avait emporté les ossements. Il devint chef à Van Kerckhovenville. (HUTEREAU, p. 175.)

BIBI, chef bakongo, vassal de Mangue, sur l'Uele.

BIKINDI, près de Bangu, sur la rive nord de l'Uele, en amont de Djabir; a adopté les coutumes arabes.

BIKWA-DZABUNGU (il semble qu'il faille lire BEKA), frère de Mangue, donc fils de Gima, fils d'Eso. (HUTEREAU, p. 212.)

BILI ou MBILI, fils de Maliginda, fils de Basingbi (HUTEREAU, p. 180), donc frère de Bagboro, de Mangue, de Binza, cours moyen de la Gurba et de la Buerré. C'est en territoire de Bili qu'eut lieu le massacre de la colonne Bonvalet-Devos. Ce fut Chaltin qui fut chargé d'une action répressive contre Bili.

BINKA, chef d'un village au Nord de la Bili, en aval du confluent de l'Osso, affluent de la Bili.

BINZA, frère de Bili, donc fils de Maliginda, fils de Basingbi. (HUTEREAU, p. 180.) Sa résidence, dit Junker, était à la crête Gurba-Buerré, au Sud-Ouest de la Makussa. La station de Binza servait d'entrepôt à l'ivoire rapporté du Sud par Osman Bedawi, qui traversait régulièrement la région. Junker passa chez Binza en novembre 1881. Binza, un hercule, mourut, empoisonné, dit-on, par Bili, à la suite d'un différend qu'il eut avec son frère (1893).

BINZA, fils de Mbittima, fils de Wando. Il a été dépossédé de son territoire, où l'État a mis à sa place Manziga, fils d'Ukwa.

BOBI, chef sur le Rubi, à trois jours de pirogue en amont de Grandes Chutes.

BODUE, fils de Zemoi, fils de Tikima, fils de Zangabiru, fils de Mangue. (HUTEREAU, p. 198.)

BOKOYO, fils d'Ukwa, fils de Wando.

BOMANINGA, chef à l'Est de Bori, vassal de Galia.

BONGUDJA, chef mangbele, près d'Atukabo, sur la basse Gadda. C'est chez Mussa, un de ses capitaines, que les gens de Niangara et les membres de l'expédition Van Kerckhoven se donnent rendez-vous pour convenir de l'emplacement d'une station chez Niangara.

BORI-URUNGU, Albinos, doit être Bali, frère de Mangue, vassal de Galia, qui termine à l'Est la colonie zande. (HUTEREAU, p. 212, et DE CALONNE, p. 66.)

BORONGO, fils de Bowili, fils de Zongo, fils de Ginda, fils de Mabenge (HUTEREAU, p. 152), voisin de Mangue près du confluent Uele-Bomokandi.

BORRO, le Momvu sur le haut Bomokandi.

BOSO, fils de Zenu, fils d'Eso, fils de Tombo. (DE CALONNE, p. 68.)

BOSO, fils de Galia, fils de Mangue, fils de Tombo (HUTEREAU, p. 209), tué dans une rencontre avec Zemoi, frère de Kira-vungu. Le fils de Boso, Avungura, poursuit la campagne et défend les droits de son père.

BOTUMA, fils de Mbunza et de Manzeke, fille de Banda le Maiogo.

BWATARA, alias ENGWETTRA, Bandia, fils de Gatanga, fils d'Ino (HUTEREAU, p. 91), installé sur la Likati, à la Djoki.

DANGA, fils d'Azanga (HUTEREAU, p. 305), installé rive gauche du Bomokandi, au Niapou actuel. Attaqué par Bara, fils de Mbunza, Danga fuit chez son père.

DANGAKO, Bandia, fils de Mozua, fils de Zapolongi, fils de Sati (HUTEREAU, p. 102). Son père, Mozua, a guidé activement les Arabes vers le Rubi et l'Itimbiri. Il aide Abianga à ravager le bassin de la Tschimbi. Quand Basoko, en 1888, est occupé par l'E. I. C., la campagne s'ouvre contre Mozua. Celui-ci meurt de la variole. Son fils, Dangako, trop jeune, est soumis à la régence de son oncle Woli, qui continue la politique de Mozua. Quand Dangako est reconnu comme chef, il montre autant d'astuce que son père et continue à soutenir les révoltés. Dans un combat avec les agents de l'E. I. C., De Boeck est tué. Dangako s'allie à Bwatara contre l'État.

DATUNÉ ou DATULÉ, fils de Mbittima (HUTEREAU, p. 175), exécuté à Dungu en 1895.

DENGE, fils d'Yangara.

DESU, chef bandia, fils de Bwangu, fils d'Ino. (HUTEREAU, p. 98, et DE CALONNE, p. 89.) Son village était sur la rive nord de l'Uele, en amont de Djabir. Il avait une cinquantaine d'années au moment de l'expédition Van Kerckhoven.

DEUDOUME, chef près de la Bili.

DIKA, fils de Bagboro, frère de Bili.

DJABIR ou BOKOYO, Bandia, fils de Dwaro, fils d'Hiro, installé à la Dumé, affluent du Bomu. Vers 1875, il doit fuir la résidence de son père et se réfugie chez Swa, fils de Gaia, fils de Gatanga, fils d'Ino, qui le garde en détention par crainte de ses intrigues. Bokoyo parvient à s'enfuir, pour se mettre au service du Nubien Gezere, agent de Ziber, installé sur le Bomu, près du confluent de la Salanga. Pareille situation lui permettra de vivre indépendant de sa famille. Dès ce moment, il prend

le nom arabe de Djabir. Il accompagne Gezere à Karthoum, puis en revient avec l'Arabe Kabasi, pour fonder une station à la Dumé. Puis il guide Alikobbo dans le bassin de la Bili et vers le bas Uele. Quand, en 1884, les agents du gouvernement égyptien se retirent au Bahr-el-Ghazal, à l'appel de Lupton, Djabir suit Alikobbo. Mais arrivé à l'Angoli, affluent de la haute Gangu, affluent de la Bili, Djabir déserte avec ses gens, emportant armes et munitions. Il va s'installer entre l'Angoli et les territoires de Ngia, son frère. Abdallah, sous-ordre d'Alikobbo, est rentré au Bomu, probablement pour y trafiquer en son nom personnel. Djabir, bien armé, attaque le Nubien sur la Dumé et le vainc. Il s'empare des armes du vaincu. Djabir s'avance alors vers le Sud et s'installe à la Zagiri et la Mamboya, affluents nord de l'Uele. A ce moment, Rafay, revenu du Bahr-el-Ghazal, où il a combattu les mahdistes aux côtés du gouvernement égyptien, est revenu au Shinko. Mais, craignant une incursion mahdiste, il descend vers le Sud et s'installe à la Mago, en aval de Djabir. Craignant que Djabir lui vole son armement, il l'emprisonne pendant deux ans (1886-1888). Djabir parvient à s'enfuir et se met en rapport avec l'Arabe Pangapanga pour attaquer Rafay, qui, de son côté, s'allie à l'Arabe Lembe-Lembe. Mais Djabir détourne de Rafay ses protecteurs et Rafay retourne vers le Nord s'établir à la Zoko, sous-affluent de la Gangu. Djabir se met alors en rapport avec les Européens arrivés à Basoko. Il rencontre Becker à Basoko en 1889. Il propose à l'Européen de le guider et le conduit jusqu'à sa résidence de la Zagiri. En 1890, Milz et Roget viennent de Basoko fonder une résidence à deux heures de Djabir. Djabir les aide et guide même Roget jusqu'au Nord de la Bili et au Bomokandi, contribuant ainsi à réaliser la liaison Uele-Bomu. A partir de ce moment l'histoire de Djabir est celle d'un chef ayant effectivement fait sa soumission à l'E. I. C. Cependant, il ne renonce pas à l'invraisemblable velléité d'indépendance et d'extension de son autorité en territoire bandia. Ses intrigues le font suspecter d'insoumission à l'État. En 1905, pour en finir avec ses tergiversations et ses intrigues, l'E. I. C. devra recourir à une occupation armée de sa chefferie, occupation qui donnera lieu à des combats gagnés par Laplume et ses adjoints et se termineront par la fuite de Djabir en territoire français, au Nord de Gufuru. (Voir HUTEREAU et « Souvenirs de l'Uele. Le Gouvernement égyptien », par P. LOTAR, revue *Congo*.)

DJIMA. Est-ce Gima, père de Mangue, Bika, Bori, installé à l'Est de la colonie zande ? Il est tué par les Mobengués, et son fils Béka, ou Bika, le remplace.

DJUMA ou GUMA, chef bambare (Barambo), fils de Kangasi, fils de Sangba (ou Tagba, d'après HUTEREAU, p. 225), fils de Narongo, fils de Nialuwe (ou Wele) (d'après Mafuta, interrogé par moi en janvier 1926). Il était installé à la Kwakasa et à l'Amale, depuis une victoire remportée sur Buru, fils de Bandisako (qui avait fui à la Kudunda et qui fut tué plus tard à la Sano). Milz installa Guma à la Kiliwa (le messager envoyé à Milz par Guma fut Wanga). Guma est père de Madjumbi, décédé en 1925.

DOROMO ou NDORUMA, fils d'Eso, fils de Basingbi (HUTEREAU, p. 168), succède à Eso dans les territoires de l'Uele, à la source de l'Uerré. Audacieux, turbulent, ayant une grande confiance en lui-même, il dispose d'un armement considérable enlevé aux trafiquants du Bahr-el-Ghazal. A une journée de marche de sa résidence, il avait fait attaquer la bande d'Abou-Gouroun, Hassaballa et Koutchouk-Ali, dans une galerie bordant une rivière, et s'était emparé des charges de poudre et des munitions de la colonne (Schweinfurth). Après la mort de Soliman Ziber, il envoie à Gessi, à Wau, une délégation conduite par son frère Zambare, promettant de maintenir de bonnes relations avec le gouvernement égyptien. Lorsque les agents de ce gouvernement occupèrent son pays, Ndoruma et son oncle Yembio (Mbio) leur susciteront des difficultés et tous deux furent emmenés prisonniers à Wau, sur le bas Sueh. Après un ou deux mois de réclusion, ils furent autorisés à retourner dans leurs villages.

C'est chez Ndoruma que la colonne Janssens-Van Holsbeek fut attaquée et massacrée. En 1896, Chaltin alla châtier Ndoruma. Peu de temps après, il faisait sa soumission à l'E. I. C. et mourrait en 1903.

EPALI, chef d'un village en aval d'Ibembo (rive droite de l'Itimbiri).

EPAMBALA, chef, rive sud de l'Uele, entre Bima et Siasi.

ERRUKA, chef embata (pagayeur), occupe la zone bordière et les îles de l'Uele, à l'Ouest de Mambanga. Il est apparenté aux Mangbetu. Junker et Sasa eurent avec les Embata des différends parce qu'ils ne voulaient pas fournir de pirogues pour la traversée de l'Uele (1881). Ils furent à leur tour attaqués par les Mangbélés de Mabub lors de l'expédition du gouvernement égyptien contre Mambanga. Sur les conseils de Junker, ils finirent par se soumettre au gouvernement égyptien. Erruka avait sa résidence dans l'île Manzigo, située dans l'Uele en amont de la Tota et de la Sano. (Voir Junker dans les « Souvenirs de l'Uele », par P. LOTAR.)

EWAMA, chef babua, sur le Rubi, près de Djombi.

FARADJ, sultan logo, fils de Rigo ou Origo, fils de Kagniroko, fils d'Ambia, fils de Loriba, règne sur tous les Logos et les Abukaias. (HUTEREAU, p. 313.) Il est établi sur la haute Dungu. C'est près de Faradj que fut érigée la station de Mundu.

GALIA, Zande, fils de Zongo, fils de Ginda, fils de Mabenge. (HUTEREAU, p. 152.) Il est père de Lia et frère de Guima. Il est établi sur la rive sud de l'Uele, en amont de Siasi.

GALIA ou NGELIA, suzerain de Bori, Bomaninga et Kipa; est sans doute Galia, fils de Mange, fils de Tombo. (HUTEREAU, p. 209; DE CALONNE, p. 67.) Galia et Kambara, son frère, s'installèrent près du confluent Uerré-Bima (rive nord). Junker cite de lui deux fils : Bagbinne ou Bagweni et Badikwe (cfr. HUTEREAU, p. 809.) Un autre de ses fils, Bendo, est vêtu à l'arabe.

GAMANGO, chef logo, assassiné à l'instigation de Faradje.

GAMANZA ou BAMANZA, fils de Duma, fils de Luzia (HUTEREAU, p. 101), sur l'Uele, entre Alikkobo et Djabir.

GANDA ou EGANDA, chef mobati ou mobengué, fils de Mogambu, fils de Mongame, fils de Kende, fils de Bungba, fils de Nengira. Cet Eganda, le chef principal des Mobengués, était installé entre la haute Likati et l'Uele. Attaqué par Bwatara, il passa le fleuve et s'installa en aval des rivières Mamboya et Mago, occupées quelques années auparavant par Rafay. Djabir lui permit cette installation à condition qu'il se reconnût son vassal. Eganda n'admit pas les prétentions de l'ancien auxiliaire arabe et fut attaqué. Il repassa le fleuve et s'installa dans

ses anciens villages. Djabir parvint à s'emparer d'Eganda et le retint plusieurs années en captivité. Finalement, il lui permit de s'évader. (HUTEREAU, p. 109.) Eganda était acquis à l'E. I. C. dès avril 1891. Dejaiffe installa chez lui un poste qui fut très vite florissant (au Sud de Djabir, rive gauche de l'Uele).

GANZI, fils d'Yangara.

GATANGA, 7^e fils d'Ino (Bandia), entre la Bili et l'Uele. (HUTEREAU, p. 75.)

GENDO, fils de Galia. (Voir ce nom.)

GILIMA, fils de Renzi.

GINDA ou MIGINDA, fils de Binza, frère de Bili. (HUTEREAU, p. 185.)

GIRIMBI, frère d'Azanga, tué accidentellement au poste d'Alban Lemaire, chez Azanga.

GOMBO, Zande, fils de Mange, fils de Tombo et père de Galia. (Voir HUTEREAU, p. 209.) Gombo et Galia sont passés ensemble de la rive nord à la rive sud de l'Uele à Yakwa ou Manzi actuel. Mais les Mondongwale les attaquent et ils sont obligés de retourner sur la rive nord et s'installent en amont de Malimba et de Djabir poste.

GONZO, petit chef mobwasa de la Tschimbi (forêt), tué par l'Arabe Yambumba en mai ou juin 1890.

GUMBARI, le Mangbelé, fils de Mapiunzi, fils de Wang'a. (HUTEREAU, p. 138.) Sa mère était une fille de Tuba, fils aîné de Nabiembwali, et nommée Kopwadi. Il épousa une fille d'Abonga, fils de Tuba. Son territoire était au Sud du Bomo-kandi, en pays momvu. Les Européens établirent chez lui le poste dénommé Gumbari. Leur présence protégea Gumbari contre les Momvu, qui lui étaient hostiles.

GUMBARI ou GAMBALI, le Mabadi. D'après Junker, il était fils d'un forgeron du nom d'Aleku, d'origine bangba, résidant dans la chefferie de Bondo, frère aîné d'Yangara, qui en avait fait un de ses capitaines. En 1872, Bondo fut tué dans un engagement contre Mbunza. Gambali se mit avec son frère Makassa au service des traitants qui circulaient dans la région. L'un

d'eux, Haj Ali, installa Gambali en qualité d'interprète dans un de ses petits postes sur la haute Gadda. Dès ce moment, Gambali veut devenir chef à son tour. Dzidzi, le fils du Mangbetu Abonga, chef à la Tumbi, est assassiné vers 1873 et sa famille presque entièrement massacrée par son parent Mbélia. Son fils Duruka et deux de ses filles ont échappé aux assassins et arrivent chez Kubi, frère de Niangara. Duruka offre ses sœurs au chef madjagga et l'adjure de prendre les armes contre Mbélia, ce qu'il fait. Il parvient à l'atteindre et le blesse. Mbélia, en fuite, se rend chez les Mabadi. La cause de Mbélia intéresse Gambali, qui veut la part de Kubi et de son frère Kupa, de peur que ces derniers ne lui réclament les armes à lui confiées par Bondo, et qu'il entend ne pas restituer. Gambali et ses frères Arama, Ganzi et Botuma se mettent en relation avec Mbittima le Zande, fils de Wando, appuyé par les Nubiens, et en obtiennent une expédition contre Kubi et Kipa. La rencontre a lieu à la Pwopworo, affluent de la Gadda. Kubi, Dende ou Baranga, fils de Bondo, Banda, Bokima, sont tués. Niangara devient le chef de sa famille. Gambali est donc débarrassé de ses voisins de l'Ouest, tandis que Mbélia est installé par les Arabes sur la Tumbi, affluent de l'Au, affluent sud de la Gadda, et que Gambali lui-même occupe les anciens territoires de Dzidzi avec pour limites : à l'Est, l'Obe et l'Obo, au Sud le haut Bomokandi, au Nord la haute Gadda depuis sa source.

Quand Gessi, en 1878, eut pris le gouvernement du Bahr-el-Ghazal, dont relevait le Mangbetu, Gambali fut cité devant lui et fait prisonnier à Dem Soliman pour avoir tué en route des gens de Niangara qui allaient aider Gessi contre Soliman Ziber. En 1881, quand le Mangbetu passa à l'Équateur, Emin fit relâcher Gumbari et le réinstalla dans sa chefferie. Il fixa sa nouvelle résidence sur le Tirro, à l'Ouest de l'Elu, affluent sud de la Gadda, sur la route de Tangasi à Dungu. C'est là que Junker le rencontra en 1882. Il était alors un vrai arabisé, perfide, obséquieux, ingénieux, mais très intelligent, dit Junker. En 1885, profitant du retrait vers le Nil des factoreries du gouvernement égyptien, Gumbari attaqua une zériba secondaire du Nubien Sadi, sur la basse Dungu, allié à Mbittima et Ukwa. Ceux-ci, par représailles, ravagèrent le territoire de Gumbari, qui fuit au Sud du Bomokandi et y fut tué par les Medje. Il fut remplacé dans sa chefferie par Nekute, fils de sa sœur Bwedani, femme du Mangbetu Mokinda, fils de Nabiembwali. Le frère

de Gumbari, Arama, le remplaça à Danga, au Sud du Bomokandi, en territoire momvu.

GWEI (ou GAY d'Hutereau), fils de Bodue, fils de Kambera, fils de Mange (HUTEREAU, p. 41), à l'Est de la Bima (entre-Bima-Bomokandi).

KABASSIDU, fils de Bondo et neveu d'Yangara.

KANA le Zande, fils de Tikima, fils de Deni, donc frère de Bakengai et de Bangoya, près du confluent de la Pokko et angle Uele-Bomokandi.

KATANGA, alias Macolo, petit chef sur la rive gauche de l'Itimbiri, en aval d'Ibembo.

KIPA, fils de Zemoi, fils de Kambisa, fils de Wole, à l'Est de Galia, sur la rive nord de l'Uele, en amont de Siasi. Il est intelligent, connaît toute l'histoire de l'Uele. Il est vassal de Galia. Ponthier lui fait cadeau d'un costume blanc et d'un casque.

KIRAVUNGU, frère de Zemoi, fils de Kambisa, fils de Tikima, fils de Deni, installé dans l'angle du confluent Uele-Bomokandi. (Voir HUTEREAU, p. 240.)

KOFFI, chef turcoman près de Faradje, sur la rive nord de la Dungu.

KOI-MBUNZA ou MAI-MUNZA, Bisanga, fils de Nessogo, fils de Sadi, fils de Tuba. (Voir HUTEREAU, p. 298.)

KOLOGA, chef kakwa.

KOLONGBO, fils d'Yangara.

KONGOLI, fils d'Yangara.

KORUBA, frère d'Akengai.

LEMBI, chef madi, contemporain de Mbunza, à une demi-heure du village de Tuba, fils d'Yangara, sur la Netado. Il vivait encore en 1926.

LEMIN, chef kakwa ou kaliko au Kibbi.

LEMU ou LAMU, fils de Kana le Zande, fils de Tikima. (HUTEREAU, p. 238.)

LIA, fils de Galia et neveu de Guima.

LIBODU, chef d'un village sur l'Uele, en amont de Djabir.

LIBOKWA, chef babua sur la basse Bima.

LIKWANGULA, chef en aval d'Ibembo, vers le confluent de la Tschimbi. Il devient un serviteur fidèle de Van Kerckhoven, qu'il accompagne même à Boma. (Voir note au sujet de Likwangula, dans le texte de l'ouvrage.)

MABERRE, chef barambo, fils de Magelagela, fils d'Ade-kumbe. Il combat ses voisins, Niangara, Guma, Boemi, Zemoi, le Bakaré, puis se soumet à l'E. I. C. (Milz) (d'après Mafuta, interrogé par moi en 1926) (chefferie Guma).

MACOLO alias Katanga. (Voir Katanga.)

MADJEBAE, chef mangbelé au Sud du Bomokandi, à 2°30' de latitude, point extrême nord-est du voyage de Junker (12 mars 1882). Madjebae est père de Gumbali le Mangbele et frère de Runsa, Ganzi, Badilli, Nopae (d'après Junker). Il était installé en pays momvu, sur le haut Bomokandi.

MADJOA, jeune chef, près de Bassali, sur la rive sud de la Tele, affluent du Rubi.

MADUZI, fils d'Yangara.

MAGBOLO, chef sur la route d'Ibembo à Mapalma, dans la forêt, rive gauche de l'Itimbiri, tout près d'Ibembo. Il fut au service des Arabes.

MAGORA, chef logo (un Abukaia, d'après Delanghe).

MAJOROPA, chef babua, ancien allié des Arabes.

MALIMBA, chef sur l'Uele, dans une île en aval de Gombo.

MAMBANGA, Barambo, s'allie aux Arabes de la Makongo avant l'arrivée de Ponthier. Plus tard il s'allie à Bazingbano et tous deux se montrent hostiles à l'expédition Van Kerckhoven. Ce Mambanga est fils de Kamasidu, fils de Bondo, fils de Magapa-Dakpwara. (HUTEREAU, p. 255.)

MAMBANGA ou MABANGA, fils d'Yangara, succède à son père à la mort de celui-ci (voir le récit) (décembre 1894).

MAMBIDI, fils de Banda et père de Tambura, beau-frère et capita de Mbunza, dans la région de la Na-Mbaraza.

MAMBWANGA, frère de Lépita, mère d'Yangara. Il était établi à la Gongo, montagne située entre les sources de la Kilima et de la Wawa.

MANDA, chef à l'Est de Kipa, près de Bomokandi.

MANGUE, fils de Gima, fils d'Eso, fils de Tombo (HUTEREAU, p. 212), installé près de Bima. En 1915, Mangue a réuni sous son autorité tous les descendants de Gima; sa chefferie occupe le bassin de la Birigani, affluent nord de l'Uele, coulant du Nord-Est au Sud-Ouest de Bambili et débouchant un peu en aval de ce poste.

MANZALI, fils de Bukuma, fils de Koro (Madi) (HUTEREAU, p. 325), sur la Sano au Sud-Est du mont Angba.

MANZIGA, fils d'Ukwa, fils de Wando, Zande du Nord (HUTEREAU, p. 175), avait en 1892 son village au libogo, entre la Nazuzawa et la Dungu (rive nord). Lors de l'attaque de Bafuka, les Belges demandèrent à Ukwa d'installer un fils de Wando à cet endroit (à la Mbwali). On y établit Manziga avec un sergent noir et dix hommes. (Chaltin dans ses notes confirme ce fait.)

MAPESU, frère d'Yangara.

MASAMBALA, fils d'Yangara.

MASAWA, père de Danga le Maiogo, à l'Ouest de la basse Gadda, capita d'Yangara.

MASINDE, chef madi, frère de Bwalia et fils de Bogwa, fils de Mabenge. (HUTEREAU, p. 152.) Il reçoit la visite de Junker en août 1881. Il est installé dans la boucle de l'Uele au Nord d'Amadi. Il avait réduit en vasselage les Amadis du Nord, près du mont Malingde, tandis que Mbittima soumettait ceux du mont Lingwa. (Voir JUNKER, dans « Souvenirs de l'Uele ».)

MASSIDJABET, le Masidjandre d'Hutereau (p. 286), fils de De, fils de Nabiembwali; le Masidjadia de De Calonne (p. 128), fils de Dei, fils de Nagara (frère de Nabiembwali), fils de Manziga, fils d'Oruo.

MATCHARNIE, chef mabodo. Burrows dut entreprendre contre lui une action répressive en 1896.

MBÉLIA, Mangbetu, fils de Magay, fils de Tuba (HUTEREAU, p. 290), établi sur la rive gauche (orientale) de la Maeka, affluent du Népoko. Il assassina son parent Dzidzi, fils d'Abonga, fils de Nabiembwali (HUTEREAU, p. 285), dont le territoire était compris entre l'Obo, l'Obe, la Gadda et le Bomokandi. Poursuivi, Mbélia se réfugia chez Gumbari. Les territoires de Dzidzi passèrent à Gumbari et Mbélia fut installé à la Tumbi. Mais, pourchassé, Mbélia alla s'installer à la source de la Duru.

MBIMA ou BIMA, frère de Ndorumma, donc fils d'Eso, fils de Basingbi. (HUTEREAU, p. 166.) Mbima est le grand feudataire de Ndorumma. Il gouverne le Sud-Ouest du territoire de son frère, en bordure de Palembata (selon Junker). Il est installé à la rivière Iru, au Sud-Ouest de Ndorumma. Il fut tué par Mvuta, fils de Ndorumma. (HUTEREAU, p. 166.)

MBIO ou YEMBIO, fils de Basingbi, fils d'Yapati. (HUTEREAU, pp. 160 et 195.) Il est donc oncle de Ndorumma et frère de Wando, Galia, Malinginda. Il est installé au Nord des sources de la Duru, donc à l'Est de Ndorumma. Mbio commença par être en conflit avec les Égyptiens en 1881. Ceux-ci, conduits par Osman Bedawi et Ibrahim Moussa, appuyés par Ndorumma, envahirent le territoire occidental de Mbio. Après avoir perdu beaucoup de monde, les Égyptiens furent contraints de se retirer à cause de la saison des pluies. Mais la guerre reprit en 1882 par ordre de Lupton, avec le concours de Rafai-Aga. Mbio fut vaincu et banni avec deux de ses fils à Wau. Rentré chez lui, il tourna ses armes contre Ndorumma. En mars 1883, les fils de Mbio obtinrent d'Emin de s'installer à l'Est du confluent Dungu-Garamba. Mbio se défendit énergiquement contre les mahdistes après la chute du gouvernement égyptien. Il fut pendant longtemps hostile au gouvernement de l'E. I. C. et tarda beaucoup à lui envoyer sa soumission.

MBITTIMA, fils aîné de Wando, fils de Basingbi, fils d'Yapati. En 1881, battu par son frère Ukwa et obligé d'abandonner les territoires que son père Wando lui avait confiés sur

la rive nord de l'Uele, entre la basse Kapili et la basse Duru. Mbittima passa l'Uele au confluent de la Bimba; il traversa le territoire mangbélé et arriva chez son arrière-parent, le Vongara Boemi, sur la Nambata, affluent de la Kilima. Il était autorisé à s'y fixer et installa son village sur la Kudile, affluent de la Kilima. Peu après, il quitta son parent pour s'installer chez Mambanga, à la Na-Akka, affluent sud de l'Uele. C'est là que le vit Casati en 1881. Mambanga, battu par Mohammed Abdu, gouverneur de Tangasi, fut remplacé dans sa chefferie par Mbittima, qui y représenta l'administration égyptienne. En 1892, Mbittima, qui avait été réinstallé par Emin dans ses anciens territoires au Nord de l'Uele, attaqua la frontière orientale de la chefferie de Niangara. Au moment de l'expédition Van Kerckhoven, Mbittima venait de battre Attaro, successeur de Gumbari, et avait étendu la domination zande jusque sur le haut Kibali. La station de Mbittima, au pied du mont Arama, servit de base d'opération à l'expédition du haut Uele.

Mbittima mourut à l'Obi, affluent de l'Obo, précédant la mort de son père Wando.

MODJOIE, chef mobinza installé aux rapides de Gô, doit être Madjumbi.

MONDONGO, chef magbuta, d'un village de pagayeurs en amont d'Ibembo, au confluent de l'Elongo.

MONGANGA, chef d'un village dans la forêt, rive droite de l'Itimbiri, près d'Ibembo. Il assurait le portage et le ravitaillement de la station.

MOPOIE-BANGEZEGINO, fils de Mopoie alias Mofio, Mangbetu, fils de Nunga, établi à la Nsara, affluent de l'Uele, dans les territoires de Palembata. (HUTEREAU, p. 205.) Mopoie Bangezegino comptait sur le succès de Chaltin, allant châtier Bili son rival, pour envahir à cette occasion le territoire de Bili (mars 1896). Mais, après son expédition, Chaltin, blessé, ainsi que son lieutenant Dupont, dut rentrer, et Mopoie dut remettre son projet à plus tard.

NANGOI, chef d'un village sur l'Uele, à proximité d'Angu et où fut inhumé Jacquet, mort d'hématurie entre Djabir et Angu.

NANGWA, village au Nord de l'Uele, près de la rive droite, en amont de Djabir. Peut-être fils de Gima, fils de Hino ou Iro, fils de Bangoy, fils de Luzia. (DE CALONNE, p. 89.)

NDENI, chef maiogo, sur le haut Bomokandi.

NDIMA, chef momvu, à proximité du mont Goddo.

NEGBATU, chef à l'Est de Siasi, près du poste de Bomokandi.

NENGILI, chef baramba, allié des Arabes, près du confluent de la Sese.

NGAIE, fils de Berisango, fils d'Eso, fils de Tombo (voir DE CALONNE, p. 66), Zande de l'Ouest, hostile à l'expédition Van Kerckhoven, et installé sur la rive nord de l'Uele, au Nord d'Amadis.

NGAKI, chef d'un village entre la Nebanda et la Duma, affluent sud du Bomu.

NGERIA, doit être le Garia de Schweinfurth, le Guéria de Junker, le Galia d'Hutereau, frère de Wando, donc fils de Basingbi. (HUTEREAU, p. 16.) A la mort de Basingbi, Garia avait refusé de reconnaître les droits de son frère ainé Wando et s'était proclamé chef indépendant d'une partie de l'héritage paternel. Il était installé à 5 ou 6 lieues de Malinginda ou Malingde, fils de Basingbi. Il est père de Kongudu et de Bavago.

NGMANDA (le Bwenda de DE CALONNE, p. 66), Zande de l'Ouest, frère de Ngaie, également hostile à l'expédition Van Kerckhoven. Les deux frères se refusaient à dépendre de Semio, de là leur hostilité. On convint qu'ils seraient surveillés par Sasa, qui s'engagea à établir chez Ngaie un poste de transit pour les besoins de l'expédition du haut Uele.

NGOUASSA ou BWASA, fils de Sate, fils de Bazuma, fils de Duma, fils de Luzia (Bandia), sur l'Uele, entre Alikobbo et Djabir. (HUTEREAU, p. 126.)

NGUMA, Barambo, vassal de Koi-Mbunza, fils de Kengase, fils de Tagba. Il était établi près du poste de Suronga. (HUTEREAU, p. 224.)

NGUMA, sur l'Uerré. L'E. I. C. oblige Sasa à y construire un poste.

OKONDO, fils d'Yangara.

PALEMBATA, Zande, « arrogant et peu sympathique », dit Junker, fils de Balia, fils de Bogwa, fils de Mabenge, neveu de Badinde (HUTEREAU, p. 196) et frère de Bagbae. Le Grupi forme frontière entre Ndoruma et Palembata. Sa résidence était, selon Junker, à la crête Uele-Uerré (1881). Palembata eut des différends avec Semio, parce qu'il n'avait pas fourni d'ivoire à ce dernier, chargé d'en recueillir pour le gouvernement égyptien. Palembata se rallia assez vite à l'autorité de l'E. I. C.

PIRIKI, chef maiogo, situé près de Matcharnie (expédition Burrows, 1876) et fils de Massidjabet. (HUTEREAU, p. 286.)

RAFAY, 8^e fils de Bayangi, fils de Sango, fils de Tosi, fils de Kasanga, fils de Gobenge. 8^e fils de Bayangi, il était trop jeune dans la lignée pour prétendre à un chérifat important. Quelque peu ambitieux, il préféra à la vie courtisane, qu'il aurait dû mener chez un de ses frères, offrir ses services à l'Arabe Bilinza, qui occupait d'Aka pour Soliman Ziber. En 1879, il abandonna Soliman et se mit au service des lieutenants de Gessi. Vers 1884, quand les agents du gouvernement égyptien se retirèrent de l'Uele, Rafay se trouvait être en possession d'un armement considérable, acquis par l'intermédiaire des Soudanais. Établi au Shinko, devenu chef de bande, car il avait supplanté tous ses frères, il traverse le Bomu, continue sa marche vers le Sud et s'établit à la Mago, affluent nord de l'Uele, où Djabir, son rival, est installé à la Zagiri (voir au nom Djabir le conflit de Rafay avec ce dernier). Rafay, jugeant Djabir un voisin dangereux, quitte la Mago et retourne vers le Bomu. Il s'installe à la Ziko, affluent de la Kule, affluent de la Gangu. Appuyé par les Européens de l'expédition Van Kerckhoven, Djabir poursuit Rafay et le chasse de la Ziko. Rafay retourne définitivement au Bomu. C'est de là qu'il fera sa soumission à l'E. I. C. (Voir HUTEREAU, pp. 115, 116.)

RENZI, 2^e fils de Wando, fils de Basingbi, fils d'Yapati (HUTEREAU, p. 175), installé à la Duru.

SASA, frère de Tikima, donc oncle de Semio le Bakaré Sasa fut d'abord, et dès 1875, en rapport avec les trafiquants nubiens de Ziber. Il parlait couramment l'arabe et affectait de s'habiller à la façon des Nubiens. Dès 1879-1880, avec Semio et d'autres, on le compte au nombre des chefs passés au service personnel du gouvernement égyptien. Installé un peu au Sud du Bomu, il essaya, mais avec peu de succès, de s'imposer dans les chefferies du Sud vers l'Uele, en faisant agir en son nom son frère Kipa. Il fut bientôt obligé d'agir bien plus comme représentant de Semio qu'à titre personnel. Les relations de Potagos et de Junker furent les premières à faire connaître Sasa. Il fut un des premiers sultans de l'Uele qui firent leur soumission à l'E. I. C.

SEMOI ou ZEMOI le Bakaré, fils de Tikima, fils de Zangabiru, fils de Nunga, fils de Mabenge (HUTEREAU, p. 198), établi à Ras-el-Bomu. Il fut d'abord en relation avec les traitants nubiens. En 1879, agent du gouvernement égyptien, il contribua, avec Rafay, Ndoruma et Sasa, à lever des irréguliers pour renforcer les troupes de Gessi contre les traitants. Comme agent du gouvernement égyptien, il reçut mission de surveiller les chefs du Nord et du Sud du moyen Bomu et de récolter de l'ivoire dans ces régions. Cette mission lui fournit l'occasion de pousser petit à petit l'emprise gouvernementale vers le Sud et il atteignit ainsi la région des Amadis, sur la rive nord de l'Uele, face aux Abarambo, ainsi que les chefferies mangbélés dans l'angle Uele-Buerré (dès avant 1879). En 1880, continuant sa pression vers le Sud, il tenta de comprendre dans son district les Abissanga de Mambanga (bassin de la Na-Aka). Ce fut Semio qui guida Junker de Palembata jusqu'à l'Uele (rive des Amadis). Semio fut chargé par ordre de Lupton, à la chute du gouvernement égyptien, de rassembler dans son district les troupes égyptiennes et de les ramener vers Dem Soliman. Lupton fit remettre à Semio, pour les soustraire aux mahdistes, les armes et les munitions des troupes égyptiennes. Muni d'un armement considérable, Semio revint dans sa chefferie, en essayant, mais en vain, d'entraîner Lupton vers l'Ouest.

Quand l'expédition Van Kerckhoven, en 1890, arriva sur l'Uele, Semio se mit immédiatement au service de l'E. I. C. Dès que Van Kerckhoven fut arrivé sur le bas Uele (1891), Milz fut envoyé au Bomu pour rallier Semio et le faire participer avec

ses troupes à l'expédition qui devait atteindre le Nil en 1892. Semio fut ainsi le plus précieux collaborateur indigène de l'expédition Van Kerckhoven. Il mourut en septembre 1912.

SENZA, fils d'Ino, fils de Bandia (HUTEREAU, p. 76), ou Bangoi (DE CALONNE, p. 89), entre la Bili et la Dumé.

SIKITO, chef babua, remporta une importante victoire sur Purukandu, dans le combat de la Makongo (Ponthier), et lui coupa la retraite vers l'Aruwimi.

SUBGWE, Maiogo, parent de Mambidi, beau-frère et capitaine de Mbunza, installé à la Kilika.

SURONGA, chef barambo, fils de Nakwasi, fils de Simba, fils de Bateli, fils de Dakpwara, qui résidait près d'Amadis (d'après Mafuta, que j'interrogeai en 1926.)

SURUR, fils de Dragu, chef bari. (HUTEREAU, p. 322.) Son père, établi sur le Kibali, non loin de Dungu, remonta la rivière jusqu'à son confluent avec la Nzoro, accompagné des gens de sa peuplade, pour éviter le contact des guerriers medjemangbetu.

TAMBURA, fils de Liwa, fils de Nunga (HUTEREAU, p. 201), chef au Yoko-Siki, bassin du Sueh.

TAMBURA, fils de Mambidi, beau-frère de Mbunza.

TAULI, fils d'Yangara.

TOMU, fils d'Azanga.

TOROMBET, fils de Sasa et neveu de Mopoe.

UKWA, fils de Wando, se trouvait établi à l'Est de la Tumbi, cours moyen de la Kapili et de la Duru. Il avait fait alliance avec les Nubiens et était en guerre avec ses frères Mbittima et Renzi. Mohammed Kher commandait chez Ukwa une zériba d'Abdullahi dans le bassin occidental de la haute Duru, au Nord de Gongo, afin de surveiller la chefferie voisine de Wando. Junker, en 1880, essaya de réconcilier Ukwa et Renzi en assignant comme frontières à leurs possessions respectives la Kapili (voir Wando). En juillet 1885, Ukwa étendait son territoire vers l'Est et s'établissait sur la rive nord de la Dungu, entre le confluent Dungu-Kibali et Bongere.

WANDO, fils de Basingbi, fils d'Yapati. (HUTEREAU, p. 175.) Il avait sa résidence aux sources de la Buerré, en 1870, quand Schweinfurth s'arrêta chez lui. Wando était alors en rapport avec le trafiquant nubien Abd es Samate. Comme Ndoruma et ses voisins, il eut à se défendre contre les caravanes de traitants. Il résista même aux agents du gouvernement égyptien et Gessi eut beaucoup de peine à obtenir sa soumission (juin 1880). En 1881, Junker tenta de réconcilier entre eux les fils de Wando (voir Ukwa), puis de réconcilier Wando et Ukwa. Mbittima s'était réfugié au Sud de l'Uele, où le gouvernement égyptien lui confiait la région bisanga, dont il venait de déloger Mambanga. La situation de Wando et de ses fils restera telle jusqu'à l'arrivée de l'expédition Van Kerckhoven, en avril 1892, sur le Kibali. Wando viendra alors plaider pour ses fils le droit de pousser plus au Sud leurs occupations.

WOMA, petit chef à une étape au Nord de Majoropa, à 3 jours de l'Uele.

YANGARA ou NIANGARA, fils de Magapa ou Dakpwara, ou Degbera, fils de Langa-Ndula, chef madjaga, au village de Makomondo, entre la Delawa et la Kebu.

Niangara, à la suite du meurtre de Mbunza, auquel il fut contraint de participer sous la pression de Nessogo, fils de Sadi le Mangbetu, de Bashir et autres traitants, avait été placé par ces derniers (1874) à la tête de l'ancienne chefferie de Mbunza et au détriment de Bara, fils ainé de Mbunza, réfugié au Sud du Bomokandi, en territoire d'Azanga, son oncle.

Ce fut pour Niangara l'occasion de voir presque doublé le territoire de sa chefferie, qui jusqu'alors ne s'étendait que de l'Uele à la Gadda. Pour se protéger contre ses ennemis, les Mabadi à l'Est, les Medje-Mangbetu au Sud, les Azande de Bowili et les Abisanga de Mambanga à l'Ouest, il jugea opportun de déplacer du Nord de la Gadda jusqu'aux sources de la Dingba, sa résidence, qu'il fixa ainsi à Tangasi, le Dingba actuel (voir les postes égyptiens au mot Tangasi, dans « Souvenirs de l'Uele. Le gouvernement égyptien »). La zériba des traitants de Tangasi est devenue poste gouvernemental dès 1878-1879. Yangara s'y trouva tout à fait en sécurité. Devenu le chef le mieux rallié aux Égyptiens, il n'en fut pas moins en butte à des tracasseries de leur part. En octobre 1881, Mohammed Abdu, intendant égyptien de Tangasi, reproche à Niangara

d'avoir provoqué la visite de Junker, dont il craint les rapports au gouvernement de Lado. En 1881-1882, sous prétexte que Niangara avait été l'allié de Mambanga, alors adversaire des Nubiens, Hawash alla jusqu'à sévir avec cruauté contre lui : la résidence de Tangasi fut transformée en bivouac (orgies, pillages). En août 1882, Niangara était contraint d'accompagner Hawash dans son expédition contre Azanga, au Sud du Bomokandi, et en juillet 1883, devant Emin, en inspection à Tangasi, libéré d'Hawash, il plaide avec ardeur la cause d'Azanga et dénonce les intrigues de Mambanga. Au départ des Égyptiens vers les postes du Nil, Niangara, privé de la sauvegarde que lui avait procurée jusqu'alors le voisinage d'un poste gouvernemental, porta sa résidence sur la rive sud de la Gadda, dans la Nekanda (boucle), comprise entre la Ne-Delawa et la Na-Kebu. Il fut attaqué par les Arabes venus des Falls, quelques mois avant l'arrivée au confluent Uele-Gadda de l'expédition Van Kerckhoven. Celle-ci fut pour Niangara la fin de ses perpétuelles craintes d'agression de la part de tous les voisins. Le chef madjaga s'empressa de faire sa soumission à Milz, établit ce dernier à l'endroit où se trouve actuellement le poste de Niangara (mars 1892). Il mourut deux ans plus tard (en décembre 1894).

ZAMBA, fils de Suronga.

ZEBWANDRA ou ZEBOINDA, chef mabodo, fils de Mongomasí, fils de Nabiembwali. (HUTEREAU, p. 310, et DE CALONNE, p. 128.)

ZEMOI, frère de Kiravungu, fils de Kambisa, fils de Tikima, fils de Deni, dans l'angle du confluent Uele-Bomokandi. (HUTEREAU, p. 240.) Il s'allia aux Arabes par raison politique, pour supplanter Avungura, fils de Boso, son rival.

ZOGBO, Bakango (riverain), au confluent Uele-Bomokandi.

ZUMA, peut-être Duma, fils de Zongo. (HUTEREAU, p. 210.)

**QUELQUES MOTS
SUR LES ANCIENS SOLDATS D'EMIN PACHA,
ENGAGES PAR L'E. I. C. EN 1892.**

ACMED AGA DINCAOUI, capitaine. Vers le 15 août 1888, alors que l'émeute grondait en Équatoria, Acmed Aga Dincaoui aida Fatel Moulah à quitter Fabo avec 70 hommes et à s'emparer de Dufilé.

Fatel Moulah se déclara le libérateur de la moudirie, compromise par la mauvaise administration du gouverneur Emin. Celui-ci fut fait prisonnier avec le Dr Vita et Jepherson. Une commission de six membres, ayant à sa tête Acmed el Dinca, convoqua la garnison en assemblée plénière et lui exposa le but du mouvement révolutionnaire : mettre fin au favoritisme, aux violences, aux concessions dont fut coupable Emin; empêcher que celui-ci « ne vende le Soudan aux Anglais ». Tel était le prérequisatoire qu'on lançait contre Emin. Le nouveau gouvernement aurait pour devise : « ordre et justice. »

(D'après CASATI, « Dix années en Équatoria », p. 378.)

ACMED MAHMOUD EFFENDI, était en 1885 adjudant et secrétaire d'Emin. La mère et la sœur d'Acmed furent massacrées dans un guet-apens trâmé par Hawash Montasser contre Emin, qui, en compagnie des deux parents d'Acmed, se rendait de Laboré à Dufilé. Emin échappa aux coups des meurtriers.

Acmed Mahmoud fut un des messagers dépêchés vers Stanley, alors à Nsabé (mai 1888), pour lui faire rapport sur la situation de l'Équatoria. (D'après CASATI, p. 238.)

ADAM AGA, officier turc à Ganda en novembre 1888.

ALI SELIM, officier turc à Ganda, ou scribe, en 1893.

(D'après MULLER, « Uele terre d'héroïsme », p. 169.)

BAKIT AGA TOUMSAH, officier turc installé avec un contingent de troupes près de Kologa, en mai 1893.

(D'après MULLER, *op. cit.*)

CHAMIS AGA, officier turc à Ganda en novembre 1893.

(D'après MULLER, *op. cit.*)

FARUGALLAH EL DINGOLANI, officier turc, très hostile à Delanghe et aux Européens. Il détenait Mahmoud Effendi, qui sympathisait avec les représentants de l'E. I. C.

(D'après MULLER, carnets DELANGHE, p. 166.)

FATEL MOULAH AGA, capitaine, commandant de Fatiko. Au moment où des troubles éclataient en Équatoria, visant à écarter Emin de la moudirie, Soliman Aga, ennemi d'Emin, envoya à Fatel Moulah un message l'engageant à prendre la tête du mouvement insurrectionnel dans la partie septentriionale de la moudirie, tandis que lui, Soliman, s'emparerait du Sud, de Toungourou, de Macua, de Wadelai. Fatel Moulah consentit et, secondé par Acmed Dincaoui, quitta Fabo avec 70 hommes et s'empara de Dufilé. Il se proclama libérateur de la moudirie. Les vues de Fatel Moulah, accusé de modération, furent bientôt dépassées par les Égyptiens, menés par Ali Djabour.

Le 28 septembre 1888, un conseil de meneurs se tint chez Fatel Moulah et préparait le décret de relégation du gouverneur pour le présenter à l'assemblée générale. Casati obtint d'y assister. Après une perquisition faite chez Emin, celui-ci ainsi que Vita Hassan et le major Hawash furent mis en détention et confiés à la vigilance de Fatel Moulah, chef de l'opposition. Ces dissensions intestines précipitèrent la chute de la moudirie. Fatel Moulah, promu colonel, fut nommé commandant de la province et resta à Wadelai avec les insurgés. Emin, destitué, reçut de Stanley une lettre, datée de Kavalli (février 1889), enjoignant au gouverneur et aux officiers turcs restés en Équatoria de rejoindre l'expédition de secours, pour être rapatriés en Égypte.

(D'après CASATI, *op. cit.*, pp. 375 et suiv.)

ISAAC, métis de Karthoum, commis de Fatel Moulah, à Ganda, en juillet 1893.

SABRI EFFENDI, employé égyptien, « un intrigant », dit Casati, qui, avec deux autres Égyptiens, forts de l'appui d'Ali Djabour et des siens, déposèrent une demande de mise en accusation et un projet de décret visant la destitution d'Emin, la révocation de Vita Hassan et la suspension du major Hawash Montasser.

(D'après CASATI, *op. cit.*, p. 363.)

TABLE DES MATIERES.

	Pages.
AVANT-PROPOS	3
PREFACE	7
CHAPITRE I. — Les voies d'accès vers le bas Uele	11
CHAPITRE II. — Liaison Itimbiri-Uele	18
CHAPITRE III. — Liaison Uele-Bomu	23
CHAPITRE IV. — Contre les Arabes de la Bima	36
CHAPITRE V. — Organisation de l'expédition du haut Uele ou Expédition Van Kerckhoven	38
CHAPITRE VI. — Adhésion de Djabir à l'E.I.C.	41
CHAPITRE VII. — Contre les Arabes de l'Itimbiri	44
CHAPITRE VIII. — Marche de la colonne Ponthier, avant-garde de l'expédition Van Kerckhoven; 1 ^e D'Ibembo à Djabir	46
CHAPITRE IX. — 2 ^e De Djabir à Bomokandi	54
CHAPITRE X. — Adhésion de Semio à l'E.I.C.	60
CHAPITRE XI. — Contre les Arabes du Rubi	64
CHAPITRE XII. — Ponthier contre les Arabes de la Makongo	65
CHAPITRE XIII. — Marche de l'expédition Van Kerckhoven, de Bomokandi à Amadis	80
CHAPITRE XIV. — Expédition Chalt'n, de Basoko au Rubi	87
CHAPITRE XV. — Expédition Van Kerckhoven, d'Amadis à Niangara.	91
CHAPITRE XVI. — Expédition Van Kerckhoven, de Niangara à Mbittima	119
CHAPITRE XVII. — De Mbittima à Surur et au mont Beka	126
CHAPITRE XVIII. — Expédition Daenen contre les Arabes du Rubi.	133
CHAPITRE XIX. — Expédition Chaltin contre les Arabes de la Lulu.	134
CHAPITRE XX. — L'expédition Milz, du mont Beka à Wadelai	135
CHAPITRE XXI. — L'expédition Delanghe, de Niangara à Laboré.	143
Évacuation des postes du Nil	143
CHAPITRE XXII. — Difficultés d'établissement dans le haut Uele et renforcement de la défense	160
Massacre de la colonne Bonvalot-Devos	177
Siège de Mundu	181
Expédition Christiaens contre Bili	185
Expédition Delanghe contre Renzi	188

	Pages.
CHAPITRE XXIII. — Convention anglo-congolaise du 12 mai 1894...	196
CHAPITRE XXIV. — Victoire madhiste de l'Akka	201
CHAPITRE XXV. — Expédition Francqui. Combat de la Na-Geru ...	206
CHAPITRE XXVI. — Expédition Francqui contre Bafuka ...	209
CHAPITRE XXVII. — Massacre de la colonne Janssens-Van Holsbeek.	213
CHAPITRE XXVIII. — Seconde expédition Francqui contre Bafuka.	220
CHAPITRE XXIX. — Expédition chez Danga-Mbelia ...	221
CHAPITRE XXX. — Expédition chez Sokoi ...	224
CHAPITRE XXXI. — Préparatifs d'une nouvelle expédition vers le Nil ...	226
CHAPITRE XXXII. — Expéditions Chaltin contre Bili et Ndoruma ...	229
CHAPITRE XXXIII. — Expédition Chaltin vers le Nil ...	247
La bataille de Bedden ...	259
La prise de Redjaf ...	267
CHAPITRE XXXIV. — En territoire Massidjabet ...	281
CHAPITRE XXXV. — Seconde bataille de Redjaf (juin 1898) ...	283
 APPENDICE :	
Notices biographiques sur les agents de l'E.I.C. dans l'Uele (1890-1900) ...	289
Notes biographiques sur les chefs indigènes cités dans cet ouvrage ...	337
Quelques mots sur les anciens soldats d'Emin Pacha, engagés par l'E.I.C. en 1892 ...	360
 CARTES :	
Liaison Itimbiri-Uele et Uele-Bomu ...	24
Expédition Van Kerckhoven ...	82
Expédition Chaltin Basoko-Rubi ...	88
Les troupes de l'E.I.C. dans l'enclave de Lado ...	248

PLANCHES (voir pages suivantes).

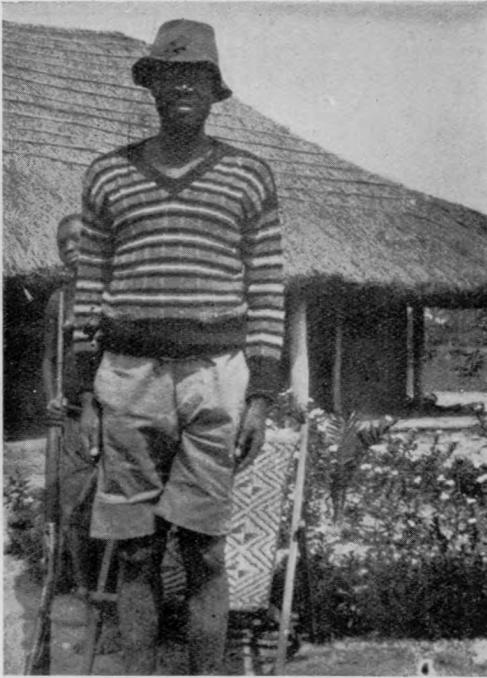




Nenzima, femme de Niangara.
(1925 ?)



Azanga.
D'après CASATI, *Dix années en Equatoria*.



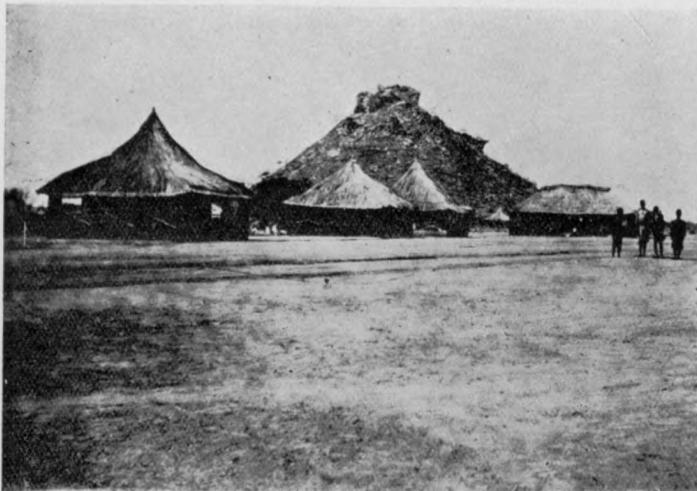
Gilima, fils de Renzi (vers 1924).



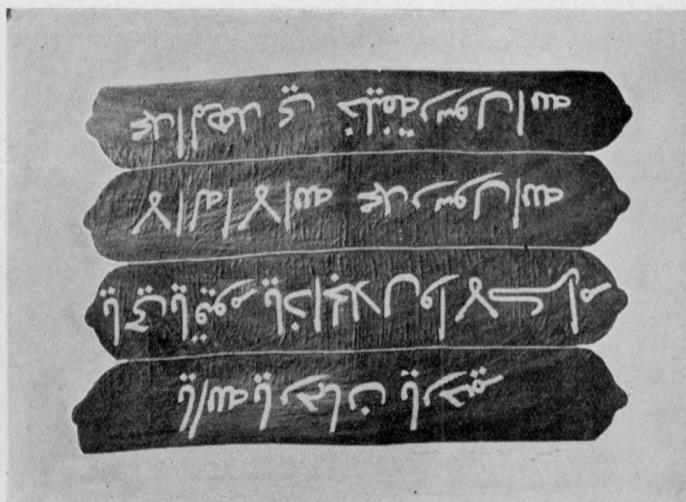
Bafuka (vers 1924).



Le commandant Laplume.



La montagne de Redjaf, vue du camp des soldats (N.-E.),
en 1903.



Un drapeau mahdiste pris à Redjaf en 1897.
(D'après une photo du Musée du Congo, à Tervueren.)

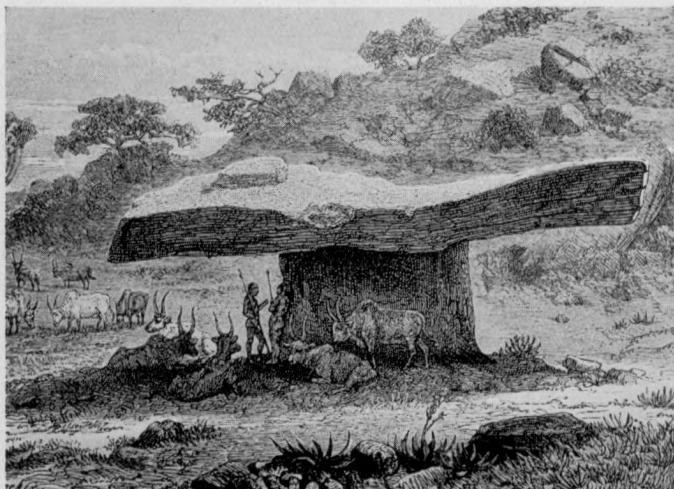


Table de syénite, à la base du mont Redjaf.

D'après « Ismaïlia » de SAMUEL BAKER
(*Tour du Monde*, 1875, 1^{er} sem., p. 65).

Tome VII.

1. STRUYF, le R. P. I., *Les Bakongo dans leurs légendes* (280 pages, 1936) . . . fr. 110 »
2. LOTAR, le R. P. L., *La grande chronique de l'Ubangi* (99 p., 1 fig., 1937) . . . fr. 30 »
3. VAN CAENEHEM, de E. P. R., *Studie over de gewoontelijke strafbepalingen tegen het overspel bij de Baluba en Ba Lulua van Kasai* (Verhandeling welke in den Jaarlijkschen Wedstrijd voor 1937, den tweeden prijs bekomen heeft) (56 blz., 1938) . . . fr. 20 »
4. HULSTAERT, le R. P. G., *Les sanctions coutumières contre l'adultére chez les Nkundó* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1937) (53 pages, 1938) . . fr. 20 »

Tome VIII.

- HULSTAERT, le R. P. G., *Le mariage des Nkundó* (520 pages, 1 carte, 1938) . . . fr. 200 »

Tome IX.

1. VAN WING, le R. P. J., *Etudes Bakongo. — II. Religion et Magie* (301 pages, 2 figures, 1 carte, 8 planches, 1938) fr. 120 »
2. TIARKO FOURCHE, J. A. et MORLIGHEM, H., *Les communications des indigènes du Kasai avec les âmes des morts* (78 pages, 1939) fr. 25 »
3. LOTAR, le R. P. L., *La grande Chronique du Bomu* (163 pages, 3 cartes, 1940) fr. 60 »
4. GELDERS, V., *Quelques aspects de l'évolution des Colonies en 1938* (82 pages, 1941) fr. 35 »

Tome X.

1. VANHOVE, J., *Essai de droit coutumier du Ruanda* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1940) (125 pages, 1 carte, 13 planches, 1941) fr. 65 »
2. OLBRECHTS, F. M., *Bijdrage tot de kennis van de Chronologie der Afrikaansche plastiek* (38 blz., X pl., 1941) fr. 30 »
3. DE BEAUCORPS, le R. P. R., *Les Basongo de la Luniungu et de la Gobari* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1940) (172 p., 15 pl., 1 carte, 1941) fr. 100 »
4. VAN DER KERKEN, G., *Le Méolithique et le Néolithique dans le bassin de l'Uele* (118 pages, 5 fig., 1942) fr. 40 »
5. DE BOECK, le R. P. L.-B., *Premières applications de la Géographie linguistique aux langues bantoues* (219 pages, 75 figures, 1 carte hors-texte, 1942) . . fr. 105 »

Tome XI.

1. MERTENS, le R. P. J., *Les chefs couronnés chez les Ba Kongo orientaux. Étude de régime successoral* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1938) (455 pages, 8 planches, 1942) fr. 200 »
2. GELDERS, V., *Le clan dans la Société indigène. Étude de politique sociale, belge et comparée* (72 pages, 1943) fr. 25 »
3. SOHIER, A., *Le mariage en droit coutumier congolais* (248 pag.) (1943) . . fr. 100 »

Tome XII.

1. LAUDE, N., *La Compagnie d'Ostende et son activité coloniale au Bengale* (260 pages, 7 planches et 1 carte hors-texte, 1944) fr. 110 »
2. WAUTERS, A., *La nouvelle politique coloniale* (108 pages, 1945) fr. 65 »
3. JENTGEN, J., *Études sur le droit cambiaire préliminaires à l'introduction au Congo belge d'une législation relative au chèque. — 1^{re} partie : Définition et nature juridique du chèque envisagé dans le cadre de la Loi uniforme issue de la Conférence de Genève de 1931* (200 pages, 1945) fr. 85 »

Tome XIII.

VAN DER KERKEN, G., *L'Ethnie Mongo :*

1. Vol. I. Première partie : *Histoire, groupements et sous-groupements, origines.*
Livre I (XII-504 pages, 1 carte, 3 croquis hors-texte, 1944) fr. 260 »
2. Vol. I. Première partie. Livres II et III (x-639 pages, 1 carte, 3 croquis et 64 planches hors-texte, 1944) fr. 400 »

Tome XIV.

1. LOTAR, le R. P. L., *La Grande Chronique de l'Uele* (363 pages, 4 cartes, 4 planches hors-texte, 1946) fr. 200 »

SECTION DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES

Tome I.

1. ROBYNS, W., *La colonisation végétale des laves récentes du volcan Rumoka (laves de Kateruzi)* (33 pages, 10 planches, 1 carte, 1932) fr. 30 »
2. DUBOIS, le Dr A., *La lèpre dans la région de Wamba-Pawa (Uele-Nepoko)* (87 pages, 1932) fr. 25 »
3. LEPLAE, E., *La crise agricole coloniale et les phases du développement de l'agriculture dans le Congo central* (31 pages, 1932) fr. 10 »
4. DE WILDEMAN, E., *Le port suffrutescent de certains végétaux tropicaux dépend de facteurs de l'ambiance !* (51 pages, 2 planches, 1933) fr. 20 »

5. ADRIAENS, L., CASTAGNE, E. et VLASSOV, S., Contribution à l'étude histologique et chimique du Sterculia Bequaerti De Wild. (112 p., 2 pl., 28 fig., 1933) . . . fr. 50 »
 6. VAN NITSEN, le Dr R., L'hygiène des travailleurs noirs dans les camps industriels du Haut-Katanga (248 pages, 4 planches, carte et diagrammes, 1933) . . . fr. 135 »
 7. STEYAERT, R. et VRYDAGH, J., Étude sur une maladie grave du cotonnier provoquée par les piqûres d'Helopeltis (55 pages, 32 figures, 1933) . . . fr. 40 »
 8. DELEVOY, G., Contribution à l'étude de la végétation forestière de la vallée de la Lukuga (Katanga septentrional) (124 p., 5 pl., 2 diagr., 1 carte, 1933) . . . fr. 80 »

Tome II.

1. HAUMAN, L., Les Lobelia géants des montagnes du Congo belge (52 pages, 6 figures, 7 planches, 1934) . . . fr. 30 »
 2. DE WILDEMAN, E., Remarques à propos de la forêt équatoriale congolaise (120 p., 3 cartes hors-texte, 1934) . . . fr. 50 »
 3. HENRY, J., Etude géologique et recherches minières dans la contrée située entre Ponthierville et le lac Kivu (51 pages, 6 figures, 3 planches, 1934) . . . fr. 35 »
 4. DE WILDEMAN, E., Documents pour l'étude de l'alimentation végétale de l'indigène du Congo belge (264 pages, 1934) . . . fr. 70 »
 5. POLINARD, E., Constitution géologique de l'Entre-Lulua-Bushimata, du 7^e au 8^e parallèle (74 pages, 6 planches, 2 cartes, 1934) . . . fr. 45 »

Tome III.

1. LEBRUN, J., Les espèces congolaises du genre Ficus L. (79 p., 4 fig., 1934) . . . fr. 24 »
 2. SCHWETZ, le Dr J., Contribution à l'étude endémiologique de la malaria dans la forêt et dans la savane du Congo oriental (45 pages, 1 carte, 1934) . . . fr. 20 »
 3. DE WILDEMAN, E., TROLLI, GRÉGOIRE et OROLOVITCH, A propos de médicaments indigènes congolais (127 pages, 1935) . . . fr. 35 »
 4. DELEVOY, G. et ROBERT, M., Le milieu physique du Centre africain méridional et la phytogéographie (104 pages, 2 cartes, 1935) . . . fr. 35 »
 5. LEPLAE, E., Les plantations de café au Congo belge. — Leur histoire (1881-1935). — Leur importance actuelle (248 pages, 12 planches, 1936) . . . fr. 80 »

Tome IV.

1. JADIN, le Dr J., Les groupes sanguins des Pygmées (Mémoire couronné au Concours annuel de 1935) (26 pages, 1935) . . . fr. 15 »
 2. JULIEN, le Dr P., Bloedgroeponderzoek der Efé-pygmeën en der omwonende Negerstammen (Verhandeling welke in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935 eene eervolle vermelding verwierf) (32 bl., 1935) . . . fr. 15 »
 3. VLASSOV, S., Espèces alimentaires du genre Artocarpus. — I. L'Artocarpus integrifolia L. ou le canquier (80 pages, 10 planches, 1936) . . . fr. 35 »
 4. DE WILDEMAN, E., Remarques à propos de formes du genre Uragoga L. (Rubiacees). — Afrique occidentale et centrale (188 pages, 1936) . . . fr. 60 »
 5. DE WILDEMAN, E., Contributions à l'étude des espèces du genre Uapaga BAILL. (Euphorbiacées) (192 pages, 43 figures, 5 planches, 1936) . . . fr. 70 »

Tome V.

1. DE WILDEMAN, E., Sur la distribution des saponines dans le règne végétal (94 pages, 1936) . . . fr. 35 »
 2. ZAHLBRUCKNER, A. et HAUMAN, L., Les lichens des hautes altitudes au Ruwenzori (31 pages, 5 planches, 1936) . . . fr. 20 »
 3. DE WILDEMAN, E., A propos de plantes contre la lèpre (Crinum sp. Amaryllidacées) (58 pages, 1937) . . . fr. 20 »
 4. HISSETTE, le Dr J., Onchocercose oculaire (120 pages, 5 planches, 1937) . . . fr. 50 »
 5. DUREN, le Dr A., Un essai d'étude d'ensemble du paludisme au Congo belge (86 pages, 4 figures, 2 planches, 1937) . . . fr. 35 »
 6. STANER, P. et BOUTIQUE, R., Matériaux pour les plantes médicinales indigènes du Congo belge (228 pages, 17 figures, 1937) . . . fr. 80 »

Tome VI.

1. BURGEON, L., Liste des Coléoptères récoltés au cours de la mission belge au Ruwenzori (140 pages, 1937) . . . fr. 50 »
 2. LEPERSONNE, J., Les terrasses du fleuve Congo au Stanley-Pool et leurs relations avec celles d'autres régions de la cuvette congolaise (68 p., 6 fig., 1937) . . . fr. 25 »
 3. CASTAGNE, E., Contribution à l'étude chimique des légumineuses insecticides du Congo belge (Mémoire couronné au Concours annuel de 1937) (102 pages, 2 figures, 9 planches, 1938) . . . fr. 90 »
 4. DE WILDEMAN, E., Sur des plantes médicinales ou utiles du Mayumbe (Congo belge), d'après des notes du R. P. Wellens † (1891-1924) (97 pages, 1938) . . . fr. 35 »
 5. ADRIAENS, L., Le Ricin au Congo belge. — Étude chimique des graines, des huiles et des sous-produits (206 pages, 11 diagrammes, 12 planches, 1 carte, 1938). fr. 120 »

Tome VII.

1. SCHWETZ, le Dr J., *Recherches sur le paludisme endémique du Bas-Congo et du Kwango* (164 pages, 1 croquis, 1938) fr. 60 »
2. DE WILDEMAN, E., *Dioscorea alimentaires et toxiques* (morphologie et biologie) (262 pages, 1938) fr. 90 »
3. LEPLAE, E., *Le palmier à huile en Afrique, son exploitation au Congo belge et en Extrême-Orient* (108 pages, 11 planches, 1939) fr. 60 »

Tome VIII.

1. MICHOT, P., *Étude pétrographique et géologique du Ruwenzori septentrional* (271 pages, 17 figures, 48 planches, 2 cartes, 1938) fr. 170 »
2. BOUCKAERT, J., CASIER, H., et JADIN, J., *Contribution à l'étude du métabolisme du calcium et du phosphore chez les indigènes de l'Afrique centrale* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1938) (25 pages, 1938) fr. 15 »
3. VAN DEN BERGHE, L., *Les schistosomes et les schistosomoses au Congo belge et dans les territoires du Ruanda-Urundi* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1939) (154 pages, 14 figures, 27 planches, 1939) fr. 90 »
4. ADRIAENS, L., *Contribution à l'étude chimique de quelques gommes du Congo belge* (100 pages, 9 figures, 1939) fr. 45 »

Tome IX.

1. POLINARD, E., *La bordure nord du socle granitique dans la région de la Lubi et de la Bushimai* (56 pages, 2 figures, 4 planches, 1939) fr. 35 »
2. VAN RIEL, le Dr J., *Le Service médical de la Compagnie Minière des Grands Lacs Africains et la situation sanitaire de la main-d'œuvre* (58 pages, 5 planches, 1 carte, 1939) fr. 30 »
3. DE WILDEMAN, E., Drs TROLLI, DRICOT, TESSITORE et M. MORTIAUX, *Notes sur des plantes médicinales et alimentaires du Congo belge* (Missions du « Foréami ») (VI-356 pages, 1939) fr. 120 »
4. POLINARD, E., *Les roches alcalines de Chicanga (Angola) et les tufs associés* (32 pages, 2 figures, 3 planches, 1939) fr. 25 »
5. ROBERT, M., *Contribution à la morphologie du Katanga; les cycles géographiques et les pénéplaines* (59 pages, 1939) fr. 20 »

Tome X.

1. DE WILDEMAN, E., *De l'origine de certains éléments de la flore du Congo belge et des transformations de cette flore sous l'action de facteurs physiques et biologiques* (365 pages, 1940) fr. 120 »
2. DUBOIS, le Dr A., *La lèpre au Congo belge en 1938* (60 pages 1 carte, 1940) . fr. 25 »
3. JADIN, le Dr J., *Les groupes sanguins des Pygmées et des nègres de la province équatoriale (Congo belge)* (42 pages, 1 diagramme, 3 cartes, 2 pl., 1940) . fr. 20 »
4. POLINARD, E., *Het doleriet van den samenloop Sankuru-Bushimai* (42 pages, 3 figures, 1 carte, 5 planches, 1941) fr. 35 »
5. BURGEON, L., *Les Colasposoma et les Euryope du Congo belge* (43 pages, 7 figures, 1941) fr. 20 »
6. PASSAU, G., *Découverte d'un Céphalopode et d'autres traces fossiles dans les terrains anciens de la Province orientale* (14 pages, 2 planches, 1941) fr. 15 »

Tome XI.

1. VAN NITSSEN, le Dr R., *Contribution à l'étude de l'enfance noire au Congo belge* (82 pages, 2 diagrammes, 1941) fr. 35 »
2. SCHWETZ, le Dr J., *Recherches sur le Paludisme dans les villages et les camps de la division de Mongbwalu des Mines d'or de Kilo (Congo belge)* (75 pages, 1 croquis, 1941) fr. 35 »
3. LEBRUN, J., *Recherches morphologiques et systématiques sur les cafétiers du Congo* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1937) (184 p., 19 pl., 1941) fr. 160 »
4. RODHAIN, le Dr J., *Étude d'une souche de Trypanosoma Cazalboui (Vivax)* (38 pages, 1941) fr. 20 »
5. VAN DEN ABEEL, M., *L'Erosion. Problème africain* (30 pages, 2 planches, 1941) . fr. 15 »
6. STANER, P., *Les Maladies de l'Hevea au Congo belge* (42 p., 4 pl., 1941) fr. 20 »
7. RESELLER, R., *Recherches sur la calcémie chez les indigènes de l'Afrique centrale* (54 pages, 1941) fr. 30 »
8. VAN DEN BRANDEN, le Dr J.-F., *Le contrôle biologique des Néoarsphénamines (Néo-salvarsan et produits similaires)* (71 pages, 5 planches, 1942) fr. 35 »
9. VAN DEN BRANDEN, le Dr J.-F., *Le contrôle biologique des Glyphénarsines (Tryptansamide, Tryponarsyl, Novatoxyl, Trypotane)* (75 pages, 1942) fr. 35 »

Tome XII.

1. DE WILDEMAN, E., *Le Congo belge possède-t-il des ressources en matières premières pour la pâte à papier?* (IV-156 pages, 1942) fr. 60 »
2. BASTIN, R., *La biochimie des moisissures (Vue d'ensemble. Application à des souches congolaises d'Aspergillus du groupe « Niger » THOM. et CHURCH.)* (125 pages, 2 diagrammes, 1942) fr. 60 »
3. ADRIAENS, L. et WAGEMANS, G., *Contribution à l'étude chimique des sols salins et de leur végétation au Ruanda-Urundi* (186 pages, 1 figure, 7 pl., 1943) fr. 80 »
4. DE WILDEMAN, E., *Les latex des Euphorbiacées. 1. Considérations générales* (68 pages, 1944) fr. 35 »

Tome XIII.

1. VAN NITSEN, R., *Le pian* (128 pages, 6 planches, 1944) fr. 60 »
2. FALCON, F., *L'éléphant africain* (51 pages, 7 planches, 1944) fr. 35 »
3. DE WILDEMAN, E., *A propos de médicaments antilépreux d'origine végétale. II. Les plantes utiles des genres Aconitum et Hydrocotyle* (86 pages, 1944) fr. 40 »
4. ADRIAENS, L., *Contribution à l'étude de la toxicité du manioc au Congo belge (mémoire qui a obtenu une mention honorable au concours annuel de 1940)* (140 pages, 1945) fr. 80 »
5. DE WILDEMAN, E., *A propos de médicaments antilépreux d'origine végétale. III. Les plantes utiles du genre Strychnos* (105 pages, 1946) fr. 65 »

Tome XIV.

1. SCHWETZ, le Dr J., *Recherches sur les Moustiques dans la Bordure orientale du Congo belge (lac Kivu-lac Albert)* (94 pages, 1 carte hors-texte, 6 croquis, 7 photographies, 1944) fr. 50 »
2. SCHWETZ, le Dr J. et DARTEVELLE, E., *Recherches sur les Mollusques de la Bordure orientale du Congo et sur la Bilharziose intestinale de la plaine de Kasenya, lac Albert* (77 pages, 1 carte hors-texte, 7 planches, 1944) fr. 40 »
3. SCHWETZ, le Dr J., *Recherches sur le paludisme dans la bordure orientale du Congo belge* (216 pages, 1 carte, 8 croquis et photographies, 1944) fr. 105 »

Tome XV.

1. ADRIAENS, L., *Recherches sur la composition chimique des flacourtiacées à huile chaulmoogrique du Congo belge* (87 pages, 1946) fr. 60 »
2. RESSELER, R., *Het droog-bewaren van microbiologische wezens en hun reactie-producten. De droogtechniek* (63 blz., 1946) fr. 40 »

SECTION DES SCIENCES TECHNIQUES

Tome I.

1. FONTAINAS, P., *La force motrice pour les petites entreprises coloniales* (188 pages, 1935) fr. 40 »
2. HELLINCKX, L., *Etudes sur le Copal-Congo* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1935) (64 pages, 7 figures, 1935) fr. 25 »
3. DEVROEY, E., *Le problème de la Lukuga, exutoire du lac Tanganyika* (130 pages, 14 figures, 1 planche, 1938) fr. 60 »
4. FONTAINAS, P., *Les exploitations minières de haute montagne au Ruanda-Urundi* (59 pages, 31 figures, 1938) fr. 40 »
5. DEVROEY, E., *Installations sanitaires et épuration des eaux résiduaires au Congo belge* (56 pages, 13 figures, 3 planches, 1939) fr. 40 »
6. DEVROEY, E., et VANDERLINDEN, R., *Le lac Kivu* (76 pages, 51 figures, 1939) fr. 60 »

Tome II.

1. DEVROEY, E., *Le réseau routier au Congo belge et au Ruanda-Urundi* (218 pages, 62 figures, 2 cartes, 1939) fr. 180 »
2. DEVROEY, E., *Habitations coloniales et conditionnement d'air sous les tropiques* (228 pages, 94 figures, 33 planches, 1940) fr. 200 »
3. LEGRAYE, M., *Grands traits de la Géologie et de la Minéralisation aurifère des régions de Kilo et de Moto (Congo belge)* (135 pages, 25 figures, 13 planches, 1940) fr. 70 »

Tome III.

1. SPRONCK, R., *Mesures hydrographiques effectuées dans la région divagante du bief maritime du fleuve Congo. Observation des mouvements des alluvions* *Essai de détermination des débits solides* (56 pages, 1941) fr. 35 »
2. BETTE, R., *Aménagement hydro-électrique complet de la Lufira à « Chutes Cornef » par régularisation de la rivière* (33 pages, 10 planches, 1941) fr. 60 »
3. DEVROEY, E., *Le bassin hydrographique congolais, spécialement celui du bief maritime* (172 pages, 6 planches, 4 cartes, 1941) fr. 100 »
4. DEVROEY, E. (avec la collaboration de DE BACKER, E.), *La réglementation sur les constructions au Congo belge* (290 pages, 1942) fr. 90 »

Tome IV.

1. DEVROEY, E., <i>Le béton précontraint aux Colonies. (Présentation d'un projet de pont démontable en éléments de série préfabriqués</i> (48 pages, 9 planches hors-texte, 1944)	fr.	30 »
2. ALGRAIN, P., <i>Monographie des Matériels Algrain</i> (148 pages, 92 figures, 25 planches, 4 diagrammes et 3 tableaux hors-texte, 1944)	fr.	130 »
3. ROGER, E., <i>La pratique du traitement électrochimique des minéraux de cuivre du Katanga</i> (68 pages, 10 planches, 1946)	fr.	70 »

COLLECTION IN-4°

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Tome I.

1. SCHEBESTA, le R. P. P., <i>Die Bambuti-Pygmaen vom Ituri</i> (tome I) (1 frontispice, XVIII-440 pages, 16 figures, 11 diagrammes, 32 planches, 1 carte, 1938)	fr.	500 »
--	-----	-------

Tome II.

1. SCHEBESTA, le R. P. P., <i>Die Bambuti-Pygmaen vom Ituri</i> (tome II) (XII-284 pages, 189 figures, 5 diagrammes, 25 planches, 1941)	fr.	270 »
---	-----	-------

SECTION DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES

Tome I.

1. ROBYNS, W., <i>Les espèces congolaises du genre Digitaria Hall</i> (52 pages, 6 planches, 1931)	fr.	40 »
2. VANDERYST, le R. P. H., <i>Les roches oolithiques du système schisto-calcaire dans le Congo occidental</i> (70 pages, 10 figures, 1932)	fr.	40 »
3. VANDERYST, le R. P. H., <i>Introduction à la phytogéographie agrostologique de la province Congo-Kasai. (Les formations et associations)</i> (154 pages, 1932).	fr.	65 »
4. SCAËTTA, H., <i>Les famines périodiques dans le Ruanda. — Contribution à l'étude des aspects biologiques du phénomène</i> (42 pages, 1 carte, 12 diagrammes, 10 planches, 1932)	fr.	50 »
5. FONTAINAS, P. et ANSOTTE, M., <i>Perspectives minières de la région comprise entre le Nil, le lac Victoria et la frontière orientale du Congo belge</i> (27 pages, 2 cartes, 1932)	fr.	20 »
6. ROBYNS, W., <i>Les espèces congolaises du genre Panicum L.</i> (80 pages, 5 planches, 1933)	fr.	50 »
7. VANDERYST, le R. P. H., <i>Introduction générale à l'étude agronomique du Haut-Kasai. Les domaines, districts, régions et sous-régions géo-agronomiques du Vicariat apostolique du Haut-Kasai</i> (82 pages, 12 figures 1933)	fr.	50 »

Tome II.

1. THOREAU, J., et DU TRIEU DE TERDONCK, R., <i>Le gîte d'uranium de Shinkolobwe-Kasolo (Katanga)</i> (70 pages 17 planches, 1933)	fr.	100 »
2. SCAËTTA, H., <i>Les précipitations dans le bassin du Kivu et dans les zones limitrophes du fossé tectonique (Afrique centrale équatoriale). — Communication préliminaire</i> (108 pages, 28 figures, cartes, plans et croquis, 16 diagrammes, 10 planches, 1933)	fr.	120 »
3. VANDERYST le R. P. H., <i>L'élevage extensif du gros bétail par les Bampombos et Baholos du Congo portugais</i> (50 pages, 5 figures, 1933)	fr.	30 »
4. POLINARD, E., <i>Le socle ancien inférieur à la série schisto-calcaire du Bas-Congo. Son étude le long du chemin de fer de Matadi à Léopoldville</i> (116 pages, 7 figures, 8 planches, 1 carte, 1934)	fr.	80 »

Tome III.

SCAËTTA, H., <i>Le climat écologique de la dorsale Congo-Nil</i> (335 pages, 61 diagrammes, 20 planches, 1 carte, 1934)	fr.	200 »
---	-----	-------

Tome IV.

1. POLINARD, E., <i>La géographie physique de la région du Lubilash, de la Bushimate et de la Lubi vers le 6^e parallèle Sud</i> (38 pages, 9 figures, 4 planches, 2 cartes, 1935)	fr.	50 »
2. POLINARD, E., <i>Contribution à l'étude des roches éruptives et des schistes cristallins de la région de Bondo</i> (42 pages, 1 carte, 2 planches, 1935).	fr.	30 »
3. POLINARD, E., <i>Constitution géologique et pétrographique des bassins de la Kotto et du M'Bari, dans la région de Bria-Yalinga (Oubangui-Chari)</i> (160 pages, 21 figures, 3 cartes, 13 planches, 1935)	fr.	120 »

Tome V.

1. ROBYNS, W., *Contribution à l'étude des formations herbeuses du district forestier central du Congo belge* (151 pages, 3 figures, 2 cartes, 13 planches, 1936) . fr. 120
2. SCAËTTA, H., *La genèse climatique des sols montagnards de l'Afrique centrale. — Les formations végétales qui en caractérisent les stades de dégradation* (351 pages, 10 planches, 1937) fr. 225

Tome VI.

1. GYSIN, M., *Recherches géologiques et pétrographiques dans le Katanga méridional* (259 pages, 4 figures, 1 carte, 4 planches, 1937) fr. 130
2. ROBERT, M., *Le système du Kundelungu et le système schisto-dolomitique* (Première partie) (108 pages, 1940) fr. 60
3. ROBERT, M., *Le système du Kundelungu et le système schisto-dolomitique* (Deuxième partie) (35 pages, 1 tableau hors-texte, 1941) fr. 25
4. PASSAU, G., *La vallée du Lualaba dans la région des Portes d'Enfer* (66 pages, 1 figure, 1 planche, 1943) fr. 50

Tome VII.

1. POLINARD, E., *Etude pétrographique de l'entre-Lutua-Lubilash, du parallèle 1°30' S. à la frontière de l'Angola* (120 pages, 1 figure, 2 cartes hors-texte, 1944) . fr. 90
2. ROBERT, M., *Contribution à la géologie du Katanga. — Le système des Kibaras et le complexe de base* (91 pages, 1 planche, 1 tableau hors-texte, 1944) fr. 65
3. PASSAU, G., *Les plus belles pépites extraites des gisements aurifères de la Compagnie minière des Grands Lacs Africains* (Province Orientale — Congo belge) (32 pages, 20 planches hors texte, 1945) 200

SECTION DES SCIENCES TECHNIQUES

Tome I.

1. MAURY, J., *Triangulation du Katanga* (140 pages, figure, 1930) fr. 50
2. ANTHOINE, R., *Traitemennt des minéraux aurifères d'origine filonienne aux mines d'or de Kilo-Moto* (163 pages, 63 croquis, 12 planches, 1933) fr. 150
3. MAURY, J., *Triangulation du Congo oriental* (177 pages, 4 fig., 3 pl., 1934) fr. 100

Tome II.

1. ANTHOINE, R., *L'amalgamation des minéraux à or libre à basse teneur de la mine du mont Tsi* (29 pages, 2 figures, 2 planches, 1936) fr. 30
2. MOLLE, A., *Observations magnétiques faites à Elisabethville (Congo belge) pendant l'année internationale polaire* (120 pages, 16 fig., 3 pl., 1936) fr. 90
3. DEHALU, M., et PAUWEN, L., *Laboratoire de photogrammétrie de l'Université de Liège. Description, théorie et usage des appareils de prises de vues, du stéréoplaniptographe C_s et de l'Aéromultiplex Zeiss* (80 pages, 40 fig., 2 planches, 1938) fr. 40
4. TONNEAU, R., et CHARPENTIER, J., *Étude de la récupération de l'or et des sables noirs d'un gravier alluvionnaire* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1938) (95 pages, 9 diagrammes, 1 planche, 1939) fr. 70
5. MAURY, J., *Triangulation du Bas-Congo* (41 pages, 1 carte, 1939) fr. 30

Tome III.

HERMANS, L., *Résultats des observations magnétiques effectuées de 1934 à 1938 pour l'établissement de la carte magnétique du Congo belge* (avec une introduction par M. Dehalu) :

1. Fascicule préliminaire. — *Aperçu des méthodes et nomenclature des Stations* (88 pages, 9 figures, 15 planches, 1939) fr. 80
2. Fascicule I. — *Elisabethville et le Katanga* (15 avril 1934-17 janvier 1935 et 1^{er} octobre 1937-15 janvier 1938) (105 pages, 2 planches, 1941) fr. 100
3. Fascicule II. — *Kivu. Ruanda. Région des Parcs Nationaux* (20 janvier 1935-26 avril 1936) (138 pages, 27 figures, 21 planches, 1941) fr. 150
4. Fascicule III. — *Région des Mines d'or de Kilo-Moto, Ituri, Haut-Uélé* (27 avril-16 octobre 1936) (71 pages, 9 figures, 15 planches, 1939) fr. 80
5. HERMANS, L., et MOLLE, A., *Observations magnétiques faites à Elisabethville (Congo belge) pendant les années 1933-1934* (83 pages, 1941) fr. 80

Tome IV.

1. ANTHOINE, R., *Les méthodes pratiques d'évaluation des gîtes secondaires aurifères appliquées dans la région de Kilo-Moto (Congo belge)* (218 pages, 56 figures, planches, 1941) fr. 150
2. DE GRANDRY, G., *Les graben africains et la recherche du pétrole en Afrique orientale* (77 pages, 4 figures, 1941) fr. 50
3. DEHALU, M., *La gravimétrie et les anomalies de la pesanteur en Afrique orientale* (80 pages, 15 figures, 1943) fr. 60

Sous presse.

- VAN DER KERKEN, G., *L'Ethnie Mongo* :
 Vol. II et III. Deuxième partie : Visions, Représentations et Explications du monde.

DR^E PETER SCHUMACHER, M. A., *Expedition zu den zentralafrikanischen Kivu-Pygmae*
 (in-4°) :

 - I. Die physische und soziale Umwelt der Kivu-Pygmaen;
 - II. Die Kivu-Pygmaen.

DUBOIS, A., *Chimiothérapie des Trypanosomiases* (in-8°).

VAN DE PUTTE, M., *Le Congo belge et la politique de conjoncture* (in-8°).

SCHWETZ, le Dr J., *Sur la classification et la nomenclature des Planorbidae (Planorbin et Bulininae) de l'Afrique centrale et surtout du Congo belge* (in-8°).

SCHWETZ, le Dr J. et DARTEVELLE, E., *Synopsis des Planorbidae africains, principalement au Congo belge, contenus dans les collections du Musée de Tervueren en 1943* (in-4°).

PASSAU, G., *Gisements sous basalte au Kivu (Congo belge)* (in-8°).

DE WILDEMAN, E., J. Gillet (S. I.) et le Jardin d'essais de Kisantu (1866-1893-1943) (in-8°).

DE WILDEMAN, E., *A propos de médicaments antilépreux d'origine végétale. IV. Des Straphants et de leur utilisation en médecine* (in-8°).

SCHWETZ, le Dr J. et DARTEVELLE, E., *Contribution à l'étude de la faune malacologique des grands lacs africains (1^{re} étude : Les lacs Albert, Edouard et Kivu)* (in-8°).

SCHWETZ, le Dr J. et DARTEVELLE, E., *Sur l'origine des mollusques thalassoïdes du lac Tanganyika* (in-8°).

SCHWETZ, le Dr J. et DARTEVELLE, E., *Contribution à l'étude de la faune malacologique des grands lacs africains (2^e étude : Le lac Tanganyika)* (in-8°).

SCHWETZ, le Dr J. et DARTEVELLE, E., *Contribution à l'étude de la faune malacologique des grands lacs africains (3^e étude : Sur la faune malacologique du lac Moero, principalement d'après les récoltes de L. Stappers et les relations de cette faune avec celle de la rivière Luapula et du lac Bangwelo)* (in-8°).

DE CLEENE, N., *Le clan matrilinéal dans la société indigène. Hier, aujourd'hui, demain* (in-8°).

DUREN, le Dr A., *Les serpents venimeux du Congo belge* (in-8°).

POLINARD, E., *Le minerai de manganèse à polianite et hollandite de la Haute-Lulua* (in-8°).

DE WILDEMAN, E., *A propos de médicaments antilépreux d'origine végétale. V. Sur des espèces du genre Eucalyptus L'HÉRIT.* (en collaboration avec L. PYNAERT) (in-8°).

DE WILDEMAN, E., *A propos de médicaments antilépreux d'origine végétale. VI. Sur des espèces du genre Acacia L.* (en collaboration avec L. PYNAERT) (in-8°).

DE WILDEMAN, E., *A propos de médicaments antilépreux d'origine végétale. VII. Sur des espèces du genre Capsicum L. (Solanacées)* (en collaboration avec L. PYNAERT) (in-8°).

BULLETIN DES SÉANCES DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

	Belgique.	Congo belge.	Union postale universelle.
Abonnement annuel	fr. 480.—	fr. 240.—	fr. 225.—
Prix par fascicule	fr. 75.—	fr. 90.—	fr. 90.—

Tome I (1929-1930)	. . .	608 pages	Tome IX (1938)	. . .	871 pages
Tome II (1931)	. . .	694 <i>n</i>	Tome X (1939)	. . .	473 <i>n</i>
Tome III (1932)	. . .	680 <i>n</i>	Tome XI (1940)	. . .	598 <i>n</i>
Tome IV (1933)	. . .	884 <i>n</i>	Tome XII (1941)	. . .	592 <i>n</i>
Tome V (1934)	. . .	738 <i>n</i>	Tome XIII (1942)	. . .	510 <i>n</i>
Tome VI (1935)	. . .	765 <i>n</i>	Tome XIV (1943)	. . .	632 <i>n</i>
Tome VII (1936)	. . .	626 <i>n</i>	Tome XV (1944)	. . .	442 <i>n</i>
Tome VIII (1937)	. . .	895 <i>n</i>	Tome XVI (1945)	. . .	708 <i>n</i>

Table décennale du Bulletin des Séances 1930-1939, par E. DEVROEY . . . fr. 60
 Tienjarige inhoudstafel van het Bulletijn der Zittingen 1930-1939, door
 E. DEVROEY fr. 60

M. HAYEZ, Imprimeur de l'Académie royale de Belgique, rue de Louvain, 112, Bruxelles.
(Domicile légal : rue de la Chancellerie, 4)

Made in Belgium